





41665 | A

POELLNITZ



a AMSTERDAM Chez PIERRE MORTIE

42550

AMUSEMENS
DES EAUX
D'AIX-LA-CHAPELLE.

OUVRAGE UTILE

A ceux qui vont y prendre les Bains, ou qui ſont dans l'uſage de ſes Eaux.

ENRICHI DE TAILLES-DOUCES,

Qui repréſentent les Vues & Perſpectives de cette Ville, de ſes Bains & Fontaines, Egliſes & Edifices publics.

Par l'Auteur des

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

(C.L. von Poellnitz).

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. XXXVI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MONSIEUR

JEAN-THIERRY DE SCHÖNBERG,

SEIGNEUR DE ROTH-SCHÖNBERG,
&c. &c. &c.



MONSIEUR,

Ceux qui connoiſſent la ſolidité de
Vos Etudes, s'étonneront de voir
Votre Nom à la tête d'un Livre
qui n'annonce que des *Amuſemens*.
Auſſi, MONSIEUR, ſi je n'avois con-
ſulté que mon reſpect & Votre in-
cli-

clination, j'aurois cherché quelque Ouvrage qui eût un rapport plus direct à Vos occupations. Mais quels Auteurs aurois-je pu Vous présenter, qui eussent pour Vous le prix de la nouveauté ? Votre empressement pour les Livres a déja épuisé tout ce que nos Presses ont produit de meilleur: elles travaillent toujours trop lentement pour Vous, & Votre avidité nous a souvent enlevé le plaisir de Vous offrir nos Ouvrages les plus récens. Antiquités, Littérature, Physique, Sciences, Beaux-Arts, Peintures, Estampes, rien n'échappe à Vos recherches. Tout ce qui s'écrit de plus pur & de plus solide en Latin, en François, en Anglois, en Espagnol, en Italien, en Hollandois même, ne semble fait que pour Vous. On diroit que le Génie de toutes ces Langues, qui vous sont aussi familières que l'Allemande, est chargé d'ap-

porter journellement dans Votre Cabinet le tribut littéraire de ces Nations. Perſonne ne le ſait mieux que moi, MONSIEUR, & le prodigieux nombre de Livres que Vous m'avez ordonné de placer dans Votre Bibliothèque, en eſt la moindre preuve. Permettez que j'y ajoute celui-ci, dans lequel Votre diſcernement vous fera démêler d'utiles *Amuſemens*. La modeſtie de ſon Titre ſera relevée par l'éclat de Votre Nom. C'eſt faire aſſurément l'éloge d'un Ouvrage, que d'oſer Vous le préſenter. Celui que je Vous offre aura du moins le mérite de la nouveauté, puiſqu'il ne ſortira de ma Preſſe que pour paſſer dans Vos mains. Daignez donc l'accepter. L'enjouement qui Vous eſt naturel, Vous donne un droit ſur tous les Ouvrages d'Eſprit. Ce Titre ſeul m'eût animé à Vous offrir celui-ci. Cependant, le motif

le

le plus puissant qui m'y a déterminé, c'est de mériter de plus en plus par cet hommage l'honneur de Votre bienveillance, & de Vous donner un témoignage public du zèle infiniment respectueux avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant serviteur,
PIERRE MORTIER.



AVERTISSEMENT
DE
L'AUTEUR.

CEt *Ouvrage est le même qui fut annoncé il y a deux ans, à la tête des* Amuſemens de Spa. *Il auroit dû les ſuivre de plus près, ſi je n'avois conſulté que l'impatience des Libraires; mais je reſpectois trop le jugement du Public, pour oſer le prévenir. La publication de cet Ouvrage dépendoit de la deſtinée du prémier: c'eſt ce qui rendoit mon engagement conditionel. Je doute même encore, ſi ce Public qui a reçu les prémiers* Amuſemens *avec tant de bienveillance, exigeroit bien rigoureuſement l'acquit de ma promeſſe. Deux Editions Françoiſes & une Traduction Hollandoiſe, dont les* Amuſemens de Spa *ont été honorés dans l'eſpace d'une année, ont à peine raſſuré ma timidité. Je croi cependant pouvoir en augurer ſans préſomption, quelque indulgence pour les* Amuſe-mens

mens des Eaux d'Aix. *Ils ſont écrits dans le même goût que les prémiers, & ſont comme eux le fruit & le remède de l'oiſiveté inſéparable du Régime des Eaux.*

*Un préjugé ſi flatteur ne m'empêchera point de juſtifier modeſtement le Titre de cet Ouvrage. On s'attendroit peut-être à n'y trouver que des Avantures galantes, des Hiſtoires badines, & des Scènes réjouiſſantes. Je n'ai pas négligé ces ſortes de traits, lorsqu'ils ſe ſont préſentés; mais je n'ai pas cru devoir ſupprimer tout ce qui n'étoit pas de ce genre. Le terme d'A-*muſement *ne renferme pas toujours l'idée d'un choſe réjouiſſante. Il eſt vrai que tout ce qui divertit* amuſe; *mais il ne s'enſuit pas de-là, que tout ce qui* amuſe *doive divertir. J'entens par* Amuſement, *une ſuite de diſtractions qui plaiſent, parce qu'elles varient nos penſées, indépendamment des impreſſions de triſteſſe & de joie qu'elles laiſſent dans le cœur ou dans l'eſprit. Cette idée m'a paru d'autant plus juſte, que très ſouvent la douceur d'un Amuſement tranquille & ſérieux l'emporte dans nos cœurs ſur le ſentiment des plaiſirs les plus vifs. Il eſt d'ailleurs des Amuſemens de toute eſpèce. Perſonne n'a ſi bien ſenti, ni mieux exprimé cette différence, que le galant Auteur des* Amuſemens ſérieux & comiques. *Sans me flatter d'avoir auſſi bien que lui rempli mon Titre, je croi pouvoir le juſtifier à ſon exemple. Je n'ai pas cependant la pré-*

*ſomption de penſer que ce qui a pu m'amuſer, doive également amuſer les autres. Les goûts ſont différens, chacun a le ſien; & dans l'impoſſibilité de les réunir par la lecture, le nom d'*Amuſemens *m'a ſemblé plus modeſte.*

J'ai recueilli ſous ce Titre, tout ce qui a fait la matière de mes plaiſirs pendant mon ſéjour à Aix. Hiſtoires, Confidences, Avantures, Maladies ſingulières, Deſcriptions, Curioſités naturelles, Converſations phyſiques ou critiques, ſont autant de choſes qui entrent dans mon Plan, parce qu'elles ont occupé mon loiſir. Ceux qui ont été à Aix, décideront ſi elles méritoient place dans ces Amuſemens. *Il eſt vrai que les Récits que les Malades s'y font réciproquement, n'inſpirent pas toujours la joie: cependant ils pourront plaire malgré leur triſteſſe, ils amuſeront du moins par leur ſingularité. Quoique la vraiſemblance des faits en fonde la certitude, je ne prétens garantir la plupart de ces Hiſtoires que ſur la bonne-foi de ceux qui les ont racontées. Il n'en eſt pas de même de celles qui ſont liées à l'Hiſtoire générale, telles que celles du Bourguemeſtre* Kalckberner, *& de la Comteſſe d'*Oxenſtiern : *je ne m'en ſuis repoſé ni ſur le récit des autres, ni ſur ma mémoire; j'ai conſulté les Hiſtoriens publics; je les ai même cités quelquefois, autant que la nature de l'Ouvrage a pu le ſouffrir. J'ai ſuivi la même méthode dans les converſations qui regardent*

les causes de la Chaleur naturelle des Fontaines; *moins pour faire parade d'une Erudition déplacée, que pour éviter le reproche d'avoir donné trop à l'imagination sur des points intèressans. J'ai scrupuleusement observé cette précaution, sur-tout, à l'égard de la* Fondation d'Aix. *C'est un ménagement que j'ai cru devoir aux Habitans. La justice que je me fais un plaisir de leur rendre en toute occasion, & le soin que j'ai eu de faire connoitre tout ce qui peut relever la gloire d'Aix, contrebalanceront sans doute la liberté que j'ai prise d'éclaircir, aux dépens de leurs anciens préjugés, l'origine la plus probable du nom & de la fondation de leur Ville.*

Je conviens qu'ils pourront trouver étrange, que je n'aye point marqué pour leurs Reliques *autant de foi qu'ils en ont: mais je me flatte qu'ils voudront bien se souvenir que ce degré de foi est un Don que tout le monde n'a pas, & que personne n'a le pouvoir de se donner. Il étoit difficile à un Ecrivain Protestant de parler de ces Pièces antiques, sans faire connoitre sa Religion. Les conversations auxquelles elles ont donné lieu, ne paroitront affectées qu'à ceux qui n'ont point été à Aix. Il paroitra singulier peut-être à ces mêmes personnes, qu'un Auteur se soit avisé de mettre la visite des* Eglises *& des* Reliques *au rang de ses* Amusemens. *Ils ignorent peut-être que le* Czar Pierre I. *en fit les siens en passant à Aix en* 1717. *Sur ce point d'ail-*

d'ailleurs, j'en appelle encore à ceux qui ont fait quelque ſéjour à Aix, aux Etrangers de tout Pays, aux Proteſtans même, qui de tous les hommes ſont les moins curieux de ces ſortes de choſes. Chacun veut les voir, parce que chacun veut s'amuſer, & que cette curioſité remplit le vuide de quelques heures.

Je ferai la même réponſe à ceux qui ſe plaindroient de trouver ici des converſations ſur des ſujets phyſiques. Ce détail étoit inévitable, dans une Ville où tout fournit à ces queſtions. L'unique reproche auquel je me ſens expoſé, c'eſt de n'y avoir pas répandu aſſez d'agrément. Un ſujet auſſi ſombre que celui de la Chaleur naturelle des Fontaines, mérite quelque indulgence. D'un autre côté, je dois avertir que je n'ai point écrit pour les Savans, qui ne trouveroient rien ici qui pût les inſtruire. Ce ſont des Amuſemens, que je préſente à des Malades oiſifs. Si les ſujets que l'on y traite ſont nouveaux pour eux, ils s'amuſeront à les lire. Si ces matières ne leur ſont pas inconnues, leurs lumières ſuppléeront à ce qui manque à la légèreté du ſtyle, & à ce qui peut avoir échappé à la chaleur des converſations. Après tout, comme je ne ſuis point Médecin de profeſſion, s'il s'étoit gliſſé quelque Héréſie Médicale dans l'ordre du Régime & des Précautions preſcrites à ceux qui prennent les Eaux ou les Bains, j'eſpère que la Faculté me pardonnera bénignement mes erreurs. J'ai

tâché

tâché cependant de les rectifier ſur les avis des Docteurs les plus éclairés, tels que Vicaire, Blondel & Bresmal.

Voilà ce que j'avois à dire ſur les Amuſemens des Eaux d'Aix. *Qu'il me ſoit permis d'y ajouter les paroles d'un Auteur * délicat, qui avoit pris à peu près le même Titre.* Ces Amuſemens, *diſoit-il*, ſeront ſérieux ou comiques, ſelon l'humeur où je me ſuis trouvé en les écrivant; & ſelon l'humeur où vous ſerez en les liſant, ils pourront vous divertir. . . . ou vous ennuyer.

* *Amuſem. ſérieux & comiques*, Préface du prémier Amuſement.



A V I S
A U
L E C T E U R.

Depuis l'impreſſion de cet Ouvrag l'Auteur s'eſt apperçu que par l'erreur ſon Copiſte, le nom de *Granus* eſt crit différemment. Quelquefois on *Granius*, *Granus* ou *Grannus*. Le Le teur aura la bonté de lire ordinaireme *Granus*.



A M U

N.° 1



Profil de la Ville Imperiale d'Aix la chapelle.

Gezigt van de Keyserlyke Stad Aken.



AMUSEMENS

DES EAUX

D'AIX-LA-CHAPELLE.

DE tous les Lieux célèbres dans l'Europe par quelque concours, il n'en est pas où l'on trouve une plus grande variété d'Amusemens qu'à *Aix-la-Chapelle*. Tout y paroit fait pour plaire: la situation de cette Ville, son antiquité, sa noblesse, l'abondance de ses Fontaines chaudes, la magnificence de ses Bains, les rares qualités de ses Eaux, les prodiges qu'elles opèrent, & les merveilles en tout genre que l'Art & la Nature ont placées dans son Territoire, sont capables d'exciter ou de réveiller la curiosité des plus indifférens ou des plus distraits. Les plaisirs inséparables de l'affluence des Etrangers, qui y accourent de tous côtés pendant les deux Saisons, rendent alors le séjour de cette Ville si brillant, que si

elle ſe reſſembloit à elle-même dans les autres mois de l'année, il n'y a perſonne qui n'y voulût fixer ſa demeure. La liberté qu'on ſouhaite par-tout ailleurs, & ſans laquelle les plus délicieux momens ſont importuns, ſe trouve à Aix comme dans ſon centre. La facilité qu'on y a de faire des connoiſſances à titre de Malade, ou d'Etranger, a quelque choſe de bien aimable, ſans doute; mais ce qui y eſt unique, & qui m'a paru infiniment commode, c'eſt que l'on peut rompre ou quitter ſes prémières connoiſſances, ſans que perſonne s'en offenſe, & ſuivre abſolument ſon goût dans l'ordre & le choix des plaiſirs & des ſociétés. Quoiqu'on ait à peu près les mêmes privilèges aux Eaux de Spa qui n'en ſont éloignées que de ſix lieues, ces avantages ſont ſans comparaiſon plus étendus à Aix. Cette belle Ville étant fort vaſte, & ſes Bains étant diſtribués en différens quartiers, il eſt beaucoup plus aiſé de s'y confondre dans la foule des Etrangers & des Habitans, que dans un Bourg auſſi reſſerré que celui de Spa.

Cet avantage ne ſert pas peu à l'agrément de ceux qui viennent à Aix. Comme on aime ſouvent à cacher ſes maux pour mille raiſons, on ſe plait auſſi quelquefois à obſcurcir ſes plaiſirs. Chacun n'aime pas également le tumulte, & l'on peut en cette Ville ſe répandre dans le monde, ou y vivre auſſi ſolitaire que l'on

l'on veut. A cet égard on peut confidèrer la Ville d'Aix, comme un Lieu essentiellement consacré au plaisir & à la santé. Quels que soient les motifs qui y rassemblent tant d'Etrangers, on peut s'assurer qu'il n'est point de caractère qui n'y trouve à se satisfaire. Les Malades trouvent dans ses Fontaines salutaires des remèdes aux maux les plus invétérés: les corps les plus cacochimes y reprennent la vigueur: les maladies les plus rebelles aux remèdes ordinaires, cèdent à la vertu de ces Eaux bienfaisantes, & cette Médecine naturelle ramène la joie avec la santé. Les Convalescens n'y respirent que la gaieté: on entend par-tout la Symphonie; ils essayent continuellement leurs forces renaissantes, dans les joyeux exercices du Jeu & de la Danse. On croiroit quelquefois, à les voir, qu'ils sont tous piqués de la *Tarantule*. La Galanterie paroit tenir sa Cour en cette Ville: chacun y subit ses loix; Princes, Marquis, Comtes, jeunes & vieux, Prêtres, Moines & Moinesses, personne n'en est exemt; & il semble qu'à Aix être malade, ou galant, soit une même chose. Les plaisirs y sont assortis à tous les goûts. Les génies les plus bizarres y peuvent trouver dequoi s'amuser selon leurs caprices. Ceux qui se bornent au seul plaisir de la conversation, ont un champ plus vaste d'amusemens:

mens : tous les objets qui ſe trouvent en cette Ville, leur fourniſſent naturellement de continuels ſujets d'entretiens, d'autant plus agréables, que parmi le grand nombre d'Infirmes que le deſir de la ſanté y amène, on trouve toujours d'illuſtres Malades, & des perſonnes d'un mérite & d'un rang diſtingués, dont le commerce ne peut être qu'infiniment utile. En un mot, le Jeu, la Bonne-chère, la Muſique, la Promenade, la Converſation, & tout ce qui peut lier une aimable Société, ſont des plaiſirs qui n'y manquent jamais dans la Saiſon ; & la belle compagnie qui s'y trouve ordinairement, ſeroit ſeule capable de guérir les maux les plus obſtinés.

Une Ville ſi féconde en reſſources pour les Malades, & ſi abondante en plaiſirs pour ceux qui n'y viennent que pour ſe divertir, devroit être plus fréquentée qu'aucune autre. Il y a cependant ſujet de s'étonner que dans un ſiècle où les Voyages ſont ſi fort à la mode, il faille être malade, & preſque accablé de maux deſeſpèrés, pour pouvoir ſe réſoudre à celui d'Aix. Il eſt vrai qu'on eſt alors plus à portée de ſe convaincre des merveilles qu'on en raconte. Mais s'il eſt doux à l'infirmité humaine d'y trouver cette reſſource, il eſt ſans comparaiſon plus heureux d'y porter un tempérament qui diſpenſe de cet-

te

te épreuve. Graces à la bonté du mien, le plaiſir & la curioſité ont été les ſeuls motifs du voyage & du ſéjour que j'y ai fait. Quelques petits ennuis domeſtiques y donnèrent la prémière occaſion, & je ne crus pouvoir mieux m'y ſouſtraire, ni y faire une diſtraction plus aimable, qu'en allant à Aix. L'amuſement & la bonne compagnie que j'y trouvai, ne trompèrent point mon attente. J'oubliai bientôt les prémières raiſons de mon voyage: je ne trouvai pas même le tems d'y penſer. Comme je n'avois aucun mal à guérir, je n'étois ſoumis à aucun régime. Je n'allois au Bain que par plaiſir, & à la Fontaine que par cérémonie; & je ne prenois de l'un & de l'autre, qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à mon divertiſſement. De cette façon je goûtai tous les plaiſirs d'Aix, ſans en éprouver les incommodités. Quelque adouciſſement en effet que les Médecins du pays aient apporté au régime des Eaux, on ne peut diſconvenir qu'il eſt toujours triſte de vivre ſelon les règles de la Faculté, ſoit par beſoin, ſoit par précaution. Pour cette raiſon, j'évitai de me loger dans aucune de ces maiſons où l'on prend les Bains, quelque magnifiques qu'elles ſoient, pour m'épargner le triſte ſpectacle des Malades de toute eſpèce qui s'y font baigner; parce que cette rencontre a toujours quelque choſe de gênant, à cauſe des égards que la

politesse & l'humanité prescrivent. D'ailleurs, tout le monde ne s'accommode pas des vapeurs qui s'exhalent continuellement des Bains, à mesure qu'on les remplit, ou qu'on les vuide. L'odeur de souphre qu'on y respire uniquement, & qui se communique même aux maisons voisines, révolte d'abord tous ceux qui y logent; & pour s'y accoutumer, il ne faut pas moins qu'être malade, au point de ne pouvoir traverser la rue pour aller au Bain. Je fus en effet frappé de cette odeur souphrée, en entrant dans la Ville, & je sus bon gré à un de mes Amis de m'avoir conseillé de loger chez le *Florentin*, *au Dragon d'or*. Cette Auberge, qui est une des meilleures, des plus propres, & des plus commodes, est à l'un des coins de la Place où l'on se rassemble pour prendre les Eaux, & se trouve presque vis-à-vis des principaux Bains. Quoique sa situation ait quelque chose de sombre, à cause que ses bâtimens sont enfoncés dans une grande Cour, je m'y trouvai cependant très commodément logé. On y est à portée de tout: la Fontaine chaude, la Gallerie, l'Esplanade où l'on se promène, les Bains les plus fréquentés, les Caffés & la Salle du Bal, n'en sont éloignés que de quarante à cinquante pas. Cependant on n'y est aucunement incommodé, ni du bruit de la Place, ni de l'odeur des Eaux. Avec tous ces avanta-

tages, on y trouve le meilleur vin de la Ville : l'Hôte & l'Hôteſſe, qui l'aiment & s'y connoiſſent, font à merveilles les honneurs de leur cave & de leur cuiſine.

J'y arrivai le 18 de Mai, c'eſt à dire, au commencement de la prémière Saiſon, qui pour l'ordinaire eſt la plus fréquentée. Elle ne me le parut pourtant pas beaucoup en arrivant : outre que les pluyes continuelles qui étoient tombées dans le Printems, avoient retardé le départ des Etrangers, la plupart avoient différé exprès leur voyage, afin de pouvoir encore ſe trouver à Aix dans le tems que l'on y montre *les grandes Reliques*. Cette cérémonie, qui ne ſe fait que tous les ſept ans, (apparemment pour la rendre plus merveilleuſe) y attire des Curieux & des Dévots, nonſeulement des Provinces voiſines, mais auſſi du fond de la Hongrie & de la Bohème.

Comme je n'avois aucune habitude à Aix, j'y fus d'abord aſſez deſœuvré. Il y avoit peu de monde chez le *Florentin*, & la compagnie que j'y trouvai n'avoit pas le coup d'œil fort réjouiſſant. Elle conſiſtoit en quatre perſonnes aſſez mal aſſorties. L'un étoit un gros Abbé très infirme : quoique jeune, il pouvoit à peine ſe ſoutenir : ſes valets étoient obligés de l'apporter à table dans une chaiſe à bras. Il y faiſoit triſte figure :

il n'avoit preſque aucun uſage de ſes mains, un de ſes gens étoit obligé de lui couper la viande & le pain ſur ſon aſſiette, & de lui ſoutenir le bras lorsqu'il vouloit boire. Le regret qu'il marquoit de ne pouvoir plus s'acquitter de ce devoir comme autrefois, me fit juger trop témérairement, qu'à tout le moins les plaiſirs de la table avoient eu quelque part à ſa paralyſie, & qu'il avoit été du nombre de ces gens qui ſe hâtent de vivre. Sa fréquentation me détrompa; & je me reprochai dans la ſuite un jugement ſi précipité, qui n'étoit fondé que ſur ſon air libre & naturel. Malgré ſes maux, il avoit effectivement l'eſprit gai, & l'humeur joyeuſe. Cependant, ſoit compaſſion, ſoit que je ne fuſſe pas encore accoutumé au contraſte bizarre que forme la gaieté dans un corps cacochime, ſa compagnie ne me réjouiſſoit pas. Je ne fus pas d'abord plus ſatisfait du ſecond, qui étoit un Eſpagnol nommé *Don Nugnez*, homme grave, Philoſophe & très ſilentieux. La ſeule choſe qui pouvoit m'en conſoler, c'eſt qu'il y avoit auſſi une fort aimable Dame, jeune & jolie: mais malheureuſement, elle étoit muette, au moins pour nous tous; car elle n'étoit entendue que d'un Gentilhomme François qui paroiſſoit fort bien avec elle, & qu'on appelloit Mr. *d'Art* ... Il étoit homme d'eſprit, & d'une aimable

mable figure. Quoiqu'il fût Officier, je le pris d'abord pour un Médecin, parce qu'on me dit qu'il se flattoit de pouvoir rendre la parole à cette Dame. Je le saluai, & comme il étoit d'un caractère assez ouvert, il m'apprit que cette Dame étoit d'une des meilleures Maisons de sa Province, qu'elle s'appelloit la Baronne *d'A . . .*; qu'elle n'étoit pas née muette, mais que cet accident lui étoit resté d'une couche malheureuse, au sortir de laquelle elle s'étoit trouvée comme percluse; & qu'enfin sa paralysie s'étoit fixée sur sa langue. La maladie étoit singulière pour une personne de son sexe, & sa guérison le fut aussi. Le mal, & la cure, ténoient également du miracle. Elle ne parloit pas, à la vérité, mais elle avoit retenu une espece de murmure assez grotesque, qui ressembloit plus au gazouillement d'un jeune Perroquet, qu'à la voix d'une Femme. Cependant, comme il lui échappoit d'articuler quelquefois des mots assez clairement, & que Mr. *d'Art . . .* prétendoit entendre son langage & lui répondoit à propos, je ne tardai point à soupçonner du mystère dans cette paralysie, & à penser que toute la Médecine de l'Officier n'étoit que le voile d'une galanterie rafinée. La suite me l'éclaircit, & cette compagnie qui me déplaisoit d'abord, me donna beaucoup plus de

plaisir que je ne me l'étois imaginé les prémiers jours.

J'avoue que le prémier aspect de cette Société me parut bizarre, & me frappa. Un homme en effet qui ne cherche qu'à se réjouir, se trouve peu régalé d'un pareil assortiment de Paralysie & de Philosophie. Aussi je balançai si je ne changerois pas d'Auberge dès le lendemain, & je ne restai au *Dragon d'or* que dans l'espèrance d'y voir arriver dans peu des personnes capables de me dédommager du peu d'agrémens que je trouvai à notre table. Ma ressource, en attendant, fut d'aller au *Caffé du Gascon* près la Fontaine, pour chercher à m'amuser & à faire quelques connoissances. J'y trouvai beaucoup de monde; on y jouoit au billard, aux cartes & aux dés. Le bruit y étoit grand, à proportion de la foule. On y entendoit confusément toutes sortes de Langues: on y parloit Allemand, François, Flamand, Italien, & Anglois; & ce bruit confus avoit plus l'air d'une cohue, que d'une Assemblée d'honnêtes-gens. Je m'y arrêtai cependant à observer tous ceux qui y étoient; j'examinai tous les visages, je m'approchai de toutes les tables de Jeu, pour chercher quelqu'une de ces physionomies prévenantes & de facile abord. Je passai près d'une heure dans cette observation, sans pouvoir me déterminer à joindre l'un

plu-

plutôt que l'autre, me contentant de raisonner du Jeu avec le prémier-venu.

Je commençois à m'y ennuyer déja beaucoup, lorsque je vis entrer un homme bien mis & de fort bonne mine, qui après avoir fait quelques tours dans la Salle, vint prendre une tasse de Caffé sur un coin de la table où j'étois, après m'avoir fait sur cela un compliment. Il me parut homme de condition; je fus frappé de ses manières, & je reconnus à la Croix qu'il portoit à la boutonnière, qu'il étoit Chevalier de Malthe. Nous liames conversation; elle me parut fort douce, & nous n'eumes pas causé une demi-heure, que je le regardai comme un homme qui me convenoit. Son tour d'expression avoit tout l'air d'un homme dont l'esprit étoit très cultivé. Je crus remarquer d'ailleurs qu'il aimoit le plaisir, mais il me parut qu'il ne s'y livroit pas sans choix & en étourdi. Aussi étoit-il à Aix en qualité de Malade: un coup de Soleil qu'il avoit reçu, à ce qu'il me dit, en faisant ses Caravanes, l'avoit obligé de venir prendre les Bains. Il y avoit déja plusieurs jours qu'il étoit aux Eaux: cependant il y avoit encore assez peu de connoissances. La nôtre ne tarda pas à se faire. Il me demanda où je logeois, je le lui dis; il m'apprit qu'il étoit au Bain de *la Rose*, & sur le champ nous nous promimes de nous voir. Son air, ses manières nobles & aisées, son

tour d'eſprit ouvert & franc, m'en donnèrent une idée fort avantageuſe. En un mot, il me parut galant-homme. J'en jugeai ainſi dès la prémière vue, & je ne me trompai pas. Cependant, comme les perſonnes les plus équivoques ont ſouvent l'apparence des plus aimables caractères, je réſolus de ne me pas livrer ſi vîte. Son mérite vainquit ma réſerve.

Après les prémières civilités, notre converſation roula ſur la Ville, & les Bains, & je marquai quelque envie d'aller les voir. Le Chevalier s'offrit à m'y accompagner, & il me conduiſit à ceux de *la Roſe* où il logeoit. Nous y rencontrames un Comte Allemand ſur la porte; il y étoit logé auſſi, & le Chevalier avoit déja fait connoiſſance avec lui. Ce Comte le joignit, & lui aida à faire les honneurs du Bain: il vit bien que j'étois nouveau-venu, & il s'empreſſa à me faire des honnêtetés. Il me parut d'un caractère mûr & ſérieux; cependant, quoiqu'il n'eût pas la vivacité du Chevalier, il étoit inſtruit de mille choſes qui regardoient l'Hiſtoire de la Ville d'Aix relativement à l'Hiſtoire générale d'Allemagne, que ſans lui nous aurions eu de la peine à démêler. Il étoit d'ailleurs fort officieux, & nous allames voir enſemble le grand Bain de *la Roſe*, que l'on rempliſſoit alors. La vapeur & l'odeur de ces Eaux, auxquelles je n'étois pas

pas encore accoutumé, me portèrent si violemment à la tête, que je m'en sentis d'abord comme enivré. J'en sortis promtement, & je priai ces Messieurs de trouver bon que je différasse ma curiosité à un autre tems. Ils me raillèrent un peu sur ma délicatesse, & me proposèrent une promenade sur la Place, qui est grande & belle. La Maison de Ville qui est au milieu, est un Edifice très majestueux. La grande Eglise qui est derrière, forme un corps de bâtiment qui, tout Gothique qu'il est, a quelque chose de vénérable. Nous n'entrames cependant pour-lors ni dans l'un, ni dans l'autre. Nous arpentames les principales rues, pour prendre une idée générale de la Ville, & elle me parut fort nette. L'unique chose qui m'y déplut, fut l'odeur desagréable des Eaux, qui me suivoit par-tout, & que l'on sent presque dans toutes les rues. Il est vrai qu'on s'y familiarise bientôt, & que peu de jours après, je n'y étois plus sensible. Quoi qu'il en soit, nous parcourumes plusieurs rues, en raisonnant sur les divers objets qui se présentoient, & nous nous trouvames près d'une des portes de la Ville. Le Comte, qui étoit déja venu à Aix, nous dit que pour bien juger de son assiette, il faloit aller sur une Eminence qui est au dehors, & que de là nous la verrions très distinctement. L'avis nous parut sensé, &

nous fumes d'autant plus charmés de faire cette promenade, que nous n'aurions peut-être pas de longtems occasion d'y revenir; parce que dès que les Etrangers feroient arrivés, & que les plaisirs feroient en train, on passeroit tout le tems en visites, au Bal & au Jeu. Le Comte eut la bonté de nous conduire sur cette Hauteur; nous y montames sans beaucoup de peine, & nous découvrimes la Ville très distinctement. La vue en est très riante de ce côté-là: la perspective en est charmante, & la campagne qui l'environne fait un paysage des plus agréables. L'air qu'on y respire est extrêmement pur, & pourroit seul opérer la guérison de quantité de maux. On prétend même que la pureté de l'air contribua autant que la vertu de ses Fontaines chaudes, au choix que *Charlemagne* en fit pour y fixer sa demeure, y établir sa Cour, & y fonder la Capitale de l'Empire d'Occident au-delà des Monts. Cette Ville, qui est enclavée dans le Duché de Juliers, à l'extrémité du Duché de Limbourg, quoique située au pied des Montagnes qui l'environnent presque de toutes parts, est dans un terrein très agréable. Ces Montagnes mêmes, qui par-tout ailleurs auroient quelque chose d'affreux, semblent placées exprès pour la défense & l'ornement d'Aix. Elles n'ont rien de précipité, leur cime s'élève insensiblement, leur pen-

pente eſt douce, & forme d'agréables côteaux preſque tous cultivés & très fertiles. Ces Collines, abondamment chargées de grains & de fruits, conduiſent les yeux comme par degrés, juſqu'au haut des Montagnes qui ſont couvertes de bois, & qui paroiſſent ſe perdre dans les nues. La Nature les a ſi bien ménagées, qu'elles enferment la Ville ſans la reſſerrer, & qu'elles forment naturellement l'enclos de ſon territoire. Le Vallon dans lequel la Ville eſt bâtie, forme une Plaine aſſez large & aſſez étendue ; & cette campagne contient des pâturages très abondans. Rien, ce me ſemble, ne manqueroit à cette Ville, ſi elle étoit arroſée de quelque Rivière, ou ſi celle qui la traverſe, & qui n'eſt qu'un très petit Ruiſſeau, étoit aſſez forte pour la rafraichir, & ſervir au tranſport des marchandiſes. Il eſt vrai qu'à cet égard le voiſinage de la Meuſe & du Rhin y ſuppléent, & que l'une & l'autre lui fourniſſent abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie & au commerce.

Comme l'endroit où nous étions domine ſur toute la Ville, il nous fut aiſé de voir ſon étendue & ſa forme. Elle nous parut plus vaſte qu'habitée. Il y a divers quartiers employés en Jardins potagers, & beaucoup de places déſertes. La Ville eſt ronde, ou plutôt un peu ovale. Notre Guide nous fit remar-

marquer l'enceinte de la vieille Cité, bâtie par Charlemagne, & qui conserve encore ses Fossés, ses anciennes Portes, & le nom de son Fondateur, *Urbs Carolina*, la *Ville Caroline.* Cette partie, que l'on nomme *Cité*, est parfaitement ronde, & précisément au milieu de la Ville; les bâtimens qu'on a ajoutés depuis à l'entour, & qui la rendent deux fois plus grande qu'elle n'étoit dans son origine, aiant été faits sur le prémier alignement, & dans le même goût. Le Dôme de la grande Eglise, la Maison de Ville, & ses deux Tours qui sont au centre, font de loin un effet charmant. Ce coup d'œil, quoique simple, nous donna pourtant une idée de la grandeur & de la majesté de son Fondateur. En effet, quelle que soit aujourd'hui cette Ville autrefois si célèbre, si elle n'est plus le Siège de l'Empire, on peut au moins la regarder encore comme la plus belle des Pays voisins. Excepté Liège, peut-être, il n'en est pas dans la même distance qui lui soit comparable, soit pour la bonté de l'air, soit pour la magnificence des bâtimens, soit pour l'étendue. Quand on la regarde de profil & sur la plus grande longueur, & qu'on voit de loin la pointe des Clochers de toutes les Eglises & des Cloitres qu'elle renferme, on la prendroit pour une des plus grandes Villes de l'Europe. Aussi Charlemagne

gne en la fondant, ou plutôt en la réparant, n'oublia rien pour en faire la Capitale des Gaules. Il en fit le Siège de ſon Empire au-delà des Alpes, & lui donna les titres pompeux de Métropole de l'Empire, de Ville Royale & Impériale, de Chef & de Centre de toutes les autres Villes. L'abrègé de ces titres ſuperbes ſe trouvoit dans une Inſcription, qui ſe liſoit autrefois ſur une des principales portes du Palais que Charlemagne s'y étoit fait bâtir. *Hic Sedes Regni trans Alpes habeatur, Caput omnium Civitatum & Provinciarum Galliæ. (C'eſt ici le Siège de l'Empire au-delà des Alpes, la Capitale de toutes les Villes & Provinces des Gaules.)*

Avec tous ces grands noms, elle devoit pourtant alors être fort peu de choſe, à en juger par ſa vieille enceinte, & en meſurant ſa grandeur & ſa magnificence ſur nos idées modernes. On eſt même ſurpris de lire que ce grand Empereur y ait logé avec toute ſa Cour, & celle d'un Pape; qu'il s'y ſoit tenu divers Conciles nombreux; & qu'à la conſécration de la fameuſe Egliſe de Notre-Dame, il y ait eu trois cens ſoixante-cinq Evêques aſſiſtans, (ſi l'on en croit le Martyrologe de *Caniſius*). Sans doute que le train des Princes de ces ſiècles, des Empereurs les plus puiſſans, des Papes même & des Evêques, étoit fort différent de celui qu'ils mènent de nos

nos jours. Et l'on en doit conclurre, que toute la ſplendeur que les Hiſtoriens vantent tant, n'étoit qu'une étincelle de l'éclat & de la magnificence que les ſiècles ſuivans ont vus, dans les Eccléſiaſtiques ſur-tout.

Cependant, ſi ces réflexions ſont humiliantes d'une part pour la Ville d'Aix, elles ont encore un côté fort honorant pour elle. Soit que l'on regarde ſa fondation comme l'ouvrage de Charlemagne, ſoit qu'on l'attribue avec les Annales du pays, & la Chronique de *Beck*, à un Prince ou Sénateur Romain ſous l'empire de Néron, elle ne doit ſon origine qu'à ſon propre mérite, & aux bienfaits du Créateur. Elle eſt plus glorieuſe à cet égard que l'ancienne Rome, jadis Maitreſſe du Monde entier, qui ne dut ſa naiſſance qu'au crime de ſon Fondateur, & ſon élévation qu'à l'ambition démeſurée de ſes habitans. La Ville d'Aix ne ſortit du néant, & ne s'éleva au point de ſplendeur que ſes Hiſtoriens nous décrivent, qu'à titre de Bienfaitrice. Ce fut la réflexion du Chevalier, qui me fit obſerver avec beaucoup de juſteſſe, que la Nature toute ſimple devoit être regardée comme la Mère & la Fondatrice de cette Ville, en admettant même la ſuppoſition des Hiſtoriens les plus outrés en faveur de ſon antiquité. Comme je n'étois pas fort au fait de ce qui regarde cette Ville, &

que je n'en avois que des notions fort imparfaites, la penſée du Chevalier m'étonna, d'autant que j'avois toujours cru que Charlemagne étoit l'unique Fondateur d'Aix-la-Chapelle. Je marquai au Chevalier quelque empreſſement d'en apprendre davantage. Il s'engagea poliment à me communiquer ce qu'il en ſavoit, & me dit des choſes aſſez curieuſes qu'il avoit appriſes d'un Echevin de la Ville d'Aix, avec qui il avoit fait le voyage depuis Maſtricht. Si ce ne ſont point des faits certains, ce ſont au moins les conjectures les plus probables, & les idées communes des perſonnes du pays les mieux informées. Quelles qu'elles ſoient, elles firent la matière de notre converſation pendant le reſte de notre promenade, & donnèrent lieu à de curieuſes réflexions.

J'avois toujours cru comme vous, me dit le Chevalier, que Charlemagne étoit le prémier & l'unique Fondateur de cette Ville, & je fondois mon préjugé ſur la vénération extrème des Habitans pour la mémoire de cet Empereur. Cependant, ajouta-t-il, ſelon les Chroniques de la Ville, & je ne ſai quel Diplome de Charlemagne lui-même, que l'Echevin m'a cité, il paroit conſtant que la Ville d'Aix exiſtoit déja pluſieurs ſiècles avant cet Empereur, mais ſous un autre nom; & que Charlemagne n'a fait que la rebâtir, l'agrandir, l'embellir, &

l'ano-

l'anoblir par ſon ſéjour. La tradition commune du pays, (que ſes Ecrivains font valoir avec plus de zèle que de certitude,) eſt que cette Ville fut fondée par un certain *Granus*, ou *Granius*, Seigneur Romain, que quelques-uns font Sénateur. On prétend que ce *Granius* étant venu dans la Gaule Belgique vers l'an du Seigneur 53, y auroit découvert les Sources d'Eaux chaudes; & qu'étonné de ce phénomène, il y avoit fixé ſa demeure, & bâti un Palais, dont on voit encore les reſtes. On débite auſſi comme une vérité inconteſtable, continua le Chevalier, qu'à l'occaſion de ces Eaux ſalutaires, pluſieurs perſonnes vinrent s'établir auprès du Château de ce Romain, & y bâtirent une petite Ville qui ſubſiſta juſques au ravage des Troupes d'Attila, qui la ruïnèrent. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Habitans d'Aix ont grand ſoin de montrer aux Etrangers une des Tours de la Maiſon de Ville, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Tour de Gran*, comme un monument du Château de ce *Granius*.

Les Auteurs ne conviennent pourtant pas entre eux, continua le Chevalier, de la qualité de ce *Granius*; ceux qui le font Sénateur Romain, prétendent ſur je ne ſai quel fondement, que ce Seigneur auroit été du nombre de ceux que Néron maltraita, & qu'il auroit été exilé en ce lieu avec ſa Femme & ſes Enfans.

ſans. Et comme une fable une fois commencée ne coûte plus rien à broder, ils racontent que ce Proſcrit ſe promenant un jour, pour charmer ſes ennuis, dans ces lieux alors déſerts, y avoit trouvé une Source d'Eau bouillante, auprès de laquelle il avoit fixé ſon exil, & élevé ce Château dont on montre les reſtes. Ils ajoutent même, que cet illuſtre Exilé y avoit bâti des Bains à la manière des Romains, qui ont toujours retenu ſon nom, *Aquæ Granii*, comme qui diroit, *les Bains* ou *les Eaux de Granius*. D'autres plus hardis font ce Seigneur frère de *Néron* lui-même, ou d'un *Agrippa*. Mais pour moi, dit le Chevalier, je n'en croi rien du tout ... .. Ni moi, lui repliquai-je. Car outre que *Suétone* & *Tacite* ſont entrés dans un aſſez grand détail des perſécutions que Néron fit à ſa propre famille, & aux plus illuſtres Romains, ſans parler ce me ſemble de ce *Granius*; c'eſt qu'il eſt difficile de prouver par l'Hiſtoire, qu'il fut frère de Néron ou d'Agrippa. Le prémier, ſi je m'en ſouviens bien, lui dis-je, n'eut pas de frère; & ſi ce *Granius* doit avoir été le frère d'un Agrippa, ce ne peut être que de *Marcus Vipſanius Agrippa* l'ancien, gendre & Favori de l'Empereur Auguſte. En ce cas, l'époque qu'on allègue ſeroit fauſſe, & incompatible avec la vérité des tems; vu que ce *Marc. Vipſ. Agrippa* étoit

étoit biſayeul de Néron par Agrippine ſa mère. *Granius* ne pouvoit point par conſéquent être tout à la fois frère de Néron & d'Agrippa; puisque s'il exiſta jamais, il a dû être un des Ancêtres de Néron, & non pas ſon frère. D'ailleurs, le ſecond Agrippa fils de *Marcus Vipſanius*, & de la galante Julie fille d'Auguſte, n'eut d'autres frères, ce me ſemble, que *Lucius* mort dans les Gaules, & *Caius* mort en Lycie. Le Chevalier, qui ſavoit fort bien l'Hiſtoire Romaine, s'en rappella pluſieurs traits qui confirmoient ma réflexion, & convint avec moi du ridicule de ces ſuppoſitions. Il inſinua cependant, que par les termes de *frère* de *Néron* & d'*Agrippa*, on pourroit dans un ſens plus étendu, entendre un couſin-germain, ou un proche parent. Il faudroit, lui repliquai-je, qu'en ce cas-là l'Hiſtoire ne nous eût pas fait connoitre tous les enfans de *Julie* & d'*Agrippine*. Elles étoient à la vérité l'une & l'autre aſſez décriées, pour que l'on puiſſe ſans témérité les ſoupçonner d'avoir augmenté la Famille Impériale de quelque petit Céſar de contrebande. Dans cette ſuppoſition, ce ſeroit à cet illuſtre Bâtard que la Ville d'Aix devroit ſon origine, & lui-même n'auroit dû ſon exil qu'à ſa naiſſance. Mais quelle apparence qu'aucun Hiſtorien n'eût révélé ce fait? Tout ceci, lui dis-je, n'eſt donc encore

core qu'une ingénieuſe ſuppoſition.

Soit, reprit le Chevalier, (qui affecta de ſoutenir le parti de *Granus*, pour engager la converſation, & la rendre intèreſſante;) ſoit dit-il: mais ſi vous ne voulez pas que le Fondateur d'Aix-la-Chapelle ſoit frère de Néron & d'Agrippa, il faut donc chercher dans l'Hiſtoire quelque autre perſonnage de ce nom, dont celui d'*Aquis-Granum*, les *Eaux de Granius*, ait été dérivé. Auſſi, Meſſieurs d'Aix ſont prêts à vous prouver l'exiſtence d'un autre *Granus*, qui étoit à la vérité plus jeune d'un ſiècle que le précédent; & l'Echevin m'a montré divers Extraits qui favoriſent cette prétention. Il m'a cité un *M. Serenus Granus*, qu'il prétend avoir été envoyé dans ces quartiers en qualité de Proconſul par l'Empereur Adrien, & qui, par des raiſons de plaiſir ou de ſanté, auroit bâti près de la Source chaude un petit Fort, un Palais, ou un Château qui donna naiſſance à cette Ville. Ce fait quoique brodé, ajouta-t-il, eſt moins deſti tué de vraiſemblance que le prémier; il eſt ſûr au moins que ce *Serenus Granus* a exiſté. Ce nom même, au rapport de *Walſemburg* dont l'Echevin m'a montré les témoignages, étoit fréquent chez Romains, parmi leſquels on trouve pluſieurs Officiers qui l'ont porté. Ce qu'il y a de ſûr au moins, c'eſt que la XXX. Légion Romaine avoit ſon quartier entre la Meu-

Meuſe & le Rhin, dans un endroit connu chez les Anciens ſous les noms ſynonymes de *Nuagerra*, *Vegerra*, & *Veterra*, que preſque tous les Géographes modernes ont pris pour la Ville d'Aix, ſuivant la remarque d'*Ortelius*. Eſt-il donc incroyable, pourſuivit le Chevalier, qu'un de ces Officiers, charmé de retrouver dans ce pays des Bains chauds, dont les Romains faiſoient un ſi grand uſage, y ait bâti un Château qui ait conſervé ſon nom? Car enfin, il n'eſt pas poſſible que tous les Auteurs ſe ſoient conjointement opiniâtrés à lui donner ſans raiſon le nom d'*Aquis-Granum*, à la réſerve peut-être du ſeul *Sylburg*, qui veut que le vrai nom d'Aix ſoit *Aquæ Gratianæ*, les *Eaux de Gratien*. Il faut ſurement qu'elle ait eu des obligations marquées à quelque Romain nommé *Granus*, dont j'avoue, dit le Chevalier, que j'ignore l'hiſtoire & l'époque.

Il me ſemble, dit agréablement le Comte, qui nous avoit écoutés juſques-là fort tranquillement, il me ſemble que Mrs. d'Aix ne pourroient choiſir un meilleur Avocat de l'antiquité de leur Ville, que Mr. le Chevalier. Ils lui devroient aſſurément accorder le droit de Bourgeoiſie, pour défendre ſi bien leurs prétentions; & ſi l'Echevin fait bien des Proſélytes comme lui, la fondation d'Aix par *Granus* ne ſera bientôt plus douteuſe. Par

mal-

malheur cependant, un de nos ſavans Allemands a propoſé ſur le ſecond *Granus* une difficulté un peu fâcheuſe pour Aix. C'eſt le célèbre *Gundeling*, qui dans ſa *Diſſertation* * *ſur les Privilèges de cette Ville*, traite de fable l'un & l'autre *Granus*. Quant au prémier, la fable eſt démontrée. Il convient à la vérité, de l'exiſtence du ſecond, & cite un paſſage qui prouve que ce *M. Serenus Granus* avoit été Proconſul en Aſie du tems de l'Empereur Adrien: mais il doute que ce Romain ait jamais vu les Gaules. Il déclare au moins qu'il n'a rien trouvé qui en inſinue la moindre choſe. Je conviens, ajouta le Comte en riant, que le coup eſt traitre.

Aſſurément, reprit le Chevalier; mais ſelon les apparences, votre Auteur ne fait que détruire une fable, pour en ſubſtituer une autre. Peut-être eſt-il de ceux qui attribuent la fondation d'Aix à Apollon, fondés ſur le rapport du mot *Aquis-Granum*, avec un des ſurnoms ſous lequel ce Dieu eſt connu dans la Fable, qui l'appelle quelquefois *Grynæus*, du nom d'une Ville, où d'une forêt de l'*Æolide*, dans laquelle, au rapport de *Strabon*, ce Dieu avoit un Temple célèbre où il rendoit des Oracles, témoin la ſixième Eglogue de Virgile:

His

* *Gundeling. in Gundelingian.* Tom. 17. Diſſ. 2.

His tibi Grinæi nemoris dicatur origo,

Ne quis ſit lucus, quo ſe plus jactet Apollo.

Auſſi cette idée a été adoptée par le fameux *Conrad Celtes*, que l'on peut appeller le Virgile Allemand, puiſqu'il fut couronné Poëte par l'Empereur Frédéric IV. En parlant d'Aix, il en exprime la gloire par ces vers:

Fumat Aquis calidis Granno urbs ab Apolline dicta,

Corpora quæ morbis tacta liquore lavant, &c.

Permettez, Monſieur le Chevalier, reprit le Comte, que je vous aſſure que ni *Celtes*, ni *Gundeling* n'ont pas prétendu attribuer la fondation d'Aix à Apollon. Cette fable eût été bonne au tems d'Homère, auquel les Dieux s'amuſoient à bâtir des Villes. Mais penſez-vous, continua-t-il, que ces Auteurs s'éloigneroient beaucoup de la vraiſemblance, en croyant que cette Ville, & ſon nom d'*Aquis-granum*, viennent de quelque Autel dreſſé en ce lieu, ou de quelque culte rendu en l'honneur de cette Divinité dans le lieu où l'on bâtit depuis la Ville d'Aix? On ſait à n'en pouvoir douter, que les Romains auſſi-bien que les Grecs conſacroient les Bains chauds, & les Fontaines médicinales, au Soleil & à Apollon, de qui ils penſoient que ces Eaux tiroient leur chaleur & leurs ver-

vertus ; & cette croyance s'accommodoit fort avec leur Mythologie, parce qu'ils regardoient le Soleil comme le Père de la Nature, & Apollon comme le Dieu de la Médecine. On ſait encore que leurs Divinités empruntoient leurs ſurnoms des Lieux célèbres par leur culte, & les conſervoient dans les endroits les plus éloignés de leurs Temples, comme l'Apollon *Delphien*, & l'Apollon *Grynéen*, à cauſe des Temples de *Delphes* & de *Grynée* &c. Or l'Apollon *Grynéen* un peu latiniſé reſſemble beaucoup à l'Apollon *Grannien*, dont le culte a été fort célèbre dans l'Allemagne. Seroit-il donc impoſſible qu'il y ait eu dans les prémiers tems un Autel à Aix ou près d'Aix, dreſſé à l'Apollon *Grynéen*, à qui quelqu'un en auroit conſacré les Fontaines?

Un Allemand encore, (c'eſt *Velſerus* *) pourſuivit le Comte ; un Allemand, dont le ſavoir eſt très reſpectable, décrivant les Antiquités de la Ville d'Auſbourg, dont il étoit Conſeiller, rapporte pluſieurs Inſcriptions antiques qui prouvent combien le culte d'*Apollon Grannus* a été répandu en Allemagne. Il en cite trois que l'on a trouvées à *Laugingen* près d'Ausbourg, une à *Féningen*, & l'autre à *Rome* même. Toutes ſont

* *Rerum Vindelic. Auguſtan. Commentar.* Francof. ad Mœn. 1594. *pag.* 206.

ſont dédiées au même *Apollon Grannus*, quoique trouvées en des pays fort éloignés les uns des autres:

APOLLINI GRANNO &c.

Gruter, autre ſavant Allemand, en rapporte un grand nombre d'autres avec la même Inſcription. Bien plus, dit le Comte, l'on en trouva une pareille près de *Colmar* en Alſace en l'an 1726, qui portoit ces mots:

APOLLINI GRAN-
NO MOGOUNO
Q. LICINIUS TRIO.

D. S. D.

Les Savans furent invités à l'expliquer par Mr. le Préſident *Corberon*, & elle leur fut communiquée dans un Journal public intitulé *la Clef du Cabinet*. Un Académicien François nommé Mr. *de Mautour* publia une Diſſertation à ce ſujet; & un de nos Allemands nommé *Eckard* ſe mit auſſi ſur les rangs, & l'expliqua comme un Vœu de *Q. Licinius* à l'*Apollon Grannus* de Mayence *. Il ſe fondoit ſur ce que *Wisbaden*, célèbre par ſes Bains chauds, n'eſt qu'à quelques mil-

* Ces deux Diſſertations ſe trouvent parmi les *Acta Erudit.* de *Leipſic*, au Tom. IX. du *Supplément*.

milles de cette Ville & qu'elle étoit jadis ſoumiſe au Préfet que les Romains entretenoient à Mayence. Cette Inſcription réveilla les idées que *Velſerus* avoit eues, quoiqu'il n'eût oſé décider quel étoit cet *Apollon Grannus*, ni ſi la Ville d'Aix avoit pris ſon nom de cette Divinité. Cependant *Velſer* avoit proviſionellement déclaré que la Généalogie de *Grannus* Prince Romain, frère de Néron & d'Agrippa, étoit une fable toute pure, & des plus mal concertées; & ſon ſentiment a été ſuivi dans la ſuite de preſque tous les Savans. *Eckard*, qui a le plus approfondi la matière, paroit perſuadé que le culte de cet *Apollon Grannus* étoit particulier à la Ville d'Aix, & que cette Ville a pris ſon nom de cet Apollon, ou que cette Divinité a pris le ſien de cette Ville.

Cependant, Monſieur, reprit le Chevalier, ſi ce culte avoit été particulier à la Ville d'Aix, on devroit y en trouver des veſtiges; & ceux qu'on trouve à *Laugingen*, à *Colmar*, à *Rome*, & ailleurs ne prouvent, ce me ſemble, rien par rapport à Aix. Voilà, dit le Comte, l'objection de Mr. *de Mautour*. Mais, outre que ce qu'on appelle à Aix la *Tour de Grannus*, peut être auſſi bien un reſte d'un Temple dédié à Apollon, que d'un Château Romain; *Eckard* y répond, & prouve par maints exemples, que les Dieux prenoient les noms des Lieux où

ils étoient honorés, & les conservoient ailleurs. Qui se seroit attendu, dit-il, à trouver par exemple à Rome un Autel, un Prêtre, & une Inscription à la *Diane des Ardennes*, *Dianæ Arduinnæ*, & quantité d'autres pareilles? Vous m'avouerez qu'il y a moins loin d'Ausbourg & de Colmar à Aix, que de la Forêt des Ardennes à Rome. Aussi, dit ce Savant, l'Inscription de Diane étoit un Vœu sans doute de quelque Romain, qui s'étoit cru favorisé dans la Forêt des Ardennes par la Divinité de Diane, soit à la chasse, soit dans quelque danger; & qui à son retour a voulu éterniser sa reconnoissance chez lui. De même il est très probable que les Romains qui ont érigé ce monument à *Apollon Grannus*, avoient éprouvé l'effet salutaire des Fontaines chaudes d'Aix qui étoient consacrées à cette Divinité. Cet usage n'a rien que de fort ordinaire encore aujourd'hui dans l'Eglise Romaine, qui a adopté presque tous ceux des Paiens. Ses Saints & Saintes Tutélaires ont succèdé aux Dieux du Paganisme. Chaque Pays, chaque Profession, chaque Particulier a ses Patrons. Les Maladies, sans en excepter même les plus vilaines, ont leurs Saints à part; la Fièvre, la Lèpre, la Migraine ont les leurs: chaque Saint en un mot a son Département, comme les Dieux avoient leurs Districts. Ces Saints locaux sont uniques, la plupart; & cependant on leur dref-

dreſſe des Autels & des Chapelles en des lieux où ils ne ſont ſouvent connus que de ceux qui en font les fraix. Il n'y a, par exemple, qu'une *Notre-Dame de Lorette* en Italie, une *Notre-Dame de Lieſſe* en Picardie, une *Ste. Larme* à Vendôme &c. néanmoins tout eſt plein d'Images, d'Autels, de Chapelles & d'Inſcriptions en leur honneur, ſelon que la piété de leurs Dévots a cru devoir multiplier le culte de ces Images, ou de ces Reliques, relativement aux bienfaits qu'ils s'imaginent en avoir reçus, & dont ils veulent publier la reconnoiſſance dans leurs pays, ſouvent très éloignés du Lieu conſacré à l'Image bienfaitrice. *Eckard* raiſonnant ſur ces principes, ſe croit fondé à penſer que *Licinius* aiant d'abord recouvré la ſanté aux Eaux d'Aix, avoit éprouvé auſſi le bon effet des Eaux de *Wisbaden*, qui aiant à peu près les mêmes qualités que celles d'Aix, étoient également du reſſort d'Apollon; & que par reconnoiſſance de ce double bienfait, il avoit conſacré ce monument à l'*Apollon Grannus de Mayence*, ſon bienfaiteur. *Eckard* enfin, ſuivant les traces de *Velſerus*, met nettement l'hiſtoire de *Grannus* frère de Néron au rang des fables. Il croit que ce conte n'eſt qu'une charlatanerie inventée pour achalander ou illuſtrer les Eaux d'Aix; & que comme on admiroit à Rome les Bains de Néron, les Habitans d'Aix auront cru

faire valoir les leurs, en attribuant la découverte de leurs Bains, & leur conſtruction, à un frère de Néron. Le nom même d'*Aquis-granum* n'a été donné à Aix que fort tard, & dans le dixième Siècle. *Luitprand* & *Rheginon* ſont les prémiers Auteurs qui en parlent ſous les noms de *Bains* & de *Palais* de *Grannus*: preuve qu'avant ce tems-là, on n'avoit pas encore ſongé au *Grannus* de Rome.

Je vois bien, dit le Chevalier, qu'il faut l'abandonner, & que Mr. le Comte ne veut pas ſouffrir que cette Ville doive ſa fondation à un frère de Néron. J'eſpère au moins qu'il en laiſſera la gloire à Charlemagne, à qui on ne peut pas la conteſter: quoiqu'à parler franchement, dit-il, la manière dont on raconte ici ce fait, ait quelque choſe de bien romaneſque... J'avoue que je ne le ſavois qu'en gros, & comme les vieilles fables me divertiſſent, & que j'aime ſurtout à entendre ſur les lieux celles qui regardent la fondation des Villes ou des Edifices conſidèrables, je le priai de m'apprendre ce qu'il en ſavoit. Le Chevalier, qui commençoit à redouter Mr. le Comte, le fit en nous donnant ſon Echevin pour garant de l'hiſtoire. On aſſure ici, dit-il, par une tradition conſtante, que Charlemagne, qui paſſoit tous les ans dans ces quartiers une partie de l'Automne à prendre le plaiſir de la chaſſe, s'y étant un jour livré avec plus d'ardeur,

Cette mesure est le quart de la longueur du pied de Charles m
et la 28e partie de sa hauteur.

Deese maat is een vierde part van de lengte van de voet van Ca
de groote, en het 28ste gedeelte van syn hoogte.



Charles magne egaré a la Chasse decouvre les fontaines. | Carel de groote verdwaalt op Jagt ontdekt de Bronnen.

deur, perdit ſon monde & s'égara. On dit que dans cet embarras, incertain de la route qu'il devoit prendre, il s'abandonna à ſon cheval; mais que ne trouvant que des Bois & des Montagnes ſans aucune habitation, il s'arrêta quelque tems ſur un Côteau pour s'orienter. On prétend qu'il découvrit de là quelque fumée dans le fond du prochain Vallon, & que ſoupçonnant qu'il y auroit quelques maiſons, il piqua ſon cheval vers cet endroit. On veut enfin, que dans le fort de ſa courſe, ſon cheval ſe ſoit par hazard enfoncé dans un ruiſſeau d'eau chaude & fumante; que l'Empereur effrayé aiant mis pied à terre, & dégagé ſon cheval, ait ſuivi ce ruiſſeau fumant; & qu'en remontant juſqu'à ſa Source, il y ait trouvé les débris d'un Palais antique, & des reſtes de Bains autrefois magnifiques, autant qu'il en put juger par les ruïnes, qui étoient couvertes de pierres & de broſſailles. Une découverte auſſi peu attendue fut regardée par ce Prince religieux, comme un trait ſingulier de la Providence pour ſa conſervation. Un Bain d'eau chaude dans ce lieu déſert, lui parut propre à le délaſſer de la fatigue dont il étoit accablé: il y entra, dit-on, & s'en trouva bien; & après être remonté à cheval ſans ſavoir de quel côté tourner, il erra encore quelque tems, juſqu'à ce qu'il eût rencontré ſon monde, qu'il retrouva peu après.

Un lieu marqué par une avanture ſi célèbre, ne pouvoit reſter inconnu. Les plus petites choſes deviennent grandes & intèreſſantes, quand elles regardent les Princes. Charlemagne crut qu'il étoit de ſa gloire & de ſa reconnoiſſance, autant que de l'utilité publique, de dégager ces Bains de deſſous leurs ruïnes, & de relever ce Palais. La beauté du lieu, tout inculte qu'il étoit, ſa ſituation agréable, & la bonté de l'air, le déterminèrent à y fixer ſa demeure. Il y fit travailler ſur le champ; & comme il étoit dévot à ſa manière, il commença, dit-on, par y fonder une Egliſe en l'honneur & ſous le nom de la Vierge Marie, qu'il enrichit de tout ce qui pouvoit la rendre illuſtre en ces ſiècles. Il n'y fit d'abord qu'une eſpèce de Chapelle, qu'il avoit deſſein d'aggrandir juſqu'au point de ne le cèder à aucune autre Egliſe en ſplendeur & en magnificence; il y joignit un Palais, & réſolut d'y bâtir une Ville. Il exécuta ce deſſein ſans délai, & l'on place communément cette fondation à la fin du huitième Siècle, dans l'Automne de l'an 777, ſept-cens ans environ après ſa prémière fondation par *Grannus* le Romain.

Je vous avoue, dis-je au Chevalier, que cet heureux hazard ſent un peu le Roman. Il ne me paroit nullement croyable qu'un Prince auſſi ſavant que l'étoit

toit Charlemagne, ait ignoré qu'il y eût en ces lieux des Bains d'Eau chaude, & que cet endroit avoit été une Station Romaine, si, comme *Ortelius* le croit, la Ville d'Aix a succèdé à l'ancienne *Nuagerra*. Je gagerois enfin, lui dis-je, que Mr. le Comte n'est pas plus persuadé de cette découverte, que de la Généalogie de *Grannus*. Je le vois à son air .... Non en vérité, dit le Comte en riant; & j'en demande pardon à Mr. le Chevalier, qui va me prendre pour un Disputeur & un Pédant. Il se défendit même d'allèguer les raisons de son incrédulité; mais le Chevalier l'en pressa tant, qu'il nous proposa ses objections, tirées des Auteurs qu'il avoit déja cités. Il est démontré, nous dit-il, que cette Ville subsistoit même sous le nom d'Aix, en Latin *Aquæ*, avant la naissance de Charlemagne; c'est donc faire tort à son antiquité, que d'en rapporter purement & simplement la fondation à cet Empereur. On voit par les Annales des VIII. & IX. Siècles, qu'elle avoit déja un Palais & des Bains. On montre même dans le Cabinet du Roi de France, une Médaille d'or de Pepin père de Charlemagne, frappée à Aix (*Aquis*). Le savant *Eckard* prétend en avoir vu une pareille avec la même Inscription. On sait encore, que le même Pepin étant parvenu à la Couronne, passa en ce lieu les Fêtes de Pâques de

l'an 765, avec toute ſa Cour; qu'il y célébra encore une autre fois la Pâque, & y paſſa tout un Hiver, & qu'il y prit les Bains. Le P. *Mabillon* en donne des preuves inconteſtables, dans ſa *Diplomatique*. Il faloit donc que cette Ville ſubſiſtât dès avant le tems de Pepin, & qu'elle fût dès-lors aſſez grande pour y contenir ſa Cour; car il n'eſt pas vraiſemblable que Pepin eût pu la bâtir en ſi peu de tems.

Je conviens, dit le Chevalier, que ces preuves ſont très fortes contre la fondation primordiale d'Aix attribuée à Charlemagne, & je ne comprens pas pourquoi l'on s'opiniâtre ſi fort à ſoutenir ici cette Tradition. Il faut que l'on en ait des raiſons que j'ignore. Il ſe peut, repliqua le Comte, que les prémiers Auteurs en aient eu quelque raiſon ſecrette; mais je doute que l'on puiſſe les appuyer ſur des preuves auſſi fortes que les objections. On ne peut même ſoupçonner les Ecrivains Proteſtans d'avoir répandu ces doutes par malignité pour la Ville & ſon Fondateur. *Aubert le Mire*, Prêtre & Doyen d'Anvers, Auteur très Catholique & reſpecté dans toutes les Communions, n'a pas été plus crédule que les autres ſur cet article. Sans s'arrêter à combattre cette Tradition, il la démonte par les propres armes que Mrs. d'Aix lui ont fournies. Il rapporte * en

* *Aub. Mir. Donat. Belg.* pag. 496. Edit. Bruxel. 1723.

en entier un Diplome de Charlemagne donné à *Herſtall* l'an 779, par lequel cet Empereur confirme des Donations faites par ſon biſaieul Pepin à l'Egliſe de Notre-Dame de *Novo-Caſtello*, qui eſt la même que celle de N. D. d'Aix-la-Chapelle. L'authenticité de ce Diplome eſt fondée ſur une autre Charte de l'Empereur Lothaire *, datée de ſon Palais de *Longalare* aux *Ardennes* en l'an 844. Cet Empereur y confirme de nouveau les Conceſſions faites par Charlemagne & Louis le Débonnaire ſes Prédéceſſeurs, à la même Egliſe de *Novo-Caſtello.* Or cette Egliſe eſt ſi bien la même que celle de Notre-Dame d'Aix, qu'elle jouit encore aujourd'hui, ou du moins qu'elle a joui longtems, des biens mentionnés dans ces deux Chartes. C'eſt, dit le Comte, la réflexion d'*Aubert le Mire*, qui avertit par une Note exprès, que *la Charte de Lothaire eſt dans les Archives de l'Egliſe Royale d'Aix*; & qui apprend au Lecteur, que longtems avant Charlemagne, le Lieu appellé *Neufchâtel* ou *Novum-Caſtellum*, qui depuis a pris le nom d'*Aix*, étoit un des Lieux de plaiſance de Pepin de Hériſtal, & des autres Princes. La concluſion eſt aiſée à tirer: Donc Charlemagne n'en eſt pas le prémier Fondateur, mais ſeulement le Reſtaurateur.

La

* *Aub. Mir. Donat. Belg.* pag. 337.

La conséquence est juste, repris-je, & me paroit sans replique. Mais, où les Auteurs de cette histoire ont-ils été la chercher? N'étoit-ce point assez de la fable de *Grannus*, sans y ajouter une avanture aussi contradictoire que celle qu'ils ont imaginée par rapport à Charlemagne? Je vous dirai pourtant, répondit le Comte, qu'*Eckard* que je vous ai cité, rapporte un trait qui semble découvrir l'origine de la fable de *Grannus*. Il le tire des Ecrits d'un Moine nommé *Notker Balbulus*, Ecrivain du X. Siècle. Ce Moine raconte qu'avant le tems de Charlemagne, on croyoit qu'il y avoit dans les Eaux d'Aix un Lutin qui nuisoit à ceux qui s'y baignoient, & que personne n'osoit en approcher : mais que Pepin un peu moins crédule s'y étant baigné, & aiant reconnu la vertu salutaire de ces Eaux, avoit rebâti ces Bains, que son fils Charlemagne avoit ornés depuis avec magnificence. Quoique l'histoire de ce Démon soit encore une fable, on peut en tirer cette vérité, que cent ans environ après la mort de Charlemagne, on étoit persuadé que la Ville d'Aix existoit avant cet Empereur; & par-là tombe du même coup tout le Roman de son égarement à la chasse &c. Il est vrai que ce trait superstitieux, rapporté par *Notker*, donne lieu au savant *Eckard* de hazarder une conjecture plus curieuse, à mon avis, que solide. Il se rap-

rappelle qu'il y eut autrefois en Angleterre un fameux Lutin nommé *Grandt*, dont les anciens Auteurs racontent de terribles merveilles. Ce nom a tant d'affinité avec celui de *Grannus*, qu'il lui paroit probable que les Gaulois, & les Flamands leurs voisins, avec les Habitans de la Basse Allemagne, auroient pu dans ces tems d'ignorance donner le nom du Lutin Anglois, à celui qu'ils croyoient présider aux Bains d'Aix, ou les confondre tous les deux. Cela vaut bien, dit-il en riant, l'histoire de Néron & d'Agrippa, & je croi qu'*Eckard* n'a donné cette conjecture que pour consoler Mr. le Chevalier de ce qu'on lui ôte absolument son *Grannus* de Rome.

Mais, à ce que je vois, dis-je au Comte, vous lui enlevez aussi Charlemagne, à qui vous contestez la Fondation primitive de la Ville d'Aix. S'il est vrai, comme je n'en doute pas sur les témoignages que Mr. le Comte vient de nous apporter, qu'elle ait existé du tems de Pepin, l'histoire de sa fondation par Charlemagne ne peut subsister. Ce seroit taxer ce savant Empereur d'une ignorance injurieuse à sa mémoire, & incompatible avec l'Histoire. Les Ecrivains de sa Vie remarquent presque tous qu'il se faisoit lire assiduement pendant ses repas les Annales des Rois ses Prédécesseurs : comment donc auroit-il pu ne pas savoir que Pepin son père y a-

voir

voit tenu ſa Cour, & pris les Bains? & par quelle étrange cataſtrophe cette Ville, ce Château & ces Bains auroient-ils pu dans un ſi court eſpace de tems être renverſés, mis en oubli, & couverts d'arbres & de broſſailles? Convenons, lui dis-je, mon cher Chevalier, que ſans ôter à la Ville d'Aix l'honneur d'avoir Charlemagne pour ſon Reſtaurateur, il y a de la fable & de la broderie, dans la manière dont on prétend qu'il découvrit ces Fontaines chaudes. Cette tradition reſſemble beaucoup à celle des bonnes gens de Spa par rapport à leur Fontaine *Sauvenière*, dont ils prétendent dériver le nom de celui d'un Général Romain nommé *Sabinus*, qui la découvrit.

Le Chevalier ſe rendit aux raiſons du Comte, & convint que de toutes les conjectures que nous avions examinées, la plus vraiſemblable étoit celle qui dérivoit le nom d'Aix, *Aquis-granum*, d'un Autel ou d'un culte d'*Apollon Grannus*, ou *Grynæus*, anciennement établi en ce lieu-là, & dont par la ſuite des tems on n'avoit plus que des idées confuſes, que chacun aura habillé à ſa mode. Ce ſentiment eſt en effet le plus ſoutenable, puiſqu'il eſt fondé ſur des Inſcriptions antiques. C'eſt auſſi le plus honorant à la Ville d'Aix, & je croi que ſes Habitans ſeront auſſi flattés de devoir leur origine au culte de cette

Di-

Divinité Paienne, qu'à l'exil d'un frère de Néron. Ils n'y perdent rien au moins, du côté de l'antiquité. Auſſi, Monſieur, reprit auſſi-tôt le Chevalier, je paſſe condamnation, & je vous promets qu'à l'aide de vos raiſons, je vais battre en ruïne celles de mon Echevin.

Mais quel qu'ait été le Fondateur de cette Ville, j'en reviens, continua-t-il, à ma prémière propoſition, qui eſt peut-être l'unique choſe ſur ce point, qui ne ſoit pas équivoque : c'eſt que la Ville d'Aix doit ſa naiſſance au mérite de ſes Fontaines, & que qui que ce ſoit qui l'ait bâtie, on eſt aſſez d'accord que ce n'eſt qu'à l'occaſion de ſes Eaux chaudes & médicinales qu'elle a été connue, & que ſes prémiers Habitans s'y ſont aſſemblés. Le nom qui lui eſt reſté dans toutes les Langues, en eſt une preuve ſuffiſante. Les Latins la connoiſſent ſous le nom d'*Aquæ*, *Aquisgranum*, *Aquæ Grani*, *Aquæ Graniæ* : comme qui diroit, *les Eaux* ſimplement & par excellence, ou les *Eaux de Grannus*. Les Allemands l'appellent *Ack*; les Flamands *Aken*, auſſi à cauſe de ſes Eaux; & les François pour la même raiſon *Aix*, nom qu'ils donnent encore à preſque toutes les Villes connues par des Eaux célèbres, comme *Aix* en Provence, *Acqs* ſur l'Adour, & *Aix* en Savoye entre Annecy & Chamberry, & d'autres qui ſont renommées pour leurs Bains chauds.

chauds. Il eſt vrai que les François, frappés peut-être de la figure de l'Egliſe Royale de N. Dame d'Aix, qui reſſembloit aſſez à une Chapelle & qui étoit proprement celle de l'Empereur, ou des richeſſes & des Reliques dont Charlemagne l'avoit ornée, autant que de la vertu de ſes Bains chauds, ont donné à cette Ville, à cauſe de ce double objet, le nom d'*Aix-la-Chapelle*, comme qui diroit, la *Ville* & les *Eaux* où eſt *la Chapelle* par excellence.

Je conviens à mon tour, ajouta le Comte, que ſi les Bains chauds ont donné la naiſſance à cette Ville, elle doit tout ſon luſtre à Charlemagne. Son renouvellement & ſon agrandiſſement par cet Empereur, eſt évidemment prouvé par des Monumens publics. Sa Chapelle, ſon Palais, ſon Tombeau qui ſont ici, en ſont des preuves parlantes. Le Palais Royal qu'il y bâtit, le Bain magnifique qu'il y fit conſtruire & qui ſubſiſte encore, & enfin l'éclat de ſa Cour qui étoit alors la plus ſplendide de l'Europe, y attirèrent des habitans en quantité. La dévotion aveugle que l'on avoit en ces ſiècles groſſiers pour toutes les Reliques qui venoient de l'Orient, & dont cet Empereur avoit ſi bien pourvu ſon Egliſe, étoit ſeule capable d'y former une ample Colonie. Ce Prince d'ailleurs n'épargnant ni dépenſes, ni privilèges, vit

en

en peu d'années cette Habitation figurer comme une Ville fameuſe. Il la fit alors fortifier à la manière de ce tems-là, d'une muraille que l'on voit encore, avec dix portes, des herſes, & un foſſé profond tout autour de ſes murs. J'en fis hier le tour en me promenant, nous dit le Comte; j'y employai trois quarts d'heure; & s'il n'étoit pas ſi tard, je me ferois un plaiſir de vous y accompagner. Mais je ſens le ſérain, & il eſt dangèreux à ceux qui ſe baignent.

Nous étions inſenſiblement revenus ſur la Place, & je les remerciai l'un & l'autre de la complaiſance qu'ils avoient eue pour moi. Le Comte rentra à l'Auberge, & nous reſtames un moment dans la rue, à repaſſer tout ce qu'il nous avoit dit. Nous admirames l'un & l'autre la connoiſſance qu'il avoit de tant de points hiſtoriques, & la juſteſſe des raiſonnemens qu'il avoit faits. Je me ſentis pris dès-lors d'un mouvement d'eſtime pour ſa perſonne, & je réſolus de faire plus ample connoiſſance avec lui. Le Chevalier, qui s'en apperçut peut-être, m'invita de venir prendre le lendemain une taſſe de chocolat avec eux. Je l'en remerciai, ſous prétexte que j'avois quelques Lettres à écrire, & à l'expédition deſquelles je comptois employer la matinée. Ce n'étoit au fond que pour avoir le tems de m'informer plus particulièrement qui ils étoient, avant de lier

avec eux un commerce plus étroit. Leur air ouvert & prévenant me donnoit quelque défiance. J'avoue que, tout injuste qu'elle étoit par rapport à eux, on ne peut dans ces sortes d'endroits être trop réservé en connoissances. Le Chevalier accepta mes excuses pour le chocolat, parce qu'elles étoient plausibles; mais il me fit tant d'instances pour venir diner avec eux, que je ne pus me dispenser honnêtement de le lui promettre. Leur conversation & leurs manières m'avoient tellement charmé, que malgré la résolution que j'avois prise de ne me pas lier si vîte, je me sentis entrainer par la force de leur mérite, & par l'estime que j'avois déja conçue pour eux.

Je n'eus pas lieu de me repentir de ma facilité: j'eus même intérieurement quelque honte de ma défiance, à l'égard de deux personnes qui la méritoient si peu, quand j'eus appris par Mr. *d'Art* ... qui les connoissoit, que l'un étoit le Chevalier de *M.* ... d'une des prémières Maisons de Bretagne. Sa Croix, & ses manières polies, m'avoient bien fait penser qu'il étoit homme de condition; & je l'aurois jugé tel sur sa conversation: elle étoit douce, agréable, solide & très ornée; & ses expressions étoient toutes d'un homme qui a beaucoup d'usage du monde. L'autre étoit, à ce qu'il avoit ouï dire, le Comte de *Wol* . . . Seigneur très distingué dans

dans son Pays. Il joignoit à des manières simples & aisées, un esprit très orné; & je lui ai obligation de mille faits curieux qu'il nous apprit dans la conversation, & que j'aurois peut-être ignorés sans lui, par le peu d'usage que j'avois de la Langue Allemande. Il aimoit les Antiquités de son Pays, & avoit une mémoire prodigieuse. Je me félicitai d'autant plus de cette connoissance, que Mr. *d'Art* ... me dit qu'ils se communiquoient fort peu l'un & l'autre, & que depuis qu'il étoit arrivé, il ne les avoit vus avec personne. Je fus sensible à cette distinction à mon égard, & je compris dans la suite qu'elle étoit fondée sur des préjugés très honorans pour moi, quoique peu mérités de ma part. Comme je n'étois plus, aussi-bien qu'eux, dans la prémière jeunesse, & qu'ils me virent assez réservé, ils s'imaginèrent, à ce qu'ils m'ont dit depuis, que j'aurois du goût pour des plaisirs plus solides que ceux qui occupent ordinairement les jeunes-gens; & cette idée fut la base du commerce étroit que nous liames ensemble.

Mr. *d'Art* . . . étoit lui-même homme de naissance & de mérite: mais les soins qu'il rendoit à sa Baronne muette l'occupoient tellement, qu'on ne pouvoit le trouver qu'avec elle. Ils étoient inséparables; il la menoit au Bain, à la Fontaine, au Bal, à la Promenade, & à l'As-

à l'*Aſſemblée*; & tout propre qu'il étoit à contribuer aux plaiſirs publics, il ne s'y prêtoit qu'autant qu'ils ſervoient à divertir ſa Muette. C'étoit une vraie perte pour ceux qui étoient aux Eaux: car quand il pouvoit s'arracher à ſa Baronne, il étoit l'homme du monde le plus aimable. Je lui demandai s'il ne ſavoit pas quand commenceroient les plaiſirs ordinaires. Il me répondit, que la Comteſſe de *Golſteyn* lui avoit dit qu'elle verroit du monde dès le lendemain, qu'elle tiendroit Aſſemblée, & qu'il y auroit outre cela alternativement Bal & Aſſemblée tous les jours chez *Bougy* près la Fontaine. Il me peignit la Comteſſe comme une femme aimable, qui entendoit ſon monde & le recevoit noblement; & m'aſſura que tous les Etrangers de diſtinction étoient bien reçus chez elle; & qu'il croyoit que l'Aſſemblée y ſeroit nombreuſe & belle, parce qu'il étoit arrivé pluſieurs Dames Allemandes, & quelques compagnies Françoiſes, qui paroiſſoient gens de conſidèration, à en juger par leurs équipages.

Notre Auberge eut ſa part des nouveaux-venus, mais ce ne fut pas ce qu'il y avoit de plus amuſant. C'étoient deux jeunes Pariſiens, qui ſortoient pour la prémière fois de chez eux; vrais Badauds, uniquement prévenus du mérite de leurs perſonnes, & de l'excellence de Paris, dont la moindre petite rue nous

nous étoit citée à tout propos comme l'une des ſept Merveilles. Ils étoient fils, à ce qu'ils nous dirent, d'un Sécrétaire du Roi, fort riche ; & nous faiſoient extrèmement valoir ce titre, dont nous connoiſſions le juſte prix. Mr. *d'Art..* me dit même aſſez haut, que cette Charge s'appelloit à la Cour, *la Savonette à Villain*, parce qu'elle annobliſſoit tous ceux qui l'achetoient. Quoi qu'il en ſoit, ces deux eunes-gens avoient aſſez d'eſprit ; mais ils étoient ſi neufs, ſi grands parleurs, & avoient ſi peu d'uſage du monde, que nous les trouvames très incommodes. Avant qu'on ſe fût mis à table, ils nous avoient déja raconté mille exploits de Collège, qui ne réjouiſſoient qu'eux-mêmes. Auſſi en rioient-ils tous ſeuls, en s'applaudiſſant de leurs Eſpiègleries. Comme ils étoient fort étourdis, & qu'ils n'avoient vu le monde qu'à la Foire de *Bezons*, & peut-être à *Paſſy*, où l'on ne manque pas d'Avanturières & de Griſettes, ils paroiſſoient perſuadés que tout ce qu'ils verroient de Dames à Aix, ſeroient des femmes à bonnes fortunes. La Baronne leur parut telle apparemment, & elle eſſuya leur prémier feu. Ils lui débitèrent cent folies, & quoiqu'ils fuſſent frères, ils paroiſſoient vouloir lui en conter à fraix communs. Ils trouvoient ſa figure aimable, ſon jargon joli : elle ne leur répondoit cependant qu'en femme muette, & avec un air

air de dépit aſſez ſignificatif pour leur faire comprendre que leurs impertinentes fleurettes ne lui plaiſoient guères. Ses ſignes, ſon ſilence, & la gravité de l'Eſpagnol qui les regardoit avec compaſſion, firent pendant quelques momens un contraſte aſſez agréable à notre table. Mr. *d'Art*... ennuyé comme moi de leur caquet, propoſa d'envoyer chercher des Inſtrumens, pour leur impoſer honnêtement ſilence.

L'invention étoit merveilleuſe, & nous fournit un prétexte de demander un peu de trève à leurs impertinences. Je ſus en mon particulier fort bon gré à Mr. *d'Art*. . . de l'avoir imaginée. Dès que les Inſtrumens furent arrivés, il ne fut plus queſtion que d'écouter la ſymphonie. Elle déconcerta le babil de nos deux jeunes Etourdis, & nous en fumes quittes pour quelques comparaiſons avec l'Opéra de Paris; mais comme nous ne prenions d'intèrêt à cette Muſique, qu'autant qu'elle nous délivroit de la ſotte converſation de ces Ecoliers, la Diſſertation ne fut pas longue. Il me parut d'ailleurs que Mr. *d'Art* . . . en propoſant ce petit Concert, avoit autant penſé à ſes intèrêts qu'à ceux de la compagnie. Je le vis en effet entretenir ſa Muette à l'abri de la ſymphonie, & je crus remarquer au mouvement des lèvres de cette Dame, qu'elle articuloit ſes mots ſans peine. Cette

te observation, un peu maligne peut-être, confirma l'idée que je m'étois faite de sa paralysie. Je croi qu'elle s'en apperçut, car elle rougit; & Mr. *d'Art*... s'en défiant, chercha à renouer conversation avec moi. Elle ne fut pas longue; il étoit déja tard, & chacun songea à se retirer. Le gros Abbé se fit reporter à sa chambre, nos Parisiens étoient déja partis, & je me retirai aussi.

Le lendemain je m'occupai à écrire mes Lettres, & je m'habillai pour aller trouver le Chevalier. Comme j'allois sortir, je trouvai dans la Cour de l'Auberge *Don Nugnez* qui rentroit du Bain. Je le saluai; il me le rendit civilement, sans pourtant rien rabattre de la gravité naturelle à sa Nation. A cela près, son compliment étoit poli, & ne se ressentoit pas de l'orgueil & des formalités de son pays. Il me parut même que sa gravité étoit plutôt chez lui un sérieux d'habitude, que de tempérament ou d'inclination. Il me fit plusieurs questions sur le séjour d'Aix, sur les motifs de mon voyage, & sur la part que je prendrois aux plaisirs publics. Il m'avoua qu'il s'y ennuyoit beaucoup, qu'il étoit presque seul à la Fontaine, que l'on n'y voyoit que des Bourgeoises & des Moines, & que la compagnie de notre Auberge lui plaisoit aussi peu. Il me marqua enfin qu'il seroit ravi de faire quelques connoissances en ville, pour

l'aider à paſſer la Saiſon agréablement. Il me demanda, ſi j'irois le ſoir à l'Aſſemblée chez la Comteſſe, & s'il pourroit en ce cas s'y préſenter avec moi. Je lui répondis que ſa compagnie me feroit beaucoup d'honneur, mais qu'étant invité au Bain de *la Roſe* chez Mr. le Chevalier de M. . . ., il me ſeroit difficile de le quitter, & qu'apparemment nous irions enſemble.

Cette ouverture de cœur, ſi rare dans les Eſpagnols ordinairement reſſerrés, & l'air de confiance avec lequel Don Nugnez m'avoit parlé, me donna envie de le connoitre plus particulièrement, ne fût-ce que pour me guérir de la prévention que nous avons ordinairement contre les gens de cette Nation. Comme l'heure de diner ne preſſoit pas encore, j'acceptai la propoſition qu'il me fit d'aller faire un tour ſous la Gallerie. Je m'y engageai d'autant plus volontiers, que Don Nugnez me paroiſſoit un Seigneur diſtingué. Il avoit l'Ordre de *Calatrava*, dont preſque tous les Grands d'Eſpagne ſe font honneur d'être Chevaliers. Ses manières nobles répondoient aſſez à l'idée que j'avois de ſa naiſſance. Il avoit d'ailleurs pluſieurs Domeſtiques, & par tout ce qui l'environnoit, je jugeai que ce n'étoit pas un homme du commun. Cette idée me donna occaſion de lui dire, que je m'étonnois qu'aiant à faire un auſſi long voyage, il

fût

fût venu ſeul, & ſans amener quelques Amis pour ſa compagnie. Hèlas! me répondit-il en ſoupirant, je n'avois pas cru en partant d'Eſpagne être auſſi ſeul que vous me voyez ici; je ne croyois pas même venir à Aix: mais le Ciel en a décidé autrement. Sa réponſe me fit faire attention à ſon air triſte & à ſes ſoupirs, & je compris qu'il avoit perdu en route quelque perſonne chère. Cependant, comme je n'avois pas bien le tems pour-lors d'entrer dans le détail de ſes avantures, quoique je le viſſe s'attendrir & diſpoſé à me raconter ſon Hiſtoire, je feignis de n'avoir pas remarqué ce ſoupir; & rentrant dans le prémier ſujet de notre converſation, je lui demandai s'il étoit ſeul de ſa Nation à Aix, & s'il n'y avoit pas quelques Cavaliers Eſpagnols. Non, Monſieur, me dit-il; je vous dirai même que nos Gentilshommes ſont généralement prévenus contre le voyage d'Aix-la-Chapelle, & qu'outre l'antipathie qui ſe trouve entre les Allemands & notre Nation, les principales Maiſons d'Eſpagne ont une dent particulière contre cette Ville, pour un ſujet, au fond, bien ridicule. Je lui marquai quelque envie d'en apprendre la raiſon, & il me ſatisfit très civilement. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le cas qu'on fait en Eſpagne du Titre de *Grandeſſe*, & c'eſt avec raiſon, puiſque celui qui en eſt revêtu, a droit

de ſe couvrir devant le Roi, & de parler & de répondre à Sa Majeſté, le chapeau ſur la tête. Ce droit, que nous appellons *la Cubertura*, n'aiant été accordé d'abord qu'à un très petit nombre de Familles illuſtres & puiſſantes, devint bientôt l'objet de l'ambition de tous les Seigneurs titrés, c'eſt à dire, des Ducs, des Comtes, & des Marquis. Pluſieurs d'entre eux en aiant été gratifiés en divers tems par la faveur de nos Princes, les autres l'uſurpèrent inſenſiblement, & le nombre des *Grands* ſe multiplia preſque à l'infini, ſur-tout ſous le Règne de l'Archiduc Philippe, & la Minorité de Charles-Quint ſon fils. L'Eſpagne en étoit alors tellement remplie, que ce Titre paroiſſoit inſéparable des Chefs de Familles un peu riches; & les trois Claſſes de *Grandeſſe* étoient abſolument confondues. Les vrais Grands qui l'étoient à bon titre, s'en plaignoient, & gémiſſoient entre eux de l'aviliſſement de leur rang; comme font aujourd'hui les anciennes Maiſons Françoiſes, qui voyent uſurper impunément les titres de Comte, de Marquis & de Baron par des fils de Fermiers, & des petits-fils de Marchands. L'abſence & l'éloignement de nos Rois, qui ſe plaiſoient dans les Pays-Bas plus qu'en Eſpagne, favoriſoit encore cette uſurpation. Cependant Charles-Quint y mit ordre à ſon avènement à l'Empire, & dans un tems où on ne s'y at-

attendoit plus. Son prémier Couronnement, continua D. Nugnez, qui ſe fit en cette Ville d'Aix-la-Chapelle, lui en fournit l'occaſion. Sa Cour étoit remplie de Grands d'Eſpagne, & cette cérémonie en avoit attiré quantité d'autres du fond de nos Provinces. Les Princes & Seigneurs de l'Empire qui y étoient auſſi, & qui ne ſont pas moins roides que nous, dit l'Eſpagnol, ſur l'Etiquette & la Cérémonie, déclarèrent au nouvel Emperenr, qu'ils feroient obligés de s'abſenter de ſon Couronnement, ſi les Grands d'Eſpagne qui devoient y aſſiſter, vouloient y uſer de leur droit de *Cubertura* & ſe couvrir devant l'Empereur. Enfin ils demandèrent inſtamment que les Eſpagnols ſe conformaſſent à l'uſage Allemand, ou qu'ils ſe retiraſſent. Cette demande étoit raiſonnable, parce que nos Grands étoient Etrangers par rapport à l'Empereur; & dans une cérémonie où il ne s'agiſſoit pas du Roi d'Eſpagne, il y auroit eu de l'indécence à voir des Seigneurs Etrangers à l'Empire, uſer en préſence de l'Empereur, d'un droit que n'auroient pas eu les principaux Membres de l'Empire même. Charles-Quint, qui ſavoit tirer parti de tout, & qui avoit raiſon de ménager les Seigneurs Allemands, n'étoit pas fâché de réduire le nombre des Grands d'Eſpagne. Il ſe ſervit pour y réuſſir, du crédit de Don *Frédéric de Tolède* Duc

d'*Albe*, Grand-Maitre de sa Maison. Ce Seigneur assembla les Grands par son ordre, & leur fit entendre adroitement, " qu'il étoit de leur intèrêt de „ plier en cette occasion, & de s'abs- „ tenir du droit de *Cubertura*, pour „ s'accommoder aux Allemands, qui „ d'ailleurs étoient les maitres; & „ qu'Aix-la-Chapelle étant une Ville „ Impériale, étrangère par conséquent „ à la Nation Espagnole, ce qui s'y „ feroit, ne tireroit pas à conséquen- „ ce pour eux, dans une Cérémonie „ sur-tout, où il ne s'agissoit pas de „ Charles comme Roi d'Espagne, mais „ de Charles Empereur. „ Le Duc d'Albe leur représenta enfin, " que s'ils se „ roidissoient, ils irriteroient contre „ eux les Seigneurs de l'Empire, qui „ pourroient par leurs brigues les ex- „ clurre de la Cour & des Charges ". Nos *Grands*, continua Don Nugnez, s'humilièrent par ambition; mais la plupart ne purent jamais s'en relever. L'Empereur mit leur condescendance à profit pour la Couronne d'Espagne. A son retour à Madrid, il ne rendit le Titre de *Grandesse* avec ses prérogatives, qu'à ceux à qui il étoit justement dû par leur naissance, ou par les Terres qu'ils possèdoient. Il en fit une recherche exacte, il fixa le nombre des Grands, limita leurs privilèges, & s'en réserva la dispensation à lui & à ses Successeurs, avec

la

la liberté d'accorder ce Titre honorant à ceux dont ils voudroient récompenser les services ou la fidélité, sans distinction de pays. En effet, ce Titre fut accordé depuis à plusieurs Seigneurs & Princes Etrangers, comme au Landgrave de *Hesse*, au Duc de *Holstein*, en Allemagne; aux *Farnèses*, aux *Colonnes*, aux *Cajétans*, en Italie; aux Princes de *Melfi*, de *Castiglione*, de *Cellamare*, & de *Sulmone*, au Royaume de Naples, aux Princes de *Ligne*, aux Ducs d'*Aremberg*, d'*Arschot*, de *Havré*, de *Croy*, & aux Comtes d'*Egmond*, en Flandre; & dans ces derniers tems au Duc de *Vendôme*, au Maréchal de *Villars*, en France; au Duc de *Berwick*, Anglois; & à tant d'autres, au grand regret de notre Nation. Il est vrai qu'on appelle ces Etrangers *Grands d'Espagne* simplement, & que les Grands naturels du pays s'appellent par distinction *Grands de Castille*. Vous imaginez bien, Monsieur, continua l'Espagnol, que cette époque est un peu mortifiante pour ceux qui furent dépouillés de cet honneur: & généralement parlant, nos Gentilshommes Espagnols regardent Aix-la-Chapelle comme l'écueil & le tombeau de leur *Grandesse*. L'Empereur cependant, pour consoler quelques-uns de ceux qu'il avoit privés de ce Titre à Aix, leur donna celui de *Primos* dans ses Lettres, qui est comme le diminutif

de celui de *Grand*; mais il n'y attacha aucune autre prérogative. Notre Nation ne pardonne point aiſément tout ce qui peut intèreſſer ſa gloire. Ne vous étonnez donc plus, ſi nos Gentilshommes, qui ſont les ſeuls Eſpagnols qui peuvent commodément faire un ſi long voyage, viennent ici ſi rarement. Leur prévention va ſi loin ſur cet article, que quelque vertu qu'aient ces Eaux chaudes, la plupart aimeroient mieux périr, que de venir chercher leur ſanté dans un Lieu qui fut jadis ſi fatal à leur élévation.

Je ne pus m'empêcher de marquer à Don Nugnez, que la prévention de ſes compatriotes me paroiſſoit un peu outrée, parce que la Ville d'Aix & ſes Bains n'avoient aucune part à la réforme que l'Empereur avoit commencé d'introduire dans ſa Nobleſſe; quoique je convinſſe avec lui, que les Familles intèreſſées pouvoient ne pas aimer à s'en rappeller le ſouvenir. Je ne le pouſſai pourtant pas là-deſſus, parce qu'il en avoit avoué lui-même le ridicule. En cela je le trouvai très galant-homme, parce qu'il me paroit que l'amour qu'on doit à ſa Patrie, ne doit jamais aveugler perſonne ſur les défauts généraux de ſon pays. Je m'apperçus d'ailleurs que le Valet du Chevalier venoit me chercher pour diner. Je pris alors congé de l'Eſpagnol, que je remerciai des éclairciſ-

ſe-

ſemens qu'il m'avoit donnés ſur un point aſſez peu connu hors de l'Eſpagne.

Quand j'entrai chez le Chevalier, il me fit quelques reproches ſur ce que j'avois tant tardé à venir, & me demanda quel avoit été le ſujet de mon entretien avec D. Nugnez. Je lui dis ce que j'en avois retenu, & il m'avoua qu'un Eſpagnol auſſi franc & auſſi ouvert lui paroiſſoit un phénomène; & ſur ce que je lui racontai de ſes bonnes manières, il conçut le deſſein de le joindre à la prémière occaſion, dans l'idée que nous pourrions paſſer avec lui d'agréables momens, parce qu'il étoit perſuadé que le commerce avec les Etrangers eſt le fruit le plus précieux que l'on puiſſe retirer des Voyages. Je lui répondis, que rien n'étoit plus aiſé, parce qu'il avoit envie d'aller l'après-midi chez la Comteſſe de Golſtein; mais qu'au cas que nous ne l'y trouvaſſions pas, nous nous joindrions infailliblement, ſi Mr. le Chevalier vouloit me faire l'honneur de venir dîner ou ſouper le lendemain à mon Auberge avec lui. Il l'accepta, mais il en remit la partie à quelques jours de-là. Nous allames nous mettre à table. Le Comte de *Wol* ... s'y trouva en même tems avec Mylord *M*... & deux Anglois qui logeoient dans la même Auberge. Notre converſation roula d'abord ſur les queſtions ordinaires, ſur le Régime des Malades d'Aix, la manière de s'y réjouir,

jouir, & ſur les divers motifs qui raſſemblent tous les Etés tant d'Etrangers dans cette Ville. Je dis à ce ſujet, que je logeois avec un Eſpagnol qui paroiſſoit n'y être pas venu pour ſes plaiſirs, & qu'un ſoupir qui lui étoit échapé en me parlant en général des raiſons de ſon voyage, m'avoit fait comprendre que quelque accident des plus funeſtes l'y avoit amené. Le Comte répondit auſſi-tôt, que rien n'étoit plus commun que de voir des gens venir dans ces Lieux ſi fréquentés, par des motifs de pure galanterie & d'amuſement, payer enſuite bien chèrement les plaiſirs qu'ils y étoient venus chercher. Il paroiſſoit en parler en homme expert, & il me ſembla qu'il ne demandoit pas mieux que d'entrer en preuves. Perſonne ne le preſſa ſur cet article, parce que nous nous connoiſſions encore trop peu pour exiger des confidences. Un moment après cependant, il nous en fournit lui-même l'occaſion. Nous parlions des Bains & de la manière de les prendre, & de différentes choſes qui regardoient la Ville d'Aix. Le Comte en raiſonnoit avec un ſi grand air de connoiſſance, que je pris la liberté de lui demander s'il y étoit déja venu autrefois. Hèlas! oui, Monſieur, me dit-il, & je m'en ſouviendrai toute ma vie! Il y a dix ans que j'y paſſai tout un Eté. J'y étois venu fort ſain & fort gai; & ce voya-

voyage fut pour moi une ſource éternelle de ſoupirs & de larmes : il m'a fait perdre tout ce que mon cœur avoit de plus cher, ſans eſpoir de voir jamais ſoulager mes ennuis. Ce bras, dit-il en nous montrant ſon bras gauche qui étoit ſans mouvement, eſt la moindre des pertes que j'ai faites. Les Médecins m'ont ordonné la *Douche* pour eſſayer de le ranimer, & quoique ce ſoit ici la ſource de mes malheurs, je ſuis condamné à revenir y chercher une partie de la ſanté que j'y ai perdue. Cependant le ſouvenir des autres pertes que j'ai faites, me rend fort indifférent à ma guériſon.

Nous inférames tous de ce prélude, que ce Gentilhomme avoit eu quelque querelle ou quelque affaire d'honneur, dans laquelle il auroit eu le malheur de recevoir un coup fâcheux; & nous raiſonnames avec lui conformément à cette idée. Le Comte s'en apperçut, & comme les Malades, les Plaideurs & les Malheureux éprouvent une conſolation ſingulière à raconter leurs maux & leurs avantures, il ne ſe fit pas prier pour nous faire ſon Hiſtoire. Nous fumes charmés de la facilité avec laquelle il s'y engagea, parce que nous étions curieux de l'apprendre. L'infirmité qu'il nous avoit fait remarquer, excitoit également notre compaſſion & notre curioſité; mais la diſcrétion nous empêchoit

 de

de lui faire ſur cela aucunes queſtions. Sa franchiſe nous les épargna ; nous étions au deſſert, quelques verres de vin ſuppléèrent peut-être à ce qui pouvoit nous mériter cette confidence. Nous renvoyames donc nos Valets, & dès qu'ils furent retirés, le Comte nous fit ce récit.

HISTOIRE

DU COMTE DE WOL...

LE Fait que j'ai à vous raconter, Meſſieurs, nous dit le Comte, n'a rien de fort intèreſſant pour des perſonnes dont je n'ai pas l'honneur d'être connu. Une bleſſure dans un homme de mon âge, n'eſt pas même un évènement bien merveilleux : le ſeul endroit par où il pourroit m'attirer quelque attention, c'eſt qu'il m'arriva à la ſuite d'un voyage de plaiſir que je fis ici, & dans une circonſtance qui a empoiſonné toute la douceur de mes jours, & préciſément en des conjonctures qui me préſageoient la vie la plus heureuſe & la plus tranquille. Auſſi cette bleſſure n'eſt que le moindre des maux dont je me plains. Le coup dont mon cœur fut atteint dans le moment où je la reçus, a eu pour moi des ſuites bien plus douloureuſes. Quoique le tems ait modèré mes tranſports, je crains que le récit que je vais

vous

vous faire, ne vous paroisse encore trop vif; mais je vous demande grace pour les expressions d'un cœur blessé dans ce qu'il eut de plus cher, & pour un détail nécessaire à la connoissance des maux qui me ramènent ici, & qui me procurent la triste consolation de vous les raconter. Mon prémier voyage en cette Ville eut des motifs bien doux; l'Amour seul m'y engagea: mais je suis obligé d'en reprendre l'histoire de plus loin.

J'aimois dès l'enfance une jeune *Frelle* * de notre voisinage, dont la famille avoit été longtems brouillée avec la mienne. La proximité de nos Terres, & le mêlange de nos Domaines, avoient d'abord occasionné ces divisions. L'opiniâtreté de nos familles à soutenir réciproquement leurs prétentions, avoit tellement perpétué ces contestations, que nos parens étoient irréconciliables. Il en avoit même couté la vie à nos Ayeux, qui voulant abrèger les procédures, & terminer leurs différends en Gentilshommes, s'étoient tués tous deux dans un combat particulier. Cette double mort n'avoit pas servi à réunir leurs Héritiers. Mon Père, & le Baron de H . . . (dont je suivis l'aimable Fille à Aix) étoient sur le point de venger l'un sur l'autre la mort de leurs Pères, lorsque

* Mot corrompu de l'Allemand *Freulyn*. C'est un Titre de distinction que l'on donne en Allemagne aux Filles de qualité.

que les ravages du Palatinat où nos Terres ſont ſituées, ſuſpendirent leurs querelles pour ſervir la Patrie. Ils en partagèrent les malheurs, & périrent tous deux en la défendant contre les fureurs des Soldats François. Le Baron de H... fut mis en pièces, en voulant venger ſur l'un d'eux la barbarie avec laquelle ils exhumoient les corps des anciens Electeurs, & fut aſſommé avec les oſſemens mêmes de ces auguſtes Princes. Son Epouſe qui étoit alors enceinte, accoucha environ un mois après, d'une Fille qui devint l'objet de ma tendreſſe. Mon Père fut tué dans le même tems, auprès de Manheim. J'avois alors deux ans, & j'étois l'unique fruit de ſon mariage. Mon enfance m'épargna le ſentiment de cette perte, dont ma Mère ſoutint ſeule tout le poids. Les malheurs du Palatinat l'avoient obligée de chercher un aſyle ailleurs, & par un heureux hazard, la Baronne de H . . . s'étoit auſſi réfugiée au même lieu, & avoit pris un quartier tout voiſin de celui que ma Mère avoit loué. La triſte nouvelle de la mort de leurs Epoux y arriva en même tems. Ce funeſte évènement les mettant en commerce de larmes, ſervit à éteindre en elles l'animoſité de leurs familles. L'affliction de ma Mère ne la rendit pas inſenſible aux malheurs de ſa voiſine, qui étoit dans un état encore plus triſte. Ma Mère alla

alla la voir, & oubliant les querelles qui avoient diviſé leurs Epoux, elle rendit à la Baronne tous les ſervices qu'elle auroit pu attendre d'une ancienne Amie, & reçut ſur ſes genoux la jeune Frelle dont elle accoucha. Une conduite auſſi généreuſe toucha ſenſiblement cette Dame; & ces jeunes Veuves lièrent dès-lors une amitié qui a duré jusqu'à la mort. Elles ſe ſervirent mutuellement de conſolation dans les deſaſtres de leur Patrie, & les malheurs communs de leurs Maiſons. La Paix de Ryswick aiant rendu le calme à nos pays déſolés, elles retournèrent chacune ſur leurs Terres, pour tâcher d'en réparer les dommages. Nos Châteaux n'étoient éloignés l'un de l'autre que de deux lieues, & ce voiſinage qui avoit été ſi fatal à nos Pères, ſervit à affermir l'amitié des Mères. Elles ſe voyoient régulièrement, ma Mère me menoit toujours avec elle dans les viſites qu'elle rendoit à ſon Amie, & la Baronne ne manquoit pas d'amener auſſi ſa petite Fille. Comme elle n'avoit que deux ans moins que moi, on nous laiſſoit jouer enſemble, & je me plaiſois uniquement avec elle. Rien en effet n'étoit plus aimable que cette jeune Frelle; elle étoit vive, ſpirituelle, enjouée, en un mot toute charmante. Parce qu'elle étoit unique, on l'appelloit *Delphine*, d'un nom que les François avoient mis à la mode dans le pays. Une certaine

taine émulation, fondée peut-être ſur ces reſſorts ſecrets qui lient les cœurs ſouvent même avant qu'ils ſe connoiſſent, nous attachoit à l'envi l'un de l'autre aux Exercices de notre âge. La Danſe, le Deſſein, l'étude des Langues Françoiſe & Italienne, étoient des jeux pour nous. Il me ſuffiſoit de ſavoir que Delphine s'appliquoit à l'une ou à l'autre de ces choſes, pour que je n'euſſe d'autre paſſion que d'y exceller. La vivacité de ſon eſprit m'ôtoit ſouvent cette gloire, malgré la ſupériorité de mon âge, ſans que cette petite jalouſie troublât notre innocente amitié. Sa Mère & la mienne, attentives à profiter de nos diſpoſitions, s'en ſervoient ſagement pour exciter notre application. Quand je négligeois mes Exercices, il ne faloit que me dire que la jeune Frelle, que j'appellois déja ma petite Maitreſſe, faiſoit mieux que moi; & l'on venoit toujours à bout de me rendre docile & aſſidu, dès que l'on me menaçoit de l'informer de mes caprices. Qui croiroit, Meſſieurs, continua le Comte, qu'à cet âge l'amour fût ſi puiſſant, & que le ſeul nom de Delphine fût capable de m'animer à mon devoir? Son pouvoir ſur mon jeune cœur, mon aſſiduité à lui plaire, mes attentions à lui obéir, mes ennuis lorſqu'elle étoit abſente, mes impatiences pour la rejoindre, étoient ſans doute les ſymptomes d'un amour

amour très violent dans sa naissance. Ce n'étoient cependant que des sentimens confus dont j'ignorois la cause, & que je ne pensois pas encore à démêler. La Baronne & ma Mère, qui nous observoient de près, s'applaudissoient entre elles de ces commencemens de tendresse, & les regardant comme les présages d'une plus heureuse destinée, elles ne songeoient qu'à les cultiver & les accroitre. Dès le commencement de leur Veuvage, elles avoient sacrifié le souvenir du passé, & la prémière pensée qui leur étoit venue au moment de la naissance de Delphine, c'est que cet aimable enfant serviroit peut-être à réunir les deux familles, en confondant les droits de l'une & de l'autre par notre mariage. J'ignorois leurs vues sur nous; j'agissois cependant comme si j'en eusse été le confident. Quelque imparfaites que fussent alors les idées que je pouvois avoir de l'amour & du mariage, je formois dans mon cœur le même projet; & je n'envisageois ma félicité que dans la possession future de ma chère Delphine. Elle croissoit insensiblement; sa beauté, ses charmes, son esprit se développoient aussi. Mais l'âge la rendant plus retenue, me rendoit aussi plus sensible à ses attraits; tandis qu'elle-même commençoit de l'être à ma tendresse. Je la voyois souvent rougir quand je lui parlois; il me sembloit même qu'elle m'é-

m'évitoit quelquefois ; & comme je l'aimois uniquement, cette retenue m'affligeoit, parce que j'ignorois que ce sont-là les routes ordinaires du véritable Amour. Le nôtre n'avoit été jusques-là qu'un amour d'instinct & de sympathie, ou peut-être un aveugle penchant. L'âge ne tarda point à me dessiller les yeux : je connus bientôt ce qui se passoit dans mon cœur. J'éprouvai à mon tour ces tendres émotions, ce trouble charmant, ces soupirs confus, ces douces rêveries, ces craintes, ces inquiétudes, & ces desirs inconnus jusques-là, qui causoient l'embarras de la jeune Delphine toutes les fois que nous nous trouvions ensemble. Je passai cependant un an entier sans oser m'en expliquer avec elle, parce que le respect avoit pris dans mon cœur la place de ces mouvemens inconsidérés que l'enfance autorise.

J'avois dix-sept ans alors, & j'étois prêt à partir pour Université de Leipsic, où ma Mère avoit résolu de m'envoyer préférablement à celle de Heydelberg, qui étoit remplie de Professeurs & d'Etudians Catholiques-Romains. L'idée de cet éloignement m'expliqua bien mieux encore le mystère de mon cœur. Je ne pouvois penser sans frémir, que j'allois m'éloigner de Delphine. Il le faloit pourtant, & je ne devois la revoir que pour lui dire adieu; ma visite devoit être courte, & suivant la coutume, je devois

vois la voir dans la compagnie de ma Mère. Que je me reprochai alors ma timidité, qui m'avoit empêché de marquer au moins une fois mes ſentimens à l'aimable Frelle ! Je diſſimulai ce qui ſe paſſoit au dedans de moi ; car on aime le myſtère, dès qu'on devient Amant. J'allai donc avec ma Mère au Château de H. . . . . pour prendre congé de la Baronne ; & j'étois ſi fort attendri, qu'à peine oſai-je lever les yeux ſur la Frelle pendant le dîner. Quand je la regardai, elle me parut triſte & penſive : ſa rêverie augmenta mon trouble. Je réſolus cependant de l'entretenir de ma paſſion. La promenade que les Dames propoſèrent après le repas, m'en fournit commodément le moyen. Je donnai la main à Delphine, & nous nous promenames dans l'Avenue du Château, ſous les yeux de ſa Mère & de la mienne, qui s'étoient aſſiſes ſur un banc. Je m'éloignai vers le bout de l'Allée, & là je fis à l'aimable Frelle l'aveu de ma tendreſſe. Je la lui peignis avec des expreſſions ſi fortes & ſi énergiques, que l'amour ſeul pouvoit les inſpirer. Jamais je ne fus plus éloquent, & je me ſuis plus d'une fois étonné depuis, de tout ce que je lui dis dans ce moment. Ce langage nouveau étonna la jeune Delphine. Elle en fut interdite : une aimable rougeur couvrit ſon teint, elle baiſſa les yeux, elle me regarda tendrement ; elle me répondit même

même, mais ce ne fut que par un soupir. Je la pressai de s'expliquer sur l'offre de mon cœur, en lui représentant que le sien étoit l'unique chose qui pourroit me rendre notre séparation supportable, dans l'éloignement douloureux auquel j'étois condamné. Je lui dis mille choses, sans pouvoir l'obliger à rompre le silence. Elle soupiroit toujours, & comme les soupirs sont contagieux entre les Amans, je me tus, & je me mis à soupirer aussi. Nous étions vis à vis une barrière, sur laquelle nous nous appuyames en silence. Delphine levoit quelquefois les yeux sur moi, & les baissoit aussi-tôt : elle sembloit vouloir parler, mais sa pudeur lui fermoit la bouche. Quelques larmes enfin, dont je vis ses beaux yeux se mouiller, irritèrent si violemment ma tendresse, qu'oubliant que j'étois en présence de nos Mères, je me jettai à ses pieds, & la conjurai de m'expliquer le trouble où je la voyois, & de prononcer l'Arrêt de ma vie ou de ma mort. Delphine, effrayée d'une posture si pressante, m'ordonna de me relever promtement, & me faisant souvenir que nous étions sous les yeux des Dames, elle voulut s'échaper pour les rejoindre.

Je me relevai aussi-tôt ; mais comme en tournant la tête je ne vis plus les Dames, que je crus rentrées au Château, j'arrêtai ma chère Delphine, qui se

ſe croyant en liberté, rompit enfin ce ſilence opiniâtre qui me deſeſpèroit. „ „ Comte, me dit-elle, que dois-je pen- „ ſer de vous ? L'aveu que vous me fai- „ tes, n'eſt propre qu'à troubler mon „ repos. Vous laſſez-vous de l'innocen- „ te eſtime que je vous ai marquée jus- „ qu'à préſent ? Le nom d'Amour of- „ fenſe mon devoir & mon âge. Le „ ſang de mon Aieul verſé par le vô- „ tre, m'interdit jusqu'au moindre „ ſoupir pour vous ; & peut-être que no- „ tre mutuelle amitié eſt déja un crime. „ Songez, cher Comte, ajouta-t-elle, que „ nous ſommes d'un ſang trop malheu- „ reux & trop ennemi, pour parler de „ tendreſſe. . . . . Voilà ce qui retient „ la mienne, que vous avez peut-être „ déja toute entière ſous un autre nom, „ malgré ce que je dois à la mémoire „ de mon Grand-père." Cette réponſe étoit une prédiction, dont elle ne comprenoit peut-être pas alors toute la force! L'opiniâtreté de nos malheurs ne l'a que trop vérifiée, & je m'en ſuis ſouvenu ſouvent dans mes diſgraces. Je ne fis cependant attention alors, qu'à ce qui pouvoit y flatter ma paſſion. Tout jeune que j'étois, j'y reconnus tant de délicateſſe & d'honneur, que ces ſentimens ne firent que m'enflâmer davantage.

Je me jettai de nouveau à ſes pieds, pour la preſſer d'agréer au moins mon amour,

amour, si elle me refusoit le sien. Delphine craignant mes transports, s'échapa d'auprès de moi, & tournant tout à coup vers l'Allée, elle y trouva sa Mère & la mienne qui étoient venu écouter notre conversation, à l'abri d'une Allée double qui nous empêchoit de les appercevoir. La timide Frelle, effrayée de cette rencontre imprévue, jetta un cri perçant, & demeura comme immobile auprès d'un arbre. Je ne pouvois en imaginer la cause, lorsque je vis avancer la Baronne, qui feignant d'ignorer ce qui se passoit, sourit en me voyant relever, & dit à sa Fille qu'elle étoit bien cruelle, de se refuser à un Cavalier de mon âge. Quoique je sentisse toute l'ironie de son compliment, je profitai de l'occasion pour lui avouer l'ardeur & l'innocence de mes feux pour son aimable Fille. Je lui peignis vivement tous les maux que notre séparation m'alloit causer. J'exagèrai la dureté de Delphine, je priai la Baronne de s'intèresser en ma faveur, je pressai ma Mère de seconder mes vœux, j'employai naturellement les larmers, les soupirs, les expressions passionnées, en un mot toutes les armes dont un amour vif & sincère fait user si à propos. Je me servis des scrupules mêmes de ma chère Delphine, comme d'un motif pressant, par la considèration de la réunion des deux familles. Tant il est vrai, Messieurs, nous

nous dit le Comte, que l'Amour eſt un grand Maitre ! Il me fournit en cet inſtant plus de raiſons, qu'une longue méditation n'eût pu m'en ſuggèrer. La Baronne, en femme habile, m'écouta tranquillement, perſuadée qu'en laiſſant exhaler mes ſentimens, ils en ſeroient moins vifs & plus aiſés à modèrer. Après que j'eus tout dit, elle m'aſſura qu'elle m'étoit obligée de ma tendreſſe pour ſa Fille; mais elle me dit avec bonté, que nous étions encore trop jeunes l'un & l'autre pour ſonger ſérieuſement à un engagement. Ma Mère ajouta, que ſans blâmer une paſſion ſi vive, il faloit en prouver la ſincérité par une conſtance de quelques années; & que nous avions d'ailleurs des parens à ménager, à qui il étoit important de cacher cette inclination, juſqu'à ce que nous fuſſions en âge de diſpoſer de nous.

Ces Dames en cette occaſion ſuivirent la méthode qu'elles avoient conſtamment tenue dans notre éducation : elles nous parlèrent comme à des perſonnes d'un âge plus mûr, afin de nous accoutumer à nous guider par la Raiſon. Ma Mère appuya beaucoup ſur la néceſſité d'aller faire mes Exercices, pour me rendre digne de Delphine; & conclut enfin, que je devois partir pour Leipſic. Tout étoit déja préparé, & deux jours après il falut obéir. Que cet Arrêt me parut cruel! Il n'eſt pas poſſible d'imaginer

giner tout ce que je souffris en ce moment. Ma douleur fut si vive, que je parus hors de moi-même quand il falut quitter Delphine. Cependant, l'attendrissement qu'elle fit paroitre sous une apparente indifférence, auroit dû calmer mes transports, si j'avois été capable de réflexions. " Adieu, Comte, me dit-„ elle en versant quelques larmes; j'es-„ père que vous reviendrez un peu plus „ sage, & que vous ne m'exposerez plus „ au trouble que vous m'avez causé. „ Je lui baisai la main en présence de sa Mère, sans pouvoir lui répondre un mot; & après avoir pris congé des Dames, je montai en chaise tout baigné de pleurs. Je sentois mon cœur se déchirer à mesure que je m'éloignois du Château; & l'idée d'une absence de trois ans, au moins, ne faisoit qu'augmenter mon amour. L'image de Delphine me suivoit par-tout: c'étoit l'Idole de mon cœur. Quelque chose que mon Gouverneur pût imaginer pour m'en distraire, je ne pensois qu'à elle; & quand j'étois forcé de prendre quelque part aux Exercices, ou aux plaisirs de l'Académie, ce n'étoit qu'à regret. Ma Mère, informée de l'excès de ma passion, & craignant tout de ma vivacité, pria la Baronne de permettre à sa Fille de répondre à mes Lettres, pour amuser mon amour pendant quelque tems. Nous établîmes donc un commerce régulier; mais Delphine

phine étant auſſi ſpirituelle qu'elle étoit charmante, m'enflâmoit autant par ſes Lettres que par ſon entretien; & quoiqu'elle m'y raillât toujours ſur ma tendreſſe, elle ne faiſoit que l'augmenter. Son abſence enfin me devint tellement inſupportable, que ne pouvant obtenir de revenir au pays, je quittai ſecrettement Leipſic au bout de deux ans, & je vins ſeul au Château de H... pour revoir l'Objet de mes ſoupirs. Ma Mère, qui fut informée auſſi-tôt de ma fuite par les Lettres de mon Gouverneur, arriva le lendemain chez la Baronne. J'eus beaucoup de peine à faire ma paix avec elle, & l'on ne put m'obliger à m'éloigner qu'après avoir vu Delphine, que l'on m'avoit refuſée jusques-là.

Il me ſeroit difficile, Meſſieurs, continua le Comte, de vous exprimer l'impreſſion que fit ſur moi cette entrevue. Delphine me parut toute autre encore, que quand je l'avois quittée. Quelque ingénieux que ſoit l'Amour à ſe peindre un Objet qu'il adore, je trouvai la Frelle infiniment au deſſus de l'idée que j'en avois emportée. Qu'elle me parut aimable! Toute ſa perſonne étoit charmante: ſes traits étoient réguliers, ſa taille étoit formée, ſa vivacité tempérée par un air de pudeur qui eût donné du prix à de moindres attraits. Quoique née dans les larmes, l'enjouement de ſon esprit étoit incomparable. Les graces de

ſon viſage, la nobleſſe de ſes manières, & l'agrément de ſa converſation me remplirent d'un ſentiment de reſpect & d'admiration, dont tout autre qu'un Amant même n'eût pu ſe défendre. Delphine enfin me parut ſi charmante, que je fus tout interdit à ſon abord. Elle me fit à la vérité de tendres reproches ſur ma vivacité. Je n'apportai d'autres excuſes, que mon penchant invincible qui me rappelloit inceſſamment vers elle; j'ajoutai ſeulement de nouvelles aſſurances d'une tendreſſe auſſi longue que ma vie. Je rentrai dans mes prémiers raiſonnemens ſur la néceſſité de notre union, pour aſſurer la paix des deux familles, en proteſtant que la mienne finiroit en moi, ſi l'on me refuſoit Delphine; & qu'enfin, s'il faloit éteindre mon amour, ce ne feroit que dans mon ſang. Je dis tant de choſes de cette force, que mon deſespoir, joint au ſouvenir des malheurs de la famille, attendrit les deux Dames. Ma Mère ſe tournant alors vers la Baronne, lui dit qu'elle ne pouvoit plus longtems s'oppoſer à mes ſentimens, qu'elle y reconnoiſſoit la force du Deſtin, & qu'elle la prioit de me donner quelque eſpoir. La tendre Baronne en remit la déciſion à Delphine. Auſſi-tôt je me jettai à ſes genoux, & la conjurai de prononcer cet Arrêt, qui devoit décider du bonheur de mes jours. Delphine toute émue me donna la main pour

pour me relever, & s'approcha de ſa Mère, en l'aſſurant qu'elle ne feroit rien que par ſes ordres. Mad. de H.... qui s'étoit auparavant bien aſſurée du cœur de ſa Fille, voulant lui épargner un tendre aveu en ma préſence, me dit que Delphine n'étoit pas inſenſible à ma paſſion, qu'elle lui permettoit d'écouter mes ſoupirs; mais à condition que je ſerois plus retenu dans mes démarches, de la prudence deſquelles dépendoit tout le ſuccès de mon amour. Ma joie fut extrème: on me permit d'embraſſer la Frelle; je lui préſentai un Diamant que j'avois au doigt, & ſa Mère me donna de ſa part ce petit Anneau que je porte encore, & qui devoit être le ſigne de notre inviolable engagement. Ce jour, dont nous fimes une Fête, fut, je vous l'avoue, le plus doux de ma vie, & le ſeul peut-être qui ne fut mêlé d'aucune amertume. Ici donc commença mon bonheur; mais il expira preſque en naiſſant, & je n'ai plus que des disgraces à vous raconter.

Il ne fut plus queſtion de retourner à Leipſic après cet engagement. Comme l'Objet de mes deſirs m'étoit aſſuré, je me défis de cette inquiétude qui troubloit toutes les vues qu'on avoit ſur moi. Je pris un air mûr, & je parus un tout autre homme. Ma Mère cependant, ſe défiant toujours de mon ardeur, convint avec la Baronne de me faire voyager

pendant deux ans, & d'employer ce tems à diſpoſer les parens des deux familles à conſentir à notre mariage. Quelque rude que ce parti me parût, je me vis forcé de le prendre pour l'intèrêt de mon cœur. Delphine, en me l'ordonnant, en adoucit la rigueur par l'aveu de la peine qu'elle en reſſentoit elle-même. Elle ne me diſſimula point qu'elle avoit été également ſenſible à mon départ pour Leipſic, & que l'approbation que ſa Mère avoit donnée à ma tendreſſe, n'avoit ajouté à la ſienne pour moi que la liberté de me la témoigner avec bienſéance. Nous paſſâmes près de deux mois enſemble, tant chez elle que chez ma Mère, à nous entretenir des douceurs d'une union, qui n'exiſta presque jamais qu'en idée.

La ſituation des affaires de l'Europe ne me permettant pas de faire un long tour, il fut réſolu que j'irois à la Cour de Berlin, & de là en Hollande & en Angleterre. Quelque brillant que fut le ſéjour de ces pays, je m'y regardois comme en exil, & je n'y paſſai de beaux jours que ceux dans lesquels je recevois des nouvelles de ma chère Delphine. Je preſſois continuellement ma Mère de fixer notre hymen. Elle prit ſon tems pour ſonder nos parens: mais la notification ne leur en fut pas plutôt faite, que les deux familles par haine & par intérêt conſpirèrent pour traverſer notre

union

union. Ces parens injuſtes employèrent tout, jusqu'aux menaces & aux violences. Ils formèrent pourtant ſous divers prétextes des oppoſitions juridiques, qui dans le fond étoient ſi frivoles, qu'elles ne pouvoient aboutir qu'à gagner du tems. De pareilles épreuves ſont triſtes, à la vérité; mais rarement elles découragent des Amans. Il eſt de l'eſſence de l'Amour, qu'il ſe nourriſſe de traverſes: les contradictions lui ſervent d'aliment. Il s'irrite à meſure qu'on le contraint, & les efforts que l'on fait pour l'éteindre, ne ſervent qu'à l'enflâmer davantage. Je croi même qu'il ſuffiroit de s'oppoſer à la plus foible paſſion dans ſa naiſſance, pour la porter tout d'un coup au point de ne pouvoir la guérir.

Quoique la mienne n'eût pas beſoin de ces ſecours, j'en reſſentis cependant l'effet; & voyant qu'on ne gardoit aucune meſure avec moi, je quittai l'Angleterre, & je revins chez ma Mère, dans l'idée que ma préſence pourroit peut-être y apporter quelque changement. Hèlas! Meſſieurs, dit triſtement le Comte, je venois former de nouveaux obſtacles à mon bonheur! J'appris en arrivant, qu'outre les motifs généraux qui faiſoient agir contre moi les deux familles, un parent de la Baronne en avoit de particuliers qui regardoient un de ſes Fils, qu'il s'étoit flatté de faire épouſer à Delphine. Quoique l'intèrêt

 fût

fût l'unique reſſort de la paſſion de ce jeune-homme, elle ne s'irrita pas moins de ma conſtance, que des refus & des mépris de la Frelle. Ils furent ſi marqués, qu'il perdit toute espèrance de la fléchir & de m'écarter. Comme il n'avoit de noble que le Nom qu'il deshonoroit, il crut ſe venger ſuffiſamment de ſa parente, en publiant que Mad. de H.... par les intrigues de ma Mère, forçoit la jeune Frelle à recevoir ma main, & donna à la conduite de ces Dames en cette affaire le tour le plus odieux qu'il put imaginer. Elles mépriſèrent à la vérité des calomnies qui ſe détruiſoient d'elles-mêmes; mais il ne me fut pas poſſible d'être auſſi indifférent qu'elles: il me ſuffit d'apprendre qu'il en rejailliſſoit quelque choſe ſur ma chère Delphine, pour vouloir venger au prix de ma vie ſon innocence & mon honneur. Dès ce moment, celui que la bienſéance ne m'avoit permis de regarder que comme un Rival, devint à mes yeux un ennemi déclaré. Ce que je devois au repos de ma Mère, ne me permit pas d'éclater en menaces. J'épiai l'occaſion de joindre mon homme, & je la trouvai bientôt. Un jour que j'allois diner à l'ordinaire chez Mad. la Baronne, je rencontrai ſon indigne Parent, ſuivi d'un ſeul Valet. Je l'approchai, pour lui demander raiſon de l'injurieux procédé qu'il gardoit avec ma Mère & avec la Frelle de H..., &

por-

portant la main ſur mes piſtolets, je le priai de vuider ſur le champ notre querelle. Il parut ſurpris de mon compliment, s'excuſa de répondre ſur l'heure à mon défi, & me pria de différer l'éclairciſſement juſqu'au lendemain, à cauſe d'une affaire importante qu'il devoit règler ce jour-là, & qu'il ne pouvoit, diſoit-il, remettre, dans l'incertitude du ſuccès de notre entrevue. Quoique j'euſſe lieu de penſer que c'étoit une défaite, je crus qu'il étoit d'un galant-homme de lui accorder ce délai ; & nous nous ſéparames, après être convenus de l'heure & du lieu. Il me marqua le coin d'un Bois-taillis à une lieue de là, & m'y donna rendez-vous pour le lendemain à ſix heures du ſoir.

Cet intervalle me parut un ſiècle, parce qu'uniquement occupé du deſir de venger mon adorable Delphine, j'étois impatient de voir arriver l'heure qui devoit lui prouver mon amour. La crainte de voir échaper l'occaſion par les délais de mon Rival, m'engagea à lui écrire un Cartel en forme, que je lui envoyai ſecrettement dès le point du jour, pour le faire ſouvenir de ſa parole. Je cachai ſoigneuſement ma réſolution à ma Mère, & je n'en fis confidence qu'à mon Valet de chambre. Je partis avec lui ſeul au tems marqué, & malgré les inquiétudes que la tendreſſe inſpire en ces momens critiques, je m'é-

m'éblouiſſois ſur l'incertitude du ſort, & je courois en aveugle au précipice que l'Amour & l'Honneur me creuſoient. J'arrivai à l'heure marquée au rendez-vous. J'y trouvai déja mon Champion. Nous nous ſaluames, je lui donnai le choix des armes. Le traitre préféra l'épée, & deſcendit de cheval. Je donnai le mien à tenir à mon Valet, & après l'accolade ordinaire, il m'attira vers le coin du Bois. J'étois à peine en garde, qu'un coup de mouſquet vint me friſer la perruque, un ſecond paſſe dans le bas de mon habit & le met en pièces. Cependant je pouſſe mon homme & le perce, dans le moment qu'une balle m'effleura la cuiſſe & m'y fit une légère bleſſure. Je devois naturellement périr dans cet aſſaſſinat; mais mon bonheur, aidé par le changement continuel de ſituation, me fit éviter les balles. Au prémier coup de fuſil, mon Valet effrayé de la trahiſon étoit accouru à l'entrée du Bois, & y aiant attaché mes chevaux, y étoit entré malgré le feu qu'on faiſoit ſur moi. J'y cours moi-même tout furieux, & je découvre deux Valets de mon lâche Rival. J'en tuai un qui me couchoit en joue, & je laiſſai la vie au ſecond qui me la demanda, d'autant qu'il n'étoit plus en état de me nuire, mon Valet lui aiant fracaſſé un bras d'un coup de piſtolet. Ma pitié fit mon malheur: il eſt

eſt quelquefois dangèreux d'être trop humain. Après ce triſte exploit, je vins droit au Château de la Baronne, informer Delphine de la mort de ſon Perſécuteur, & du lâche complot qu'il avoit tramé contre moi. J'y trouvai ma Mère, que cette nouvelle replongea dans les larmes, par le preſſentiment des ſuites funeſtes de cette affaire, qui lui faiſoient blâmer ma vivacité. Mad. de H.... prit mon parti contre elle, en lui repréſentant toute la noirceur de la conduite indigne de mon malheureux Rival, & les loix que l'Honneur & l'Amour me preſcrivoient dans ce cas. La Frelle ne s'arrêtant qu'au danger qui me menaçoit, fondoit en larmes & me preſſoit de fuir & de me mettre en lieu de ſureté, ne doutant point qu'on ne prît occaſion de ce combat pour me perdre, ou du moins pour traverſer notre mariage. J'en compris moi-même toute la néceſſité, & je réſolus de me retirer au-plutôt, ne fût-ce que pour tranquilliſer ma chère Delphine, qui trembloit pour mes jours. Il me falut donc quitter encore une fois cet Objet ſi cher à mon cœur: mais ce n'étoit pas le dernier coup que ce malheureux cœur devoit recevoir!

A peine fus-je parti, que le Père de mon Rival apprenant par le Valet que j'avois épargné, le ſort de ſon Fils, jura ma perte & celle de Delphine. Il jetta ſur moi toute l'horreur de l'aſſaſſinat que ſon lâche Fils avoit médité.

 On

On pouſſa même l'injuſtice juſqu'à accuſer Delphine, ſa Mère, & la mienne, d'en être complices; & comme telles, elles furent arrêtées dans leur Château, à cauſe que je m'y étois retiré après l'action. Ces nouvelles affligeantes me percèrent le cœur, & dans la douleur que j'en reſſentis, je fus prêt d'aller venger encore cette cruelle injure ſur celui qui en étoit l'auteur. C'eût été multiplier nos malheurs, ſans prouver mon innocence; & ce que je devois à celle de Delphine, m'obligea à règler malgré moi mes démarches, pour n'augmenter pas nos diſgraces. Il m'étoit même aſſez difficile de rentrer dans le Palatinat ſans être arrêté, parce que la famille de mon Rival aiant ſuivi la Religion de l'Electeur, y occupoit les prémiers Poſtes. D'ailleurs, quoique le Prince y laiſſât liberté de conſcience, le Nom Proteſtant y étoit odieux à ſes Officiers, qui étoient ravis d'avoir occaſion de le flétrir ſous le moindre prétexte. En un mot, ma perte étoit jurée; & je me vis obligé par les ordres réitérés de ma Mère & de la tendre Delphine, de me condamner à une vie errante.

Si vous avez jamais aimé, Meſſieurs, continua le Comte, vous devez ſentir tout ce qu'il en dut couter à mon cœur dans cette cruelle ſituation, & vous vous étonnerez moins de la vive peinture que je vous fais de mes douleurs. Une Mère & une Amante captives, mon amour tra-

traversé, notre union reculée, mon nom flétri d'une tache odieuse, furent pour moi tout autant de sources d'ennuis & de desespoir. Le croiriez-vous ? ces traverses étoient les moindres de celles que j'avois encore à essuyer, & je doute que vous preniez plaisir à en apprendre le reste... Le Chevalier dit alors au Comte, qu'il étoit impatient d'en savoir la suite, & qu'il étoit persuadé que la compagnie en étoit aussi curieuse. Chacun de nous en assura le Comte ; nous bumes quelques verres de vin, & après cette petite pause, il poursuivit ainsi son Histoire.

Incertain de ce que je devois faire, j'allai me jetter dans l'Armée d'Allemagne, dans l'espèrance d'y trouver une mort glorieuse. Je ne tardai pas du moins à y avoir de l'emploi ; je fus fait Capitaine au Régiment de... à la recommandation du Comte de *Herberstein*, alors Vice-Président du Conseil de Guerre. Quelques actions que j'y fis, me procurèrent la connoissance, & si je l'ose dire, l'amitié de Mr. *de St*.... Officier distingué au service de l'Empereur. Ce Seigneur, informé du fond de mes affaires, m'avoit promis d'intèresser le Prince Eugène dans mes malheurs, & de saisir l'occasion de les adoucir. Cinq ans s'étoient passés sans rien produire. J'étois même sans espèrance de revoir ma chère Amante qui s'allarmoit pour

moi des dangers de la Guerre, dont les risques seuls faisoient ma consolation. Je n'espèrois plus rien que de la mort, & de mon desespoir. Pour surcroit de douleur, je perdis ma Mère, dont la mort m'affligea d'autant plus vivement, que ses conseils & sa prudence soutenoient merveilleusement Mad. de H... & la timide Delphine. L'une & l'autre partagèrent ma douleur sur la mort d'une personne qu'elles chérissoient tendrement. Leur amitié s'étoit formée, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans les malheurs communs de leurs familles, & elle s'étoit cimentée par des disgraces suivies. Il n'est guères de société plus douce, que celle que forme la Vertu malheureuse, & il n'en est pas surement de moins sujette aux caprices du tems. Si quelque chose fut capable d'adoucir la perte que j'avois faite, c'est qu'elle fut suivie de près par la mort du principal Auteur de nos disgraces, qui marqua quelque regret en mourant, des maux qu'il nous avoit causés. Son Confesseur, Jésuite pourtant, & le seul peut-être de cet Ordre qui fit jamais du bien à des Protestans, obligea ce Gentilhomme moribond à se désister de ses poursuites injustes sur la mort de son Fils. Delphine, en me mandant cette nouvelle, me donna quelque espèrance de nous revoir bientôt, & de voir finir mon exil & sa captivité. Ce Parent étoit

toit en effet le plus puissant & le plus riche d'entre nos Parties, & il étoit apparent que les autres suivroient son exemple & nous abandonneroient à notre destinée. Ces idées cependant me parurent trop flateuses, pour m'y livrer. Mon cœur, accoutumé à gémir & à soupirer, n'osoit plus rien espèrer d'heureux; & comme ceux qui sont dans le malheur, ne sont que trop ingénieux à se tourmenter, je ne regardois tout ce que la Frelle me mandoit, que comme des raisons générales de consolation pour adoucir mes ennuis. Je me trompois, & j'éprouvai peu après le contraire. Mr. *de St...* me tint parole, au moment que j'y pensois le moins. La mort de l'Empereur lui en fournit l'occasion. Le Prince Eugène, qui en reçut la nouvelle en-deçà de Nuremberg, continua sa route vers le Haut-Rhin, & vint s'aboucher avec les trois Electeurs, de Trèves, Mayence & Palatin. Mr. *de St....* qui l'accompagnoit & qui en étoit très considèré, saisit cet instant pour demander lui-même ma grace à Mr. l'Electeur. La déclaration & la mort du Père de mon Rivail en facilitoit les voies. Mr. l'Electeur, occupé en ce moment d'affaires plus importantes, eut la bonté de finir la mienne, & de signer ma Grace. Les Dames furent mises en liberté, & les procédures anéanties. J'étois encore à l'Armée, quand j'en appris la nouvelle.

Elle me combla de joie, & je brulois d'impatience de revoir ma chère Delphine, ravi d'ajouter à ma tendresse pour elle, le mérite de tant d'années d'exil pour lui prouver ma constance & ma fidélité. Ce que je devois à mon amour & à mon emploi, excita en moi des sentimens si opposés, qu'il m'étoit difficile de les concilier. L'intèrêt de mon cœur me rappelloit auprès de mon Amante; l'Honneur & la Gloire me retenoient au Camp; & quelque vive que fût ma tendresse, je ne croyois pas pouvoir demander mon congé. Mon Ami me tira de cet embarras. Il me présenta au Prince Eugène, lorsqu'il fit la revue des Troupes à Rastad, & m'obtint la permission de quitter le service après la Campagne, pour aller mettre ordre à mes affaires. Elles demandoient effectivement ma présence; la détention de ma Mère, sa mort, & l'arrêt qui avoit été mis sur la plupart de mes Terres pour l'assurance des fraix de la poursuite intentée contre moi, y avoient causé un grand dérangement: mais ce qui m'occupoit le plus, étoit le desir de revoir mon aimable Frelle.

Dès que je me vis libre, j'allai droit au Château de H. . . . qui étoit la demeure ordinaire de la Baronne. J'y fus reçu avec la tendresse la plus vive, & j'éprouvai encore, qu'un amour malheureux a bien ses dédommagemens & ses dou-

douceurs, quand la conſtance en fait le lien. Les obſtacles ne ſervent qu'à en reſſerrer les nœuds, & le ſouvenir des maux que l'on a ſoufferts, donne un nouveau prix aux ſoupirs des Amans. Delphine me tint un compte exact des dangers que j'avois courus, & me fit un tendre récit des allarmes que ſon cœur avoit éprouvées dans les occaſions périlleuſes où mon amour m'avoit expoſé. Nous paſſions les jours à nous raconter tout ce qui s'étoit paſſé dans nos cœurs, depuis le moment fatal de notre ſéparation, & nous trouvions une douceur infinie dans les pleurs que ce cruel ſouvenir nous faiſoit verſer encore. Celui de ma Mère qui avoit ſuccombé à ſes ennuis, nous fit répandre des larmes plus amères. Cependant la Baronne, après avoir donné quelque tems à nos tranſports, fixa notre hymen, & nous le fit enviſager comme prochain. J'allai ſur mes Terres, mettre quelque ordre à mes affaires, afin de n'avoir plus à m'occuper que de ma tendreſſe. Hèlas! Meſſieurs, je n'étois pas encore ſi près du terme de mes ſoupirs; & il étoit décidé qu'il s'éloigneroit, à meſure que je paroitrois y toucher!

Madame de H... qui juſques-là avoit ſupporté tant de disgraces ſans que ſa ſanté en eût ſouffert, tomba tout à coup dans une maladie ſi violente, qu'elle nous fit

fit craindre pour ſa vie dès les prémiers jours. Son mal ſe calma pourtant, & dégénéra dans une langueur mortelle: une fièvre lente qui ne la quittoit pas, acheva de détruire ſa ſanté, & fixa l'humeur ſur la moitié de ſon corps; en ſorte que depuis la ceinture juſqu'aux pieds, elle ſe vit attaquée d'une eſpèce d'Hydropiſie qui la rendoit comme paralytique. Elle paſſa tout l'Hiver dans cet état, ſans qu'aucun remède pût la ſoulager. Il eſt aiſé de comprendre quelles furent les allarmes de la Frelle pour une Mère qu'elle adoroit. Le ſentiment de ſa tendreſſe pour elle, l'emporta ſur ceux de ſon amour, & il ne fut plus queſtion d'autre choſe que du ſoin de cette Mère ſi chère. Notre hymen par-là ſe vit encore reculé, & quoique la Baronne parût le ſouhaiter, ſa Fille ne crut pas qu'il lui fût permis d'y penſer dans ces triſtes circonſtances. Uniquement attentive au rétabliſſement de ſa tendre Mère, elle conſulta tous les Médecins de l'Empire ſur ſon mal. La plupart d'entre eux lui ordonnèrent les Bains d'Aix, comme unique & dernier remède. L'état de la Malade ne permettoit pas ce voyage alors. Le Printems néanmoins adouciſſant ſes maux, elle réſolut de l'entreprendre, & partit avec ſa Fille. Il étoit naturel que je les accompagnaſſe: la Baronne cependant ne put y conſentir, quelque inſtance que je fiſſe; & ſoit ſcrupule,

pule, ou pressentiment de sa part, je fus obligé de cèder à ses répugnances; bien résolu toutefois d'aller les rejoindre incessamment.

La Malade n'y eut pas été huit jours, qu'elle se trouva mieux. L'effet des prémiers Bains lui fut si salutaire, qu'elle ne desespèra plus de guérir. Cette nouvelle si chère à mon amour, me combla de joie, & j'en pris occasion de me rendre aussi-tôt en cette Ville pour l'en féliciter. Je voulus même me donner le plaisir de surprendre les Dames. Elles furent en effet étonnées de me voir arriver. La Frelle en fut émue & pâlit en me voyant, par un pressentiment peut-être du malheur qui nous menaçoit tous deux. Car enfin, Messieurs, poursuivit le Comte, j'approche de l'évèment fatal qui troubla pour toujours le bonheur de ma vie. Etoit-il naturel que je le prévisse dans un lieu où tout respire la joie, & dans une circonstance qui ranimoit en moi l'espoir le plus doux? Je me voyois auprès de mon Amante, sans que rien partageât notre tendresse. Chaque jour augmentoit mes espèrances. La santé de la Baronne étoit considèrablement changée; elle commençoit à marcher; son Hydropisie se dissipoit à vue d'œil; & elle, qui depuis six mois n'avoit pu faire un pas, pouvoit en s'appuyant sur quelqu'un aller jusqu'à la Fontaine qui est de l'autre

côté

côté de cette Place. Nous logions, dit le Comte, en cette même maiſon où nous ſommes, & il y avoit fort bonne compagnie. Le jeune Prince de .... y logeoit auſſi, & quoique peu riche, & Cadet de ſa Maiſon, il y faiſoit une aſſez belle dépenſe. J'eus l'honneur de le ſaluer dès le lendemain de mon arrivée, & il m'invita à le voir ſouvent. Il avoit avec lui un Ecuyer qui paroiſſoit homme de mérite, & dont la converſation étoit exrèmement ſéduiſante. Le Prince avoit fait pluſieurs politeſſes à la Baronne, qui s'étoit excuſée de recevoir ſa viſite, à cauſe de ſes infirmités. Le prétexte ceſſant lorsqu'elle vint à ſe trouver mieux, elle ne put s'en défendre avec bienſéance. Le Prince ſachant qu'elle étoit deſcendue à la table commune, y vint auſſi manger; il lui donna la main pour rentrer dans ſon apartement, & comme il faiſoit mauvais tems ce jour-là, on lui propoſa une partie de Jeu, & il fut ſi ſatisfait de la compagnie, qu'il demanda la permiſſion d'y revenir. Il paroiſſoit charmé de l'eſprit de la Mère, & ne l'étoit pas moins des traits & des manières nobles de la Frelle. Elle lui parut mériter des attentions particulières, & malgre l'uſage établi ici d'en conter à toutes les Dames, il diſtingua ſi fort la Frelle de toutes celles qui étoient aux Eaux avec nous, que les autres ſe plaignirent de la froideur du Prince.

ce. Pour moi, bien sûr du cœur de mon Amante, je ne m'avisai point d'en prendre le moindre ombrage ; & bien loin d'en être jaloux, je m'applaudissois de la jalousie des autres Dames, dont le dépit relevoit à mes yeux le triomphe de Delphine. Je vous avouerai même, que par un caprice assez rare aux Amans, je me sentois intérieurement flatté de la distinction que le Prince marquoit à la Frelle; & ce sentiment, qui eût été en d'autres l'effet d'une coupable indifférence, étoit en moi la suite d'une tendresse également délicate & violente. Le véritable Amour est infini dans ses dédommagemens!

Il est vrai que les manières du Prince à l'égard de Delphine étoient si mesurées, que l'on auroit eu peine à distinguer à qui, de la Mère ou de la Fille, il s'attachoit le plus. Ses assiduités avoient tout l'air d'un homme qui cherchoit à s'amuser agréablement, & qui bornoit ses plaisirs à celui de la conversation. Cependant, comme il étoit naturellement galant, il se faisoit une étude de divertir tout ce qui l'environnoit. Sa naissance d'ailleurs & son nom le mettant au-dessus de tout ce qu'il y avoit alors à Aix, il s'étoit en quelque sorte rendu maitre des plaisirs, & les avoit comme enchainés auprès de lui. Outre les Bals publics, il en donnoit de particuliers, & c'étoit presque chaque jour une Fête nou-

nouvelle. La Baronne y paroiſſoit quelquefois avec ſa Fille, & le Prince ne manquoit jamais de les diſtinguer & de les entretenir. Il offrit même pluſieurs fois le Bal à Delphine, qui le refuſa toujours ſous prétexte de l'indiſpoſition de ſa Mère. La délicateſſe, ou plutôt la vertu ſévère de la Frelle refuſa auſſi toutes les Fêtes que j'aurois voulu lui donner; quoique les engagemens connus que nous avions l'un & l'autre, euſſent pu autoriſer cette préférence à mon égard. La prudente Frelle, qui connoiſſoit mieux que moi le Prince par les aveux qu'il lui avoit faits, & qu'elle me cachoit par diſcrétion, demeura ferme dans la réſolution de n'accepter aucun Bal. Elle ne paroiſſoit même qu'à regret dans les Aſſemblées. Le Prince étoit fort réſervé de ſon côté, mais toujours fort aſſidu chez la Baronne, ne manquant jamais de ſe trouver à la Gallerie & ſur l'Eſplanade, quand la Frelle y étoit avec nous, pour avoir occaſion de l'entretenir: tandis que pour ne pas paroitre jaloux, je m'arrêtois quelquefois avec l'Ecuyer, dont la converſation étoit bien la plus amuſante que j'aye jamais trouvée.

La Baronne n'ignoroit pas l'inclination du Prince pour ſa Fille; mais elle la regardoit du même œil que moi, & plutôt comme une galanterie paſſagère, que comme une paſſion ſérieuſe. Elle en com-

comprit même si peu le danger, que quoique son Hydropisie fût entièrement dissipée au bout de cinq semaines de séjour à Aix, elle résolut d'y rester encore un mois, par l'avis des Médecins, pour assurer mieux sa guérison. Ce parti ne plut ni à la Frelle, ni à moi, malgré l'ardeur avec laquelle nous souhaitions tous deux son rétablissement. Je ne desirois rien tant que son retour, parce qu'il devoit être le terme de mes soupirs; & il ne faloit pas une raison moins puissante pour vouloir quitter un séjour, où tout m'eût retenu si j'avois eu le cœur libre, moi sur-tout qui avois vêcu jusques-là dans l'exil & les ennuis. Delphine avoit aussi une impatience extrème de quitter Aix, parce que, comme elle me l'a depuis avoué, elle voyoit bien que la passion du Prince étoit beaucoup plus vive qu'elle ne paroissoit. Elle n'osoit pourtant en marquer sa défiance, soit par la crainte de m'allarmer, soit de peur que sa Mère n'attribuât ses scrupules à son impatience. En effet, je la voyois quelquefois s'affliger de la prolongation de notre séjour. J'avois besoin moi-même de tous les égards que je devois à Made. de H . . . pour ne pas trop lui marquer combien je desirois son retour. J'étois fortifié dans ces sentimens par l'adroit Ecuyer, qui se plaignoit souvent à moi du tems que son Maitre perdoit à Aix, tandis que ce

ce Prince avoit des affaires preſſantes à Mayence; & nous nous en conſolions en maudiſſant la Charlatanerie des Médecins, qui voudroient retenir ici leurs Malades toute l'année. Le Prince partit cependant quinze jours avant nous, & invita les Dames à paſſer à Mayence; où il ſeroit, offrant de leur procura tous les plaiſirs de cette Ville, & de les préſenter à la Cour. Elles l'en remercièrent; mais il me fit promettre de le voir en paſſant, & ſon Ecuyer m'en preſſa avec des inſtances ſi particulières, que je crus que les honnêtetés que j'en avois reçues, m'engageoient à cette civilité. Hèlas! que les gens ſincères ſont ſouvent les dupes de leur politeſſe!

Quoique le départ du Prince eût presque éteint à Aix tous les plaiſirs, qui languiſſoient déja beaucoup parce que la prémiere Saiſon étoit paſſée, & qu'il y reſtoit peu de monde; il me parut que Delphine étoit plus libre & plus gaie. Comme les Amans ſe rapportent tout à eux-mêmes, je crus bonnement qu'elle vouloit me cacher ſes ennuis, pour ne pas augmenter mes impatiences. Il eſt vrai que ſa Mère voyant ſa ſanté parfaitement rétablie, avoit enfin fixé ſon départ pour le commencement du mois d'Août. L'Ecuyer du Prince m'écrivit ſur la fin de Juillet, pour me prier de lui mander préciſément quand je pourrois

rois paſſer à Mayence, parce que la vivacité de ſon Prince qui formoit tous les jours de nouvelles parties, pourroit le priver du plaiſir de nous revoir, ſi je ne lui en mandois exactement le jour. Je lui marquai celui de notre départ, & l'ordre de notre route, en l'aſſurant que je ne pourrois être à Mayence que quelques heures, parce que je devois rejoindre les Dames à Francfort.

Conſéquemment à ce projet, nous primes la route de Coblentz, où nous nous arrêtames deux jours, pour voir en paſſant les jolies Fontaines de *Tuniſtène*, qui ſont fort célèbres par leurs Eaux minérales. L'Ecuyer y arriva deux heures après nous, & vint faire mille politeſſes aux Dames de la part du Prince ſon Maitre, qui les invitoit fort de paſſer à Mayence. Elles l'en remercièrent civilement, & la Frelle ſur-tout marqua un vif empreſſement d'arriver chez elle. L'Ecuyer ne partit qu'avec nous, & quand nous fumes prêts à quitter la route qui pouvoit nous mener à Mayence, il renouvella ſes inſtances. Il trouva les Dames inflexibles, & me preſſa du moins de venir ſaluer le Prince. Je voulus m'en défendre auſſi; mais par une fatalité inexplicable, Delphine & ſa Mère me firent voir la néceſſité de cette démarche, qui fit notre malheur. Je m'y ſoumis à regret; je leur laiſſai mon Valet de chambre pour les accompagner, & je pris

pris en toute diligence la route de Mayence avec l'Ecuyer. Nous ne trouvames point le Prince chez lui, quoique l'Ecuyer eût dépêché ſon Valet la veille pour l'informer de la route des Dames, & de ma viſite. Son abſence me fit croire qu'il s'étoit piqué de leur refus, & qu'il vouloit s'en venger ſur moi en refuſant à ſon tour de me voir. Je n'y fus cependant que médiocrement ſenſible ; car quelque choſe que ſon Ecuyer fît pour m'ôter cette idée, & me retenir dans l'eſpèrance que le Prince arriveroit inceſſamment, je voulus repartir ſur l'heure. Je ne ſai quel ſecret preſſentiment me faiſoit compter & regretter les momens que je perdois en cette Ville. Tout m'y paroiſſoit triſte & lugubre ; j'étois diſtrait & penſif, & le trouble de mon imagination me permettoit à peine de chercher la cauſe de la triſteſſe involontaire qui m'accabloit. Un frémiſſement intérieur vint m'annoncer plus clairement le coup affreux que mon cœur alloit recevoir. Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous n'avez jamais éprouvé de ces troubles prophétiques, que l'on ſent quelquefois à la veille d'un évènement malheureux. Pour moi, ſans vouloir décider ſi ce ſont les effets de la Nature ou de l'Inſtinct, ou ſi ce ſont des avis d'une Intelligence bienfaiſante, je ſai du moins par une funeſte expérience, qu'ils ſont rarement trompeurs. Auſſi ne tardai-je pas

pas à demander mes chevaux pour reprendre la route de Francfort, & rejoindre l'Objet de mon amour.. L'Ecuyer, qui s'apperçut de mon trouble par l'altèration de mon visage, ne sachant qu'en penser, s'offrit à m'accompagner, pour prolonger, disoit-il, par ce moyen une visite que j'abrègeois trop. Ma tristesse me suivit dans la route; je parlai peu: j'avois le cœur serré, & je ne tardai pas à voir expliquer ses justes allarmes.

Quand nous eumes marché environ une heure, je priai l'Ecuyer de ne pas s'éloigner davantage, & je le remerciai de sa politesse. Je m'arrêtai même pour prendre congé de lui, afin de pouvoir avancer plus vîte. Dans le moment que nous nous faisions des civilités réciproques, mon Valet me fit remarquer des voitures arrêtées dans un fond, & des Cavaliers autour qui paroissoient fort occupés. La prémière idée qui me vint, fut que c'étoit peut-être une troupe de Voleurs qui insultoient des passans. L'Ecuyer me confirma dans cette idée, & voulut me persuader de retourner sur nos pas pour ne pas nous exposer. " Non, ,, non, lui dis-je en piquant mon cheval; ,, il faut aller secourir ces malheureux ,, quels qu'ils soient ; " & je continuai ma route. L'Ecuyer, qui avoit des raisons également fortes pour m'arrêter & pour me suivre, me crioit que j'allois peut-

être à la mort. Il ignoroit, hèlas! qu'il fût si proche de la sienne! J'avançai toujours, & ce que je ne faisois d'abord que par un sentiment de générosité, je le fis bientôt par le sentiment de la plus vive tendresse. Je n'eus pas fait dix pas, que je vis distinctement une Dame que l'on tiroit avec violence d'un carosse, & je crus reconnoitre la livrée de la Baronne. L'amour éclairant tout à coup le trouble de mon cœur, me fit craindre pour ma chère Delphine. " Ciel! m'écriai-je, serois-je donc trahi? mes
„ yeux ne me trompent-ils pas, & se-
„ roit-ce bien Delphine? Ah! mon cœur
„ ne me le dit que trop! Allons, dis-je
„ à l'Ecuyer, allons, Monsieur, venez
„ m'aider à sauver mon Amante. " Et sans attendre sa réponse, je pousse mon cheval, je cours à toute bride, suivi de mon Valet; & porté pour ainsi dire sur les ailes de l'amour, j'arrive auprès des voitures. Mais quel spectacle pour un Amant! Je vois la Baronne évanouïe sur l'herbe, son Cocher arrêté, un Valet tué, & l'aimable Frelle entre les mains de trois hommes qui se disputoient sa possession. Mon Valet de chambre, garçon fort & résolu, la tenoit entre ses bras, tandis que deux autres tâchoient de la lui arracher pour la jetter dans une voiture qui étoit auprès d'eux. Mon prémier mouvement fut de tirer mes pistolets; mais la crainte de blesser l'Objet de mon amour, suspendant:

dant ma fureur, je laiſſe mes armes, je me jette dans la mêlée, & j'implore le ſecours de l'Ecuyer, qui arrivoit dans l'inſtant. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis le traitre tourner contre moi, & ſe joindre aux Raviſſeurs? Je reconnus alors le Prince, & j'en fus outré. Cependant, moins attentif à la perfidie de l'un & de l'autre, qu'aux moyens de ſauver Delphine, je lutte contre eux, je jure de n'épargner ni mon ſang ni le leur, pour conſerver mon Amante; je menace le Prince même, je viens à bout de l'écarter, quoiqu'il fût le plus ardent; & à l'aide de mon Valet de chambre, j'enlève mon adorable Frelle, & charmé de ma victoire, j'allois la remettre à ſa Mère déſolée: le perfide Ecuyer, ſentant alors toute la noirceur & la honte d'une action que mon ardeur rendoit inutile, & craignant avec juſtice toute la vivacité de mon reſſentiment, crut devoir le prévenir. Le lâche, par le trait le plus noir qui fut peut-être jamais, tire ſon piſtolet derrière moi, me bleſſe à la tête, & me fracaſſe l'épaule. Ce coup me renverſa; & comme je tenois encore Delphine entre mes bras, je l'entrainai dans ma chute. Elle tomba ſous moi toute évanouïe, & fut dans un moment toute couverte de mon ſang. Le Prince qui l'aimoit véritablement, la croyant ſans vie, fut au deſeſpoir de ce funeſte coup; & dans la fureur que lui cauſa l'idée de notre

mort, il court ſur ſon Ecuyer, le perce ſur le champ, le tue, & m'épargna par ſa vengeance la honte de ſouiller quelque jour mes mains dans un auſſi lâche ſang. Le ſpectacle ſanglant de deux Amans dont il ſe reprochoit la mort, avoit ſans doute réveillé ſa générosité, & l'avoit preſſé de venger les funeſtes ſuites de ſa paſſion, ſur celui qui étoit l'auteur du mal. On dit qu'en effet le Prince s'attendrit à la vue de nos malheurs; on le vit prêt à ſe percer lui-même pour les expier; & ſes gens eurent une peine infinie à le deſarmer. Il ſe jetta même aux pieds de la Baronne pour lui demander la mort comme une grace, & lui marqua les regrets les plus vifs ſur le deſordre qu'il avoit cauſé par ſon imprudent amour. Confus enfin de ne pouvoir vivre avec dignité, ni mourir avec honneur, après une action ſi perfide, il ſongea à ſe dérober aux reproches de la Baronne, & aux horreurs d'un crime qu'il n'avoit pas cru pouſſer ſi loin. Il partit en maudiſſant les déteſtables conſeils de ſon Ecuyer, dont il fit mettre le cadavre & celui du Valet tué dans la chaiſe qui avoit été deſtinée à Delphine: il les fit apparemment reporter à Mayence, où il s'enfuit à toute bride, dans l'idée de notre mort.

Mes gens, occupés à me ſecourir, ne ſongèrent pas même à l'arrêter. Mon évanouiſſement duroit toujours, & le ſang

ſang que j'avois perdu augmentoit ma foibleſſe. On me transporta dans le caroſſe de la Baronne juſqu'au prochain village, & les douleurs que l'on me fit ſouffrir pour m'y porter, rappellèrent ma connoiſſance. Le prémier uſage que j'en fis fut de demander Delphine, que je ne trouvois plus entre mes bras; & comme le deſordre de mes ſens étoit extrème, je fus longtems à la reconnoître, quoique je fuſſe appuyé ſur ſes genoux. Le plaiſir de la revoir vainquit pour quelque tems le ſentiment de mes douleurs, & adoucit celles que mon Valet de chambre, qui ſavoit un peu la Chirurgie, me fit ſouffrir, pour panſer mes plaies à ſa manière. Dès qu'on fut venu à bout d'arrêter le ſang, on fit venir une litière de Francfort, & nous en primes la route. J'étois fort mal quand j'y arrivai. On s'apperçut pourtant quelques jours après, que mes bleſſures n'étoient pas mortelles; j'en guéris en effet au bout de trois mois. Pendant tout ce tems, ma chère Delphine & ſa Mère ne me quittèrent pas un ſeul moment, & adouciſſoient mes douleurs par l'eſpoir de notre union prochaine, & les marques de la plus vive tendreſſe. Elles n'étoient pas moins occupées à calmer le reſſentiment que j'avois contre le Prince, à qui je méditois d'envoyer un Cartel reſpectueux, dès que je ſerois rétabli. Mais ſoit que le Prince fût las de verſer du

 ſang,

ſang, ou qu'il ſe crût obligé de me faire une juſte ſatisfaction, il me prévint par d'amples excuſes, dès qu'il fut informé que nous vivions. Il envoya chez la Baronne un Gentilhomme qualifié, pour lui marquer la joie qu'il avoit d'apprendre que nous étions échapés à la barbarie de ſon lâche Ecuyer, & la fit prier de rejetter ces malheurs ſur la paſſion violente que le mérite & la vertu de la Frelle lui avoient inſpirée. Le Gentilhomme étoit auſſi chargé d'une Lettre fort civile pour moi, dans laquelle le Prince marquoit, " qu'au cas que je ne trou-
„ vaſſe point ſes excuſes ſuffiſantes, il
„ ſe croyoit obligé en honneur de m'a-
„ vouer qu'il ne prétendoit pas en me
„ les faiſant, ſe diſpenſer de me don-
„ ner par-tout ailleurs la ſatisfaction que
„ j'exigerois de lui; & qu'il ſeroit tou-
„ jours prêt à m'en faire raiſon, mal-
„ gré la différence de nos qualités:
„ Qu'enfin il s'eſtimeroit heureux de me
„ prouver au péril de ſa vie, les regrets
„ infinis qu'il avoit d'avoir troublé le
„ repos & l'union de deux perſonnes
„ qui méritoient un ſort plus doux." Il avoit compris comme moi, que la violence qu'il nous avoit faite, étoit de nature à ne pouvoir ſe laver que dans ſon ſang ou le mien. Cette cruelle extrémité faiſoit trembler la tendre Delphine, qui ſut ſe ſervir à propos de l'état incertain de ma plaie, pour me faire ſacrifier ma ven-

gean-

geance aux loix du Christianisme. Elle tira parole de moi, que par amour pour elle j'oublierois l'injure du Prince. Le Gentilhomme qui étoit venu de sa part retourna lui porter cette assurance, & il continua d'écrire à la Baronne pour lui renouveller son estime & ses regrets.

Cependant mes plaies se guérirent, & au bout de trois mois je me vis en état d'agir, & assez bien rétabli, excepté que mon bras étoit roide & sans mouvement, tel que vous le voyez encore. Cette infirmité ne diminua point l'amour que la tendre Delphie m'avoit juré. Tout ce qu'il y avoit de déplaisant dans les tristes suites d'une blessure que j'avois reçue pour elle, ne fit que me rendre plus cher à ses yeux. La Baronne, qui de son côté partageoit nos sentimens, crut qu'elle devoit enfin couronner nos soupirs, & conclut notre hymen. Il se célébra à Francfort même, & nous retournames sur nos Terres, où le reste de l'Hiver se passa en plaisirs & en réjouissances. Ma chère Epouse m'accabloit de caresses, & croyoit ne pouvoir jamais m'en faire assez, pour me dédommager des contre-tems qui avoient traversé notre amour. Il est aisé de comprendre les douceurs qu'eut pour nous une union si longtems desirée. Rien n'égaloit nos transports. Chaque jour nous enflâmoit davantage, & notre tendresse croissoit avec nos innocens plaisirs. Le

ſouvenir de tant de maux qui les avoient retardés, ſembloit en augmenter le prix. Nos anciens ſoupirs, la douleur même que ma bleſſure me faiſoit reſſentir de tems en tems, loin d'émouſſer la vivacité de notre ardeur, ne faiſoit qu'en augmenter les tranſports. Nous réuniſſions la tendreſſe des Amans, & les douceurs de l'Hymen. Rien enfin ne manquoit à nos deſirs ; car avant la fin de l'année, ma chère Comteſſe me donna un Fils qui nous combla de joie. Qui n'eût cru que mon bonheur étoit inébranlable ? Je ne tardai pourtant pas à prévoir qu'il finiroit bientôt. Mon Epouſe eut peine à ſe rétablir, & inſenſiblement elle tomba dans une langueur mortelle. Malgré les efforts qu'elle faiſoit pour me cacher le mal qui la minoit, je m'apperçus qu'elle diminuoit tous les jours. Au bout de ſix mois elle fut attaquée de divers accidens, qui la jettèrent dans une foibleſſe extrème. Tous les Médecins du pays épuiſèrent inutilement leur Art pour la guérir, & convinrent que ſon mal venoit d'un fond de mélancolie. Je fis tous mes efforts pour l'en tirer, ſans avoir un plus heureux ſuccès. Je mis tout en œuvre pour en découvrir au moins la cauſe, & ma chère Comteſſe m'avoua enfin, que le ſouvenir de ſon enlèvement l'affligeoit toujours malgré elle, & qu'elle n'étoit point maitreſſe de ſe défaire de la crainte qu'il n'eût quelques ſuites fu-

neſ-

neſtes pour moi. Je lui promis de nouveau de n'en jamais tirer vengeance. Mais le mal étoit fait. On revient rarement d'une prémière impreſſion, ſur-tout lorſque la tendreſſe & la mélancolie s'en mêlent. Delphine abrègea ſes jours par la crainte de voir troubler les miens. Hèlas ! j'avois immolé à la tranquillité de ſa vie jusqu'au moindre reſſentiment ; & celui des bleſſures que j'avois reçues pour elle, n'étoit point capable de le réveiller. Quelque choſe enfin que je puſſe lui dire pour la raſſurer, il me fut impoſſible de calmer ſes inquiétudes ;& j'eus l'affliction de la perdre. Elle expira en me conjurant encore d'oublier l'injure que le Prince m'avoit faite, & en m'aſſurant quelle n'avoit jamais ſoupiré que pour moi.

Vous comprenez, Meſſieurs, nous dit le Comte en s'attendriſſant, la plaie que cette perte irréparable fit à mon triſte cœur. Ce coup renouvella tous ſes maux paſſés. L'idée des plaiſirs que j'avois goûtés dans la poſſeſſion de mon aimable Delphine, me devint auſſi douloureuſe que le ſouvenir de mes traverſes eut autrefois de douceurs, lorsqu'un plus heureux ſort nous avoit réunis. Mon bonheur paſſé me paroiſſoit un ſonge. Hèlas ! il avoit ſi peu duré, que je ne pouvois le regarder que comme une illuſion. Je ne pouvois me figurer que mon Epouſe n'étoit plus. Je l'appellois ſouvent, je la cherchois ; & dans le desordre

ordre de mon imagination, je croyois quelquefois lui parler. Le retour de ma Raiſon ne ſervit qu'à m'affliger davantage, en me rendant plus ſenſible à mon malheur. Cette perte trop réelle me rendit inconſolable. Ma douleur tint du deſeſpoir, & je fus pluſieurs jours ſans vouloir ſonger à ma conſervation. Je me répandis en plaintes & en regrets, je m'abandonnai aux larmes; & mon affliction dérangea tellement ma ſanté, que je n'ai trainé depuis qu'une vie languiſſante & douloureuſe. L'abſence éternelle de Delphine me rappellant inceſſamment l'évènement funeſte dont le ſouvenir ſeul avoit cauſé ſa mort, me retraçoit auſſi à tous momens l'impreſſion de mes bleſſures. Mon imagination fixée ſur ces lugubres objets, réveille encore chaque jour mes douleurs, qui toutes vives qu'elles ſont, ne ſont pas comparables à tout ce que mon cœur a ſouffert dans cette cruelle ſéparation. Une ſi belle union devoit-elle ſi-tôt finir, & méritoit-elle d'être auſſi malheureuſement traverſée par l'aveugle violence d'un jeune Prince! Triſte fruit de la confiance & de la ſécurité, avec lesquelles je l'avois moi-même introduit chez Mad. la Baronne de H . . . .! Voilà ce que m'a valu le voyage d'Aix, où les mouvemens de la plus innocente tendreſſe m'avoient amené. Mais qui pourroit éluder ou pénétrer les Arrêts du Ciel ? S'il étoit décidé que je trouverois la mort dans

le

le ſein des plaiſirs, ma deſtinée me paroit bien remplie. La mort me ſeroit plus douce que le ſouvenir continuel de mes maux. N'eſt-il pas fatal que je ſois obligé d'en venir encore chercher l'adouciſſement dans un lieu où ils prirent naiſſance, & où tout me les retrace? Quant au Prince, je lui dois la juſtice de croire qu'il n'a jamais prévu les maux qu'il devoit nous cauſer, & j'ai ſu qu'il a paru preſque auſſi affligé que moi de la mort de mon Epouſe, quand il en a appris les circonſtances. Auſſi lui ai-je pardonné tout, par reſpect pour la mémoire de ma chère Comteſſe. Tant de malheurs imprévus m'ont forcé de reconnoitre qu'une Puiſſance ſupérieure les avoit ordonnés: & plût au Ciel que j'euſſe été l'unique victime des ſanguinaires diviſions de nos Ancêtres, dont ces triſtes évènemens ont été la ſuite, & peut-être la punition!

Je comprens, Meſſieurs, pourſuivit le Comte, que l'Hiſtoire de mes diſgraces eſt un peu déplacée en ce lieu, & que quand vous avez paru ſouhaiter d'apprendre l'origine de la bleſſure qui m'amène ici, vous n'avez pas compté ſur un auſſi triſte récit. Il eſt la ſuite d'une converſation qui n'a peut-être eu de douceurs que pour moi: car quand on eſt auſſi malheureux que je le ſuis, on ſe conſole en quelque ſorte à le dire.

Dès que le Comte eut ceſſé de par-

ler, chacun de nous lui fit ſur ſes malheurs des complimens très ſincères, & nous les accompagnames d'un million de vœux pour ſon rétabliſſement & ſa conſolation. Comme il étoit Allemand, nous n'épargnames pas le vin dans les ſantés que nous lui portames pour l'égayer. Cependant ſa touchante Avanture nous fit faire à tous de grandes réflexions ſur les maux que peut cauſer l'amour, même le plus innocent. Qui croiroit, dit le Chevalier, qu'une paſſion qui n'inſpire que douceur & tendreſſe aux cœurs qu'elle poſſède, pût les porter à ces violentes extrémités? On en frémit, quand on y penſe de ſang-froid; & l'on ne peut s'empêcher de reconnoitre, pour peu que l'on ait été ſenſible, que les funeſtes ſuites de l'amour deviennent presque toujours néceſſaires, par une certaine combinaiſon de ſentimens & d'évènemens. Un homme d'honneur offenſé dans l'Objet de ſa tendreſſe, n'y peut être inſenſible; & cependant le plaiſir de la vengeance s'oppoſe ſouvent au ſuccès de ſon amour. Il faut avouer, ajouta-t-il, que le cœur de l'Homme eſt un contraſte bien inexplicable, quand l'amour l'agite! Il eſt ſûr, dit Mylord M...., que l'Amour & l'Honneur deviennent les Tyrans de nos cœurs, dès qu'ils y veulent dominer indépendamment l'un de l'autre. Leur harmonie même la plus deſirable n'eſt

n'eſt pas toujours fort heureuſe. Mr. le Comte en fait la preuve. Il a porté l'un & l'autre au plus haut point; ſa tendreſſe pour un Objet qui la méritoit, & ſa juſte ſenſibilité à l'injure d'un Rival, ont peu d'exemples. Il ne lui en reſte pourtant que de triſtes ſouvenirs, & ſi quelque choſe peut l'en conſoler, c'eſt qu'il a ſuivi en tout les ſentimens du plus tendre Amour, & les loix du plus ſévère Honneur . . . Dans ces réflexions le Prince ne fut pas épargné; chacun ſe réunit à blâmer ſes excès, & ſur-tout l'air de perfidie qui avoit paru dans l'enlèvement qu'il avoit médité. Sans cela, il n'y avoit rien que de naturel dans ſa paſſion pour un Objet aimable. Il eſt vrai que ſon Ecuyer demeura ſeul chargé parmi nous de ce noir complot, & il eſt apparent qu'il étoit de ſon invention. Auſſi nous louames tous la généreuſe équité du Comte, qui avoit bien voulu ſacrifier ſon reſſentiment à cette préſomption. Enfin nous agitames cette antique queſtion, *S'il ne ſeroit pas plus heureux de ſe défendre de l'amour, que de s'expoſer à ſes perfides douceurs?* Ce Problème reſta indécis. L'affirmative pourtant pourroit l'emporter à mon avis, s'il étoit poſſible au cœur humain d'éviter ſa deſtinée en fait de tendreſſe, qui de toutes les paſſions eſt celle qui a des droits plus abſolus ſur lui.

Cette converſation aiant un peu diſſipé

les ſombres idées du Comte, nous nous levames de table pour prendre l'air. Il étoit déja trois heures & demie, & tems de diſpoſer de l'après-midi, parce que c'eſt à cette heure que commencent les Viſites & les Aſſemblées à Aix-la Chapelle. On y a introduit cet uſage, afin que les Malades puiſſent ſe divertir, ſans intèreſſer le régime des Eaux ou des Bains. Le Chevalier propoſa une promenade; mais comme je marquai quelque envie d'aller à l'Aſſemblée pour voir le monde qui étoit aux Eaux, le Comte s'offrit obligeamment à nous y accompagner. Il étoit connu de la Comteſſe, qu'il avoit vue dans ſon prémier voyage. Il avoit eu même autrefois, à ce qu'il nous dit, quelque liaiſon avec le Comte ſon Fils, qui eſt à Duſſeldorp à la Cour de l'Electeur: enfin il ſe chargea de nous préſenter chez elle. Nous profitames de ſes offres, & nous ſortimes tous trois pour nous y rendre. En traverſant la Place, j'apperçus Don Nugnez qui nous ſalua d'un air à marquer quelque envie de nous joindre. Je le fis remarquer au Chevalier, & je dis au Comte que c'étoit-là cet Eſpagnol dont je lui avois parlé en dinant. Il ne falut pas lui en dire davantage: les malheureux ont un attrait incroyable les uns pour les autres; ils ſe ſentent un ſecret penchant pour ceux qu'ils ſoupçonnent de l'être, & ils ſe recherchent mutuelle-

lement. Le Comte me marqua quelque regret d'avoir paſſé ſans le joindre. Je m'offris à mon tour de l'aller inviter de venir à l'Aſſemblée, bien ſûr que je lui ferois plaiſir, ſelon ce qu'il avoit marqué le matin. En effet, D. Nugnez parut charmé de ma propoſition, & l'accepta. Le Comte vint au-devant de lui, & après quelques honnêtetés, nous continuames notre route. Le rang & l'extérieur de Don Nugnez ſuffiſoient ſans doute pour lui donner entrée par-tout, & la grande Croix de *Calatrava* qu'il portoit lui ſervoit aſſez d'Introducteur, dans une maiſon ſur-tout, où il ne faut pour être reçu qu'être Officier, ou paroitre ſeulement hors du commun. C'eſt auſſi ſur quoi roula le compliment que le Comte de Wol ... lui fit. L'Eſpagnol en parut flatté; cependant il marqua qu'il étoit charmé de nous avoir cette obligation.

Nous ne fumes pas des prémiers chez la Comteſſe, il y avoit déja beaucoup de monde: l'Aſſemblée étoit brillante & nombreuſe. Le Comte nous préſenta à Mad. de Golſtein, qui nous reçut avec la politeſſe qui lui eſt naturelle. Elle nous aſſura que nous étions les bien-venus, & que dans le plaiſir qu'elle ſe faiſoit de procurer aux Etrangers de diſtinction quelque amuſement, elle ſeroit charmée d'être utile à des perſonnes qui lui étoient préſentées par un Seigneur qu'elle eſtimoit autant que le Comte de Wol...

Wol.... Cette Dame nous marqua véritablement beaucoup de regret de ce que nous étions venus un peu tard. Les parties étoient règlées, & il n'y avoit pas d'apparence de nous mettre tous quatre à une même table. Elle offrit ſon jeu à chacun de nous en particulier; elle voulut même envoyer chercher quelques Dames pour nous faire une partie. Enfin elle nous fit toutes les politeſſes imaginables, & nous eumes beaucoup de peine à l'engager à garder ſes cartes, & à continuer ſon jeu. Avec des manières auſſi polies, il n'eſt pas étonnant que chacun s'empreſſe d'aller chez elle. Auſſi ſon Hôtel eſt comme une petite Cour, pendant la Saiſon. Tous les Etrangers ſe font un devoir de s'y rendre, & l'on peut dire avec vérité, qu'elle fait les honneurs de la Ville, & qu'elle les fait bien. Sa maiſon fait la reſſource de tous ceux qui viennent à Aix. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que tous les Etrangers euſſent la délicateſſe de Don Nugnez, pour s'y faire annoncer par quelque perſonne connue; on ſeroit moins expoſé à s'y voir confondu avec des Avanturiers, qui s'y ſont plus d'une fois introduits à ſon inſu, ſous le nom & l'apparence d'honnêtes-gens.

Nous n'eumes pourtant pas lieu de faire cette réflexion la prémière fois; tous ceux que nous y vimes, étoient gens de qua-

qualité & connus pour tels. Comme nous n'y étions proprement qu'en visite, nous ne primes d'intèrêt au Jeu qu'autant qu'il en faloit pour connoitre les Joueurs. Nous parcourumes toutes les tables, pour saluer les Dames & tâcher de faire quelques connoissances. J'apperçus notre Baronne muette, qui jouoit avec son cher Mr. d'Art.... Elle me salua avec un petit air de distraction, qui lui fit presque oublier qu'elle étoit muette; & me dit deux ou trois mots si bien articulés, que je ne pus m'empêcher de lui faire compliment sur sa guérison prochaine. Elle s'en défendit pourtant, & par signes, & avec son jargon ordinaire. Mr. d'Art.... me dit en effet, que la Baronne n'étoit pas guérie, mais que l'on commençoit à espèrer que l'usage de la parole lui reviendroit, parce qu'à l'aide des Eaux, & des fomentations qu'elle prenoit tous les jours sur la gorge en forme de *Douche*, sa langue se délioit peu à peu. J'en crus tout ce qu'il voulut; & je passai à une autre table, où j'apperçus une Dame fort éveillée. C'étoit la jolie Marquise de C... qui avoit épousé un vieux Capitaine de vaisseau, Homme très qualifié, mais infirme, estropié, & réduit à marcher avec une jambe de bois. Elle ne l'avoit pris apparemment que pour avoir un titre & un rang à Paris, où elle étoit née d'une famille très opulente, mais obscure. Le

plus

plus brillant de ses titres, c'est que son Père avoit été Fermier-Général, & lui avoit laissé des biens immenses, qui servoient à relever la Maison du vieux Marquis. Il l'envoyoit aux Eaux, pour assurer apparemment la succession, que son âge & ses infirmités rendoient fort incertaine. Le Chevalier fit connoissance avec elle, parce que le Marquis avoit eu un Frère dans l'Ordre de Malthe, qu'il avoit fort bien connu. Cette jeune Dame étoit venue à Aix avec sa Mère, & l'une & l'autre paroissoient extrèmement vives & occupées à plaire. Elles jouoient avec les deux Parisiens qui logeoient chez nous, & la Mère en paroissoit fort charmée. La satisfaction qu'elle en témoignoit, ne nous donna point fort bonne idée de sa conduite, & de son goût. Il en faloit un bien extraordinaire, pour pouvoir s'accommoder de l'importun caquet de ces deux Jeunes-gens, qui quoiqu'également sots, avoient pourtant chacun leur ridicule à part. L'Ainé étoit un vrai Pédant, le Cadet faisoit le Petit-maitre; & tous deux étoient d'une vanité insupportable. On la voyoit peinte dans leurs yeux, & tout étourdis qu'ils étoient, on remarquoit sur leur visage qu'ils étoient fort satisfaits de leurs personnes. Ils jouoient de fort mauvaise grace, & faisoient ensemble plus de bruit que le reste de l'Assemblée.

L'Ai-

L'Ainé qui prétendoit au Bel-esprit, citoit à tous propos des vers d'*Ovide*, d'*Horace* & de *Virgile*, qu'il n'avoit pas encore eu le tems d'oublier depuis qu'il étoit ſorti du Collège. Il en faiſoit une application pitoyable. S'il perdoit, il s'en conſoloit par un *Dictum* de *Sénèque*; s'il gagnoit, c'étoit la même choſe: ſa converſation n'étoit qu'un mêlange mal couſu de Poëtes Latins & François, qu'il aſſembloit ſans raiſon. Il aimoit les mots nouveaux, & ſe ſervoit d'expreſſions précieuſes & inuſitées. Il ſavoit ſon *Boileau* par cœur, & nous lui en entendimes réciter en jouant des Pièces entières, qui charmoient la vieille Dame, à qui il ne diſoit que des douceurs ſavantes. Le Cadet, quoique moins fat, n'étoit pas moins ennuyeux. Il étoit plus éveillé, mais ſa vivacité alloit juſqu'à la bruſquerie: perſuadé de ſon mérite & de ſes graces, il croyoit qu'il étoit du bel-air de bruſquer l'amour auprès des Dames. Sa galanterie conſiſtoit en mille petites pointes, & autant d'équivoques très libres & ſouvent obſcènes, qu'il ſe croyoit permis de débiter. Incivil par ſyſtème & par réflexion, il affectoit une impoliteſſe groſſière. Il ſe donnoit dans ſes diſcours & au jeu l'air d'un homme diſtrait, jouant & parlant à tort & à travers. Il ſavoit s'étendre ſur un fauteuil, croiſer les jambes, manier le curedent, remuer

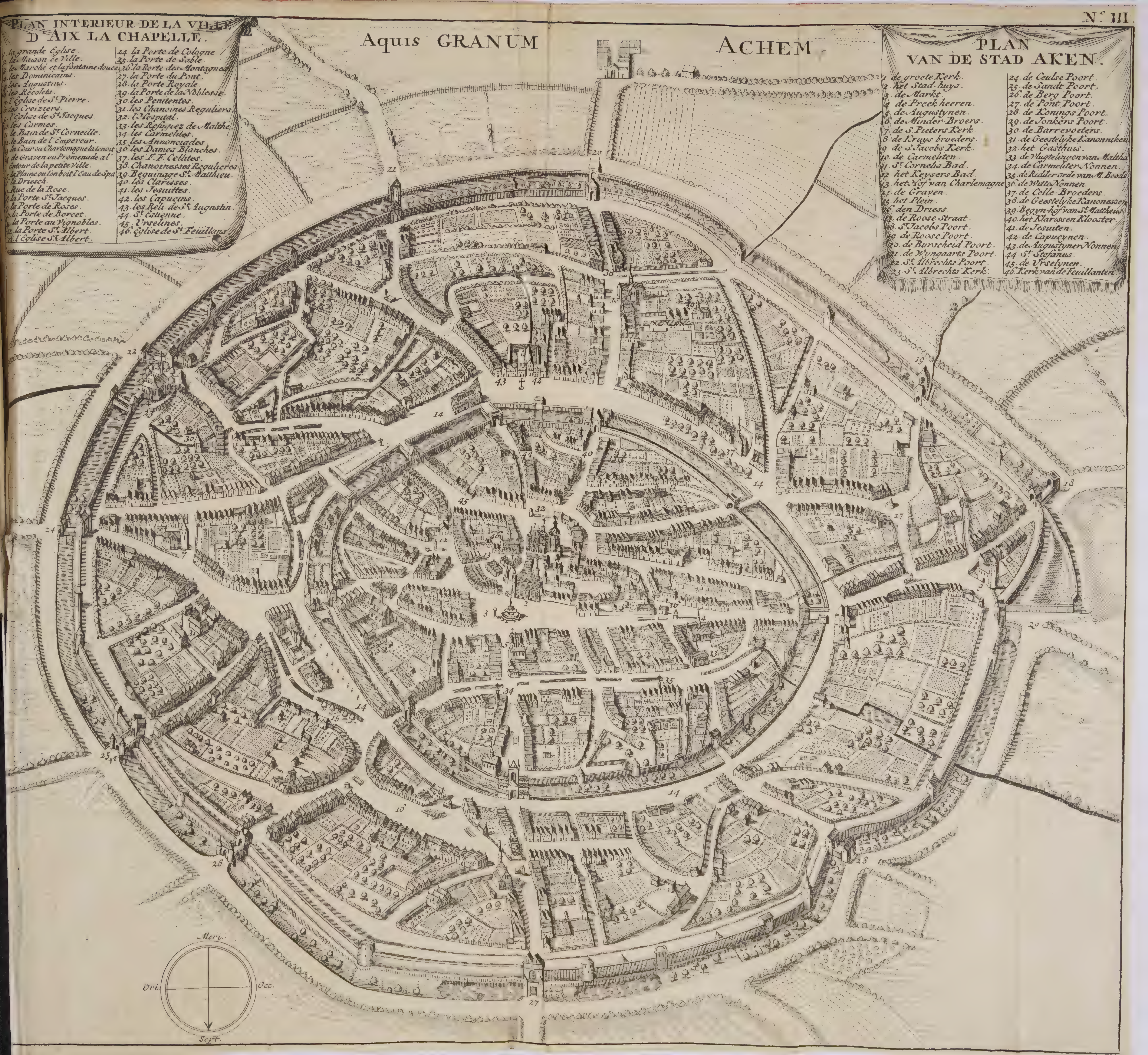
muer la tabatière, careſſer ſa perruque, & orner ſes périodes de quelques juremens, mieux qu'homme du monde. Avec ces belles qualités, il ſe flattoit de mettre à contribution toutes les Belles d'Aix. Il nous parut à la vérité que la petite Marquiſe ne s'en accommodoit que médiocrement; mais comme elle n'étoit pas maitreſſe, elle ſe croyoit obligée ſans doute d'avoir quelque complaiſance pour le frère du Galant de ſa Mère. La vieille Coquette y prenoit beaucoup plus de goût, à ce qui nous ſembla, & nous en vimes aſſez pour croire qu'elle auroit fort ſouhaité qu'ils n'euſſent pas été Frères. Quand le Cadet s'émancipoit un peu trop, elle ſe contentoit de lui dire d'un ton doucereux: *Eh fy donc, Chevalier; taiſez-vous, petit badin*; & elle accompagnoit ces tendres reproches de cent minauderies enfantines, ſouverainement ridicules dans une vieille femme. Ce couple de Frères me fit ſouvenir du portrait qu'*Epictète* fait des Ecoliers de ſon tems. *Un Etudiant*, diſoit ce Philoſophe, *eſt un animal dont tout le monde ſe moque.* Auſſi, après nous être divertis pendant une demi-heure à obſerver ce galant Quadrille, nous paſſames à un coin de la chambre pour examiner les autres Dames. Nous y vimes quelques Allemandes & des Suédoiſes, qui jouoient avec des gens de leur pays: mais comme elles ne parloient

loient que leur Langue naturelle, il nous fut impoſſible de les aborder. Enfin après être reſtés environ une heure chez la Comteſſe, nous en ſortimes pour éviter de lier imprudemment des parties qui n'étoient pas de notre goût.

Notre entretien roula auſſi-tôt ſur les obſervations que nous avions faites: nous nous communiquames nos réflexions ſur les belles Malades que nous avions vues, & nous convinmes que ſi tous ceux qui étoient aux Eaux cette année, n'étoient pas plus infirmes que ceux que nous venions de voir, l'Amour pourroit y faire de plus grands miracles que la Médecine. Cette idée nous mit en belle humeur, & quoique nous ne fuſſions point dans le goût de chercher des avantures, nous nous fimes tous un plaiſir malin de les obſerver, & de nous divertir en Philoſophes, des intrigues des autres. Le Chevalier ſe chargea d'obſerver la Mère de la jeune Marquiſe, je promis d'étudier ma Baronne avec D. Nugnez, & nous chargeames le Comte du ſoin des Allemandes. Nous nous promimes tous quatre de nous faire un récit exact de nos découvertes, & cette comique occupation nous a ſouvent divertis.

Après avoir ainſi règlé nos Départemens, le Chevalier qui aimoit beaucoup la promenade, nous propoſa de faire le tour du rempart, pour reſpirer le bon air

air & connoitre l'étendue de la Ville. Nous n'avions rien de meilleur à faire, la partie nous plut, & nous cherchames la porte la plus prochaine de la Ville, pour en commencer le tour. Il eſt aſſez long, & l'on ne peut le faire qu'en deux heures. Quand on vu la propreté des remparts des Villes de Flandre, ou la netteté de l'enceinte des plus petites Villes de Hollande que les gens du pays appellent *les Cingles*, on ne peut avoir que du dégoût pour ceux d'Aix. Il faut avoir envie de ſe promener, & manquer de promenades, pour choiſir celle-là. Elle eſt même fatiguante, parce que le terrein eſt inégal, & que dans la conſtruction des murailles, l'Art n'a point corrigé la Nature; on a ſcrupuleuſement laiſſé les Tertres & les Eminences qui ſe trouvoient dans ſon enceinte, & quoiqu'on ait relevé conſidèrablement le rempart avec les terres ſorties des foſſés ſecs & profonds qui l'environnent, il y a des endroits où il eſt ſi haut qu'il ſemble qu'on ſoit ſur une petite Montagne. Il eſt vrai que quand l'on y eſt parvenu, on reſpire un air charmant & dégagé des vapeurs ſulphureuſes dont les égoûts des Bains rempliſſent la Ville. On la voit elle-même en ſon entier, on en diſtingue les rues, les principaux édifices & les jardins qui ſont innombrables. De l'autre côté l'on jouit des charmantes vues de la Campagne, qui ſont infini-



N.° III.
Aquis GRANUM
ACHEM
PLAN INTERIEUR DE LA VILLE D'AIX LA CHAPELLE.
1. la grande Eglise.
2. la Maison de Ville.
3. le Marché et la fontaine douce.
4. les Dominicains.
5. les Augustins.
6. les Recolets.
7. l'Eglise de St. Pierre.
8. les Croiziers.
9. l'Eglise de St. Jacques.
10. les Carmes.
11. le Bain de St. Corneille.
12. le Bain de l'Empereur.
13. la Cour ou Charlemagne la tenoit.
14. de Graven ou Promenade a l'Entour de la petite Ville.
15. la Plaine ou l'on boit l'Eau de Spa.
16. le Driesch.
17. Rue de la Rose.
18. la Porte St. Jacques.
19. la Porte de Roses.
20. la Porte de Borcet.
21. la Porte au Vignobles.
22. la Porte St. Albert.
23. l'Eglise St. Albert.
24. la Porte de Cologne.
25. la Porte de Sable.
26. la Porte des Montagnes.
27. la Porte du Pont.
28. la Porte Royale.
29. la Porte de la Noblesse.
30. les Penitentes.
31. les Chanoines Reguliers.
32. l'Hospital.
33. les Refugiez de Malthe.
34. les Carmelites.
35. les Annonciades.
36 les Dames Blanches.
37. les F. F. Cellites.
38. Chanoinesses Regulieres.
39 Beguinage St. Matthieu.
40. les Clarisses.
41. les Jesuittes.
42. les Capucins.
43 les Reli. de St. Augustin.
44. St. Estienne.
45. Vrselines.
46. Eglise de St. Feüillans.
PLAN VAN DE STAD AKEN.
1. de groote Kerk.
2. het Stad-huys.
3. de Markt.
4. de Preek heeren.
5. de Augustynen.
6. de Minder-Broers.
7. de S. Pieters Kerk.
8. de Kruys broeders.
9. de S. Jacobs Kerk.
10. de Carmeliten.
11. St. Cornelis Bad.
12. het Keysers Bad.
13. het Hof van Charlemagne
14. de Graven.
15. het Plein.
16. den Driess.
17. de Roose Straat.
18. St. Jacobs Poort.
19. de Roose Poort.
20. de Burscheid Poort.
21. de Wyngaarts Poort.
22. St. Albrechts Poort.
23. St. Albrechts Kerk.
24. de Ceulse Poort.
25. de Sandt Poort.
26. de Berg Poort.
27. de Pont Poort.
28. de Konings Poort.
29. de Jonkers Poort.
30. de Barrevoeters.
31. de Geestelyke Kanonniken.
32. het Gasthuis.
33. de Vlugtelingen van Maltha.
34. de Carmeliter Nonnen.
35. de Ridder orde van M. Boods.
36. de Witte Nonnen.
37. de Celle-Broeders.
38. de Geestelyke Kanonessen.
39 Begyn-hof van St. Mattheus.
40. het Klarissen Klooster.
41. de Jesuiten.
42. de Capucynen.
43. de Augustyner Nonnen.
44. St. Stefanus.
45. de Vrselynen.
46. Kerk van de Feuillanten.
Meri.
Ori.
Occ.
Sept.

niment variées par les diverſes Collines, es gorges qu'elles forment, & les dif-ērentes cultures du terrein, que l'on y iit mettre à profit ſelon ſes qualités. 'es différens objets nous réjouirent, nalgré le deſagrément de la promenade n elle-même. La hauteur des murailles ous déroboit pourtant en quelques en-iroits ces agrémens extérieurs que nous e pouvions voir qu'à travers les cré-ieaux qui y ſont, ou les crevaſſes qui s'y ont faites par laps de tems. Le Com-e nous fit faire avec lui une petite iritique de la négligence des Habi-ans, qui laiſſent remplir leurs foſſés, lont on a fait des Potagers en quelques ndroits; ſe privant ainſi par avarice, l'un moyen de défenſe en cas d'attaque. a réflexion nous parut d'autant mieux ondée, que ſi ces foſſés étoient rem-plis d'eau, ils arrêteroient les fraudes qui ſe font aux Bureaux pour les droits d'entrée & de ſortie, & épargneroient à la Régence les fraix d'une Garde, qui lui eſt d'autant plus incommode que pour la rendre moins nombreuſe, apparem-ment, elle a fait murer quelques-unes des anciennes portes de la Ville. Nous remarquames en effet, dans le tour que nous en fimes, deux ou trois portes qui ne ſont plus d'aucun uſage: en ſorte que de douze qui y étoient anciennement, il n'y en a plus, ſi je ne me trompe, que huit ou neuf qui ſervent. Don Nu-gnez

gnez voulut au contraire trouver de la politique dans ce qui nous paroissoit négligence. Il nous fit remarquer qu'il étoit de l'intèrêt de la Régence de cette Ville, pour se conserver sa liberté, d'affecter une extème sécurité à l'égard de ses voisins; parce qu'outre que son assiette n'est pas propre à faire des fortifications bien redoutables, c'est qu'elle ne deviendroit pas plutôt une Place forte, qu'au moindre mouvement de guerre elle seroit alternativement la proie des victorieux & la retraite des vaincus. Aussi le Magistrat a-t-il grand soin en ces cas d'embrasser la Neutralité: c'est un privilège qu'il paye souvent bien cher, & la Ville n'oubliera jamais ce qu'il lui en a couté en divers tems pour l'acheter. Le Comte se rendit aux raisons de D. Nugnez; & cette réflexion nous jetta naturellement sur l'Histoire & l'origine de la Ville. Nous rentrames insensiblement dans notre dispute du jour précédent, & nous nous livrames tellement au plaisir de raisonner, que nous étions déja proche de la porte d'où nous étions sortis, sans nous appercevoir du tour que nous avions fait. Nous nous disposions même à rentrer dans la Ville, lors que nous rencontrames deux Bourgeois, dont l'un vint saluer le Chevalier. C'étoit l'Echevin dont il nous avoit tant parlé, & de qui il tenoit tout ce qu'il nous avoit dit des Antiquités d'Aix. Le Chevalier se doutant

tant que nous ſerions bien aiſes de le connoitre, lui propoſa de joindre la compagnie, & il nous l'amena. Tous les Habitans d'Aix en général ſont fort civils envers les Etrangers, qu'ils ménagent extraordinarement; & je ne ſai pourquoi l'Hiſtorien *Guicciardin* s'eſt tant attaché à les décrier dans ſon Article de Liège, ou il les dépeint comme *gens mélancoliques, fort rudes, ſévères & difficiles à accointer.* Il a ſans doute eu quelque animoſité ſecrette; les reproches qu'il leur fait pourroient bien n'être fondés que ſur l'établiſſement de la Religion Proteſtante, qui y a été longtems publique. Il en faloit bien moins à un Italien, penſionaire d'Eſpagne. Quelle qu'ait été ſa raiſon, il faut convenir à la gloire d'Aix, que les Habitans y ſont très obligeans envers les Etrangers. Je les ai trouvés tels, & je me fais un plaiſir de leur rendre cette juſtice par un temoignage public. Les perſonnes de condition y ſont auſſi polies qu'ailleurs, & les Artiſans très courtois. Si leurs Perès ont été tels que Meſſire *Guicciardin* les décrit, il faut avouer que ceux d'aujourd'hui ne leur reſſemblent point ſur cet article, qu'ils nont rien de farouche, & qu'ils ne méritent aucunement ce repoche. Tous aiment les Etrangers: ceux ſur-tout qui ont quelque éducation, les recherchent, s'empreſſent à les amuſer, & ſe font par-là des connoiſſances agréables, & quelquefois utiles. C'étoit le goût particulier de

 cet

cet Echevin, qui nous parut d'ailleurs homme très civil & très obligeant. Quoiqu'il montât au rempart avec ſon Ami pour y faire un tour quand nous le rencontrames, il voulut rentrer avec nous dans la Ville, pour nous accompagner. Nous le preſſâmes de continuer ſa promenade, & nous prolongeames la nôtre dans le deſſein de profiter de ſa compagnie. Le Chevalier lui dit agréablement pour lier la converſation, que nous venions de faire le procès à ſa Ville, que nous avions blâmé le rempart, & les foſſés, & qu'il nous avoit paru qu'on les négligeoit trop : mais que ce Monſieur, en montrant Don Nugnez, avoit pris parti contre nous; & il lui communiqua les conjectures qu'il avoit faites à ce ſujet. Je croi, Meſſieurs, dit l'Echevin, que la négligence a quelque part au mauvais état de nos remparts & de nos foſſés; mais il eſt ſûr auſſi qu'ils nous ſont ſi peu néceſſaires, qu'il y auroit peut-être de l'imprudence à en tenter la réparation. Outre qu'elle jetteroit la Ville dans une dépenſe ruïneuſe, elle allarmeroit nos Voiſins, dont la tranquillité par rapport à nous ne dépend que de notre foibleſſe. C'eſt-là la baſe de notre Liberté, & la maxime inviolable de notre petite République, à qui la Nature même ſemble l'inſpirer. Comme la ſituation de la Ville nous met à la merci de nos Voiſins, nous regardons

nos

nos murs plutôt comme un ornement, ou comme des monumens antiques, que comme une défenſe contre l'Ennemi. Auſſi, en blâmant notre ſécurité, ces Meſſieurs auroient dû remarquer, ajouta-t-il, que l'aſſiette de notre Ville ne peut être fortifiée, à cauſe des Montagnes qui la commandent de toutes parts, & du défaut d'eau ſuffiſante pour remplir nos foſſés. Quand même on y ajouteroit quelques fortifications extérieures, telles que le terrein le pourroit permettre, & qu'on la rempliroit de troupes, elle ne pourroit longtems ſoutenir le moindre Siège. C'eſt par ces raiſons, fondées ſur une funeſte expérience, que le Magiſtrat d'Aix cherche toujours avec tant de ſoin la Neutralité en tems de guerre, comme Don Nugnez l'a remarqué. Notre principale richeſſe conſiſtant dans les tréſors que la Nature nous a confiés pour les diſpenſer aux Etrangers, ce commerce ne peut ſubſiſter que par la Paix ou par la Neutralité. La Guerre nous eſt toujours fatale. Croiriez-vous, nous dit-il, que notre Ville fut obligée en 1689, de payer à la France pour contribution annuelle 24000 Rixdalers d'Allemagne, & près de 15000 pour notre contigent à l'Empereur & à l'Empire, ce qui nous a obligé à des emprunts conſidèrables à cinq pour cent? Auſſi en l'année 1702, la Régence de notre Ville aiant obtenu par précaution la Neutralité de l'Empereur, employa

toutes les souplesses imaginables auprès de Mrs. les Etats Généraux, pour en obtenir autant de la part des Hauts-Alliés. Elle députa vers eux Mr. *Lypman* Syndic de la Ville, pour ménager cette faveur. Ses Instructions portoient expressément, qu'il insisteroit sur le mauvais état de nos murs, de nos remparts, & de nos fossés; sur l'impossibilité de fortifier la Ville par aucuns ouvrages extérieurs, & sur l'énorme quantité de Troupes que les Alliés devroient y jetter pour la mettre en état de soutenir la moindre attaque. Il devoit encore représenter, que notre Ville subsistant en partie de la dépense qu'y font les Etrangers que nos Bains & nos Eaux attirent, ce seroit l'exposer à une ruïne certaine, que de lui refuser la Neutralité qu'elle demandoit, parce que peu de personnes oseroient s'exposer à y venir: que d'ailleurs, l'effet de ses Bains étant très efficace pour la guérison des maladies & des plaies, ce seroit ôter aux Officiers blessés un moyen de se rétablir des restes de leurs blessures. Quelque puissantes que fussent ces raisons, Mrs. les Hollandois laissèrent pourtant languir longtems notre Député sans répondre à son Mémoire; parce qu'ils vouloient consulter l'Angleterre. Mais cette Cour aiant répondu favorablement, la négociation s'acheva avec succès. Vous voyez, Messieurs, continua-t-il, que le mauvais état de nos murs fait notre sureté, & que

& que loin de faire myſtère de la foibleſſe de notre Ville, notre Député en fit parade en Hollande. Il me ſemble, dit D. Nugnez, que pourvu que vous ſoyez fidèles à garder la Neutralité, les Puiſſances voiſines ne devroient jamais vous la refuſer. Il y a même de l'humanité à protèger votre Ville, à cauſe des avantages que vos Bains procurent aux infirmes; & je m'étonne que tous les Princes ne ſe ſoient pas encore accordés à regarder comme neutres *de droit* & abſolument libres, tous les Lieux où la Nature a placé des Eaux ou des Bains utiles à la Santé. Plût à Dieu, Meſſieurs, reprit l'Echevin, que votre ſentiment fût univerſel, & qu'il eût été ſuivi dans les ſiècles précédens! Aix-la-Chapelle ſeroit aujourd'hui tout autre choſe, & fût devenue, ſelon les deſirs de Charlemagne, une des plus riches, des plus magnifiques, & des plus floriſſantes Villes qui ſoient peut-être en Europe. Sa conſervation même, après les deſaſtres qu'elle a ſubis, eſt un vrai miracle; & rien ne prouve mieux ce qu'elle pourroit être, que ce qu'elle eſt encore. Il eſt peu de Villes aujourd'hui, qui aient éprouvé des ruïnes & des calamités auſſi fréquentes que la nôtre. L'Echevin entama auſſi-tôt l'hiſtoire de ſa Ville, & débuta par la fable de *Grannus*, qui à titre de préjugé national, eſt *indélébile* parmi les Habitans d'Aix. Nous

ne voulumes pas lui contester ce vieux conte, & nous lui laissames le plaisir de le raconter encore, pour avoir celui d'apprendre des traits, qui, quoique moins anciens, sont souvent peu connus hors du pays, parce qu'ils n'intèressent pas les autres. Ces faits locaux sont de vraies Anecdotes, sur-tout quand on les tient d'un Magistrat du Lieu même.

Aix-la-Chapelle, dit-il historiquement, étoit à peine sortie de dessous la terre par les soins de *Grannus* son prémier Fondateur, qu'elle fut prête à rentrer dans le néant dont elle ne faisoit que de sortir. Dans ces tems où les Villes ne se bâtissoient pas avec autant de promtitude & de facilité qu'à présent, il avoit falu deux ou trois siècles à la nôtre pour se former : & lorsqu'elle commençoit à s'agrandir, elle se vit renversée par les Gots & les Huns vers l'an 450, au tems du fameux Attila, qui saccagea en même tems Metz, Trèves, Tongres, Arras, &c.

Son rétablissement par Charlemagne ne fut pas de plus longue durée. En moins d'un siècle elle fut dépouillée de la magnificence dont il l'avoit ornée. Elle vit réduire en cendres son Palais & ses Bains; & la Maison Impériale où ce Prince avoit tenu sa Cour, fut entièrement brulée avec la Ville, dans l'irruption qu'y firent

firent les troupes de Sigefroi Roi des Normans, vers l'an 880.

Ses Habitans, attentifs à réparer ses ruïnes, firent tous leurs efforts pour les relever ; mais deux cens ans après, ils eurent l'affliction de la voir encore s'ensévelir sous les flâmes, en l'année 1146. Quantité de Citoyens y périrent, & notre malheureuse Ville seroit restée sous ses cendres, si les bienfaits des Empereurs par respect pour la mémoire de Charlemagne, n'avoient aidé ce qui restoit d'Habitans, à la rebâtir. Les privilèges qu'ils accordèrent à ceux qui venoient s'y établir, y attirèrent quantité d'Etrangers ; ensorte que mettant, pour ainsi dire, ses malheurs à profit, elle redevint en peu d'années beaucoup plus grande & plus peuplée qu'elle n'avoit encore été. Ses progrès engagèrent l'Empereur *Frédéric I.* à la faire enclorre de murailles vers l'an 1172, & à l'environner de ces fossés que vous venez de blâmer. . . . C'est à dire, Monsieur, reprit le Comte, que votre Ville doit à *Frédéric Barberousse* l'état où nous la voyons aujourd'hui ? Il s'en faut bien, reprit l'Echevin : elle devoit éprouver bien d'autres calamités. Cinquante ans après, le feu la ruïna encore la nuit du 12 au 13 d'Août de l'an 1224. Cet incendie ravagea toute la Ville, & renversa de nouveau les Eglises & le Palais. Plusieurs Citoyens & quantité de Pélerins

y perdirent la vie dans les flâmes. Elle commençoit à peine à respirer, qu'un cinquième incendie arrivé douze ans après, c'est à dire en 1236, consuma encore le toit de l'Eglise principale, les Bans de l'Empereur & les maisons voisines, & remit la Ville à deux doigts de sa perte.

Tant de desastres, poursuivit l'Echevin, ne découragèrent pourtant pas nos Ancêtres; ils se roidirent contre l'opiniâtreté de leurs malheurs; ils relevèrent les Edifices ruïnés, en bâtirent de nouveaux & de magnifiques dans le goût de ce tems-là; ils se fortifièrent même au point de pouvoir dix ans après soutenir un Siège contre *Henri de Gueldres*, Evêque de Liège. Notre bonne Ville, fidèle à *Frédéric II.* son légitime Empereur, que le Pape avoit injustement déposé, ne vouloit pas reconnoitre *Guillaume* Comte de *Hollande*, qui s'étoit fait élire en sa place; & ce ne fut qu'après s'être vue réduite aux dernières extrémités par un Siège de six mois, qu'elle ouvrit ses portes aux Troupes de l'Evêque de Liège qui étoit dans son parti. Elle eut pourtant la douleur d'y voir couronner l'Usurpateur le 1. de Novembre 1248, par le Cardinal *Hugo*. Ce n'est pas l'unique fois qu'elle a pris les armes pour sa défense; elle en a éprouvé le triste sort, & tant que les troubles de la Religion ont duré, elle a toujours été

été le jouet du plus fort. Elle s'eſt vue alternativement Luthérienne, Calviniſte, & Catholique ; & ces changemens ne ſe faiſoient que les armes à la main. Ce n'eſt enfin que depuis 1614, qu'elle eſt redevenue Catholique, par le changement que le Marquis *Spinola* fit dans la Régence, en excluant pour jamais les Proteſtans de la Magiſtrature.

Elle ne jouït pas longtems des fruits de cette Paix domeſtique : un ſixième incendie, mais plus terrible que tous les précédens, vint lui en ravir les avantages, le 2 de Mai de l'an 1656. Le feu commença à neuf heures du matin dans la rue *S. Jaques* ; & avant le ſoir, à l'aide d'un vent de Sud, il avoit conſumé déja plus de la moitié de la VIlle. Le vent aiant tout d'un coup tourné au Nord vers les dix heures du ſoir, porta la flâme ſur la partie oppoſée ; elle ne reſpecta ni la Maiſon de Ville, ni les Egliſes, ni les Couvents, quoique bâtis de pierre. Toute la Ville intérieure fut brulée, avec la grande Egliſe & les Bains. Le feu, qui dura vingt-quatre heures, ſe porta auſſi dans la nouvelle Enceinte, & conſuma presque toute la Ville ; enſorte qu'il y eut plus de trois mille maiſons brulées, ſans compter une vingtaine d'Egliſes & de Couvents. L'incendie fut ſi général, que le Magiſtrat ne put trouver dans toute l'étendue de la Ville une place pour s'aſſembler. Le feu

 avoit

avoit été ſi violent, qu'il ne laiſſa pas une muraille ſur pied, & qu'il calcina toutes les pierres. Les Habitans eurent peine à ſe ſauver, pluſieurs y périrent, très peu de perſonnes purent mettre leurs effets à couvert, ils perdirent toutes leurs proviſions; & ſans les ſecours charitables des Villes voiſines, les Habitans, échapés à la fureur des flâmes, auroient encore éprouvé les rigueurs de la famine. Mais dès qu'on y eut appris ce malheur, la Ville de Maſtricht fit partir quantité de chariots chargés de pain, de vin, & de fromages; & celle de Cologne nous envoya en préſent deux ou trois cens muids de blé. Notre malheur fut d'autant plus affligeant, qu'il intèreſſa quantité d'Etrangers qui avoient chez nous leurs correſpondances. Notre ruïne entraina celle de pluſieurs Négocians d'Amſterdam, qui avoient quantité d'effets en dépôt dans notre Ville pour les faire paſſer en France, en Eſpagne, & en d'autres pays. Enfin le nombre & le prix des richeſſes qui périrent en cette occaſion, ſont incroyables.

Je vous avoue, dit le Chevalier, qu'une choſe qui ne me le paroit pas moins, c'eſt que votre Ville ſubſiſte encore après tant de deſaſtres, & qu'elle ait pu relever tant de fois ſes ruïnes, ſans épuiſer ſes reſſources. Il faut qu'elle en ait de bien puiſſantes; & je comprens à préſent ce que vous diſiez tantôt de l'état

l'état où votre Ville devroit être, si elle avoit été plus heureuse. La Providence, ajouta Don Nugnez, a bien fait toutes choses : en exposant cette Ville à des incendies si fréquens, elle lui a donné dans ses Bains & ses Eaux salutaires d'inépuisables ressources. La Fontaine d'eau chaude qui est ici, est une Mine d'or pour les Habitans d'Aix, dont les deux principales Parties du Monde sont tributaires ; car on a vu plus d'une fois ici, à ce que l'on m'a assuré, des Asiatiques, & même des Américains. Ainsi, quoique le Territoire d'Aix soit petit & resserré, on peut dire que toute l'Europe au moins est de son domaine, sans en excepter les Rois, qui sont, comme les autres hommes, sujets aux infirmités qui ne peuvent être guéries que par l'usage des Eaux d'Aix. Cela est vrai, repliqua l'Echevin, & nous ne pourrions méconnoitre sans ingratitude ce que nous devons à nos Sources bouillantes : mais nos Mines de Fer, de Cuivre, de Plomb, & de Souphre, soutiennent aussi notre Commerce ; sans compter les sommes immenses que les Reliques qui sont dans la grande Eglise, y ont autrefois attirées de la part des Pélerins. D'ailleurs, le Congrès qui se tint ici pour la fameuse Paix de 1668 entre la France & l'Espagne, répandit beaucoup d'argent dans cette Ville, & ne contribua pas peu à aider les Habitans à se remettre d'une partie

des pertes que le dernier incendie leur avoit causées.

J'en suis persuadé, dit le Comte; mais ces incendies si fréquens dont vous venez de nous faire le récit, me feroient presque douter si ces Fontaines chaudes qui font votre richesse, n'entrent pas pour quelque chose dans la cause de ces malheurs si souvent réitérés? J'aurois du penchant à croire que les vapeurs sulphureuses qu'elles exhalent continuellement, & que les Fleurs de Souphre qu'elles produisent tous les jours avec tant d'abondance, ont un peu contribué à ces incendies si fréquens & si violens. Il est aisé de s'imaginer que toutes vos maisons, celles sur-tout qui sont voisines des Bains, étant impregnées de ces esprits sulphureux, doivent être extrèmement combustibles. Il n'est pas même fort difficile à comprendre que ces vapeurs puissent s'enflâmer d'elles-mêmes, à la façon des Météores qui s'allument dans l'air pendant les nuits d'Eté. Les feux continuels de la campagne de *Solfaterra* près de Pouzzol, ajouta le Chevalier, pourroient encore favoriser cette conjecture ... Je vous avouerai, Messieurs, reprit l'Echevin, que le dernier incendie a fait naitre cette idée à bien des gens. On crut même alors, à ce que j'ai ouï dire à plusieurs personnes de ce tems-là qui vivent encore, que ce malheur avoit été causé par la trop gran-

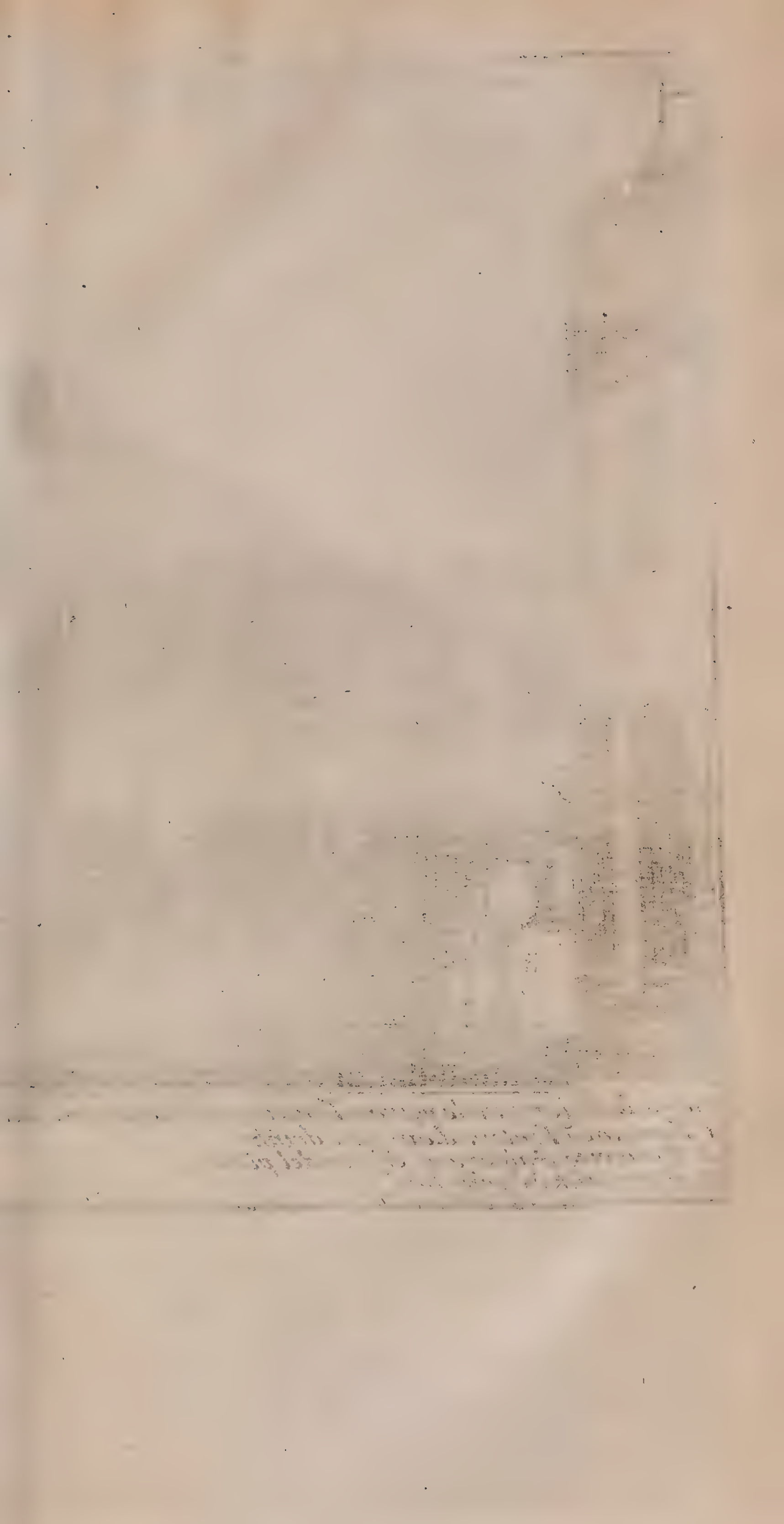
grande complaiſance du Magiſtrat, qui laiſſoit découvrir trop fréquemment le Puits d'eau bouillante, pour ſatisfaire la curioſité des Etrangers de marque qui le deſiroient. Cependant Mr. *Blondel*, le plus habile Médecin que nous ayons jamais eu, & celui de tous qui a plus étudié & mieux connu la nature de nos Eaux, s'eſt déclaré contre cette idée, qu'il traite de préjugé vulgaire. Il prétend même prouver que la choſe eſt impoſſible, & par la nature de la chaleur de ces Fontaines, & parce que le Puits du Bain de l'Empereur, qui eſt le ſeul qui ſoit ſi abondant en Souphre, eſt toujours exactement fermé, & que quelque quantité de Souphre qu'il produiſe, elle n'eſt pas ſuffiſante pour embraſer une Ville. Il faut pourtant, reprit le Comte, que ces fréquens incendies aient quelque cauſe particulière, fondée ſur la Nature même; ou bien il faudroit dire qu'il eſt de la deſtinée des Lieux les plus célèbres par leurs Bains chauds, de périr par les flâmes. Le malheur arrivé depuis peu à *Bourbonne*, où tout fut presque conſumé, en eſt une preuve. Les fameux Bains de *Pfeffers* en Suiſſe ont auſſi éprouvé le même ſort par deux fois; & qui ſauroit l'hiſtoire particulière des autres Bains, pourroit peut-être nous en donner encore d'autres exemples . . . Don Nugnez, qui avoit été très gai jusques-là, parut s'ennuyer de

cette converſation. Il ſoupira amèrement; & quelques jours après, nous comprimes combien le ſouvenir des Bains de *Bourbonne* lui étoit douloureux. Pour nous, cet entretien nous amuſa ſi agréablement, que perſonne ne penſoit à l'heure du ſouper, & nous aurions peut-être fait une ſeconde fois le tour du rempart, ſi le Chevalier ne nous eût preſſé de rentrer dans la Ville, parce qu'il devoit le lendemain aller au Bain. Nous remerciames tous Mr. l'Echevin de ſa complaiſance, & de ſes curieuſes réponſes. Il nous invita à le venir voir, en nous aſſurant qu'il ſeroit charmé de contribuer à nos plaiſirs pendant la Saiſon, ſi nous l'en croyions capable. En rentrant ſur la Place où nous nous ſéparames, nous apprimes que l'on danſoit dans une maiſon près la Fontaine: mais nous étions tous ſi fatigués, que nous primes le parti d'aller à nos Auberges. Le ſouper étoit déja fort avancé dans la nôtre; & dans la crainte de terminer une journée ſi amuſante par le ſpectacle ennuyeux de la compagnie ordinaire, je propoſai à Don Nugnez de prendre dans ma chambre un petit ſouper Eſpagnol. Il l'accepta; nous fimes apporter des Ecreviſſes, du vin, & des biſcuits de Spa, pour faire ce qu'on appelle en ce pays-là une *mouillette*. Ces biſcuits, qui ſont fort ſecs & fort chargés d'Anis, ſont comme des tranches de pain ſucré fort min-

minces: on les rompt ſur l'aſſiette; & après les avoir laiſſé quelque tems tremper dans du vin mêlé d'eau, on les mange en manière de ſoupe. Les Médecins d'Aix les conſeillent beaucoup, & prétendent que dans l'uſage des Eaux on ne peut rien prendre le ſoir de plus ſain ni de plus léger. Ils diſent que cet aliment fortifie l'eſtomac ſans le charger, & ils aſſurent que la digeſtion en étant plutôt faite, rend le lendemain l'uſage des Bains ou des Eaux plus ſalutaire. Don Nugnez, accoutumé à la ſobriété de ſon pays, trouva ce mets admirable, & ne voulut toucher à rien autre choſe. Il me fit beaucoup de remercimens de l'entrée que je lui avois procurée chez Mad. de Golſtein, & de la connoiſſance que je lui avois fait faire avec le Comte de Wol . . . & le Chevalier de M . . . Il me marqua une eſtime & une inclination ſi particulière pour le Comte, que j'admirai en moi-même la force de la ſympathie qui ſe trouve presque toujours entre les malheureux de la même eſpèce. Comme je m'en apperçus, je lui dis malicieuſement, que le Comte méritoit ces ſentimens, ne fût-ce qu'à cauſe de ſes infortunes; que j'avois été extrèmement touché d'une Hiſtoire qu'il nous avoit racontée; & que le récit des malheurs dont les ſuites l'amenoient à Aix, nous avoit tous fort émus. Je lui en dis auſſi-tôt les principaux traits,

&

& dès que je fus au dernier période de l'Hiſtoire, je vis Don Nugnez s'attendrir & fondre en larmes. Monſieur, me dit-il, ces malheurs ſont accablans, je vous l'avoue; mais s'ils ont été capables de vous toucher, je croi que vous verſerez des pleurs au récit des miens. Il alloit en entamer l'Hiſtoire; mais je le priai de la différer, parce qu'il étoit déja tard, & que j'étois ſûr que s'il vouloit bien la raconter devant le Comte & le Chevalier, il auroit la conſolation de les voir s'attendrir avec lui, d'autant que ce petit commerce d'Avantures perſonelles nous lieront davantage les uns avec les autres. Nous nous quittames, après être convenus de nous revoir le lendemain à la Fontaine. La promenade que nous avions faite m'aiant un peu fatigué, je reſtai au lit aſſez tard, & le ſommeil me fit oublier la parole que j'avois donnée la veille à D. Nugnez d'être levé à ſix heures. Comme il vit qu'il ne faiſoit pas jour chez moi lorsqu'il ſortit, il ne voulut pas interrompre mon repos. Cependant il trouva tant de Dames & de beau monde à la Fontaine, qu'il crut me faire plaiſir de m'en faire avertir, pour prendre part à ce ſpectacle. Il m'en fit en effet, & je m'y rendis un moment après. Ma Toilette ne m'occupa point longtems; il eſt même du bel-air à Aix de paroitre le matin en négligé & ſans épée. Les Dames, com-





Vue de la Fontaine chaude et de la Place d'Aix la chapelle.
1. *Fontaine ou l'on va boire.*
2. *Galleries ou l'on se promene.*
3. *Bain des Seigneurs.*

Gezigt van de warme Fontein en Plaats van Aken.
1. *De Fontein daar men drinkt.*
2. *De Galderyen of wandel plaatsen.*
3. *Het Heeren Bad.*

comme les Cavaliers, s'étudient à l'envi l'un de l'autre à imaginer des deshabillés galans. La foule des Buveurs étoit ſi grande, que j'eus peine à approcher de la Fontaine. Je ne pus démêler d'abord D. Nugnez, que je cherchai longtems dans la troupe ſans l'appercevoir. J'oubliai même que je le cherchois, tant j'étois étonné de la multitude d'objets nouveaux pour moi, & de viſages inconnus. Je voyois des Dames dont les yeux me frappoient; des Cavaliers vifs & de bonne mine; des Beautés mourantes, dont la pâleur inſpiroit la tendreſſe; des Vieilles, dont les rides & le deshabillé grotesque formoient un ridicule parfait. La langueur de l'une, les grimaces de l'autre, l'attitude de celle-ci, l'étourderie de celui-là, ſaiſiſſoient coup ſur coup mon imagination, ſans me laiſſer le tems de la fixer. A ces caractères ſinguliers ſe joignoit un mêlange confus de Prêtres gaillards, de Moines impotens, d'Abbés Petits-maitres, de Religieuſes à pâles couleurs, de jeunes Plumets, de Griſettes, de Bourgeoiſes, & d'Officiers eſtropiés, dont la figure & la démarche faiſoient un comique effet. L'étrange variété d'habits monaſtiques de toutes formes & de toutes couleurs, & la bigarrure des ajuſtemens divers de tant de femmes de tout âge, de tout pays, & de toute condition, rendoient ce ſpectacle plus bizarre. Les Dames,

mes, eſclaves pour la plupart des parures de leur Nation, font gloire d'en ſuivre rigoureuſement les modes dans les pays étrangers, dans l'eſpoir apparemment de ſe faire imiter, ou du moins remarquer. Auſſi on reconnoiſſoit les Angloiſes à leurs Mantelets rouges, & à leurs petits Chapeaux noirs & pointus; les Françoiſes, à leurs *Bagnolettes*; les Suédoiſes à leurs *Mantes* fourrées; & les Flamandes à leurs grandes Cappes. L'habillement des hommes n'étoit pas moins burlesque: j'en voyois en longues robes de chambre, qui ſe trainoient à peine ſur des bequilles, ou qui s'appuyoient ſur de groſſes cannes: d'autres qui ſe promenoient en petites robes de ſoye à la Polonoiſe; nombre d'Allemands en habits de chaſſe, très galonnés; & quantité d'Officiers Pruſſiens qu'on reconnoiſſoit à leurs petits Surtouts verts & étroits. Rien n'étoit uniforme: le mêlange des phyſionomies répondoit parfaitement à la diverſité d'habits. J'apperçus a la vérité d'aimables perſonnes, & de jolis petits viſages; mais je voyois à leurs côtés un plus grand nombre de figures pâles, de faces boutonnées, de joues ridées, de jambes enflées; & par un contraſte particulier, les minois les plus enjoués ſe trouvoient pêle-mêle avec des paralytiques, des hydropiques & des mélancoliques. On eût dit enfin que tous les âges, toutes les Nations, toutes

tes les modes, & toutes les infirmités avoient envoyé leurs Députés à la Fontaine, pour y former l'assemblage le plus bizarre que l'on puisse imaginer. Jamais sûrement le fameux *Callot*, de grotesque mémoire, n'inventa rien de pareil.

Le mouvement continuel qui agitoit cette multitude d'Infirmes, rendoit encore le spectacle plus frappant. L'un alloit, l'autre revenoit, quelques-uns couroient, tous paroissoient occupés ; & cette tumultueuse agitation ne ressembloit pas mal à la description que *Boileau* fait des *Embarras de Paris*. Carosses, chevaux, chaises-à-porteurs, rien n'y manquoit ; & d'un coup d'œil j'y vis plus de visages & d'ajustemens singuliers, que le *Pont-neuf* n'en peut fournir en une matinée à Paris. Ceux qui ont vu les *Bourses* d'Amsterdam & des autres Villes de Commerce à l'heure que les Marchands s'y assemblent, peuvent seuls imaginer le murmure barbare qui s'y faisoit entendre par le mêlange des diverses Langues. Quoique l'Allemande soit celle que l'on parle à Aix, on s'y sert ordinairement de la Françoise, comme d'une Langue commune à tout le monde, & l'on n'en parle point d'autre dans les Assemblées & les Visites. Mais à la Fontaine, où chacun suit son goût sans se gêner, les gens de même pays qui s'y rencontrent, y reprennent le langage de leur Nation pour y causer plus

plus librement; & de-là se forme un assemblage confus de voix, d'idiomes, & d'accens, que le son des instrumens qui sont ordinairement à la Fontaine, rend encore plus inintelligible.

Ce spectacle occupant tout à la fois mes yeux & mes oreilles, m'avoit empêché d'appercevoir le Comte de Wol... qui donnoit le bras à deux Dames Allemandes, qui rioient avec lui de mon air étonné. Je le vis, & me contentai de le saluer de loin, sans l'aborder, dans l'idée où j'étois que ces Dames étoient les Suédoises que j'avois vues la veille à l'Assemblée, & que nous lui avions données à observer. J'allai droit à Don Nugnez, que j'apperçus enfin sous la Gallerie: il y étoit seul, & j'y restai quelque tems à considèrer avec lui le manège des Buveurs, & les grimaces que l'odeur & le goût de cette Eau chaude font faire à ceux qui commencent à en boire. Le dégoût que la plupart marquoient en la prenant, ne m'invita pas à me mettre sur les rangs. D. Nugnez m'en pressa cependant si fort, qu'après m'en être défendu quelque tems, j'allai rendre mes devoirs à la Fontaine. Il en fit les honneurs & m'en présenta un verre tout fumant, dont l'odeur, la couleur, & le goût me causèrent une égale répugnance. Cette Eau paroit blanchâtre, comme si l'on y avoit délayé du savon; elle a une certaine odeur fade

de de leſſive & de ſouphre, que l'on prendroit pour une odeur d'œufs pourris. Elle a tout à la fois quelque choſe d'onctueux & de ſalé ſur la langue, & tout cela joint au degré de chaleur auquel on la prend, eſt capable de rebuter le palais le moins délicat. Je vuidai mon gobelet, mais ce fut avec toutes les nauſées que cauſent ordinairement les médecines les plus dégoûtantes; tandis que D. Nugnez qui y étoit déja accoutumé, ſe divertiſſoit de mes répugnances. Eſt-il poſſible, lui dis-je, qu'on puiſſe ſe faire un régal, ou une habitude, de cette potion, & que l'on puiſſe en boire des douzaines de gobelets? Il faut être à mon avis ou bien malade, ou bien amoureux, pour pouvoir ſe ſoumettre à ce régime. Je gagerois pourtant, ajoutai-je, que dans cette foule de Buveurs il y a nombre de jolies perſonnes qui n'ont que le cœur malade, & qui feignent des maux imaginaires, pour venir à l'ombre de cette Fontaine entretenir leurs Galands avec plus de liberté. L'amour doit avoir un étrange empire ſur nos cœurs, pour obliger des Amans à cette épreuve! D. Nugnez, après m'avoir un peu raillé ſur ma délicateſſe, m'aſſura que le palais s'accoutume bientôt à ce goût, & que comme j'avois éprouvé déja que j'étois devenu moins ſenſible aux vapeurs de ces Eaux, que lorſque j'étois entré dans la Ville, j'aurois

rois la même facilité à m'accoutumer à leur goût desagréable, si j'étois condamné à les prendre. En effet, il n'y a que les prémiers verres qui coûtent. Ces Eaux, malgré ce qu'elles ont de rebutant, ont un certain charme secret qui *rappelle le buveur*; & soit attrait de leur part, soit honte de paroitre à la Fontaine moins courageux que les autres, on se sent envie de redoubler, malgré le combat de l'imagination, & le souvenir des prémières nausées.

L'effet promt & incommode qu'elles produisent aiant un peu éclairci la foule, en obligeant une partie des Buveurs à la retraite, nous nous promenames sur la Place qui est assez grande, mais plus longue que large. Les maisons qui l'entourent, étant toutes très bien bâties, la rendent fort agréable. Celle sur-tout qu'on appelle le *Heeren Badt*, ou le *Bain des Seigneurs*, & qui est à l'un des bouts, est magnifique, & fait le plus bel ornement de cette Place. Ce n'étoit anciennement, à ce qu'on nous a dit, qu'une seule & même maison fort antique, connue sous le nom de *Bains de S. Corneille.* Quoiqu'elle ne paroisse encore aujourd'hui qu'une même maison, elle est divisée en deux, dont l'une retient l'ancien nom de *Cornelis-Badt*, ou *Bains de S. Corneille*, & l'autre prend celui de *Karels-Badt*, ou *Bains de Charlemagne.* Du même côté

&

& ſous une gallerie eſt celui qu'on nomme *Rooſen-Badt*, ou *Bain de la Roſe*, qui eſt auſſi fort propre; & au-deſſous de celui-ci eſt le *Comphuys-Badt*, ou *Bain des Pauvres*. De l'autre côté, & vis-à-vis du Bain de *S. Corneille*, eſt la fameuſe Fontaine chaude où l'on va boire tous les matins. C'eſt un petit Edifice quarré, bâti à l'Italienne, avec une terraſſe ou platte-forme au-deſſus, entourée d'un petite gallerie poſée ſur quatre colonnes, dont le couronnement avance aſſez en dehors pour mettre les Buveurs à l'abri de la pluye, dans le tems qu'ils en approchent pour boire. Ce bâtiment a quatre faces, & l'eau tombe de chaque côté par autant de tuyaux en de larges coquilles, qui s'écoulent dans un égoût pratiqué ſous terre. Il y a quelques degrés, pour laiſſer à toutes ſortes de perſonnes la facilité d'y puiſer, ou pour mieux dire, de mettre leurs verres à l'embouchure du tuyau, afin que l'eau ſoit moins évaporée que ſi elle tomboit de plus haut. L'eſpace en eſt aſſez grand pour pouvoir s'y ranger trois ou quatre perſonnes à chacun des côtés, en ſorte qu'environ douze ou quinze y pourroient boire à la fois. Ce n'eſt pourtant que depuis quelques années, à ce que l'on nous dit, que l'on a réparé ce petit Edifice. Il y avoit autrefois deux Fontaines ſur cette Place, vis-à-vis l'une de l'autre,

où

où l'on alloit boire indifféremment. On a détruit celle qui étoit devant le *Comp-buys Badt*, & de ses débris on a orné celle qui subsiste maintenant. Celle-ci n'est bâtie sur aucune Source particulière ; mais elle tire son eau d'une des Sources du Bain de *S. Corneille*, au moyen d'une pompe que l'on fait jouer tous les matins pour la renouveller. Au reste, si la Place a perdu quelque chose de sa symmétrie dans la destruction de l'ancienne Fontaine, les Etrangers Protestans ont dequoi s'en consoler, parce qu'il y avoit au-dessus une Image de la Vierge à qui l'on avoit accordé un cérémonial fort incommode pour eux. Cette Etiquette religieuse avoit causé plus d'une fois des contestations fort âpres entre ses Dévots indiscrets, & ceux qui vouloient s'exemter des petites cérémonies que les Moines avoient inventées. La nouvelle Fontaine est beaucoup plus simple & plus commode; elle est au bout d'une longue Gallerie, composée d'une douzaine d'arches soutenues par autant de colonnes, qui faisant face à l'autre Gallerie qui est vis-à-vis, donne à cette Place un air antique & Romain, qui inspire je ne sai quelle vénération. Ces Galleries sont d'une grande ressource pour les Buveurs, à qui l'exercice est nécessaire ; ils peuvent s'y promener commodément dans l'intervalle des verres qu'ils boivent, quand

quand la pluye ou la chaleur les empêche d'aller ſur l'Eſplanade, ou Quarré d'arbres, qui joint la Gallerie du côté de la Fontaine. Graces à l'attention du Magiſtrat, les Etrangers y trouvent dans une honnête ſimplicité toutes les commodités néceſſaires pour prendre les Eaux avec ſuccès & avec agrément. La Ville régale même quelquefois les Buveurs d'une eſpèce de ſymphonie qui ſe place ſur la terraſſe qui eſt au-deſſus de la Fontaine. A chacun des bouts de la Gallerie il y a des apartemens ſecrets, deſtinés aux promts & fréquens effets de cette eau purgative. Les Hommes & les Femmes ont leurs quartiers ſéparés; & par une attention bien digne des égards que l'on doit à la modeſtie du beau-ſexe, la porte du quartier des Dames eſt confiée à la garde d'une vieille *Duegne*, qui en écarte les hommes avec autant de ſoin que l'Eunuque qui veille à la porte d'un Serrail, & fait payer des amendes à ceux qui par mépriſe y ſeroient entrés. Sa ſévérité eſt ſi grande à cet égard, qu'elle donne quelquefois des ſcènes fort réjouiſſantes; & nous la vimes ce jour-là même prête à en venir aux mains avec un gros Carme, qui n'écoutant que ſes preſſans beſoins, vouloit forcer la prémière porte. Il eût été de la charité d'interpréter favorablement l'opiniâtreté du Moine, & de la rejetter ſur la fermentation des Eaux

dans ſon eſtomac : la Vieille fut pourtant inflexible, parce qu'elle le ſoupçonnoit de ſuivre de trop près une jeune Nonnain qui venoit d'entrer avant lui, comme il eſt arrivé ſouvent à bien d'autres. Je me ſerois bien gardé de faire cette remarque, qui pourra peut-être déplaire à quelque Lecteur délicat. Mais outre que ces Lieux, tout ſales qu'ils ſont par leur deſtination, ont été plus d'une fois illuſtrés par des ſcènes amoureuſes, j'ai cru cette digreſſion d'autant plus permiſe, qu'elle fait autant d'honneur au Magiſtrat d'Aix, que la fondation d'un pareil Edifice près du Palais de Latran en fit jadis à un Pape, que l'Egliſe de Rome a depuis canoniſé. Un Poëte de ce tems-là jugea même à propos d'en conſacrer la mémoire & la dedicace, par ce fameux Diſtique que l'on grava ſur le frontiſpice :

Papa Pius quintus, ventres miſeratus onuſtos,
Hocce cacatorium nobile fecit opus.

Cette Inſcription, rapportée par de graves Auteurs, fera ſans doute l'apologie de ma remarque : & tel peut-être qui l'aura blâmée d'abord, me ſauroit gré de lui raconter les galanteries que l'on m'a dit être arrivées en des lieux ſi peu propres à de tendres propos.

Pour

Pour nous, nous en choisimes de plus honnêtes: honteux de rester isolés & oisifs au milieu des Buveurs, nous primes le parti d'aller chercher fortune dans le Quarré d'arbres où l'on se promène. Nous y fimes plusieurs tours pour y observer les Dames desœuvrées, & épier le prétexte d'en joindre quelqu'une. Il nous en restoit peu à choisir; chacun avoit fait sa partie, & nous courions risque d'être obligés de donner dans les Vieilles ou dans la Bourgeoisie. Quoique D. Nugnez ne fût pas plus amoureux que moi, & que nous cherchassions plutôt l'un & l'autre à nous donner un air de Galanterie qu'à la pousser bien loin, cette alternative ne nous plut point. Nous retournames donc sur la Place, où nous nous trouvames beaucoup plus heureux que nous ne l'espèrions. En passant sous la Gallerie, nous y vimes deux Dames Françoises fort occupées à chercher un petit Epagneul, qui leur étoit échapé. Ce Chien leur étoit cher, & elles faisoient promettre une récompense considèrable à ceux qui le rendroient. L'occasion étoit belle pour faire connoissance; nous ne la manquames pas. D. Nugnez se mit en quête d'un côté de la Place, & moi de l'autre. Je fus assez heureux pour retrouver ce petit animal entre les mains d'une Vendeuse de bouquets; je lui donnai pour l'en re-

tirer tout ce qu'elle me demanda, & je le rapportai aux Dames. Cette galanterie, de la part d'un Etranger & d'un inconnu, les prévint en ma faveur: tant il faut peu de chofe aux Eaux, pour faire connoiffance! Don Nugnez marqua quelque regret de n'avoir pu le retrouver, & en fit aux Dames un compliment très galant. Elles lui en témoignèrent comme à moi beaucoup de reconnoiffance; & dans l'entretien que nous eumes, j'appris que la Dame à qui je l'avois remis, étoit la Vicomteffe *de S....*, & que l'autre étoit Mad. *de la Br...* toutes deux d'une haute naiffance, l'une étant Fille du Maréchal de..., & l'autre Nièce de la Princeffe de ... qui a beaucoup d'alliances en Efpagne. Nous ne pouvions fouhaiter une plus heureufe avanture, & graces au petit Chien, nous fimes une connoiffance des plus aimables. Nous nous promenames avec ces Dames, nous les menames à la Fontaine, & pour les encourager contre les dégoûts de l'eau, j'en repris moi-même un verre, qui me rebuta moins que le prémier, & ma complaifance me fit trouver le troifième encore plus fupportable. La dofe étoit honnête pour un homme qui n'avoit ni envie, ni befoin d'en prendre; mais quoique je ne les euffe pris qu'en badinant, elles ne voulurent rien rabattre de leur efficace, & je fus obligé de

de me dérober aux charmes de la compagnie pour quelques momens. On eſt ſi fort accoutumé à ces petites abſences à Aix, que l'on ſe quitte & qu'on ſe rejoint ſans la moindre excuſe. On s'en félicite au contraire, & toutes les fois que l'on ſe rencontre, on ſe fait des queſtions & des complimens ſur des choſes qu'on ſe diſſimuleroit à ſoi-même par-tout ailleurs. *Les Eaux paſſent-elles bien?* ſe demande-t-on; *vous purgent-elles? Quelles voies prennent-elles chez vous? Leurs effets ſont-ils fréquens? les gardez-vous longtems? les rendez-vous bien vîte? Ne vous chargent-elles pas?* &c. Voilà la formule des prémières civilités qu'on ſe fait les uns aux autres, ſans diſtinction de rang, ni de ſexe; & c'eſt-là le texte de toutes les converſations à la Fontaine. Il eſt certain que qui dépouilleroit ces complimens de leurs envelopes, & que qui voudroit les réduire au vrai point de la queſtion, donneroit une fort mince idée de la politeſſe de ceux qui les font: mais l'uſage les a tellement autoriſés, que perſonne n'en rougit. Les Dames nous quittèrent à leur tour, & pendant leur abſence Don Nugnez me marqua la ſatisfaction qu'il avoit de cette rencontre. La Vicomteſſe ſur-tout le charmoit, parce qu'outre qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, elle ſavoit aſſez bien l'Eſpagnol, qu'elle avoit appris lorſque l'In-

fante étoit arrivée à Paris : elle connoiſſoit d'ailleurs quantité de perſonnes à la Cour d'Eſpagne. Pour moi je m'attachai à Mad. *de la Br....* qui me parut avoir une grande douceur dans les manières, & beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit ; & nous réſolumes après ce partage d'offrir nos ſoins à ces Dames, pour les divertir, & nous amuſer pendant la Saiſon. Elles logeoient auprès du *Bain de l'Empereur*, où nous les remenâmes ; & avant de les quitter, nous leur demandames la permiſſion de les venir prendre pour le Bal public qui ſe donnoit l'après-midi chez *Bougy* près la Fontaine. Elles y conſentirent après quelques petites façons, & nous revinmes à notre Auberge, fort ſatisfaits de cette rencontre & de notre matinée.

A peine y étions-nous rentrés, que le Comte & le Chevalier, impatiens d'apprendre quelque choſe de nos nouvelles connoiſſances, vinrent nous faire part des leurs. J'ai trouvé, dit le Comte, les deux plus charmantes perſonnes qui ſoient ici. Ce ſont ces deux Comteſſes Suédoiſes, que nous regardames hier avec tant d'indifférence à l'Aſſemblée. Ce ſont deux Sœurs également aimables : l'ainée eſt Veuve du Comte *de Tr...* ; & la plus jeune n'eſt pas mariée, & s'appelle la Frelle *de R...* Elles ſont d'une converſation charmante, & d'un enjouement

ment admirable : on ne croiroit jamais avant de les avoir vues, que l'on pût trouver tant de vivacité ſous les glaces du Nord. Comme Veuf, j'ai choiſi pour moi la Comteſſe de Tr.... qui eſt l'aînée; & je deſtinois la jeune Comteſſe à D. Nugnez, dont je lui avois déja vanté le mérite; mais comme je vous ai vu pourvus, continua-t-il en riant, j'ai ajugé la Frelle au Chevalier, & nous les menons ce ſoir au Bal... Apparemment, répondit D. Nugnez, que Mr. le Chevalier ſait l'Allemand, ou le Suédois; autrement il ſeroit embarraſſé à les entretenir. Le Comte nous aſſura que ces Comteſſes parloient parfaitement bien François, & que ce n'avoit été que par diſtraction lorſque nous les avions ſaluées la veille, qu'elles nous avoient répondu en leur Langue. Nous lui racontames à notre tour l'avanture du petit Chien, & l'avantage que nous en avions tiré. Nous n'eumes pas plutôt nommé la Vicomteſſe de S... que le Chevalier qui la connoiſſoit de réputation, nous dit qu'il en avoit ouï parler comme d'un aimable caractère; en ſorte que nous nous félicitames réciproquement, & que nous primes la réſolution de réunir, s'il étoit poſſible, cette compagnie, afin d'en faire une ſociété règlée.

Nous y réuſſimes ſans peine. Heureuſement, ces quatre Dames ſe trouvèrent

d'un caractère très ſociable. Comme elles étoient d'un mérite diſtingué, & qu'elles avoient été élevées aux Cours de France & de Suède, leur commerce étoit des plus polis. Outre les petites intrigues de Cour qu'elles ſavoient juſqu'à la moindre circonſtance, elles avoient l'eſprit très cultivé, parloient fort bien pluſieurs Langues, & avoient des principes aſſez juſtes de quantité de Sciences dont les Dames pour l'ordinaire s'embarraſſent peu. Les deux Suédoiſes, ſur-tout, parloient très bien Latin. Elles étoient Luthériennes, le Comte & moi Proteſtans, & les quatre autres Catholiques-Romains, comme on ſe l'imagine bien. Quoique D. Nugnez eût pour les plus petites pratiques de ſa Religion tout le foible d'un bon Eſpagnol, il avoit pourtant appris dans ſes voyages, & pendant ſon ſéjour en France, à ne ſe ſcandaliſer point aiſément de la liberté de ſentimens. L'Inquiſition d'ailleurs étant entrée pour quelque choſe dans les malheurs qui l'avoient forcé de renoncer à ſa Patrie, comme il nous le raconta depuis en faiſant ſon Hiſtoire, il avoit pour cet affreux Tribunal une averſion rare dans un homme de ſon pays. A cela près, il étoit de très bon commerce, judicieux, capable de réflexions, & Catholique de bonne-foi. Ce partage de ſentimens n'altèra jamais notre union. Il eſt vrai que nous primes

mes un ſoin particulier de ménager ſur tout ſa délicateſſe, & de ne rien dire devant lui qui pût d'une façon trop directe bleſſer ſa croyance. Nous n'eumes pas beſoin des mêmes égards pour le Chevalier de M. . . . Un Chevalier de Malthe n'eſt pas ordinairement ſi ſcrupuleux ; & quoique celui-ci fût un des plus honnêtes hommes de ſon Ordre, il nous aida pluſieurs fois à badiner ſur les ſuperſtitions de ſon Egliſe, moins par impiété ſans doute, que par un fonds de jugement & de ſincérité. La reconnoiſſance & l'équité m'ont obligé de tracer ici en abrègé les caractères des aimables perſonnes que j'eus l'honneur de connoitre ſi particulièrement à Aix. Les liaiſons que j'ai eues avec elles, ſervant de baſe aux Amuſemens que je décris, j'ai lieu de croire que le Lecteur me pardonnera cette digreſſion.

Vers quatre heures, qui eſt l'heure du Bal, D. Nugnez m'appella pour aller chercher nos Dames, & nous les amenames chez *Bougy*, chez qui l'on devoit s'aſſembler. Sa maiſon eſt ſous la Gallerie, vis-à-vis la Fontaine. On y trouve toutes les commodités poſſibles. La maiſon n'eſt ni Caffé, ni Auberge; & elle eſt pourtant tout cela à la fois. Les apartemens ſont commodes, & le Roi de Dannemarc y a logé avec toute ſa Cour en 1724. On y trouve toujours

compagnie, quand même il n'y auroit pas d'Étrangers. L'Hôtesse a une demi-douzaine de grandes & jolies Filles, aussi sages que gaies, que chacun se fait un plaisir de voir: elles savent la Musique, chantent bien, dansent encore mieux, & en un besoin elles pourroient former un Bal ou un Concert *à l'impromptu*. La Salle du Bal est très spatieuse, & bien propre. Comme chacun a le droit d'y venir avec des Dames, en payant un certain nombre d'Escalins par tête, les prémiers-venus sont ordinairement ceux qui ont les prémières places, & presque toujours le Bal s'ouvre à quatre par ceux qui s'y trouvent, sans que l'on s'offense de la préséance. Personne ne nous la contesta: il est vrai que le bon air de nos Dames la méritoit. Toute la compagnie s'empressa même à en faire les honneurs à la Vicomtesse. Elle ne put s'en dispenser, & prit D. Nugnez; je donnai la main à Mad. de la Br . . . & nous dansames le prémier Menuet. Nos Dames le firent fort court, par politesse pour le reste de la compagnie, qui attendoit son tour derrière nous. C'est assez l'usage à Aix, aussi-bien que dans les autres Lieux où l'on prend les Eaux, que les Dames ne reprennent jamais personne à danser, comme cela se pratique dans les Bals de cérémonie. Cette règle y est établie pour maintenir la liberté qui cha-

chacun doit avoir dans ces Lieux, de vivre à sa guise. De cette façon le Bal y sert tout à la fois de spectacle, & d'exercice. Ceux qui aiment la Danse, ont la liberté de choisir la Dame qu'ils veulent, & de danser tant qu'il leur plait. Ceux au contraire à qui cet exercice est interdit par leur âge, leur état, ou leurs infirmités, y vont sans conséquence, & se divertissent à voir danser les autres. Cette liberté tourne également aux plaisirs publics, & à l'avantage particulier de celui qui tient le Bal, parce qu'elle rend toujours l'Assemblée nombreuse. Si les Dames alloient régulièrement reprendre quelque Cavalier, il y en auroit quantité qui n'aiant ni goût ni disposition pour la Danse, se priveroient du plaisir de voir danser les autres, pour n'être pas exposés à l'embarras de refuser une Dame. Pour prévenir cet inconvénient, ceux qui veulent danser, retiennent leur place, & vont se ranger avec leurs Dames, derrière ceux qui commencent le Menuet; & dès que les prémiers font leur dernière révérence, ceux qui les suivent, font la leur pour commencer sur la même mesure, sans perdre de tems: & ainsi des autres. Comme la Salle est grande, j'ai vu quelquefois des files de cinq ou six couples rangées de chaque côté sur une même ligne, pour attendre leur tour derrière ceux qui dansoient; & quand

cet ordre s'exécute bien, il a quelque chose de fort agréable. Le Comte & le Chevalier, qui étoient arrivés un moment après nous, dansèrent aussi avec leurs aimables Suédoises. Elles s'en acquittèrent l'une & l'autre avec une grace & une légèreté inexprimable, qui leur attira les yeux de toute l'Assemblée. Nos Françoises ne purent s'empêcher de l'avouer, & de leur en faire compliment. Le Comte les avoit ramenées près de ces Dames, & elles se firent mille civilités. Entre des personnes si polies, il n'en falut pas davantage pour faire connoissance, dans un lieu où elles se font même à titre d'Etrangers. Pour la cimenter, le Chevalier & le Comte demandèrent à la Vicomtesse & à son Amie la permission de danser avec elles; les Suédoises nous accordèrent la même grace; & dès ce moment nous ne fimes plus qu'une même compagnie. Nous remenames les Dames à l'un des bouts de la Salle, d'où nous pouvions observer tous les Danseurs, & nous nous en fimes une occupation. Elles nous demandoient les noms de ceux qui entroient, & il en passa peu qui n'eût sa petite critique. Il est aisé de s'imaginer que dans un Bal aussi mêlé, & où la plupart ne viennent que pour prendre de l'exercice, ou pour se desennuyer, on n'y voit pas toujours les meilleurs Danseurs de l'Europe. Souvent même on

on y voit des figures qui ne furent jamais faites pour la Danſe; & presque toujours ceux qui s'en acquittent le plus mal, aiment à danſer plus ſouvent & plus longtems. C'eſt aſſez le foible de quantité de Bourgeois des Villes voiſines, qui ont coutume d'amener leurs Fiancées ou leurs nouvelles Epouſes à Aix pour les divertir. Aix, pendant la Saiſon des Bains, eſt le petit Paris des Pays-Bas: chacun veut y faire un tour en ſa vie. La porte du Bal eſt ouverte à tous ceux qui payent: dès qu'ils y ſont une fois, ils ne ceſſent de danſer pour leurs eſcalins, & ce n'eſt pas toujours de la meilleure grace. La Vicomteſſe nous fit obſerver entre autres un grand jeune-homme de cette eſpèce, dont la taille longue & mince la réjouiſſoit. Il étoit en effet très comique de le voir danſer avec une petite perſonne, dont il paroiſſoit très amoureux. Sa Belle auprès de lui avoit l'air d'une boule. C'étoit une petite *Tamponne* chargée d'embonpoint: le minois en eût été aſſez joli, s'il eût été planté ſur un corps un peu plus haut. Les traits du viſage étoient aſſez réguliers: elle ne l'ignoroit pas, & à force d'en vouloir tirer parti, elle ſe rendoit encore plus ridicule. Elle étoit bien parée; mais ſon ajuſtement avoit je ne ſai quoi de bourgeois, & de mal-entendu. Son Panier, qui étoit d'une grandeur démeſurée, juroit extrème-

mement avec ſa taille, & la faiſoit encore paroitre plus petite. Pour lui, il paroiſſoit tout bras, & tout jambes. On eût dit que c'étoit un ſquélete vêtu, dont tous les os marquoient le mouvement & la cadence. Ses pas étoient d'une aune au moins de diſtance; ſes *contre-tems* les plus meſurés étoient de vrais ſauts de Basque, & nos Dames ne lui en voyoient faire aucun, ſans craindre qu'il ne ſe caſſât la tête contre le plancher, ou qu'il ne ſautât pardeſſus ſa petite mignonne. Quand elle lui donna les mains, ce fut une nouvelle comédie; ils pouvoient à peine s'atteindre: mais comme il étoit naturel que le Galant fît les avances, il fut obligé de ſe replier ſur lui-même, & cette attitude formant une eſpèce d'arc ou de voûte, donna le dernier trait à ſon ridicule. Chacun éclata de rire, & voulut connoitre ce couple charmant. Mr. d'Art . . . qui venoit d'entrer avec ſa Muette, nous apprit que c'étoit un jeune-homme de Bruxelles, qui avoit aſſez de bien, mais encore plus de bonne opinion de lui-même. Il meſuroit ſon mérite ſur ſa taille, & ſe croyoit auſſi aimable qu'il étoit grand. Pour le paroitre encore davantage, il affectoit de ne voir que des gens fort petits; & par une ſuite de ce ridicule travers, il avoit choiſi la plus petite perſonne de tout le Brabant pour en faire ſa Maitreſſe. On

dit

dit que sa Mère qui étoit elle-même fort petite, lui avoit inspiré ce goût extraordinaire. Flattée peut-être de l'idée d'avoir enrichi sa Province d'une figure aussi rare, elle ne laissoit jamais sortir son Fils, qu'à côté des personnes de la plus médiocre taille, & elle lui avoit donné une espèce de Nain pour Valet. Bien plus, elle avoit juré de le deshériter, s'il épousoit jamais une Femme plus grande qu'elle. Mais on m'a assuré, continua Mr. d'Art. . ., que son inclination le met à l'abri de la menace. Voilà, je vous l'avoue, dit la Vicomtesse, un goût singulier, & peut-être original. Je ne croi pas au reste que personne lui dispute sa conquête: leurs amours seront tranquilles, & j'aimerois à les voir mariés. Ne vous semble-t-il pas que leurs noces auront quelque chose de curieux, car la Nature y verra réunir ses deux extrémités? Une des Dames Suédoises répondit, que ces goûts bizarres étoient assez ordinaires entre les personnes extrèmement petites, & celles qui sont extrèmement grandes, soit vanité de part & d'autre, soit envie de corriger la Nature. La Norwège, nous dit-elle, est assez féconde en grands hommes, & en tailles gigantesques. Presque toujours les Géants qui en viennent, sont Fils, ou Epoux de Femmes fort petites. Il y a quelques années que l'on amena à la Cour de Suède un Norwégien d'une

taille

taille énorme. Il étoit, disoit-on, le septième Géant de sa famille. Il avoit une Femme qui n'avoit que quatre pieds de haut; & ceux qui le présentèrent, assuroient que sa Mère qui vivoit encore, n'étoit pas plus grande, & qu'elle avoit pourtant mis au monde cinq Garçons & deux Filles mortes en bas âge, tous à peu près de la même taille. Vous voyez, dit-elle, que le goût des petites personnes n'est pas particulier à l'aimable Danseur que nous venons de voir.

Pendant que nous étions à badiner sur cette matière, les Menuets s'étoient achevés, & l'on vint nous inviter pour les Contredanses. Nous nous y joignimes tous, & nous en dansames plusieurs. Comme les Dames Suédoises les savoient presque toutes, on les mit à la tête avec nos Dames, pour donner à une vingtaine de couples qui nous suivoient, le tems d'en apprendre la figure. Nous dansames successivement la *Jalousie*, la *Chasse* & la *Chaine*, qui sont les Danses les plus usitées dans ce lieu; & graces à nos Dames, elles s'exécutèrent sans confusion, malgré l'étourderie & le peu de disposition de la plupart de ceux qui s'y étoient mêlés. Ces Dames, quoiqu'accoutumées à des plaisirs plus brillans & à un monde plus poli, parurent très contentes de ce divertissement, qui leur tenoit lieu de Bal & de Comédie, par

par la liberté qui y règnoit. Les personnes du plus haut rang ſont charmées de pouvoir quelquefois ſe défaire des reſpects qu'on leur rend, & de la contrainte qui les environne. Il n'eſt rien au monde plus propre à entretenir cette inclination, que les Bals publics que l'on donne à Aix. L'argent que l'on paye à la porte, y rend tous les particuliers égaux ; & à l'exception peut-être de quelques Princes ou Princeſſes du prémier ordre, à qui ſeuls on le cède, chacun s'y ſent un droit égal. Il faut pourtant en excepter encore les Allemands, qui la plupart ſont eſclaves des grands Titres, & qui aiment mieux s'ennuyer, que de ſe commettre avec des gens d'un ordre inférieur. Dès qu'on vient au Bal public à Aix, il faut renoncer à toutes les diſtinctions que le rang, la naiſſance, ou la fortune mettent ailleurs parmi les hommes. L'égalité établie dans ces Sociétés paſſagères que le hazard & la néceſſité forment, y produit cette Liberté ſouveraine qui fait le charme des Buveurs raiſonnables, & ſupplée aux masques que l'on emprunte en d'autres lieux pour ſe donner le plaiſir complet du Bal. En un mot, il ſuffit d'approcher une fois de la Fontaine d'Aix, pour devenir Républicain. L'amour de la Liberté paroit être l'effet le plus promt du prémier verre qu'on y boit. Cette liqueur met de niveau tous ceux qui viennent à la

la Fontaine : on n'y connoit, tant que le matin dure, ni *Altesses*, ni *Excellences :* les maladies sont les seuls Titres que l'on y respecte ; & comme tout le monde s'y croit malade, la déférence se mesure sur le degré d'infirmité. Chacun y prend ses aises, sans se gêner. Il semble en un mot que l'on y soit dans une Ville de Hollande, ou de Suisse. Celle d'Aix-la-Chapelle prenant d'ailleurs les Titres de *Ville Libre & Républicaine*, inspire à tous ceux qui s'y rassemblent, & qui par eux-mêmes sont indépendans les uns des autres, une liberté bien moins équivoque que la sienne : ensorte que les Buveurs forment tous les Etés dans le sein de cette petite République, une Société beaucoup plus Républicaine qu'elle ne l'est elle-même. La beauté des Dames, & l'enjouement des Cavaliers, sont les seules distinctions qu'on y admet pendant les deux Saisons ; & ces Titres ne subsistent qu'autant qu'ils ne sont point effacés par les nouveaux-venus. Telle Dame qui aura enlevé tous les cœurs au commencement de la Saison, peut à peine compter un soupir à la fin des Eaux : & tel Cavalier qni fut d'abord couru des Belles, se voit obligé de cèder la place à quelque nouveau Céladon, sans oser s'en plaindre ; parce que l'inconstance réciproque, que produit presque toujours la liberté, renouvelle les plaisirs & les amusemens.

Nous

Nous fumes peut-être les ſeuls qui firent exception à cette règle générale, parce que nous ne trouvames rien de plus libre & de plus aiſé que la ſociété que nous avions formée. Auſſi, tant que notre compagnie ſubſiſta, on nous vit toujours enſemble, autant que le plaiſir & la ſanté purent le permettre. Dès le lendemain même nous nous trouvames tous à la Fontaine à l'heure ordinaire. La confuſion des Buveurs m'y fit le même plaiſir qu'elle m'avoit cauſé la veille, & Mad. de la Br.... à qui je faiſois remarquer cette variété d'objets, me fit faire une réflexion très jolie. Croiroit-on, me dit-elle, que ce ſont-là les mêmes perſonnes que nous vimes hier au Bal? & ne diroit-on pas que les Etrangers forment ici deux Peuples différens en un même jour? Le matin, c'eſt une foule d'Infirmes qui ne ſont occupés que de leurs maux & de leurs remèdes. Leur air languiſſant & négligé ſemble exprimer toutes les infirmités de la Nature. L'un ſe plaint de l'épuiſement que les Bains lui cauſent: l'autre ſe fâche contre ſon Médecin & ſon régime : en voilà un qui gronde de ce que les Eaux lui pèſent: celle-ci renonce à les prendre, à cauſe de leur odeur: presque tous ont un viſage ſi abattu & ſi fatigué, qu'à peine oſeroit-on leur promettre un mois de vie. Cependant ces mêmes perſonnes paroitront l'après-midi tout autres, & formeront un

un Peuple de Convalescens qui ne respireront que la galanterie, le plaisir, la joie & l'amusement. Avouez, me dit-elle, que cette métamorphose journalière a bien ses agrémens. Pour moi, j'ai peine à en croire mes yeux, quand je revois l'après-diner, rire, badiner, danser, jouer & folâtrer des personnes que j'ai vu le matin dans un état de languer aussi marqué. Est-ce le plaisir, ou sont-ce les Eaux, qui produisent cette merveille?

J'allois lui répondre conformément à l'expérience: Que les Eaux, sans les plaisirs qui les accompagnent lorsqu'on les prend sur les lieux, sont bien moins efficaces que lorsqu'on y joint des exercices capables de ranimer la joie; mais on ne lui donna pas le tems de m'entendre. Les Comtesses Suédoises vinrent nous prendre avec le Chevalier pour aller boire à la Fontaine, & m'obligèrent d'en goûter encore, malgré les protestations que je leur fis de ma bonne santé. Je n'en aurois pas été quitte pour un verre, si Don Nugnez qui vint avec la Vicomtesse, n'eût demandé grace pour moi. Son génie Espagnol, accoutumé à observer toutes les longues & les brèves dans l'ordre de la Médecine, comme dans tous les autres états de la vie, lui fit craindre (avec raison pourtant) que ces Eaux n'étant pas indifférentes, ne me devinssent nuisibles par le défaut de pré-

préparations & de régime préliminaire. Quoique cette obligeante inquiétude m'eût épargné quelques verres, toujours desagréables quand on n'en a pas beſoin, je crus devoir par galanterie pour les Dames combattre ſes ſcrupules. Cette conteſtation étant entendue d'un Médecin d'Aix qui étoit près de nous, nous valut une Conſultation en forme. Ce Docteurs s'approcha civilement, & me dit d'un ton doctrinal, que je jouois à me rendre malade. Comme c'étoit lui qui dirigeoit nos Dames dans le régime des Eaux & des Bains, il fut bien aiſe peut-être d'avoir occaſion de confirmer ce qu'il leur avoit prescrit, & d'augmenter le nombre de ſes Cliens par ce moyen. Je lui fis exprès pluſieurs queſtions pour l'engager à parler ; & ſoit qu'il crût que je pourrois me mettre à la mode, ſoit que ſa complaiſance pour les Dames l'y portât uniquement, il me donna pluſieurs Règles qui nous parurent très prudentes. Je ne fais point difficulté de les inſèrer ici, dans l'idée qu'elles pourront épargner à quelqu'un les fraix d'une nouvelle Conſultation; & qu'elles ſont d'autant plus ſûres, que ce Médecin paſſoit pour le plus habile & le plus expérimenté de ceux qui étoient alors à Aix.

RE-

REGLES GENERALES

Que doivent obſerver ceux qui prennent les Eaux d'Aix-la-Chapelle.

I. La prémière, dit le Docteur, & la plus eſſentielle, eſt de conſulter avant toutes choſes un Médecin qui ſoit habile, non-ſeulement dans la connoiſſance des maladies, mais qui ſoit verſé dans l'analyſe & la pratique des Eaux, afin qu'il puiſſe juger du rapport qu'elles ont avec les infirmités du Malade; parce qu'il y a des maladies qui s'aigriroient par l'uſage des Eaux.

II. Il y a des remèdes préparatoires à l'uſage de ces Eaux, qu'il faut laiſſer à la prudence des Médecins qui ſont ſur les lieux, pour les ordonner ſelon leurs lumières, & les beſoins des Malades, dont les divers tempéramens varient les précautions. Il y en a qu'il faut ſaigner, d'autres qu'il faut purger, quelques-uns à qui l'un & l'autre eſt néceſſaire, & en qui le Bain doit précéder la boiſſon. Cependant dans les maladies communes, la voie ordinaire eſt de préparer les Buveurs par une légère purgation, qu'ils ne doivent prendre qu'après s'être repoſés de leurs fatigues, quand leur voyage a été long. Quoiqu'on doive accommoder la purgation au tempérament d'un chacun, la plus ſimple eſt la meilleure; & je conſeille toujours de boire par-deſſus, un verre

verre ou deux de notre Eau *Thermale*.

III. Le lendemain de ces préparations, on peut commencer l'uſage des Eaux. L'heure la plus commode eſt au lever du ſoleil, ou du moins entre cinq & ſix du matin, au plus tard, afin d'avoir achevé la doſe avant l'ardeur du ſoleil. La chaleur actuelle de nos Eaux, jointe à celle du jour, pourroit cauſer des ſueurs trop violentes. Il eſt bon même de n'aller pas ſubitement du lit à la Fontaine; il faut donner le tems au corps de s'éveiller, & aux eſprits de ſe mettre en mouvement. Il eſt même néceſſaire à l'effet des Eaux de vaquer, avant de les prendre, à tous les petits beſoins que la Nature & la propreté exigent, pour déboucher les pores.

IV. Il faut toujours les boire à jeûn, & ſans précipitation. Il ne faut pas même les prendre que par degrés, pour obſerver leur effet, & tenter la capacité de l'eſtomac. C'eſt à dire, qu'il faut commencer par quelques verres, & les augmenter chaque jour comme inſenſiblement, juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à la doſe preſcrite par le Médecin. L'ordinaire pour les tempéramens forts, eſt d'en prendre dix ou douze gobelets, qui font environ ſoixante onces d'eau. Il y en a tels qui vont juſqu'à cent onces, & plus. J'ai bien connu des Italiens, par exemple, qui en ordonnoient au-deſſus de 200 onces, & je me ſuis éton-

né

né plus d'une fois que leurs Malades n'en crevoient pas. Mais quelle que ſoit la doſe preſcrite, il faut, en quittant les Eaux, obſerver les mêmes degrés.

V. Il eſt bon d'uſer entre chaque verre, de quelques Confections ſtomachales, comme des écorces d'Oranges & de Citrons, des racines de Gingembre des Indes, de *Calamus aromaticus*, confites; ou d'Anis ſucrés, & ſemblables Confitures; pour empêcher les Eaux de peſer dans l'eſtomac, & prévenir les nauſées & le vomiſſement. Il eſt encore fort utile de jetter dans les prémiers verres une pincée de *Sel polychreſte*, pour aider l'action de l'eau dans les prémiers jours : une pincée de Sel ordinaire fera à peu près le même effet.

VI. Il faut, dans l'intervalle des verres que l'on boit, prendre quelque exercice. On peut ſe promener doucement & au frais ſans ſe fatiguer, pour faciliter la diſtribution de ces Eaux & leurs opérations. C'eſt à cet uſage que l'on a conſacré les Galleries qui ſont autour de la Place. Cet exercice n'eſt cependant pas ſi néceſſaire dans l'uſage des Eaux d'Aix, que dans celui des Eaux minérales. Il ſeroit même nuiſible dans nos Eaux, s'il étoit trop vif, parce qu'il troubleroit leurs opérations.

VII. Quand les Eaux paſſent bien, on peut en prolonger l'uſage. Le terme ordinaire eſt d'un mois quoiqu'il ſoit im-

impoſſible de fixer bien préciſément un tems, qui ne peut être égal pour toutes ſortes de perſonnes, à raiſon de la diverſité des tempéramens & des maladies. C'eſt ce qui rend l'avis & même la préſence du Médecin néceſſaire, parce qu'il arrive quelquefois des inconvéniens capables de jetter le Malade dans un état pire que celui dont il veut guérir.

VIII. Si les Eaux ne paſſoient pas aiſément, dans les prémiers jours, il ne faudroit pas s'en effrayer. Il eſt même aſſez difficile que l'on puiſſe les rendre dans la même quantité qu'on les boit; parce que ſi le corps eſt bien préparé, elles circulent, & s'inſinuent dans tous les vaiſſeaux, & ſouvent elles ſe diſſipent en partie par les ſueurs, & ne paſſent ſenſiblement que la nuit ſuivante : ſi au contraire les obſtructions ne ſont pas levées, il faut du tems aux Eaux pour les vaincre ; & en ce cas il faut recourir à de nouvelles préparations, pour nettoyer les prémières voies. Il faut même quelquefois prendre des jours d'intervalle, & ſuſpendre l'uſage de l'eau. Mais ſi elles s'opiniâtrent à ne point paſſer, & que l'eſtomac s'en trouve gonflé, il faut y renoncer au-plutôt.

IX. Le Régime des alimens doit être auſſi fort exact, moins pourtant dans la qualité que dans la quantité. Luſage des Eaux d'Aix demande une grande ſo-

briété, pendant tout le tems qu'on les boit. Non-ſeulement il faut les prendre à jeûn, mais il faut ſe garder de l'abus introduit par les Maitres des Caffés qui ſont ſous la *Gallerie*; ces gens invitent les Buveurs à prendre du Chocolat, du Caffé, ou quelques potions fortes, ſous prétexte de fortifier l'eſtomac affoibli, ou de donner par ces liqueurs ſpiritueuſes un nouveau *véhicule* aux Eaux; & il n'y a que trop de gens qui s'y laiſſent ſéduire. Rien n'eſt pourtant plus pernicieux. La Règle la plus ſure eſt de ne manger qu'après avoir rendu les Eaux à peu pres en même quantité qu'on les a priſes, n'importe par quelles voies. Je parle, dit-il, dès Malades ordinaires. Quand on eſt ſûr qu'elles paſſent bien, on peut avancer le diner, pourvu qu'il y ait trois heures au moins de diſtance entre la boiſſon des Eaux & le repas; & on le peut d'autant plus facilement, que nos Eaux n'irritent point l'appétit autant que celles de Spa.

X. Les alimens les plus ſimples, pourvu qu'ils ſoient de bon ſuc, ſont les plus ſains. Les viandes rôties conviennent mieux, & par cette raiſon, le Bœuf, le Mouton, & les Volailles ſurtout. Le Gibier ſimplement préparé (à l'exception des Oyes, des Canards & autres Oiſeaux de rivière ou de marais) n'eſt pas contraire à ce régime; cependant l'uſage doit en être moderé, & l'on

l'on doit en bannir tous les oignons, le lard, & autres ingrédiens trop violens. Il faut auſſi éviter de manger des pâtés, des viandes ſalées & fumées, auſſi-bien que des chairs trop molaſſes, comme l'Agneau & le Cochon de lait. Le Maigre n'eſt pas auſſi pernicieux qu'on le croit, dans le tems de nos Eaux, & je permets particulièrement les Ecreviſſes, les Brochets, les Truites & tous autres poiſſons d'eau vive; excepté les Carpes, les Tanches, les Anguilles, & les Lamproyes, parce qu'elles ſont d'un ſuc trop viſqueux. Mon indulgence pourtant ne s'étend que ſur le dîner; car le ſouper doit être très léger, & de quelques biſcuits ou compotes ſeulement.

XI. La boiſſon la plus ſaine eſt le Vin du Rhin, ou celui de Moſelle; ſinon, un peu de Bourgogne trempé. Ceux qui aiment la bierre peuvent en uſer ſans crainte, pourvu qu'elle ſoit légère, douce & bien cuite.

XII. Vers le milieu des Eaux, il eſt bon de ſe purger pour faciliter leurs opérations, & aider la Nature. Il faut ſur-tout ſe purger encore en les quittant, pour expulſer les humeurs que l'uſage des Eaux auroit mis en mouvement, & répandu par tout le corps.

Voilà, nous dit le Médecin, les Règles générales que je puis vous donner; le reſte dépend des circonſtances où ſe

trouve le Malade. Mais quelles qu'elles ſoient, il eſt abſolument néceſſaire d'éviter tout exces dans le vin & dans les autres plaiſirs, ſi l'on veut prendre les Eaux avec ſuccès. Auſſi, Monſieur, ajouta-t-il en me parlant en particulier, ſi vous n'en avez aucun beſoin, il vaudroit mieux ne les pas prendre, que de les boire ſi cavalièrement, & ſans précaution; parce que vous vous expoſez à quantité d'accidens. Cependant ſi elles paſſent bien, lui dit le Comte, il ſemble que Monſieur n'a rien à craindre. Pardonnez-moi, repliqua le Médecin; ce n'eſt pas toujours une raiſon. Quelque vertu qu'ait notre Eau *Thermale*, elle agit rarement avec efficace ſans le concours de l'Art, parce que la moindre choſe peut troubler ſon action. Une trop grande quantité charge l'eſtomac, le gonfle, opprime ſes muſcles, & dérange leur ton. Si on la prend en moindre quantité, & que l'on ſe contente ſeulement de quelques verres de tems en tems, comme il paroit que fait Monſieur, cette eau ne fait qu'agiter les humeurs, ſans les déterminer; parce que ſon action, à raiſon de ſa petite doſe, n'eſt pas aſſez puiſſante pour les détacher abſolument, & les expulſer. Notre eau en ce cas produit à peu près le même effet que produiroit une doſe d'*Emétique*, par exemple, qu'un Malade prendroit à diverſes repriſes pendant pluſieurs jours

con-

confécutifs, au-lieu de prendre tout à la fois la dofe prefcrite : ce vomitif ainfi diftribué, loin de purger l'eftomac, ne feroit que le picotter & l'irriter, & entretiendroit le Malade dans un état de naufée continuelle, fans le foulager; parce que la fermentation dans laquelle il mettroit les humeurs, les faifant refluer dans le fang, achèveroit de l'aigrir & de le corrompre. L'Eau *Thermale* prife dans une dofe infuffifante, caufe le même trouble dans les humeurs; & foit qu'elle paffe, ou qu'elle féjourne, il eft toujours dangèreux de badiner avec elle; & il l'eft infiniment davantage de lui affocier des boiffons, des liqueurs, & des alimens fans choix & fans mefure.

Quoique ces maximes pour la plupart fuffent connues des perfonnes de notre compagnie, qui avoient des raifons de prendre les Eaux ou les Bains, chacun fe fit un plaifir de faire raifonner notre Docteur. La Médecine eft peut-être de toutes les Profeffions utiles, celle que le commun des hommes méprife davantage dans ceux qui la profeffent, & cependant il n'en eft point dont plus de gens fe mêlent; chacun s'y prétend favant, & croit avoir droit d'en raifonner. Perfonne de nous n'étoit exemt de cette maladie, & nous paffames la matinée à en parler. Nos Dames même firent plufieurs queftions, & donnèrent

 lieu

lieu à des remarques curieuſes. Mad. de la B... dit, qu'elle avoit cru juſques-là que les Eaux d'Aix étoient ſouveraines pour toutes ſortes de maux, & que pourvu qu'on ſe ſoumît au Régime ordinaire, on pouvoit les prendre ſans péril. Elle ajouta même, qu'elle ſoupçonnoit les Médecins de n'y apporter quelque diſtinction que pour ſe rendre néceſſaires, ou pour avoir le plaiſir d'apprendre les maux de tout l'Univers, ceux ſur-tout de quantité de jolies perſonnes. Le Médecin d'Aix, accoutumé depuis longtems aux railleries des Buveurs, ne s'offenſa point de ce badinage, & lui répondit, qu'il y avoit certainement des maladies dans leſquelles les Eaux d'Aix priſes intérieurement étoient dangèreuſes. Elles ſont mortelles, dit-il, dans l'extrémité des deux âges : les enfans & les perſonnes décrépites doivent s'en abſtenir. On ne doit auſſi jamais les conſeiller, dit notre Médecin, à ceux qui ont le poûmon offenſé, qui crachent le ſang, qui ont la fièvre continue, ou qui ſont attaqués d'une hydropiſie générale & bien formée. Il ſeroit encore imprudent de les faire boire à ceux qui ſont attaqués de ces maux affreux, qui font expier ſi cruellement un plaiſir indiſcret. Mais à l'exception de ces maladies, & de quelques autres encore, les Eaux d'Aix priſes intérieurement, & avec les précautions requiſes, ſont tou-

tes-

tes-puiſſantes pour calmer les chaleurs du Foye, les ardeurs de la Ratte, & des Reins, & les intempéries des Viſcères. Elles guériſſent les fièvres intermittentes, tierces & quartes, même les plus invétérées. Elles arrêtent les hémorragies du nez, des hémorroïdes, & les autres pertes de ſang. Elles tuent toutes ſortes d'Inſectes & de Vers dans le corps humain. Elles procurent la fécondité, abattent les vapeurs, purifient les urines, calment les ardeurs de la veſſie, en font écouler le ſable, amoliſſent même les pierres qui s'y forment. Elles purgent les affections hypocondriaques, bilieuſes & mélancoliques, appaiſent la faim canine, fortifient les eſtomacs affoiblis, éteignent les altèrations continuelles, ſoulagent les douleurs de la goutte, des rhumatismes, du ſcorbut & de la colique. Elles ſont ſouveraines ſur-tout contre les écrouelles, les ſquirres, les tumeurs, les abſcès intérieurs, & les enflures de jambes: en un mot, contre toutes les maladies les plus deſeſpèrées.

Oh! Monſieur le Médecin, dit la Vicomteſſe, je vous demande pardon; mais je croi que le catalogue que vous venez de nous faire ſeroit ſujet à quelque réforme: car ſi vos Eaux ont la vertu que vous nous dites, on auroit enfin trouvé *la Panacée.* C'eſt cependant de quoi l'on doute encore; car en-

fin, si la Nature pouvoit donner un Remède universel, je croi que Mrs. les Médecins ont trop d'intérêt à ne le pas trouver, quelques soins qu'ils affectent de prendre pour le chercher. Permettez, Madame, repliqua le Médecin, que sans vouloir vous en imposer, j'aye l'honneur de vous assurer qu'il n'y a aucune des maladies que je vous ai nommées, dont la guérison ne soit fondée sur des expériences publiques. Vous pourriez vous en convaincre par vous-même, si vous vouliez lire la Liste que Mr. *Blondel* en a fait imprimer. Comme il est le prémier qui ait établi la boisson de nos Eaux, il se crut obligé de confirmer sa pratique par des exemples, qu'il cite sur des Certificats authentiques. Il y nomme quantité de personnes distinguées par leur naissance & leurs emplois, qui vivoient encore au tems qu'il écrivoit: & si ses Confrères avoient eu la même attention que lui à recueillir l'Histoire des Cures célèbres qui se sont faites ici en tout genre de maladies, depuis trente ans qu'il est mort, on pourroit en faire plusieurs volumes.

Je me suis donc bien trompé, dit D. Nugnez, car je m'imaginois que l'usage de boire les Eaux d'Aix étoit aussi ancien que les Fontaines; & à ce que je vois, cette pratique est toute récente. Nous étions tous dans la même erreur, & les Dames furent les prémières à prier

le

le Médecin de nous apprendre l'époque de cette pratique. Il le fit gracieuſement, & comme ce ſont des Anecdotes locales que l'on trouve rarement ailleurs, j'ai lieu de croire que le Lecteur aura autant de plaiſir à les voir ici, que nous en eumes à les entendre.

Mr. *François Blondel*, continua le Médecin, eſt le prémier qui ait oſé preſcrire la boiſſon de nos Eaux. Il en connoiſſoit parfaitement les qualités, & avoit conſumé pluſieurs années à les étudier, & à les obſerver par des analyſes réitérées. Il en tenta la pratique en 1658, à l'exemple des Médecins de Bourbon, & le ſuccès répondit pleinement à ſes eſpèrances. Il avoit mis dans la confidence de cette épreuve un nommé *Didier*, Médecin François réſidant ordinairement à Sedan. Cet homme, qui étoit dans l'uſage depuis pluſieurs années d'accompagner des Malades diſtingués aux Bains d'Aix, y avoit connu Mr. *Blondel*, & avoit appris de lui quantité de choſes curieuſes ſur la nature de nos Eaux. Toute la reconnoiſſance qu'il lui en marqua, fut de tâcher ſourdement d'enlever à *Blondel* la gloire de l'invention. Il amena pour cet effet à Aix cinq ou ſix perſonnes au Printems ſuivant, c'eſt à dire en 1659, pour boire les Eaux; & comme il n'en connoiſſoit qu'imparfaitement la différence, il leur faiſoit boire impitoyable-

ment les Eaux ſales du *Comphuis-Badt*, ou du *Bain des Pauvres*, qui étoit alors très dégoûtant. *Blondel*, qui n'étoit occupé que du bien public, l'aida de ſes conſeils, lui communiqua le régime qu'il devoit faire obſerver à ſes Buveurs, & ne lui cacha rien de ſes obſervations. Les Malades François s'en retournèrent ſoulagés, & fort ſatisfaits de cette nouvelle pratique, qu'ils allèrent vanter chez eux; & qui fut d'autant plus goûtée, qu'elle étoit ſoutenue de l'exemple des Eaux de *Bourbon* & de celles de *Bath* en Angleterre, que l'on buvoit depuis cent ans. Ces heureux ſuccès attirèrent beaucoup de monde à Aix, & méritèrent à Mr. *Blondel* le Titre honorant de *Surintendant des Fontaines d'Aix-la-Chapelle*, comme Inventeur de la *Thermopotation*, ſuivant le langage des Latins. Cependant pluſieurs Médecins d'Aix même, & des environs, jaloux de cet honneur, traverſèrent la pratique de *Blondel* par des Ecrits ridicules, & pleins de calomnies ; & comme toute nouveauté en Médecine paroit une Héréſie aux vieux Médecins, ils tâchèrent de la faire proſcrire par le Magiſtrat, qu'ils allarmèrent par la crainte de voir altèrer la réputation des Bains. L'ingrat *Didier* ſe mit lui-même ſur les rangs, & attaqua la pratique de ſon Maitre, par une Lettre qu'il lui adreſſa, & qu'il fit imprimer en 1661, avec ce Titre inſolent: *Let-*

Lettre de Mr. Didier Docteur en Médecine, & Surintendant des Eaux minérales d'Aix-la-Chapelle & de Borſet, à Mr. Blondel Médecin & Intendant des dites Eaux &c. Mr. *Blondel* y répondit avec ſa douceur ordinaire, & fit remarquer quantité de bévues échapées à *Didier.* Celui-ci cependant aiant fait afficher ſa Lettre à Liège & à Maſtricht, crut ſon Titre ſuffiſamment prouvé, & vint à Aix d'un air de Maitre. Il eut l'audace de vouloir emporter à Sedan la clé de la Fontaine, pour marque de ſa prétendue Surintendance; mais le Magiſtrat l'obligea de la remettre, & Mr. *Blondel* reſta, comme il le méritoit, ſeul maitre du champ de bataille. Sa pratique triompha & fut ſi heureuſe, que cette Ville fut beaucoup plus fréquentée qu'auparavant. Il y vint des Etrangers de toutes parts, dont le ſéjour & la dépenſe aidèrent beaucoup les Bourgeois à réparer les dommages du dernier incendie: on fit même à ce ſujet des Inſcriptions aſſez ingénieuſes, en forme de Chronographe. On y exprimoit clairement & d'une façon très honorante à Mr. Blondel, que *la Ville retrouvoit dans les bienfaits de Neptune, tout ce que les fureurs de Vulcain lui avoient fait perdre.* Les Saiſons des Eaux ſont en effet beaucoup plus nombreuſes depuis qu'on les boit, que lorsqu'on n'y venoit que pour les Bains; & une preuve bien frappante de

la ſalubrité de cette pratique, c'eſt de voir tant de monde s'y ſoumettre malgré le dégoût & l'odeur desagréable de ces Eaux.

Je comprens à préſent, dit le Comte, pourquoi le nom de Mr. *Blondel* eſt ici ſi fort en vénération : je vois que la Ville lui a de grandes obligations. Mais je m'étonne que l'idée de faire boire vos Eaux ſoit venue ſi tard à vos Ancêtres. L'exemple des Médecins de Bourbon & de Bath dont vous venez de nous parler, devoir leur ouvrir les yeux plutôt, & leur donner au moins l'envie d'en faire l'eſſai. J'en ſuis d'autant plus ſurpris, ajouta le Chevalier en riant, que j'aurois cru que *Grannus*, que la Ville d'Aix regarde comme ſon Fondateur, auroit amené cette coutume. Comme Sénateur Romain, il a dû conſerver dans ſon exil le goût de l'ancienne Rome, qui ſe faiſoit un plaiſir, une débauche même, de boire de l'eau chaude; car c'eſt de cet uſage que nous eſt venu le mot de *Thermopole*, qui ſignifie de petits Cabarets où l'on vendoit dès le matin de l'eau chaude, à peu près comme on fait ici du *Genièvre*, & de l'Eau de vie; & l'on y alloit comme dans nos Caffés. Dans la ſuppoſition même que *Grannus* eût été Frère de Néron, il devoit avoir pris à la Cour de cet Empereur un grand goût pour l'eau bouillie. Ce Prince voluptueux, qui avoit rafiné ſur tous les plaiſirs, rebuté peut-

être

être des excès qu'il avoit faits en eau chaude ſelon la mode de ſon ſiècle, avoit inventé un nouveau ragoût pour boire l'eau avec plus de plaiſir; c'étoit de la faire bouillir, & d'en emplir des bouteilles, qu'il faiſoit enſuite refroidir dans la neige, pour en rendre le frais plus délicieux... Paſſe pour ce ragoût, dit une de nos Suédoiſes ; je comprens que l'on puiſſe à Rome & dans un climat chaud ſe faire une délicateſſe de boire frais, & que l'on étudie pour cela tous les moyens de rafraichir la boiſſon, que l'on y faſſe même des excès: mais que l'on s'y ſoit fait un ragoût de boire chaud, & ſur-tout de l'eau chaude, c'eſt ce qui ne me feroit pas tombé dans l'eſprit... Cependant, Meſdames, repliqua le Chevalier, la mode de boire chaud à Rome y devint une paſſion plus forte peut-être, que celle que les Dames Hollandoiſes ont encore aujourd'hui pour le Thé. On commençoit, & terminoit les repas par une taſſe d'eau chaude, & on la buvoit même ſi brulante, que l'on s'y ſervoit de gobelets de terre, préférablement à ceux de verre qui ne pouvoient pas réſiſter à la chaleur. C'étoit la fonction des Dames Romaines, de ſervir l'eau chaude à table dans les repas de cérémonie. Les Hollandoiſes, peut-être pour imiter cette coutume, ſe font encore un honneur & une occupation ſérieuſe de ver-

ſer le Thé à toutes les heures du jour à ceux qui les viennent voir. La fonction étoit plaiſante, dit la Vicomteſſe. Je vous avoue pourtant que je la trouverois plus convenable que les uſages cavaliers auxquels on nous aſſujettit à préſent en France ; & il me paroit qu'une bouteille d'eau ſiéroit mieux entre les mains d'une Dame, qu'un flacon de *Perſicot* que l'uſage d'aujourd'hui nous oblige de verſer au Deſſert... Peut-être, Madame, que la mode en reviendra, repliqua le Chevalier ; mais ſi nos François la prennent jamais, comme ils ſont exceſſifs en tout, je crains qu'ils ne la pouſſent encore plus loin que les Romains. Ces Meſſieurs ne ſe contentoient pas d'eau chaude, il faloit qu'elle fût bouillante ; & le plaiſir de ſe bruler le gozier, faiſoit chez eux partie de cette débauche. On voit par pluſieurs endroits des Comédies de *Plaute*, & par d'autres Auteurs, qu'il en prenoit mal à leurs Eſclaves, lorſqu'ils ne ſervoient pas l'eau brulante : une pareille faute ne pouvoit s'expier que par une baſtonnade de trois cens coups. Ce n'étoit pas ſeulement les Petits-maitres Romains qui ſe plaiſoient à cet excès, c'étoit un goût général : Rome étoit remplie de *Thermopoles* ou Cabarets d'eau chaude. On s'y aſſembloit comme dans nos Caffés, on y parloit, on s'y divertiſſoit ; & ſuivant les apparences, ces maiſons devinrent des Lieux

de

de débauche, puisqu'un certain *Ampelius* Préfet de Rome, plein de zèle pour la bonne Police, jugea qu'il étoit à propos de défendre qu'on les ouvrît devant le jour. Ces maiſons étoient à tout le moins des Lieux de réjouiſſance & de plaiſir, puisqu'on les fermoit dans les tems de deuil public. Il eſt remarqué que l'Empereur *Caligula*, après la mort de ſa Sœur qu'il aimoit, comme chacun ſait, plus qu'il ne convient au Frère le plus tendre, les interdit toutes, & fit ſévèrement punir ceux qui avoient oſé les ouvrir, ou y entrer, pendant le tems de ſon affliction. J'en conviens, dit D. Nugnez; mais Mr. le Chevalier me permettra de dire que je ne croi pas que ces *Thermopoles* fuſſent ſeulement deſtinés à vendre de l'eau chaude; on y vendoit auſſi des liqueurs fortes, & des vins mixtionnés. Peut-être me trompé-je; mais il me ſemble que l'eau chaude qu'on y trouvoit, n'y étoit que pour détremper les vieux vins qui s'étoient épaiſſis à la longueur du tems, & qu'on diſtinguoit par les nom des Conſuls qui gouvernoient Rome lorsqu'on avoit empli les outres, ou les flacons, ſur lesquels on les avoit gravés. Cette idée, établie ſur le témoignage des anciens Auteurs, eſt auſſi confirmée par une expérience de mon pays, où l'on conſerve quelquefois de bon vin d'Eſpagne ſi longtems, qu'il ſe durcit

dans

dans les vaiſſeaux, & qu'on eſt obligé pour le boire, de le détremper dans l'eau bouillante, comme des Tablettes ou des Conſerves . . . Soit, reprit le Chevalier; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Romains au tems de Néron étoient fort friands d'eau bouillante, & que ce goût duroit encore du tems de *Martial*, qui en fait ſouvent mention dans ſes Epigrammes: ainſi je ſuis fondé à m'étonner que *Grannus* qui fut ſi fort charmé de vos Eaux chaudes, n'ait point amené la mode de les boire, avec celle de s'y baigner . . . Sûrement, dirent les Dames, il étoit auſſi délicat que nous, & il aura été rebuté de leur goût. Cela n'eſt pas douteux, dit le Médecin en riant, puiſque *Martial* même que Mr. le Chevalier vient de citer, ne pouvoit s'accommoder de l'eau chaude que les Médecins d'Italie lui avoient ordonnée dans une de ſes maladies, quoique ce fût de l'eau commune. Ce régime lui paroiſſoit un ſupplice, & il s'en plaint amèrement dans une de ſes Epigrammes, dans laquelle il dit qu'il ne peut ſouhaiter rien de pire à celui de ſes ennemis qu'il voudroit le mieux punir, que de le condamner à l'eau chaude:

Et potet calidam, qui mihi livet, aquam.

Notre Médecin nous quitta après cette plaiſanterie, & m'offrit ſes directions de

ſi

ſi bonne grace, que j'acceptai ſes avis. Je lui promis enfin de les ſuivre ; enſorte qu'il fut réſolu que dès le lendemain je me ſoumettrois au régime des Buveurs, pour prévenir les inconvéniens dont il m'avoit menacé en cas que l'envie me prît de boire des Eaux, ou par compagnie, ou par précaution. Nous fimes encore quelques tours entre les arbres de l'Eſplanade, où nous étions allés nous promener à l'ombre, & nous nous retirames aſſez incertains de ce que nous ferions l'après-midi. Nous aurions pu aller chez Mr. le Baron de *Dobelſtein*, chez qui l'on jouoit; mais comme ſa Femme n'y étoit pas, nos Dames ſe firent une peine d'y aller en ſon abſence. La Vicomteſſe décida que nous irions la prendre après diner pour faire viſite aux Comteſſes Suédoiſes, ſi elles vouloient nous recevoir ; & que là nous conviendrions de l'arrangement de notre après-midi. La propoſition fut acceptée, malgré les politeſſes des Suédoiſes qui auroient voulu prévenir la Vicomteſſe: mais comme il s'agiſſoit moins de faire des viſites régulières, que de chercher à nous amuſer, il fut règlé que nous ſupprimerions dès-lors tout cérémonial entre nous, & que nous ferions conſiſter toute notre politeſſe à contribuer au plaiſir de la compagnie, & à chercher les occaſions de la divertir de tout ce qui ſe préſentoit. D. Nugnez, mal-

malgré les formalités Espagnoles, promit de s'y soumettre, & y réussit assez bien.

Dès que nous eumes diné, nous allames chercher la Vicomtesse & Mad. de la Br . . ., & nous nous rendimes au *Heeren-Badt* où les Comtesses logeoient. Elles avoient leur quartier dans cette partie de la maison qui a retenu l'ancien nom de *Cornelis-Badt*, ou *Bain de S. Corneille*, à cause qu'autrefois l'Image de ce Saint en faisoit l'enseigne. Nous nous arrêtames un moment à considèrer avec les Dames la superbe façade de cette maison. Le corps de logis en est magnifique, bâti à la moderne, & de belles pierres de taille. L'Architecture en est simple, mais parfaitement régulière. Ce bâtiment a plus l'air d'un Palais, que d'une maison particulière. Il a quinze ou seize croisées de front; & quoique les deux maisons ne paroissent faire qu'un même édifice, elles ont chacune leurs frontispices séparés, ornés de jolis balcons qui forment une exacte symmétrie. Ce bâtiment fut fait en 1720, aux dépens de la Ville. Tout y ressent cependant la Majesté Impériale. On voit un grand Aigle posé au milieu du toit, précisément sur la ligne qui sépare les deux logis, pour marquer symboliquement les Armes de la Ville, & ses rélations avec l'Empire. On a placé encore sous le frontispice de chacune des deux maisons l'Aigle Impériale, éployée, couron-


BAINS DES SEIGNEURS.
HEEREN BAD.

ronnée, & à deux têtes, qui couvre de ſes ailes les Blazons des Bourguemeſtres qui ont dirigé ce bâtiment. Sur la prémière ſont les Armes de *Joannes Wernerus von Broick* & de *Cornelius du Fays*; & ſur le balcon, celles de *Joannes Kreins* & de *Joannes-Baptiſta von Savelsberg*, Bourguemeſtres en l'an 1722. Sur l'autre on a mis pareillement le nom & les Armes de *Théodore Richteric*, de *Gaſpar del Tour*, de *Jacob-Nicolas Boutsmeeſter*, & de *Joannes-Paulus Lerſch*, Régens en 1723. &c. Ils méritoient aſſurément cette diſtinction, pour avoir embelli la Ville d'un de ſes plus beaux ornemens; & l'on peut dire qu'ils ont rempli autant qu'il étoit en eux, les vœux que fit autrefois Charlemagne pour la gloire de cette Ville. L'intérieur de ces deux maiſons répond parfaitement à la beauté de leur façade. Les apartemens en ſont ſpacieux, commodes & fort clairs. Les Bains y ſont très nets. Il y en a cinq dans chacune, trois grands & deux plus petits. Outre la Source commune qui fournit l'eau chaude aux Bains des deux maiſons, il y a encore pluſieurs Sources particulières qui en donnent abondamment, & ſur lesquelles on a placé les baſſins des Bains. Quoiqu'il ſoit apparent que toutes ces Sources viennent originairement d'une même Mine, & d'un même Réſervoir caché dans les entrailles de la terre, les Bains qu'elles rem-

rempliſſent ont cependant des qualités différentes, ou du moins divers degrés de chaleur. Cette différence, qui paroit ſingulièrement dans trois de ces Bains, les a rendu fameux par la ridicule diſtinction que les Dévots y ont attachée. L'un s'appelle le *Paradis*, l'autre le *Purgatoire*, & le troiſième l'*Enfer*. C'eſt apparemment pour de pareilles raiſons, que la prémière Source des Eaux de *Bourbon-Lancy* s'appelle auſſi le *Limbe*. Le prémier des trois Bains de *S. Corneille* paroit délicieux par rapport aux deux autres; le ſecond eſt fatigant; & le troiſième ſi rude, que le tempérament le plus fort peut à peine y demeurer plus d'une demi-heure. Tous les trois ſont extrèmement ſouphrés, & d'une odeur très forte. Leur vertu eſt ſi pénétrante, que quoique leur chaleur ſoit réellement moindre que celle des Bains de *l'Empereur*, on ne peut pas reſter auſſi longtems dans ceux de *S. Corneille*. On croit néanmoins que la différence de ces trois Bains entre eux, vient moins de la différence des Sources, (qui au fond ſont les mêmes entre elles,) que de la diſpoſition de ces Bains, & du plus, ou moins de diſtance qui ſe trouve entre les baſſins, & les Sources qui les rempliſſent. Il eſt facile à comprendre qu'un Bain poſé à l'embouchure de ſa Source, doit être plus violent que celui qui en ſeroit plus éloi-

loigné, parce qu'il n'a point eu le tems de s'évaporer & de se refroidir.

Ce fut-là le prémier sujet de la conversation avec nos belles Comtesses; car à Aix la Galanterie n'exclud pas les curiosités de la Nature, & l'on y devient Physicien malgré soi. Comme chacun aime à parler de ce qu'il a vu, Mad. de la Br. . . . qui avoit été à *Bourbonne*, nous entretint de la dfférence de ces Bains & de ceux d'Aix, & nous en fit une descripton curieuse. Elle y joignit même l'histoire du malheureux incendie qui avoit ruïné cette Ville depuis peu de tems. Nous l'écoutions tous avec attention: Don Nugnez fut le seul à qui cette conversation parut ne pas faire plaisir; il étoit distrait, rêveur, mélancolique, & la Vicomtesse crut lui voir verser quelques larmes. Elle voulut l'en railler, & lui demanda s'il étoit de la Galanterie Espagnole de pleurer auprès des Dames? Elle ajouta en riant, qu'elle l'en dispensoit, & que les Dames Françoises se contentoient des soupirs de leurs Cavaliers. Son badinage ne fit que l'attrister davantage, & nous le vimes prêt à se retirer, pour donner un libre cours à ses pleurs. Toutes nos Dames le prièrent d'expliquer le sujet de sa tristesse, mais il s'en défendit en les priant de n'y pas faire attention. Son attendrissement me rappellant aussi-tôt la prémière conversation que j'avois eue avec lui,

lui, je compris que le ſouvenir des Eaux de *Bourbonne* avoit pu lui rappeller les malheurs dont il avoit été prêt de me faire confidence. J'en dis quelque choſe à la compagnie, & dans l'idée que ce ſeroit le ſoulager que de l'engager à les raconter, je me joignis aux Dames pour l'en preſſer. Le Comte, qui en étoit extrèmement curieux, lui fit ſur cela les inſtances les plus vives; & Don Nugnez ſe rendit enfin à nos empreſſemens, après avoir fait de grandes excuſes aux Dames ſur la triſteſſe qu'il avoit répandue dans la compagnie, & ſur les idées ſombres que ſon récit pourroit y faire naître.

HISTOIRE

DE DON NUGNEZ D'O. R. Q.

JE ne vous diſſimulerai point, Mesdames, dit Don Nugnez en ſoupirant, que le ſouvenir des Eaux de *Bourbonne* a réveillé mes douleurs. Mes ſoupirs vous annoncent aſſez que l'Objet que je regrette me fut extrèmement cher, & je fais gloire d'avouer que mes yeux ne ſe laſſent point de le pleurer. J'ai même une conſolation de moins dans mon malheur: c'eſt que l'Amour qui le cauſa, n'eut presque jamais que des rigueurs pour

pour moi ; & que ſelon les apparences, les regrets auxquels il me condamne, dureront plus longtems que mon bonheur n'a duré.

Quoique l'un & l'autre aient leur ſource dans la plus légitime tendreſſe, je ne puis me vanter d'y avoir employé les prémières années de ma vie. Les troubles dont l'Eſpagne fut agitée à la mort du feu Roi, obligèrent mes parens de me deſtiner au Service, dans l'idée que ſous un jeune Roi François, le parti des Armes étoit le plus ſûr chemin de la fortune. Quoique le Droit des deux Concurrens ne fût pas encore éclairci, mon inclination pour le Duc d'Anjou fut déterminée puiſſamment par la protection que m'accorda le Duc de *Médina-Sidonia*, l'un de ceux qu'on ſoupçonnoit d'avoir eu plus de part au Teſtament de Charles II. Cependant je ne ſervis d'abord que comme Volontaire, afin qu'en cas que le Trône reſtât à l'Archiduc, je puſſe plus aiſément eſpèrer de l'emploi ſous ce Prince. Je fis mes prémières Campagnes en Italie ; de là je repaſſai en Eſpagne où je ſervis comme Officier ſous Philippe V, & aſſiſtai aux Sièges de *Cebreros*, de *Montalvan*, & de *Portalègre*. Le goût que j'avois pour le Service, m'attira de l'emploi ; je me vis en peu d'années Capitaine & Major d'un Régiment de Cavalerie ; & il ſe fit peu d'actions en cette Guerre, où je n'aye

n'aye aſſiſté, jusqu'à la Bataille de *Villaviciosa*, dans laquelle je fus bleſſé.

Juſques-là, Mesdames, je n'avois été occupé que des Armes, & de ma Fortune ; la Tendreſſe m'étoit inconnue. Les troubles du Royaume, les marches continuelles, l'incertitude journalière de la Guerre, & les progrès de l'Archiduc, ne formoient pas une ſaiſon bien propre à la galanterie ; & tout Eſpagnol que je ſuis, je vous dirai à ma honte, que j'avois presque oublié qu'il y eût des Dames au monde. En un mot, j'avois vingt-ſix ans, que je ne connoiſſois encore l'Amour que par les Romans : & plût au Ciel que mon malheureux cœur fût reſté dans cette ignorance ! Je touchois cependant au moment qui devoit me rendre ſenſible, & mon cœur le devint dans une circonſtance qui prouve bien le pouvoir & l'inévitable deſtin de l'Amour, puisque ce fut au milieu des armes qu'il triompha de mon indifférence.

Dans le tems que le Roi rentra dans Madrid, d'où il avoit été obligé de ſe retirer avec toute ſa Cour aux approches du Général *Stanhope*, qui y étoit venu proclamer l'Archiduc ; on envoya un Détachement à Tolède, pour charger les Alliés qui évacuoient cette Place. J'étoit dans un petit Corps de Cavalerie commandé par Don *Pedro Ronquillo*. Les Ennemis ſortoient de Tolède, lorsque nous y arrivames ; & ſelon les ordres du Roi, nous fimes une exacte recher-

cherche des principaux Rebelles qui pouvoient y être reſtés. Cette recherche fut d'autant plus rigoureuſe, que nous eumes avis qu'ils avoient eu deſſein en partant de faire ſauter l'*Alcaçar*. Nous trouvames en effet plus de cent barils de poudre amaſſés près de ce Palais, & des mèches prêtes à prendre. Pendant qu'une partie de nos gens, & des Habitans, étoient occupés à éventer cette Mine, je fus détaché pour viſiter les maiſons ſuſpectes. En entrant dans une de celles qu'on m'avoit indiquées, j'entendis les gémiſſemens d'une perſonne qui paroiſſoit ſouffrir de grandes douleurs. J'allai droit avec ma troupe à l'apartement d'où partoient ces plaintes, & j'y trouvai une jeune perſonne toute couverte de ſang & presque mourante, ſur les genoux d'une *Duègne* qui pleuroit, & paroiſſoit occupée à la ſoulager. La Vieille, effrayée du malheur de ſa jeune Maitreſſe, allarmée d'ailleurs du tumulte de la Ville, s'évanouit en nous voyant entrer les armes à la main. J'approchai cependant pour tâcher d'éclaircir cette ſanglante avanture, & j'apperçus une des plus charmantes perſonnes que j'euſſe encore vues. Ses traits, malgré la pâleur de ſon viſage, étoient d'une régularité peu commune; ſes yeux bruns, quoiqu'à demi éteints, conſervoient encore des étincelles d'un feu très vif, & m'inſpirèrent une reſpectueu-

ſe compaſſion pour cette Belle mourante. Le ſang dont elle étoit couverte, & qui couloit encore de ſa plaie, étoit ſeul capable de faire naitre en moi un ſentiment ſi naturel. Cependant je ne me contentai pas de la plaindre, je ſentis une forte paſſion d'apprendre quel étoit le Barbare qui l'avoit mis, en cet état. Je le lui demandai; mais ſa foibleſſe, ou ſa générosité, ne lui permit pas de me répondre. La Duègne étoit ſi émue encore au retour de ſon évanouiſſement, que je ne pus en tirer beaucoup de lumières. Quelque envie que j'euſſe de connoitre & de punir le coupable, le ſervice du Roi m'obligea d'en différer l'éclairciſſement à un autre tems. Je me contentai de poſer une Garde à ſa porte, & de détacher quelques-uns de mes gens pour aller chercher un Chirurgien qui pût panſer ſa plaie; & je leur ordonnai de s'informer des circonſtances de cette avanture, & de la qualité de cette perſonne. Après cet arrangement, je continuai ma perquiſition dans les autres quartiers de Tolède, que je parcourus jusqu'à la nuit, & je ne rentrai que fort tard au logis qu'on m'avoit deſtiné. Il y a ſi peu de chemin à faire de la compaſſion à l'amour, que je ſentis bien dès-lors que mon cœur ne s'en tiendroit pas à la pitié. L'idée de cette Malheureuſe m'avoit ſuivi par-tout; & dès que je fus arrivé

rivé chez moi, mon prémier ſoin fut d'en apprendre des nouvelles. Celui que j'avois envoyé chez elle, me rapporta qu'elle s'appelloit Donna *Roſalia*, & qu'elle étoit Fille de Don *Sylves de P. C.*.. l'un des plus grands partiſans de l'Archiduc; mais que l'on ne pouvoit découvrir l'auteur de la violence qui lui avoit été faite, parce qu'elle gardoit le ſilence ſur cet article, & que ſa Duègne avoit juré *par S. Iago* qu'elle n'y avoit pas été préſente. Quant à ſon état, il me dit que Donna Roſalia étoit dans une foibleſſe extrème, à cauſe du ſang qu'elle avoit perdu; & que ſuivant les apparences, elle ſeroit déja morte, ſans le ſecours que je lui avois procuré. Il ajouta, que le Chirurgien qui l'avoit panſée, avoit répondu qu'il ne pouvoit décider encore du danger de la plaie. Cette réponſe me jetta dans un trouble extrème. Mon cœur fut ſaiſi de cruelles inquiétudes, & j'éprouvai ces angoiſſes mortelles dont on ne ſe ſent déchirer qu'à la vue des malheurs d'une perſonne infiniment chère. L'image de cette Beauté malheureuſe ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit, & mon imagination d'accord avec mon cœur, me peignoit ſes charmes & ſes douleurs avec des traits ſi vifs, que je ne pus m'empêcher de donner quelques larmes à ſes malheurs. C'eſt tout dire, que mon agitation fut ſi grande, que

malgré les fatigues d'une marche de deux jours, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Ce trouble me parut à moi-même extraordinaire. „ N'eſt-ce pas un „ enchantement, diſois-je, ou quelque „ illuſion? Une compaſſion ſi vive ſe„ roit-elle en moi l'effet de la généroſi„ té ſeule? Ce ne peut être l'amour, „ ajoutai-je; on ne peut aimer ce qu'on „ ne connoit pas! & qui ſait ſi cette „ Belle qui m'occupe ſi fort, n'eſt pas „ auſſi coupable qu'elle me paroit mal„ heureuſe? Son ſilence, & le trouble „ de ſa Duègne, ſembleroient l'inſinuer. „ Je ſai du moins qu'elle eſt d'un ſang „ rebelle à mon Roi, & que ma com„ paſſion en ce cas me rend moi-même „ criminel." Cette dernière idée ne m'occupa qu'un moment: elle me parut ſi injurieuſe à cette Belle, que je la rejettai; & le ſoulèvement ſubit que je ſentis s'élever contre moi-même au fond de mon cœur, me dévoila enfin l'origine de ces myſtérieuſes inquiétudes. „ Par„ donnez, m'écriai-je avec tranſport, „ pardonnez, charmante Inconnue, le „ trouble qui m'agite. Il eſt l'unique „ effet de vos charmes, qui me tou„ chent encore plus que vos malheurs. „ Peut-être vont-ils faire les miens; mais „ qui que vous ſoyez, mon cœur vous „ adore, & je mourrai content, ſi je „ peux vous l'apprendre." C'eſt ainſi, Mesdames, que s'exprimoit mon amour naiſ-

naissant; & le trouble nouveau qu'il fit succèder au prémier, me fit dire cent autres choses avec autant de feu, que si j'avois réellement parlé à l'aimable Rosalia. Je n'y pense jamais, sans réfléchir sur les routes secrettes que l'Amour fait prendre pour s'insinuer dans les cœurs. Toute charmante qu'étoit Rosalia, le mien ne croyoit lui devoir, & lui donner que de la compassion. Je ne pensois d'abord qu'à la plaindre ; c'étoit un mouvement dont le cœur le moins généreux ne pouvoit se défendre; & je n'aurois jamais cru alors, qu'il eût été jusqu'à la tendresse. J'aimois cependant déja, mais par sentiment, plutôt que par réflexion. Je m'étonnai moi-même des progrès que l'Amour à mon insu avoit faits dans mon cœur: mais loin d'en rougir, je m'applaudis de subir ses loix, pour un Objet si charmant. Hèlas! je me promis tout d'une tendresse si pure dans sa source; & je sentis le calme renaitre dans mon cœur. Je pris en effet quelques momens de repos pendant le reste de la nuit, & à mon reveil, il me sembla que l'Amour, content de cet hommage, n'avoit que des douceurs à me prodiguer.

J'appris dès le matin, que Donna Rosalia se portoit mieux, & que sa plaie ne seroit pas mortelle, parce que le poignard dont elle avoit été frappée, n'avoit point pénétré dans la poitrine, & qu'il s'étoit arrêté sur la jointure

ture de l'épaule. Cette nouvelle me combla de joie. Je me félicitai d'avoir contribué à la conſervation de cette belle Infortunée. J'allai chez elle pour lui en marquer ma joie. Je la vis, ſans pouvoir lui parler : ſon état ne le lui permettoit point, & je n'eus cet avantage que quelques ſemaines après. Mais pour me procurer la liberté d'y retourner avec bienſéance, je fis continuer la Garde que j'avois miſe à ſa porte, comme à une maiſon ſuſpecte d'être dans des intèrêts contraires au ſervice du Roi. Je ne penſois que trop juſte! mais j'ignorois que cette charmante perſonne en fût la victime, & que j'éprouverois un jour un ſort pareil.

Trois ſemaines après, elle me fit prier de venir chez elle, pour m'entretenir d'affaires importantes. Jugez, Meſdames, ſi je manquai au rendez-vous. J'y courus avec toute l'ardeur qu'inſpirent les prémiers tranſports d'une tendreſſe naiſſante. Je la trouvai ſur ſon lit, appuyée ſur ſa Duègne, qu'elle me pria de laiſſer auprès d'elle. Quoiqu'affoiblie par ſes douleurs, & épuiſée par le ſang qu'elle avoit perdu, Donna Roſalia me parut mille fois plus charmante que lorsque je l'avois vue. La gaze dont elle s'étoit couvert le viſage par modeſtie, me déroboit une partie de ſes charmes ; mais la douceur de ſa voix prêtoit de nouveaux traits à ſa beauté. Elle fournit au

moins

moins de nouvelles armes à l'amour contre mon cœur, enſorte que je l'aurois aimée ſans la voir, s'il ne m'eût été permis que de l'entendre. „ J'apprens, „ me dit-elle d'une voix languiſſante, „ que je vous dois mon retour à la vie, „ & je ſuis extrèmement ſenſible à vos „ ſoins. Le peu d'intèrêt que vous de„ viez prendre à ma conſervation, vu les „ engagemens de mon Père dans le „ parti de l'Archiduc, augmente encore „ ma reconnoiſſance & le prix de vos „ bienfaits. Mais comme je me flatte „ que votre générofité n'eſt pas épuiſée, „ j'attens de vous, généreux Cavalier, „ une grace nouvelle : puis-je vous la „ demander? . . . Ordonnez, lui répon„ dis-je avec tranſport, commandez, „ Madame ; ma vie eſt à vous, & je „ ſuis prêt à la ſacrifier au plaiſir de „ vous venger de l'inſigne outrage qu'on „ vous a fait. Vous règnez ſur mon „ cœur; croyez que rien ne pourra li„ miter mon obéiſſance à vos ordres, „ que le ſervice de mon Roi." Roſalia me répondit, qu'elle ne me mettroit pas à cette épreuve, & que la grace qu'elle me demandoit, étoit ſeulement de faire ceſſer les informations que je faiſois faire pour découvrir l'auteur de ſes maux. „ Ils me viennent, dit-elle, d'une „ main trop reſpectable, pour oſer m'en „ plaindre. Je tremble à vous faire cet „ étrange aveu. C'eſt mon Père ; c'eſt

„ lui-même qui m'a miſe en cet état; &
„ en vous le découvrant ſous la foi du
„ ſecret que vous devez à une Dame
„ qui vous le demande, je ne ſonge
„ qu'à le ſauver, en cas qu'il tombe en-
„ tre les mains du Roi. Ce n'eſt point
„ trahir mon Père, ajouta-t-elle en pleu-
„ rant, que de vous dire qu'il eſt par-
„ tiſan de l'Archiduc; ſon zèle pour la
„ Maiſon d'Autriche vous eſt aſſez con-
„ nu. Il l'a pouſſé ſi loin, que pour le
„ perpétuer dans ſa famille, il m'a voulu
„ forcer d'épouſer le Fils du plus fameux
„ Rebelle de toute l'Eſpagne. La cruau-
„ té connue de ce Cavalier à l'égard de
„ ceux du Parti contraire, me l'a ren-
„ du ſi odieux, que l'averſion que j'ai
„ conçue pour ſa perſonne a paſſé chez
„ moi jusqu'au Parti qu'il a embraſſé.
„ Ma ſûreté cependant a demandé que
„ je diſſimulaſſe mes ſentimens, dans
„ l'idée que quelque heureuſe révolu-
„ tion rendant le calme à la Nation,
„ me délivreroit des pourſuites de l'in-
„ digne Amant que mon Père me don-
„ noit. Dans cette perſuaſion j'ai été
„ obligée d'aller à Madrid groſſir la
„ Cour de l'Archiduc, & l'on ne m'a
„ ramenée ici que ſur le bruit du retour
„ de Philippe V. Mon Père & mon A-
„ mant, deſeſpèrés des ſuccès de ce
„ Prince, réſolurent avant que de quitter
„ cette Ville, s'ils y étoient forcés,
„ d'en ruïner les magazins, & de faire
„ ſauter

„ ſauter le magnifique Palais de l'*Alcaçar*.
„ Cette étrange réſolution fut concertée en ma préſence; & pour s'aſſûrer de mon ſecret, on voulut que j'épouſaſſe le jeune Rebelle. Je pris du tems encore; mais à l'approche des troupes du Roi, mon Père ſe voyant contraint de fuir, & l'Amant qu'il m'avoit donné ne pouvant obtenir ma foi, ils eſſayèrent de m'emmener au Camp des Révoltés. Vos gens, continua-t-elle, entrèrent alors dans la Ville; & mon Père ne pouvant m'engager dans ſa fuite, & craignant que je ne révélaſſe le ſecret des poudres, tira ſon poignard, & m'en frappa en préſence de mon cruel Amant. J'ignore, ajouta-t-elle toute en larmes, ce qui s'eſt paſſé depuis, parce que je tombai dans mon ſang: ſans doute qu'il m'a cru morte, & apparemment que ſans ma Gouvernante qui eſt accourue à mes cris, & qui vous a attiré par les ſiens, ſes vœux auroient été accomplis. Vous ſavez le reſte, me dit-elle, & quoique je faſſe gloire de ne reſpirer que par vos ſoins, je ne ſai ſi la mort ne m'eût pas été plus douce qu'une vie qui va faire le ſupplice de mon Père, & qui après cet aveu cauſera peut-être ſa ruïne. Voilà le motif du ſecret que je vous demande. Je ne croi pas, ajouta-t-elle, qu'il intèreſſe le ſervice du Roi. Si vous êtes

„ touché de mes malheurs, je me flatte
„ encore qu'après ma guérifon, vous me
„ laifferez la liberté d'aller m'enfévelir
„ pour jamais dans un Cloitre."

Je vous avoue, Mesdames, que je reftai immobile pendant cet affreux récit; je crus fentir en mon cœur le contrecoup du poignard qui avoit épargné celui de Rofalia. La barbarie de ce Père dénaturé me fit frémir, & elle m'infpira autant d'horreur pour lui, que je conçus de refpect pour les fentimens que cette généreufe Fille lui confervoit. Les égards qu'elle marquoit encore pour ce Père cruel, m'interdirent les expreffions que méritoit fon crime, pour ménager la délicateffe de la trop tendre Rofalia. Mon amour cependant s'enflâmant de plus en plus à la vue d'une vertu fi févère & fi malheureufe, je réfolus de n'en pas différer l'aveu. „ Le Ciel, lui dis-
„ je, en vous arrachant aux mains d'un
„ Amant affez lâche pour fouffrir qu'à
„ fes yeux un Père vous ôte la vie, ne
„ vous l'a point rendue pour aller la
„ paffer dans un Cloitre. Les charmes
„ qu'il vous conferve, ne font point
„ faits pour la retraite. Permettez que
„ j'informe le Roi de votre malheureux
„ fort; il eft trop jeune & trop galant,
„ pour ne pas honorer comme il le doit
„ une Martyre de fa Caufe. Souffrez
„ au moins que je lui demande la per-
„ miffion de vous offrir mon cœur; fon
„ agré-

„ agrément ſuppléra au conſentement de „ votre injuſte Père." Je joignis à cette prière les expreſſions les plus tendres, je lui repréſentai que mon amour & mon devoir s'oppoſoient à ce ſecret; & pour l'en persuader, je lui marquai l'excès de ma paſſion par tous les termes qui ſont naturels aux tranſports d'une prémière tendreſſe. Roſalia me remercia des ſentimens d'eſtime que je lui marquois, & demeura ferme ſur l'article du ſecret qu'elle m'avoit demandé ſur la barbare action de ſon Père. Je ſentis à quoi j'allois m'engager en le lui promettant. Mais comme elle avoit déja ſur moi un empire abſolu, il me fut impoſſible de lui en refuſer cette preuve. Mon eſprit, ſéduit par l'ardeur de mon amour, ne fut que trop ingénieux à ſeconder l'invincible penchant de mon cœur : je m'éblouis ſur la rigidité de mon devoir, & je me diſſimulai le danger d'un myſtère que la Cour pourroit un jour éclaircir, & que l'on y pourroit interpréter aux dépens de mon innocence & de ma fidélité. J'aimois, en un mot, & j'aimois pour la prémière fois; c'eſt à dire, que j'aurois tout ſacrifié. Il ne fut donc plus queſtion que de choiſir une retraite, car Donna Roſalia ne pouvoit ſe réſoudre à demeurer ſeule dans la maiſon de ſon Père. Madrid me parut un lieu beaucoup plus ſûr pour elle; & nous convinmes qu'elle s'y retireroit comme une perſonne dont

on voudroit obſerver les démarches, à cauſe du zèle outré que ſon Père marquoit pour l'Archiduc.

Malgré cet arrangement, je faiſois tous les jours de nouveaux efforts pour l'engager à rompre ce ſecret, & à changer ſur-tout ſa réſolution d'aller au Couvent, parce que je craignois qu'au milieu de ſes ennuis elle n'y prît le Voile d'une façon irrévocable. Pendant les trois mois que nos Troupes reſtèrent à Tolède pour contenir les peuples dans l'obéiſſance du Roi Philippe, j'eus la liberté de voir ſouvent l'aimable Roſalia; & à meſure que ſa ſanté ſe rétabliſſoit, je la trouvois plus charmante & plus belle. Ce ne fut auſſi qu'avec une douleur extrème, que je vis expirer le tems de la commiſſion qui me retenoit en cette Ville. Notre prochaine ſéparation fut la pierre de touche de mon amour; je ſentis alors que j'aimois beaucoup au-delà de ce que je croyois l'aimer. Peu s'en falut enfin que ma tendreſſe ne me rendît infidèle à mon Roi. Je fus obligé de partir, & la ſanté chancelante de Donna Roſalia ne me laiſſoit pas même la triſte conſolation de la conduire dans le Couvent. Il m'importoit pourtant d'en faire les honneurs, afin de pouvoir y pratiquer quelque Confidente capable de ménager près d'elle les intérêts de mon cœur. Soit que Roſalia s'en apperçût, ou non, elle me chargea de lui retenir moi-

moi-même un quartier dans le Couvent de ... où elle avoit une Amie Religieuſe, nommée Donna *Julia*, Sœur de Don *Alphonſe de* ... avec qui j'étois lié dès ma plus tendre jeuneſſe. Ce choix me conſola du parti qu'elle prenoit, parce que je me flattois que D. Julia, à la recommandation de Don Alphonſe mon Ami, pourroit ménager notre intelligence. En effet, Meſdames, pourſuivit D. Nugnez, c'eſt à ces deux perſonnes que je dois la conſolation de pouvoir vous raconter l'étrange Hiſtoire de mes malheurs. Quoi qu'il en ſoit, Roſalia ſe diſpoſa à partir, dès que la guériſon de ſa plaie le lui permettroit. Je lui renouvellai en quittant Tolède, toutes les inſtances que je lui avois déja faites, d'agréer mon amour. Roſalia n'y répondit encore que par des remercimens ſur ma générosité à ſon égard, & ſur l'obligation qu'elle croyoit m'avoir de ſes jours. Ah! c'étoit trop peu ſans doute, pour un cœur auſſi enflâmé que le mien. Je me plaignis amèrement de la ſévérité de Roſalia, pour qui ma paſſion augmentoit à meſure que mon départ approchoit. Je verſai même quelques larmes, par un ſecret preſſentiment des maux que cette ſéparation alloit nous cauſer. Roſalia s'attendrit, & me dit enfin, qu'elle conſentoit que je l'aimaſſe; mais qu'elle jugeroit par ma fidélité à garder ſon ſecret, ſi j'étois digne d'elle,

& ſi mon amour étoit auſſi généreux qu'il lui paroiſſoit preſſant. Avec cette aſſurance je partis plus amoureux que jamais. J'allai droit à Madrid, lui retenir un apartement dans le Couvent de . . . , ſans m'ouvrir à Donna Julia ſur mon amour. J'en fis ſeulement confidence à D. Alphonſe ſon Frère, qui étoit pourlors malade à Madrid; & par une précaution dont je n'ai ſenti la ſageſſe & la néceſſité que dans la ſuite, je dépoſai entre ſes mains une caſſette de pierreries, qui faiſoit la meilleure partie de mon bien, comme elle a fait depuis notre unique reſſource. Après lui avoir ainſi remis les intèrêts de ma fortune, & ceux de mon cœur, je partis pour l'Armée. Le Couvent de Madrid me parut un Aſyle ſûr, où l'aimable D. Roſalia ſeroit à l'abri des fureurs de ſon Père, & des recherches de ſon Amant, en cas que le ſort ſi journalier des Armes abandonnât de nouveau le Parti du Roi Philippe.

Hèlas! ce n'étoit plus de ces deux Barbares qu'elle avoit à craindre; ſes charmes ſeuls devoient faire ſes malheurs & les miens! Roſalia ne devint malheureuſe, que parce qu'elle étoit aimable; & ce ne fut que parce que je l'adorois, que je me vis accablé de diſgraces. L'époque des miennes, fut la bleſſure que je reçus dans la Bataille ſi fameuſe de *Villa-vicioſa*. Tout équivo-

voque que fut cette Action par les réjouiſſances qui s'en firent dans les deux Partis, elle décida pourtant du ſort de l'Eſpagne, & ſi je l'oſe dire, de mon amour. L'intèrêt du Roi n'étoit pas le ſeul motif qui m'y fit affronter les plus grands périls; celui de ma tendreſſe m'y fit agir en deſeſpèré. L'image de Roſalia que je portois dans mon cœur, augmentoit autant mon intrépidité, que ſi j'avois combattu ſous ſes beaux yeux". Si j'y péris, diſois-je à „ tous momens, j'aurai du moins la „ conſolation de mourir fidèle à mon a„ mour & à mon Roi: Roſalia en ce „ cas ne refuſera point quelques larmes „ à mon ſort. Si j'en réchappe, elle ac„ cordera peut-être à ma valeur, ce „ qu'elle refuſe à ma tendreſſe". Avec ces ſentimens, je ne ſongeai point à ménager ma vie. Mon cheval fut tué ſous moi, je reçus un coup de mouſquet à la tête; & comme je tombai dans le plus fort de la mêlée, je fus foulé aux pieds des chevaux, & compté parmi les morts. Dans le tems que l'on me dépouilloit, on reconnut en moi quelques ſignes de vie, & l'on me tranſporta tout meurtri au quartier des Bleſſés. Les ſoins que l'on prit de moi, me rappellèrent à la vie; mais je fus pendant ſix mois ſans pouvoir en faire aucun uſage. Lorſque j'eus la tête plus libre, j'envoyai mon Valet de chambre à Madrid pour

pour avoir des nouvelles de Donna Rosalia; car les meurtriſſures dont j'avois le corps couvert, m'empêchoient d'écrire. Il ne tarda pas à revenir : mais que mon pauvre cœur fut peu ſatisfait de ce voyage ! Mon Valet me dit à ſon retour, que Roſalia n'étoit plus au Couvent, & qu'elle en avoit été tirée depuis peu par ordre de la Cour, ſans qu'on ſût encore au juſte où elle avoit été tranſportée. Que ce coup fut accablant pour moi! & que mon retour à la vie me parut deſeſpèrant! Je fis mille réflexions ſur ſon ſort & le mien, je m'épuiſai en conjectures ſur la cauſe de ſon enlèvement, ſans pouvoir en pénétrer les raiſons; & parce que l'on ne ſauroit rien imaginer que de funeſte, quand on ſe croit malheureux, je crus avoir perdu pour jamais l'aimable Roſalia. Tantôt je me la figurois entre les bras d'un autre; tantôt je me la repréſentois en proie aux fureurs de ſon barbare Père; quelquefois je craignois que ſon nom ne l'eût rendue ſuſpecte au Roi, & que malgré ſon innocence elle ne devînt une victime d'Etat. Cette cruelle incertitude augmenta encore par les meſures que l'on prit contre moi. Je me vis arrêté quelques jours après, & conduit à l'Abbaye de... par ordre de la Cour, ſans pouvoir rien apprendre du ſujet de ma détention. Je compris ſeulement par le ſoin que l'on prit de m'interdire toute

te correſpondance au dehors, que je devois être ſuſpect au Roi. Hèlas! ce Prince ignoroit que l'on abuſoit de ſon nom ; & c'eſt un malheur inévitable dans ces tems de troubles, où les Miniſtres les plus intègres ſont ſouvent obligés de ſacrifier de fidèles Sujets à la ſureté de l'Etat, pour ne pas fermer la porte aux avis qui leur viennent. Mon innocence me raſſuroit ; mais je n'en étois pas plus tranquille ſur le ſort de Roſalia. Des conjonctures ſi peu propres au rétabliſſement de mes bleſſures, ne firent que les aigrir, & je tombai dans un état qui fit deſeſpèrer de ma vie. Un bon Religieux nommé le P. *Pedro*, que l'on m'envoya pour ma conſolation dans cette extrémité, eut quelque compaſſion de moi. Je lui ouvris mon cœur, je lui confiai mes inquiétudes ; & à mes inſtances, il ſe chargea d'écrire ſecrettement à Madrid pour avoir des nouvelles de Roſalia. J'y joignis moi-même un Billet pour elle, que j'adreſſai à l'Amie qu'elle avoit au Couvent d'où elle avoit été enlevée. L'indulgence du P. Pedro me tranquilliſa pour quelques jours, & je n'avois plus à combattre que l'impatience de recevoir des nouvelles de Madrid. Elles arrivèrent enfin, & malgré tout ce qu'elles contenoient de conſolant, je ne fus ſenſible qu'à l'abſence & à la ſituation délicate de ma chère Roſalia. L'Hiſtoire de ſon enlèvement n'é-

n'étoit plus un myſtère, & Donna Julia m'en envoyoit le détail, que Roſalia m'a depuis expliqué plus clairement. En voici la ſubſtance. Don *Sylves de P. C*... ſon Père, après la barbare action qu'il avoit faite en ſortant de Tolède, étoit allé joindre le Général *Staremberg*, qui commandoit un Corps d'Impériaux avec lequel il accourut à Villa-viciosa au ſecours du Général *Stanhope*, qui y fut fait priſonnier. La priſe de ce Général aiant ranimé le courage des Eſpagnols, & excité la fureur des Rebelles & des Alliés, fit faire de part & d'autre des actions d'une valeur inouïe. D. Sylves de P. C.... qui ne le cèdoit à perſonne en bravoure, fit pour délivrer Stanhope des efforts qui l'euſſent immortaliſé dans une Cauſe plus juſte. Il fut pourtant obligé de cèder au bonheur Eſpagnol; mais ce ne fut qu'après avoir été criblé de coups, dont il mourut le lendemain. Ce Rebelle, tout vaincu qu'il étoit, porta juſqu'au dernier ſoupir ſon averſion pour le Roi Philippe; & déclara en mourant, que ſon unique regret étoit d'avoir appris que ſa Fille qu'il avoit cru poignarder, vivoit encore, & qu'elle étoit entre les mains d'un Officier de l'Armée du Duc d'Anjou. Ce furent, dit-on, ſes dernières paroles. Cet étrange aveu aiant été rapporté aux Généraux de l'Armée Eſpagnole, chacun voulut connoitre la belle Infortunée. Roſalia ſe contentoit de pleu-

pleurer ſon Père en particulier, & le ſecret avoit été ſi bien gardé de ma part, que s'il n'avoit été trahi par ſa Duègne, peut-être l'ignoreroit-on encore. Le bruit que fit cette Vieille indiſcrette à la prémière nouvelle de la mort de ſon Maitre, apprit en un moment le myſtère à tout le Couvent. Jugez, Mesdames, ſi c'en fut longtems un pour le Public. La Cour en fut informée; & la feue Reine, qui venoit quelquefois en dévotion à ce Monaſtère, voulut voir Roſalia. Elle lui plut: les larmes que cette vertueuſe Fille verſoit ſur la mort d'un Père ſi dénaturé, touchèrent le cœur de la Reine, & lui donnèrent une haute idée de la vertu de cette jeune perſonne. La Reine voulut voir la cicatrice du coup de poignard, pour ſe convaincre, diſoit-elle, par ſes yeux de deux excès également incroyables de tendreſſe & de barbarie. Donna Roſalia tâcha de s'en excuſer, & ſe jetta aux pieds de la Reine pour prier Sa Majeſté de la diſpenſer de rendre ce témoignage contre ſon Père, qui n'étoit déja que trop coupable d'avoir porté les armes contre ſon Roi. La vertu eſt reſpectable, ſans doute, dans tous les états où elle ſe trouve; mais elle eſt bien plus touchante quand elle ſe ſoutient dans les malheurs, & qu'elle eſt accompagnée des charmes de la modeſtie & de la beauté. Roſalia fut obligée de cèder aux ordres de la Reine,

ne, qui ne put retenir ſes larmes; & toute ſa Cour en fut émue. On ne parla d'autre choſe à Madrid pendant pluſieurs jours, & tous les Grands qui y étoient marquèrent tant de curioſité de voir la Fille de Don Sylves, que la Reine l'envoya chercher dans un de ſes caroſſes & la garda auprès d'elle. Cette faveur la fit connoitre à la Princeſſe *des Urſins*, qui étoit *Camarera-Major* de la Reine, & la toute-puiſſante: l'attention de Sa Majeſté lui attira celle de la Favorite. Elle n'en fut pourtant pas plus heureuſe. Donna Roſalia portant à la Cour toute ſa modeſtie & ſa beauté, y fit le ſujet de l'admiration générale, & ne tarda pas à y faire naitre quantité de paſſions. Hèlas! ſes charmes y devinrent la ſource des malheurs que nous avons eſſuyés depuis.

Le Duc *de V*.... fut un des prémiers qui rendit hommage à ſa beauté; & comme ſon rang, ſon bonheur, & ſes victoires lui donnoient l'entrée chez la Reine, il lui fut plus facile qu'à perſonne d'entretenir Roſalia, qu'il trouva auſſi vertueuſe que belle. Ce Prince étoit preſſant, & la complaiſance que la Cour d'Eſpagne lui devoit pour ſes ſervices, expoſoit infiniment la vertu de Roſalia, qui avoit horreur d'une paſſion qui ne tendoit qu'à la deshonorer. Ses larmes firent ſa reſſource, pendant pluſieurs jours; & pour ſe délivrer des pourſuites

tes du Prince, elle feignit une maladie qui la retenoit au lit. Le Duc, qui n'avoit jamais ſu ſoupirer longtems, & qui dans l'Amour, comme dans la Guerre, attendoit tout de ſon bonheur, ſe rebuta bientôt de la farouche vertu de Roſalia. Il eſſaya pourtant un ſoir de s'introduire dans ſon apartement; mais aiant été refuſé, il renonça à la voir, & alla s'en conſoler dans le Serrail ambulant qu'il trainoit par-tout avec lui : car vous ſavez, Mesdames, qu'il avoit à ſa ſuite pluſieurs Maitreſſes en habits d'hommes, dont les unes lui ſervoient de Pages, & les autres de Valets de chambre. Roſalia, délivrée de l'amour importun de ce Duc, eut à combattre la paſſion du Marquis *del*..... homme riche, mais cruel. Il avoit été Gouverneur de.... aux Indes Orientales, & en avoit rapporté des richeſſes immenſes, qui le rendoient tout-puiſſant à la Cour. Il faiſoit auſſi parade de tendreſſe; mais il étoit infiniment plus conſtant dans ſes amours que le Duc. Il ne fut pourtant pas plus heureux; & quoiqu'il recherchât D. Roſalia dans le deſſein de l'épouſer, il ne put en obtenir la moindre faveur. Il épuiſa inutilement pour la toucher, pendant ſix mois, toutes les galanteries qu'il put imaginer; & deſeſpèrant d'y réuſſir, il mit tout en œuvre pour découvrir les raiſons de l'indifférence de Roſalia. Réfléchiſſant enfin ſur l'his-

l'hiſtoire des malheurs de cette vertueuſe Fille, il devina qu'elle devoit avoir avec moi quelque engagement de cœur; & ce fut-là ſans doute le motif de mon arrêt. Depuis ce moment, le perfide avoit tâché de me noircir ſourdement aux yeux du Miniſtère. Il m'avoit repréſenté à la Cour, comme un homme ſuſpect d'intelligence avec les Rebelles; & m'avoit fait un crime du ſecret que j'avois gardé à Roſalia ſur l'action de D. Sylves, qu'il ſuppoſa fauſſement que j'aurois pu arrêter à Tolède, ſi je n'avois craint qu'il s'oppoſât à mon amour pour ſa Fille. Ma conduite & mes bleſſures ſuffiſoient, ce ſemble, pour ma juſtification. Mais pour mon malheur, on trouva une de mes Lettres dans les papiers du Duc de *Médina-Céli*, que le Roi avoit fait arrêter. Quoique cette Lettre ne contînt que des honnêtetés générales, vu que ce Duc étoit mon parent, le Marquis avoit prétendu y découvrir bien des myſtères de Politique, & m'avoit enfin fait arrêter. J'avois ignoré toute cette trame, parce que mes bleſſures m'avoient mis hors d'état de penſer à rien, & que la confuſion dans laquelle l'Eſpagne étoit alors, rendoit le commerce de Lettres peu ſûr. La bienſéance d'ailleurs, & la ſévère vertu de Roſalia, ne lui permettoient pas de riſquer le moindre mot. Elle ne ſavoit rien de mon état, que ce qu'elle en avoit lu dans

dans la Liſte des Bleſſés. Ce fut par mon Billet, & par la Lettre du P. Pedro, qu'elle apprit toute l'étendue de mes malheurs. Elle les ſentit d'autant plus vivement, qu'elle ſe reprocha d'être la cauſe innocente de ma détention, dont elle ſoupçonna le Marquis. Ainſi mes malheurs devinrent utiles à mon amour, & Donna Roſalia m'accorda enfin ſa tendreſſe, par les mêmes motifs qui avoient fait naitre la mienne. Elle ne voulut pas différer à m'en donner des preuves : elle pria ſon Amie de m'aſſurer de ſa part, qu'elle partageoit ſi ſincèrement mes diſgraces, qu'elle renonceroit elle-même à la liberté & à la vie, ſi elle ne pouvoit me ſauver l'une & l'autre. Elle ajouta même deux lignes de ſa main au bas de la Lettre de Donna Julia : elles contenoient des ſentimens ſi tendres, que je ne les ai jamais oubliés. *Il ne s'agit maintenant*, diſoit-elle, *que de vous guérir & de vous ſauver; nous parlerons enſuite d'autres choſes: mais ſongez à vous conſerver à Roſalia, qui ne vivra que pour vous, quelque choſe qui arrive.*

Je ne puis vous exprimer, Mesdames, continua D. Nugnez, la joie que j'éprouvai à la lecture de ces Lettres. Je baiſai, j'arroſai de mes larmes les lignes qui étoient de la main de Roſalia ; je ne pouvois me laſſer de les relire ; & dans cette agitation, mes malheurs

&

& ma félicité me paroiſſoient alternativement un ſonge. J'oubliois que j'étois captif & malheureux, quand je ſongeois que mes disgraces ſeules avoient eu le pouvoir d'arracher l'aveu ſi doux de ſa tendreſſe. Mais auſſi, lorſque je me livrois à ces flatteuſes conſidèrations, mon triſte cœur reſſentoit plus vivement le poids des malheurs qui me tenoient éloigné de l'Objet de mon amour. Cependant, Mesdames, les ſentimens de ma chère Roſalia pour moi, firent toute ma conſolation; je tâchai de me tranquilliſer, pour ne pas troubler la guériſon de mes bleſſures. Je me trouvai même aſſez bien en peu de tems. Je repris mes forces, & je ſongeai ſérieuſement aux moyens de ma juſtification. J'écrivis au Prémier Miniſtre, pour demander des Commiſſaires; mais ce fut inutilement: le Marquis *del....* qui avoit intèrêt de ne pas laiſſer ſitôt éclaircir mon innocence, eut l'audace d'intercepter toutes les Lettres que j'écrivois directement; enſorte que je reſtai près de deux ans ſans entendre parler de rien. Quoique la captivité ſoit par elle-même desagréable à tous les hommes, elle eſt inſupportable ſurtout aux Amans; & jamais je ne la trouvai ſi rude, que depuis que j'étois ſûr que ma tendreſſe n'étoit pas ſans retour. Dans ce triſte état, je n'avois de reſſource que dans les conſolations du P. Pedro, qui

qui me procuroit des nouvelles de ma chère Rosalia, qu'un amour si spirituel rendoit moins timide à m'écrire. Les Lettres que j'en recevois de tems en tems ne faisoient qu'irriter mes impatiences, parce qu'en me découvrant par degrés les tendres sentimens de son cœur, elles faisoient sentir au mien tout ce qu'il perdoit à rester éloigné d'elle. Il est vrai que pour soulager mes ennuis, elle m'avoit envoyé son Portrait, que je lui demandois depuis longtems avec instance. Ce précieux gage de son amour devint l'idole de mon cœur; je l'avois sans cesse sous les yeux, & je lui adressois tous les vœux que je formois dans le secret de ma retraite pour sa constance. Ce n'est pas que j'eusse lieu de m'en défier : mais je craignois tout de mon mauvais sort; & quelque assurance que j'eusse de son insensibilité à la passion du Marquis, je n'étois pas sans crainte sur la violence qu'il pourroit lui faire. Quoique jeune encore, il étoit déja célèbre par l'enlèvement de deux Femmes qu'il avoit rendues malheureuses par sa jalousie, & desquelles il étoit violemment soupçonné d'avoir avancé les jours. Son humeur violente me faisoit tout craindre pour Rosalia. Il est vrai que cette aimable Fille avoit une voie assez sûre pour travailler à ma liberté, en réclamant la protection de la Reine: mais, outre qu'il

étoit incertain si cette Princesse voudroit se mêler d'une affaire d'Etat, tandis que le Duc de Savoie son Père faisoit la guerre à l'Espagne; la tendre Rosalia craignoit qu'en obtenant avec éclat ma liberté, elle n'exposât ma vie aux fureurs d'un Rival aussi puissant, & aussi perfide. Elle aimoit encore mieux me savoir captif, qu'en danger de périr. Hèlas! ses craintes n'étoient que trop légitimes! Elle ne prévoyoit pourtant que le moindre des crimes dont ce Rival étoit capable, & sa malice ne tarda pas à nous porter le dernier coup.

Dans le tems que j'espèrois enfin par mes importunités de forcer le Ministère à examiner les raisons de ma détention, je me vis enlevé de l'Abbaye où j'étois comme en dépôt depuis deux ans. Cette exécution fut faite par un *Alcade*, qui se paroit des ordres du Roi. J'aurois été trop heureux, Mesdames, de n'avoir à répondre de ma conduite qu'à un Prince pour qui j'avois tant de fois exposé ma vie: les marques de ma fidélité à son service, répandues sur toutes les parties de mon corps depuis la Journée de *Villa-viciosa*, eussent sans doute fait plus d'impression sur son cœur équitable, que les malignes insinuations du Marquis. Mais je m'apperçus bientôt qu'on abusoit du nom du Roi pour me perdre, & que tout mon crime étoit d'aimer D. Rosalia & d'avoir obtenu

nu ſa tendreſſe. A peine eus-je mis le pied hors de l'Abbaye, qu'on me lia les mains & qu'on me banda les yeux, pour m'ôter apparemment la connoiſſance de la route que l'on me faiſoit prendre: je ne puis m'imaginer que ce fût pour m'épargner le cruel ſpectacle que l'on me préparoit; la perfidie ne connoit pas de tels ménagemens. Ceci, Mesdames, pourſuivit D. Nugnez, vous paroitra peut-être incroyable, & vous aurez peine à comprendre qu'un homme puiſſe par amour ſe porter à un ſi haut point de ſcélérateſſe. Quoique j'en aye fait la trop triſte épreuve, je n'y penſe jamais, que je ne croye me ſouvenir d'un rêve. A quelques lieues de l'endroit d'où l'on m'avoit tiré, j'entendis une voix qui dit d'un ton grave: *Arrêtons, ce lieu eſt commode, & nous n'avons plus ici de témoins à craindre.* J'ignore quel fut ce fatal endroit. L'unique choſe dont il me ſouvient, c'eſt que je compris que c'étoit fait de moi, & que le Marquis vouloit s'aſſurer par ma mort la poſſeſſion de Roſalia, (dont il avoit clairement connu les ſentimens pour moi, par une Lettre qu'il avoit interceptée). J'étois desarmé, j'attendois la mort à l'aveugle, ſans prévoir d'où viendroit le coup. Cette horrible ſcène commença par le maſſacre de mon Valet de chambre, qui m'avoit ſuivi. J'entendis les cris de ce malheureux,

 qui

qui fut poignardé à mes côtés: j'en eus le cœur outré de douleur, & quoique ſans armes & ſans défenſe, je fis quelques efforts pour courir à ſon ſecours, plutôt par un ſentiment d'humanité, que par eſpoir de le ſauver. Dans l'inſtant, deux ou trois de ces Scélérats tout ſanglans ſe jettèrent ſur moi pour me dépouiller; ils me revêtirent de je ne ſai quel habit, & m'enlevèrent tous mes papiers, & le Portrait de ma chère Roſalia, qu'ils paroiſſoient chercher. Je le jugeai ainſi, par la joie qu'ils marquèrent en le trouvant. Malgré le trouble où j'étois, je ſentis vivement la perte d'un bijou ſi cher à mon cœur". Puiſ„ que je dois mourir, leur dis-je, laiſ„ ſez-moi du moins la triſte conſolation „ d'expirer en regardant ce Portrait". Les barbares, loin de m'accorder cette grace, inſultèrent à mon amour de la façon la plus outrageante". Ah cruels! „ m'écriai-je, ſi celui qui vous employe „ n'en veut qu'à ce Tréſor, ſachez que „ ce Portrait que vous me refuſez pour „ quelques momens, eſt gravé dans mon „ cœur avec des traits ineffaçables. C'eſt „ dans ce cœur, leur dis-je, que vous „ devez le chercher. Achevez, perfides, „ hâtez-vous de le percer & de m'ôter „ la vie". Dans la fureur qui me tranſportoit, je vous avoue, Mesdames, que je tâchois de les irriter pour les obliger à me donner la mort, que je ne pouvois me procurer à moi-même. Elle me paroiſ-

paroiſſoit un ſupplice infiniment moindre, que ceux que mon cœur ſouffroit alors. Hèlas! quelque idée que je dûſſe me former de mon ſort, je ne prévoyois pourtant pas l'ombre même des horreurs auxquelles j'étois réſervé.

Quoique le Crime ait ſes nœuds pour lier les cœurs, auſſi bien que la Vertu, les liaiſons qu'il forme entre les coupables ſont rarement de longue durée: la défiance ne tarde pas à s'emparer d'eux, & dans la crainte d'être trahis par leurs complices, ils deviennent ſouvent entre eux les prémiers vengeurs du crime qu'ils ont commis. C'eſt la réflexion que je fis, quand j'entendis aſſaſſiner trois de ceux qui m'avoient enlevé, par ceux-là même qui étoient de leur troupe: ſoit qu'ils euſſent marqué quelque compaſſion pour moi, ſoit que les trois autres ſe fuſſent défiés de leur ſecret, ils périrent, & leurs corps furent mis en pièces avec celui de mon Valet de chambre, & laiſſés ſur le chemin. Je crus enfin que ma mort alloit être le dernier Acte de cette ſanglante Tragédie, & je m'en félicitois. On m'épargna cependant, & l'on me fit continuer ma route juſqu'au lendemain, que l'on me fit entrer dans une maiſon dont je ne connus ni le Maitre, ni le nom, ni la ſituation. Tout y paroiſſoit préparé pour ma reception, & l'on me transporta ſans délai dans une chambre dont l'idée me fait encore frémir. On m'y

laissa seul, & en y entrant l'on me rendit la liberté des mains & des yeux. Ce ne fut que pour rendre mon supplice plus douloureux, & ma captivité plus affreuse. Pendant tout le tems que j'ai passé dans cette effrayante solitude, il me fut impossible de démêler si j'étois dans une chambre haute, ou dans un souterrain. Les fenêtres en étoient aussi exactement fermées que la porte. L'air que je respirois, me venoit de deux tuyaux obliques, qui ne me donnoient de lumière qu'autant qu'il en faloit pour voir que les murailles de ma chambre étoient peintes de noir: le lit, la table, & les chaises paroissoient être de bois d'ébène. A cela près, ce funèbre apartement avoit plus de commodités que n'en ont les Prisons ordinaires; mais je doute qu'il y en ait de plus affreuses à l'imagination, & où l'on trouve un pareil rafinement de supplice & de cruauté. Le silence profond qui règnoit autour de moi, & le lugubre appareil qui m'environnoit, me fit douter sérieusement pendant quelques heures, si je vivois encore, & si je n'étois point descendu dans la Région des Morts. Je ne pouvois du moins me regarder que comme un homme enséveli tout vif dans les horreurs du Sépulcre. Incertain de mon sort, autant que de ma situation, abattu d'ailleurs par la fatigue de deux journées aussi péni-

nibles, j'allai me jetter tout habillé ſur mon lit, pour y attendre la mort. Hèlas! je n'eus pas même la conſolation de pouvoir m'y livrer aux triſtes réflexions qui m'accabloient. Elles furent bientôt interrompues par la voix barbare de deux perſonnes, que j'entendis venir à mon apartement. *C'en eſt fait apparemment*, m'écriai-je, *& la mort va terminer enfin mes miſères !* Je jettai un regard vers le Ciel, pour implorer ſa miséricorde; & je pouſſai quelques ſoupirs en prononçant le nom de Roſalia, comme pour lui dire un dernier adieu. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand ma porte fut ouverte, de voir entrer deux Mores armés de poignards, dont l'un portoit quelques plats, avec du pain & du vin, tandis que le ſecond d'un air menaçant tenoit un flambeau d'une main, & un piſtolet de l'autre ! Je les regardai tranquillement ; & l'abattement où j'étois ne me permit pas même de ſentir ces mouvemens de frayeur involontaire, dont l'homme le plus intrépide ne peut ſe défendre dans ces inſtans terribles. L'aſpect ſeul de deux figures auſſi bizarres, joint au lugubre ameublement de ma chambre, étoit capable d'effrayer le cœur le plus courageux. Auſſi ma tranquillité dans ce moment venoit plutôt de mon inſenſibilité, que d'un excès de courage.

Les deux Mores cependant, aiant ran-

gé les plats & la bouteille ſur la table, s'approchèrent de mon lit, & m'invitèrent à ſouper. Je leur fis ſigne de la tête, que ces apprêts étoient inutiles, & je leur dis que la triſteſſe dans laquelle j'étois plongé, ne me permettoit point de toucher à rien. L'un d'eux me jura pour me raſſûrer, qu'il n'y avoit aucun poiſon à craindre, & fit l'eſſai de tous les plats & du vin en ma préſence. Cependant je ne pus me réſoudre à goûter de rien. Le ſecond, laſſé de mon opiniâtreté, leva le poignard ſur moi, & me dit que leurs ordres portoient de me contraindre par toutes ſortes de voies à manger, & que quoiqu'il leur fût permis de me maltraiter même, s'il en étoit beſoin, ils devoient répondre de ma vie ſur la leur. Pour les ſatisfaire donc, & pour me délivrer de leurs perſécutions, je pris quelques bouchées de pain, & je bus un verre de vin, en les aſſurant que cela me ſuffiſoit. Ils m'offrirent enſuite leurs ſervices pour me deshabiller, & je me laiſſai mettre au lit. La cruelle nuit que je paſſai! Figurez-vous, Meſdames, tout ce que la ſolitude & les ténèbres peuvent ajouter d'horreur à la captivité la plus affreuſe, vous ne vous formerez encore qu'une légère idée de la deſeſpèrante ſituation où je me trouvai. L'ennui, la crainte, le deſeſpoir, & l'incertitude où j'étois de l'état de ma chère Roſalia,

salia, m'agitèrent successivement. Dans cet esclavage si dur, j'étois bien plus occupé de son sort, que du mien. Je tremblois pour elle, je la cherchois, je l'invoquois, je prononçois souvent son nom; & ce nom si cher à mon amour, faisoit mon unique consolation. Epuisé cependant par ces violentes réflexions, je cèdai à mes ennuis, & je m'endormis en versant un torrent de larmes. Mon sommeil ne fut pas plus tranquille; j'avois l'imagination pleine du massacre de mon Valet, & de celui des misérables qui m'avoient enlevé de l'Abbaye. Ce sanglant spectacle se présentoit à chaque instant à mon esprit: il me sembloit quelquefois entendre encore leurs cris. Il y avoit même des momens, où je croyois voir l'innocente Rosalia accourir à mon secours, & périr à mes yeux sous les coups de ces Scelérats. Ces tristes images revenant continuellement me fatiguer pendant mon sommeil, ne me quittoient pas même à mon réveil; & mon malheureux cœur toujours occupé de l'aimable Objet de ses soupirs, se sentoit percé d'autant de coups qu'il s'écouloit d'instans. L'obscurité de ma chambre me laissant dans une nuit continuelle, je perdis bientôt la distinction des jours & des nuits. Les deux Mores qui me servoient de Valets, entroient régulièrement trois fois par jour dans ma chambre, dans l'équipage effrayant que je

 vous

vous ai décrit, & obſervoient un rigoureux ſilence ſur toutes les queſtions que je voulus leur faire. J'eſſayai pluſieurs fois de les corrompre par des promeſſes proportionnées à leur état, s'ils vouloient ſeulement me dire entre les mains de qui j'étois, ou ſe charger d'une Lettre pour Madrid; mais ils furent inflexibles.

L'un deux cependant, feignant un jour d'être touché de mon ſort, me dit qu'il étoit chargé de me déclarer, que le vrai moyen de me ſauver des miſères qui me menaçoient encore, étoit d'écrire un mot à cette D. Roſalia dont je parlois ſi ſouvent, & de lui déclarer par écrit que je renonçois à ſon amour; parce que c'étoit l'unique moyen de fléchir le Roi, qui l'avoit promiſe à un des prémiers Seigneurs de ſa Cour. L'artifice étoit trop groſſier, pour m'y laiſſer ſurprendre. Je vis alors trop clairement, que j'étois entre les mains du Marquis. Cependant, malgré l'horreur que me fit cette indigne propoſition, & l'indignation que je me ſentis pour l'abus que l'on faiſoit à mon égard du nom reſpectable du Roi, je me contraignis pendant quelques momens, pour tâcher de m'aſſurer de l'état de Roſalia. Je croyois, leur dis-je avec étonnement, que cette Dame étoit morte, & l'idée de ſa perte faiſoit ici ma plus grande triſteſſe: ſeroit-il bien vrai qu'elle vécût encore? Ils me le jurerènt, en m'aſ-

m'aſſurant qu'elle étoit toujours à Madrid. Quelque peu de fonds que je puſſe faire ſur cette aſſurance, je ſentis un mouvement de joie, inconnu depuis longtems à mon triſte cœur; il treſſaillit au nom de ſa chère Roſalia, qu'il n'avoit depuis pluſieurs mois entendu prononcer. La ſérénité que ce nom ſi précieux ramena ſur mon viſage, fit croire à mes barbares Chambellans qu'ils alloient obtenir de moi ce que leur lâche Maitre deſiroit, & l'un d'eux voulut ſortir pour aller chercher de l'encre & du papier. Ma diſſimulation ne put tenir davantage contre l'idée ſeule de me voir ſoupçonner d'une auſſi noire infidélité; & me levant tout furieux, je courus ſur ce More en lui criant: „ Arrête, „ miſérable, il me ſuffit d'apprendre „ que ma chère Roſalia vit encore; & „ ſi tu dois l'informer de mes ſentimens, „ va lui dire que ſon fidèle Nugnez l'aimera jusqu'au dernier ſoupir, & que „ de tous les maux qu'il endure, le ſupplice le plus rigoureux eſt celui d'être „ éloigné d'elle." Ils me laiſſèrent pour cette fois; mais je n'en fus pas quitte pour cet aſſaut. Jamais ils n'entroient dans ma chambre, qu'ils ne revinſſent à la charge. Ils tâchèrent même de m'effrayer par l'appareil d'une mort cruelle. Ils me chargèrent de chaines, ils me menacèrent de tourmens affreux & lents: ils eſſayèrent de domter ma conſtance,

tantôt par la faim, quelquefois par la ſoif: ils me laiſſèrent deux jours ſans manger, n'aiant pour toute nourriture qu'un peu de mauvaiſe eau: ils m'apportèrent enſuite des mets Indiens, & pleins de poivre, & me refuſèrent à boire pluſieurs jours de ſuite. L'indigne propoſition de renoncer à ma chère Roſalia, étoit le refrein continuel de ces ſupplices. Loin d'ébranler ma conſtance, cette perſécution ne fit que l'irriter & l'affermir. Deſeſpèré cependant des horreurs de cet affreux état, je réſolus de m'en délivrer par la mort, de peur que mon cerveau ne s'altèrant dans cette ſombre demeure, on ne m'arrachât dans quelques momens de foibleſſe un aveu indigne & de mon amour & de ma fidélité. J'eſſayai à mon tour de me laiſſer mourir de faim, je refuſai toutes ſortes d'alimens; mais on m'en fit avaler par force. Je ne pus jeûner, qu'autant qu'il faloit pour ſouffrir; & mes Bourreaux me faiſoient prendre encore aſſez de nourriture pour m'empêcher de mourir.

Ce barbare traitement me fit pourtant comprendre que Roſalia preſſée par le Marquis, & peut-être par des ordres ſupérieurs, s'excuſoit de répondre à ſes feux, ſur l'engagement qu'elle avoit avec moi. Je conçus auſſi que le perfide ſentoit bien que ma mort, loin de rompre cet engagement, ne ſerviroit

qu'à

qu'à lui attirer toute la haine de Rosalia qui l'en soupçonneroit. Je m'imaginai qu'en conséquence de ces réflexions, il vouloit m'extorquer l'infame Ecrit qu'il me faisoit proposer; dans l'idée que Rosalia piquée de mon inconstance, cèderoit à ses poursuites. Le Marquis peut-être avoit d'abord raisonné de même: mais comme sa malice étoit inépuisable, il songea à me remettre sur la scène après avoir inutilement répandu le bruit de ma mort. Ma constance déconcerta ses vues; & je me confirmai de plus en plus dans la résolution de souffrir plutôt mille morts, que de me prêter à cette perfidie. Cette réflexion m'en fit naitre d'autres bien consolantes pour mon état „ Surement, me disois-„ je, Donna Rosalia m'est fidèle, & me „ conserve toute sa tendresse; l'opiniâ-„ treté de mes supplices en est une „ preuve. Ma vie seroit inutile au Mar-„ quis, si Rosalia avoit disposé de son „ cœur en faveur d'un autre. Sa con-„ stance, peut-être plus encore que la „ mienne, cause tous mes maux. Ah! „ malheureux Nugnez, m'écriois-je con-„ tre moi-même, serois-tu assez lâche „ pour renoncer à une Amante si fidè-„ le? Après tant d'ennuis, de langueurs „ & de tourmens, tu n'as que la mort à „ craindre. Tu l'as même tant de fois „ desirée! Que peut-il donc t'arriver, „ qui ne soit mille fois plus doux que l'é-

„ l'état où ta tendresse te réduit? Espè-
„ rons tout: un amour si tendre & si é-
„ puré ne peut que triompher. Les sens
„ y ont si peu de part, qu'il ne peut être
„ criminel. Le Ciel peut-être un jour,
„ touché de nos larmes & de nos sou-
„ pirs, fera naitre quelque heureux dé-
„ nouement, qui te rendra fidèle & li-
„ bre à ta constante Rosalia."

Depuis que j'eus fait cette réflexion, je passai des jours plus tranquilles. Mon sort me parut moins affreux. Les Fantômes dont mon imagination s'effrayoit pendant le sommeil, se dissipèrent; je n'eus plus que d'agréables songes. Soit qu'on se familiarise à la longue avec les choses les plus affreuses; ou que mon innocence, & le plaisir de souffrir pour une aussi belle cause, fussent capables d'adoucir par leur sentiment celui de mon déplorable état; je ne m'occupai plus que de l'espèrance de revoir Rosalia, & de me conserver pour elle. L'unique chose qui venoit quelquefois troubler ma tranquillité, c'étoit de voir ma captivité durer si longtems. Je ne comprenois pas que Rosalia pût savoir mon état, être libre, m'aimer encore, & rester dans l'inaction. Il me sembloit que mon enlèvement n'en pouvoit être ignoré si longtems, de quelque part qu'il vînt; & que c'étoit l'occasion de se servir de la protection dont la feue Reine l'honoroit, pour me faire chercher dans tou-

tes

tes les Eſpagnes. Je ne pouvois à la vérité démêler ce myſtère. Cependant la juſtice que mon cœur rendoit à la tendre Roſalia, étouffoit bientôt des ſoupçons ſi injurieux à ſa fidélité. Elle n'étoit, hèlas! que trop conſtante; & ſon empreſſement à me le prouver, ne ſervit qu'à hâter & à conſommer ſes malheurs.

Les miens parurent prendre fin, au moment où je m'y attendois le moins. Mes deux Mores entrèrent un matin dans ma chambre, de meilleure heure que de coutume. Ils étoient armés à l'ordinaire; mais je crus remarquer ſur leur phyſionomie quelque choſe de plus funeſte: ils avoient l'air inquiet, & les yeux égarés. Je penſai d'abord qu'ils avoient ordre de me tuer, & je me préparois à la mort avec un peu moins d'inſenſibilité que je n'en avois eu jusques-là, parce qu'un preſſentiment peut-être de ma prochaine liberté, m'avoit rendu la vie moins odieuſe. Ils approchèrent de mon lit, & m'ordonnèrent de me lever, de me revêtir d'un habit de Moine qu'ils m'avoient apporté, & de prendre promtement du chocolat qu'ils me préſentèrent. Je m'y ſoumis, en réfléchiſſant ſur les raiſons de ce myſtérieux déguiſement, dont la bizarrerie m'étonnoit. Que faire? il falut obéir. Je pris cet habit en frémiſſant, car je le regardai comme le ſigne de quelque nouvel-

velle Tragédie. Mais comme j'avois perdu l'uſage de m'habiller pendant le tems de ma captivité, & que d'ailleurs je ne connoiſſois rien à l'arrangement d'un Froc, ils m'ordonnèrent bruſquement de me hâter. Voyant enfin que je n'en pouvois venir à bout, ils me rendirent eux-mêmes cet office & m'ajuſtèrent le mieux qu'ils purent. Je vous avoue, Mesdames, que quand je me vis en ce comique équipage, je ne pus m'empêcher de ſourire de moi-même, malgré l'inquiétude qu'il me donnoit, & le reſpect que l'on doit au ſaint Habit Religieux. „ Qu'eſt-ce donc, mes Amis, „ leurs dis-je, & que veut-on faire de „ moi? Je ſuis Officier, & je n'ai jamais „ été Moine. Voudroit-on me mener „ à l'Inquiſition en cet état, & m'ex„ poſer à ſes cenſures, comme aiant „ abuſé de ce ſaint Habit?" Les Mores ne ſe donnèrent pas le tems de me répondre: ils me bandèrent de nouveau les yeux, me lièrent les mains, & me firent ſortir à l'heure même. Quand je fus à la porte de la maiſon, ils me jettèrent dans une mauvaiſe voiture, où je penſai étouffer. Il y a quelque apparence que l'on prit des chemins détournés, car nous ne rencontrames perſonne. Nous courumes toute la journée & une partie de la nuit, enſorte qu'à meſurer le chemin ſur le tems que j'emploiai dans cette route, je devois

avoir fait au moins trente lieues, ſans ſavoir d'où je partois, ni où j'allois. Que de penſées m'agitèrent pendant cette route! Que d'inquiétudes! Que de chimères, que de fantômes ſe préſentèrent à mon imagination! Que de fois j'appellai ma chère Roſalia! Que de fois j'invoquai la mort pour prévenir les ſupplices nouveaux que je me figurois! Je touchois cependant, ſans le ſavoir, au moment de ma liberté; mais que j'en payai chèrement les prémices!

Mes Guides s'arrêtèrent enfin, & m'ôtèrent à demi mort de ma voiture. Il y avoit près de vingt-quatre heures que je marchois, & l'on n'avoit fait que deux haltes aſſez courtes, pendant lesquelles je n'étois pas même deſcendu. Je n'avois pris que peu de nourriture, & le grand air que je n'avois reſpiré de longtems, m'avoit extrèmement affoibli. Les deux Mores me couchèrent ſur l'herbe dans une Plaine aſſez déſerte, & après m'avoir fait prendre un verre de vin, ils me délièrent les mains, m'ôtèrent le bandeau des yeux, & ſe diſpoſèrent à repartir. Il étoit nuit, je ne ſavois où j'étois; je les conjurai de m'apprendre du moins en quel lieu ils me laiſſoient. Ils me dirent en fuyant à toute bride, que j'étois entre *Aſtorga* & *Léon*: c'eſt tout ce que j'en pus tirer. Je vous laiſſe à penſer, Mesdames, quels furent mon trouble & mon deſeſpoir dans cette

cruelle

cruelle ſituation. J'étois foible, ſans secours, ſans argent, dénué de tout, à quatre journées de Madrid. J'étois ſous un habit qui me rendoit reſponſable à l'Inquiſition, ſi l'on me découvroit; & je n'oſois me faire connoitre, parce que je croyois être ſuſpect au Roi. J'ignorois d'ailleurs le ſort de Roſalia, je ne ſavois à qui m'en informer: je craignois même de lui écrire, de peur de l'envelopper dans mes disgraces; outre que je ne ſavois où la trouver. Si j'échapois aux recherches de la Cour, je tremblois de tomber entre les mains de l'Inquiſition. Je regardois ma liberté comme un nouveau piège: la mort ſembloit me pourſuivre par-tout; & tout innocent que j'étois, je ne pouvois éviter d'être traité ou comme ſacrilège, ou comme criminel de Lèſe-Majeſté, & peut-être comme coupable de ces deux crimes. Jamais enfin la liberté, ſi douce à tous les hommes, & pour laquelle j'avois tant ſoupiré, n'eut moins de charmes que pour moi. Dans cette affligeante ſituation, je me proſternai contre terre, j'invoquai la Providence qui veille à la conſervation des plus viles créatures, & j'implorai ſon aſſiſtance. Mon amour pour Roſalia me paroiſſoit ſi pur & ſi légitime, que je ne craignis pas de le mêler dans les vœux que je faiſois au Ciel pour l'adouciſſement de mon ſort. Le ſouvenir de mes diſgraces
paſſ-

passées, le sentiment de mes misères présentes, & la juste appréhension des malheurs que j'entrevoyois encore, me jettèrent dans une angoisse inconcevable. La solitude, le silence, & les horreurs de la nuit, si terribles aux malheureux, augmentoient si fort le poids de mes misères, que je fus insensible au plaisir de revoir le Ciel, la Lune & les Etoiles, après une si longue éclipse. Mon cœur, atterré par l'opiniâtreté de ses maux, ne connoissoit plus d'autre sentiment que celui de la douleur. Mon amour même, qui jusques-là avoit fait ma consolation, me devenoit un supplice; parce que dans cette extrémité, l'impression la plus douloureuse étoit celle qui me représentoit l'impossibilité de retrouver ma chère Rosalia. Il m'eût été doux de mourir, si j'avois pu l'informer que je mourois fidèle à l'amour que sa vertu, autant que ses charmes, avoit su m'inspirer. Cette réflexion m'attendrit & m'affligea, beaucoup plus encore que mes maux. Je pleurai, je gémis, je soupirai; je passai enfin la plus triste nuit qui fut jamais. Cependant, Mesdames, ajouta D. Nugnez en soupirant, quoique cette situation n'ait pas été la plus douloureuse de ma vie, le seul souvenir de l'état où je me trouvai, m'arrache encore des larmes; parce que les pleurs que je ver-

sois

fois alors, n'étoient que le prélude de ceux que j'ai répandus dépuis.

Don Nugnez interrompit ici son récit. Toute la compagnie en fut si touchée, que malgré l'impatience que chacun avoit d'apprendre la suite de cette Histoire, & sur-tout ce qu'étoit devenue D. Rosalia, dont l'inaction nous inquiétoit, personne n'osa l'en presser. L'attendrissement général que ce récit causa dans la compagnie, ne nous empêcha pourtant pas de sentir que tout poli qu'étoit D. Nugnez, il n'avoit pu se défaire encore de l'enflure naturelle aux gens de son pays, ni des rodomontades dont sa narration n'étoit pas exemte. Il est vrai qu'un homme plein de ses malheurs, & occupé à raconter des avantures aussi bizarres, est excusable de les exprimer vivement; sur-tout quand elles sont suivies de disgraces aussi continuées que le furent celles dont il nous acheva le récit quelque tems après. Au reste, sa constance dans ses malheurs & dans ses amours nous confirma dans l'idée de sa probité; & les Dames sur-tout, dont les plus sévères protègent toujours les Amans malheureux, me remercièrent de leur avoir procuré la connoissance d'un aussi honnête homme. Après quelques momens de silence, le Comte de Wol. . . . . s'approcha de D. Nugnez pour le consoler & l'embrasser, en l'assurant qu'il prenoit une part d'autant plus sin-

ſincère à ſes disgraces, qu'il avoit lui-même éprouvé toutes les rigueurs de l'Amour, & les caprices de la Fortune, dont il raconta ſuccintement les principaux évènemens. Ils s'attendrirent de nouveau l'un & l'autre; & leur converſation, quoique courte, fut pour nous des plus touchantes. Il y avoit quelque choſe de ſi ſingulier à voir deux perſonnes de naiſſance diſputer, pour ainſi dire, de tendreſſe & de malheurs pour ſe conſoler mutuellement, que nous primes un ſecret plaiſir à les entendre, malgré la triſteſſe qu'ils nous inſpiroient. Cependant, comme leur attendriſſement alloit juſqu'à la douleur, Mad. de la Br. . . fit excuſe à la compagnie d'avoir ſans deſſein réveillé de ſi cruels ſouvenirs. Chacun lui en ſut gré; car les malheureux ſe ſoulagent en racontant leurs maux, & les eſprits bien faits trouvent du plaiſir à s'attriſter quelquefois des malheurs d'autrui. Les prémiers peut-être, en excitant la compaſſion, ſatisfont leur amour-propre; & les autres s'attriſtent par généroſité.

Quoi qu'il en ſoit, les Dames après quelques complimens à D. Nugnez, propoſèrent une promenade pour l'égayer, & diſſiper les impreſſions fâcheuſes que ſon récit lui avoit retracées. La queſtion fut de ſavoir où l'on iroit, car Aix n'eſt pas fort abondant en promenades. Excepté le Quarré d'arbres près la Fontaine,

taine, où l'on ne va guères que le matin, & le Rempart qui eſt trop fatigant pour les Dames, il n'y a que le Jardin des Capucins, qui ſont moins galants que ceux de Spa; ils n'en permettent l'entrée qu'aux hommes. Le Comte, qui connoiſſoit parfaitement la Ville & ſes avenues, nous mena le long des murs des Capucins à la Prairie de *Borſet*. Elle eſt ſolitaire, mais très agréable. C'eſt comme un Déſert à la porte de la Ville. On y trouve tout ce qui rend la Campagne aimable. L'oreille y eſt agréablement frappée par le gazouillement des Oiſeaux, & par le murmure d'une infinité de Ruiſſeaux qui la traverſent. On y jouit de ces plaiſirs à l'ombre de quelques arbres plantés par la Nature même, ſans ordre & ſans ſymmétrie, mais uniquement pour entretenir la fraicheur. Tout y reſpire l'innocence & la ſimplicité. On y trouve des routes ſolitaires, conſacrées par les ſoupirs annuels d'un million d'Amans qui ont été s'y plaindre de leurs peines, & quelquefois les ſoulager par des confidences qui n'avoient pour témoins que les animaux qui y paiſſent tranquillement. On apperçoit la Ville d'un côté, & de l'autre le Fauxbourg de *Borſet*, où l'on peut aller plus commodément par ce chemin; parce qu'on évite la Montagne, qu'il faut deſcendre quand on y vient par la route ordinaire. De l'autre côté de la Prairie


VUE DU FAUXBOURG DE BORCET
BURSCHEID.

rie on découvre des Montagnes & des Collines, au bas desquelles on voit plusieurs Ruiſſeaux d'eaux chaudes & froides, qui vont ſe perdre dans un Etang tiède qui eſt derrière *Borſet*, & qui ſert d'égoût aux Bains de ce Fauxbourg. Les Ruiſſeaux d'eau froide y abondent en Ecreviſſes; & le Vivier qui eſt au bas, où toutes ces eaux ſe mêlent & ſe raſſemblent, eſt très poiſſonneux.

Nous allames au bord de l'Etang, admirer une merveille aſſez rare, & peut-être unique dans l'Europe. Le Comte nous fit remarquer, que quoique l'eau en fût tiède, elle étoit cependant très abondante en poiſſons, qui non-ſeulement y vivoient, mais y devenoient ordinairement deux fois plus gros & plus grands qu'ailleurs. Nous en vimes quelques-uns plonger; mais nous ne pumes diſcerner de quelle eſpèce ils étoient. Une Femme qui étoit occupée à traire ſes vaches près de l'endroit où nous étions, nous dit qu'on y pêchoit beaucoup de Truites & de Tanches, & nous aſſura qu'on en prenoit quelquefois de monſtrueuſes. Ce fait nous parut d'autant plus ſurprenant, que les poiſſons meurent par-tout ailleurs, dès que l'eau s'échauffe pour quelques jours ſeulement. Une réflexion que le Chevalier nous fit faire ſur la quantité de ſels & de minéraux que les Eaux chaudes de *Borſet* charrient, nous rendit encore plus attentifs à cette merveille.

Non

Non-ſeulement, nous dit-il, les poiſſons meurent ordinairement, quand l'eau s'échauffe dans les Etangs, ou dans les Réſervoirs; mais la plupart de ceux qui naiſſent dans l'eau douce, ne peuvent ſouffrir l'eau ſalée. C'eſt une expérience confirmée journellement dans quelques endroits de la Hollande, mais particulièrement dans la Province de Friſe, ſur-tout aux environs de Harlingue, de Lewarde, de Franeker, & de Bolſwaert. J'ai eu occaſion, dit-il, de l'obſerver il y a quelques années, dans un voyage que je fis dans cette Province, pour voir Mr. *de Goſlinga* que j'avois fort connu en France, pendant qu'il y étoit Ambaſſadeur. C'étoit en Eté, & je trouvai preſque tous les Canaux couverts de groſſes Carpes, de grands Brochets, & d'autres poiſſons morts, qui répandoient dans les endroits où ils s'accrochoient, une infection inſupportable. Je demandai la raiſon de cette mortalité, & les Habitans m'aſſurèrent que l'eau de la Mer que ces poiſſons avoient goûtée, en étoit la ſeule cauſe; & que toutes les fois que pour rafraichir ces Canaux, ou pour laiſſer entrer des Vaiſſeaux, on étoit obligé d'ouvrir les Ecluſes qui défendent cette Province contre les flots du *Zuyderzée*, l'eau de la Mer qui refluoit dans les Canaux faiſoit mourir beaucoup de poiſſons. Ils me dirent pourtant que cette mor-

mortalité n'arrivoit que dans les Etés ſecs, & lorſque les eaux étoient baſſes: peut-être parce que l'eau douce étant alors déja corrompue, fermente plus violemment à l'aide des parties acres & ſalines de l'eau de la mer; ou plutôt, parce que celle-ci ſe trouvant alors mêlée à une moindre quantité d'eau douce, l'effet du ſel qu'elle contient en eſt plus violent. Ils ajoutèrent auſſi, que ces poiſſons ne mouroient que dans les années, dans leſquelles on avoit ouvert les Ecluſes plus fréquemment qu'à l'ordinaire. De cette obſervation ſûre, continua le Chevalier, il réſulte un double prodige à remarquer dans cet Etang, où les poiſſons vivent dans une eau qui eſt tout à la fois chaude, & ſalée: car puiſque l'eau ſalée & tiède eſt généralement mortelle pour les poiſſons, il faut que ceux qui vivent dans cet Etang ſoient d'une eſpèce particuliere; ou que parmi les minéraux dont les eaux chaudes de *Borſet* ſont impregnées, il y en ait qui corrigent tout ce que le ſel qui y eſt mêlé, contient de mortel pour ces poiſſons. Il y a bien de l'apparence, dit le Comte, que c'eſt cette dernière raiſon; car les Truites & autres poiſſons que l'on y prend, ſont certainement de même nature que les autres qui vivent dans les Rivières. Ils ſont même beaucoup plus gros; mais leur chair eſt preſque inſipide, moins

compacte & moins ferme, que celle des Truites de Rivière. La tiédeur de l'eau contribue sans doute à rendre leur chair plus molasse; & le souphre dont ces eaux ont l'odeur à tout le moins, est peut-être leur unique préservatif. Comme il est très balsamique, il est fort capable d'enduire en telle sorte les pores de ces poissons, & d'émousser les parties salines de l'eau, qu'il empêche leur action sur ces animaux: outre que le sel minéral est toujours moins acre que le sel marin . . . . Cela peut être, dit la jeune Comtesse; mais ces poissons ne sont pas les seuls animaux qui s'accommodent de l'eau chaude. J'ai ouï dire à un jeune Danois dont le Père avoit été Gouverneur d'Islande, que dans cette Ile où il avoit été élevé, il y a des Fontaines bouillantes à quelques milles du mont *Hécla*, dans lesquelles on voit très souvent des oiseaux se plonger. Il nous disoit que ces oiseaux ressemblent beaucoup à des Plongeons, excepté qu'ils ont le plumage d'un rouge tanné. Ce fait nous paroissant douteux & presque incroyable lorsqu'il nous le raconta, il nous protesta qu'il avoit vu quelquefois ces oiseaux se plonger par troupes pendant des jours entiers, & rester un tems considèrable sous ces eaux, qui sont si brulantes que l'on peut à peine y mettre le bout du doigt. Ses sermens ne nous rendirent pas plus crédules: il falut

pour-

pourtant nous rendre quelques jours après au témoignage d'un Voyageur Danois, dont il nous apporta la relation. Cet Auteur assuroit la même chose, & ajoutoit même que la plupart des Habitans, par un reste de superstition, prenoient ces oiseaux pour les Ames des défunts condamnés aux Enfers, ou du moins au Purgatoire. . . . Ce trait fit rire la compagnie, & quelques-uns soupçonnèrent la Frelle Suédoise de l'avoir malicieusement raconté, parce qu'elle étoit Luthérienne. Le Chevalier qui s'en apperçut, confirma en riant cette ridicule opinion, par l'Histoire qu'on lui avoit faite à Naples au sujet des Etuves de *San-Germano*. Comme il y fait très chaud, dit-il, on raconte que *S. Germain* y étant entré il y a au moins douze cens ans, y avoit rencontré l'Ame de *Paschase* qui y faisoit son Purgatoire. Le crime de cette Ame échaudée étoit d'avoir suivi le parti de l'Antipape *Laurent*, après avoir reconnu celui du Pape *Symmaque*. Le bon S. Germain, touché de l'état du pauvre Paschase, fit tant de prières pour lui, qu'il l'en tira; & c'est en mémoire de ce Miracle insigne que ce Lieu porte encore le nom de *San-Germano*. Après un fait si marqué, ajouta le Chevalier en badinant, voyez, Mesdames, si les Protestans sont bien fondés à douter du Purgatoire? Excepté D. Nugnéz, nous parumes tous d'une

même Religion ſur l'article. Cependant, pour ne pas l'offenſer, le Comte reprit la matière, & dit qu'il croyoit que le ſouphre qui abonde en Iſlande, pouvoit bien garantir les Plongeons dont la Frelle avoit parlé, de la même manière qu'il conſervoit la vie aux poiſſons du Vivier de *Borſet*. Il faudroit plutôt croire, ce me ſemble, dit en riant Mad. de la Br. . . que ces oiſeaux & ces poiſſons participent un peu de la nature des Salamandres, puiſque les uns & les autres peuvent ſi bien ſupporter la chaleur.

Après cette petite Diſſertation, l'aînée des Comteſſes Suédoiſes nous fit appercevoir une autre ſingularité fort curieuſe, & à laquelle peut-être peu de gens font attention. C'eſt qu'en remontant du bas de l'Etang vers *Borſet*, on peut marcher entre deux Ruiſſeaux, dont l'un eſt d'eau chaude, & l'autre d'eau froide: il n'y a même qu'une très petite diſtance de l'un à l'autre. Cette curioſité, qui nous auroit échapé ſans la Comteſſe, nous amuſa fort agréablement. Nous nous donnames le plaiſir en le côtoyant d'y mettre tous la main de tems en tems, & d'obſerver les divers degrés de chaleur, qui devient plus ſenſible & plus forte, à meſure que l'on avance vers le Fauxbourg où ſont les Bains. Ce Ruiſſeau d'eau chaude en eſt proprement l'égoût, & peut-être s'y mêle-t-il quelque Source entière qui ſe perd à travers

les

les rochers. Le Ruiſſeau d'eau froide qui coule à côté, eſt auſſi formé de l'amas d'une infinité de petites Fontaines douces & minérales froides, qui s'échapent des crevaſſes des mêmes rochers qui fourniſſent l'eau chaude, & qui vont toutes ſe réunir dans le Vivier, où elles tempèrent la chaleur des autres eaux qui y coulent auſſi, & les modèrent au point de n'y être qu'ùn peu plus que tièdes. Ces Ruiſſeaux réunis fourniſſent une quantité d'eau ſuffiſante pour faire tourner le Moulin qui eſt dans la Prairie; & l'égoût des Bains eſt ſi conſidèrable, qu'il pourroit ſeul en faire autant, ſi l'on s'étoit aviſé de bâtir un Moulin ſur la chûte de ces eaux chaudes. Peut-être que ſi on les avoit ramaſſées dans un Etang ſéparé, ſans le mêlange des Sources froides, le poiſſon n'y pourroit pas vivre; mais il eût été aſſez curieux de voir cette grande Pièce d'eau réſiſter au froid des plus rigoureux Hivers.

Comme nous marchions en raiſonnant ſur ces ſingularités, nous n'avions pas remarqué que D. Nugnez nous manquoit. Nous retournames pour le chercher des yeux; & nous l'apperçumes couché contre terre au bord du Ruiſſeau d'eau chaude, dans la poſture d'un homme occupé d'une profonde méditation. Nous balançames ſi nous devions l'interrompre; cependant, comme nous comprimes que le récit de ſes Avantures

l'avoit peut-être jetté dans quelque fâcheuse rêverie, nous résolumes de l'en tirer. Nous l'appellames plusieurs fois, & il nous invita d'approcher de lui, pour venir voir un des plus jolis phénomènes qui soit à Aix. Nos Dames revinrent sur leurs pas, & quand elles furent près de lui, il leur dit qu'il avoit cru remarquer de petites flâmes voltiger au dessus de ce Ruisseau, & qu'avant de nous communiquer cette observation, il avoit voulu s'en convaincre. Nous nous mimes tous sur l'herbe avec lui, fort impatiens de voir aussi cette merveille. Elle étoit plus ou moins sensible, selon que nous nous placions en opposition aux rayons du Soleil, qui alloit se coucher. Cette curieuse observation nous donna beaucoup de plaisir; car comme, en fait de Merveilles, personne ne le veut cèder à son voisin, l'on grossit souvent le prodige, dans la crainte de passer pour moins clair-voyant qu'un autre. Je croi même que si l'on avoit recueilli les Découvertes que nous crumes faire du prémier coup d'œil, elles auroient donné bien de la tablature à ceux qui croyent que la chaleur des Bains d'Aix ne vient pas d'un feu actuel. Plusieurs d'entre nous crurent fermement, & croyent peut-être encore, avoir observé des flâmes réelles Pour moi, je n'y vis que des vapeurs très subtiles, qui s'élevoient le long du Ruis-

Ruiſſeau, & qui par la réverbération des rayons du Soleil, paroiſſoient d'un rouge brillant ſemblable à celui de l'Aurore, & n'imitoient pas mal la figure de l'Arc-en-ciel, excepté qu'elles n'étoient pas auſſi variées dans leurs couleurs. Ces vapeurs me parurent dans un mouvement violent; & leur agitation, jointe à la couleur rouge que le Soleil leur donnoit, faiſoit peut-être l'illuſion de ceux qui les prenoient pour des flâmes ſubtiles. Il eſt bien vrai que parmi ces atomes, ou ces corpuſcules qui jouoient dans l'air, j'en vis qui me ſemblèrent auſſi brillans que les étincelles que l'on fait ſortir d'un caillou; mais je n'attribuai leur éclat qu'à la réflexion du Soleil. Au reſte, ce phénomène eſt d'autant plus agréable à la vue, que ces ſortes de petits Arc-en-ciels ſe multiplient ſur les différentes courbures du Ruiſſeau.

Nous philoſophames beaucoup ſur cet effet naturel, & nous en raiſonnames tous conformément à nos obſervations. Ceux qui avoient pris ces vapeurs pour de véritables flâmes, furent les moins embarraſſés à en expliquer la cauſe: toute flâme ſuppoſant du feu, & l'odeur ſouphrée des eaux de *Borſet* ſuppoſant du ſouphre qui en fait l'aliment le plus combuſtible, il eſt aiſé de comprendre, que les parties les plus ſubtiles d'une matière qui auroit déja cauſé la chaleur

de ces eaux dans les entrailles de la Terre, pourroient aiſément s'enflâmer encore, ſoit par l'ardeur des rayons du Soleil, ou ſeulement par l'impreſſion de l'air, à la manière des Phoſphores. Il eſt certain même que cette manière de concevoir la cauſe de la chaleur des Fontaines bouillantes, eſt la plus facile, la plus ſéduiſante & la plus générale, parce qu'elle paroit plus convenable aux idées du vulgaire. Mais par rapport aux prétendues flâmes qui voltigeoient ſur l'égoût des Bains de *Borſet*, c'étoit au moins ſuppoſer le fait en queſtion, & regarder déja comme prouvé que ces eaux, comme celles d'Aix, empruntoient leur chaleur d'un feu ſouterrain actuellement brulant. Le Chevalier, qui en avoit une tout autre notion, m'aiant imbu de ſon Syſtème dès nos prémières converſations, m'aida à ſoutenir contre le reſte de la compagnie, un ſentiment oppoſé. Nous ne devions naturellement pas être les plus forts; car toutes les Dames s'étoient déclarées contre nous, à la réſerve de Mad. de la Br . . . qui ſoutint qu'elle n'avoit vu que des atomes brillans, à peu près comme ceux que l'on voit quelquefois voltiger en l'air, quand il eſt fort clair & que le Soleil eſt vif. Elle ajouta même, que ce que l'on prenoit pour des flâmes, tenoit ſi peu de la nature du feu, qu'elle avoit étendu

la main en divers endroits, qui paroissoient enflâmés à ceux qui en étoient éloignés, sans sentir la moindre chaleur. Cette dernière observation donna lieu au Chevalier d'expliquer le phénomène d'une manière assez claire. Ces Dames, dit-il, croyent voir des flâmes, & l'assurent. Pour nous, nous n'en voyons pas, ni n'en sentons. Le fait est déja problématique : la vérité doit donc rester du côté de ceux qui joindront la démonstration à leur conviction. Il y a bien plus d'apparence, ajouta-t-il, à reconnoitre que ce qui fait le sujet de notre dispute, n'est causé que par les vapeurs qui s'exhalent de l'eau chaude & souphrée de *Borset*, lesquelles prennent une couleur brillante aux rayons du Soleil; qu'à s'imaginer qu'elles s'enflâment véritablement. Or quand ces flâmes seroient aussi réelles qu'elles le paroissent à ces Dames, il faudroit au moins convenir qu'elles n'ont d'autres alimens que les vapeurs qui s'élèvent de cette eau, que l'on suppose beaucoup plus souphrée qu'elle ne l'est en effet; & en cela nous sommes tous d'accord quant au fond. Je dis plus, continua le Chevalier: je suppose avec ces Dames (contre le sentiment de tous les Médecins & Chymistes) que les Eaux de *Borset* contiennent en substance autant ou plus de souphre, que les Sources mêmes des Bains de *l'Empereur*, de *S. Corneille*, &c. c'est

être

être bien indulgent : le ſyſtème de ces Dames n'en ſera pourtant pas plus facile à éclaircir. Si ces prétendues flâmes en effet ſont cauſées par le ſouphre dont l'on ſuppoſe que ces eaux ſont impregnées, pourquoi ne voit-on point de pareilles inflammations dans les Bains & ſur les Sources bouillantes de *Borſet*? Il eſt conſtant que, par la même raiſon, on devroit y voir des flâmes : elles devroient y être plus abondantes & même continuelles, à raiſon de la plus grande quantité de ſouphre qui doit s'y trouver, vu qu'elles n'ont point encore eu le tems de s'évaporer, qu'elles y ſont encore dans le degré de chaleur & de coction que la Nature leur a donnée ; au-lieu qu'elles ont ici perdu toute leur force, en coulant au grand air dans ce Ruiſſeau le long de la Prairie.

Le Comte, qui dans ſon prémier voyage avoit fréquenté les Bains de *Borſet*, avoua qu'il n'y avoit jamais vu de flâmes, ni entendu parler de rien de ſemblable. . . Je le croi, dit le Chevalier ; & c'eſt ce qui m'oblige à chercher dans la réflexion des rayons du Soleil, l'explication du phénomène qui fait notre conteſtation. Nous convenons tous que les vapeurs qui s'élèvent au-deſſus du Ruiſſeau, ſont la matière de ce que vous prenez pour des flâmes. Il me ſemble plus naturel de penſer que ces mêmes vapeurs, en s'élevant,

vant, entrainent avec elles les esprits & les parties les plus subtiles des sels, des minéraux, & autres mixtes que l'on reconnoit être dans les eaux de *Borset.* On y trouve, dit-on, du *Sel*, de l'*Alun*, du *Vitriol de Mars*, &c. qui sont par eux-mêmes luisans & transparens. L'esprit de ces mixtes étant ce qu'ils contiennent de plus pur & de plus subtil, en retient assurément la nature & les qualités. Il n'est donc pas étonnant que la réfraction des rayons de lumière tombant sur ces vapeurs qui renferment ces esprits, leur donne cette couleur brillante & rouge qui séduit les yeux; & leur fasse appercevoir quelque chose qui approche beaucoup par sa couleur & sa subtilité, d'une flâme de météore, & qui ne l'est pourtant pas. L'Arc-en-ciel est l'unique image à laquelle nous puissions comparer ces vapeurs colorées; & je gagerois, dit-il, que dans les tems sombres & pendant la nuit, on ne voit rien ici de semblable. Tout le prodige consiste donc dans la réfraction des rayons du Soleil... Mais si cela est, dit la Comtesse, pourquoi n'en voit-on pas arriver autant au dessus du Ruisseau d'eau froide, qui est ici près, & dans une égale opposition aux rayons du Soleil? C'est, Madame, reprit le Chevalier, parce que cette eau froide n'étant que peu ou point minérale, exhale beaucoup moins de vapeurs,

& que celles qui s'en échappent ſont moins propres à recevoir les impreſſions des couleurs... Oh! pour le coup, Mr. le Chevalier, je vous arrête, dit la Vicomteſſe, par un exemple contraire. L'eau qui eſt dans les Baſſins du Jardin des *Thuilleries* de Paris, n'eſt aſſurément pas minérale, du moins que je ſache: il eſt pourtant certain que lorſque le Soleil donne d'une certaine façon ſur le grand Jet-d'eau du milieu, on y apperçoit une eſpece d'Arc-en-ciel, avec des couleurs auſſi vives que celui qui ſe peint dans les nues en tems de pluye. On me l'a fait remarquer quantité de fois. Ce ne ſont donc pas vos vapeurs minérales qui cauſent les couleurs.... Permettez, Madame, que j'aye l'honneur de vous dire, répondit le Chevalier, que le cas eſt très différent. Les couleurs que vous avez vues au deſſus du grand Jet-d'eau des Thuilleries, n'étoient pas peintes ſur des vapeurs ſeulement, mais ſur les gouttes d'eau les plus ſines, & ſur les particules les plus déliées que cette eau lancée avec force faiſoit rejaillir autour de ſon Jet, où elle forme continuellement un petit nuage qui ſe réſout ſur le champ en une pluye très fine. Ces gouttes innombrables d'eau dont ce petit nuage eſt compoſé, rompant les rayons du Soleil à proportion de leur *réfrangibilité*, ſéparent les rayons de lumière de chaque eſpèce, & leur donnent cet arrange-

ge-

gement de couleurs diverſes que l'on voit dans le grand Arc-en-ciel. Mais ſur ce Ruiſſeau d'eau chaude, la matière de ce que vous prenez pour des flâmes, n'eſt qu'un amas de vapeurs ſubtiles, légères & inſuffiſantes pour pouvoir rompre les rayons du Soleil, & capables ſeulement de prendre cette couleur brillante que cet Aſtre donne à tout ce qu'il illumine : d'autant qu'il eſt à préſumer que ces vapeurs, qui ne ſont que l'eſprit des minéraux que les eaux de *Borſet* charrient, en conſervent l'éclat & le brillant.

En vérité, Mr. le Chevalier, dit la jeune Suédoiſe en riant, nous vous avons beaucoup d'obligation de protèger ſi bien les vapeurs. Juſqu'à préſent on nous en avoit fait un reproche, mais je commence à croire que Mrs. les Cavaliers veulent les partager avec nous. Chacun ſourit de cette plaiſanterie, & le Chevalier commençoit d'y répondre galamment, lorſque la Vicomteſſe l'interrompit par une nouvelle inſtance.... Chevalier, dit-elle, vous trouvez donc bien de l'impoſſibilité à imaginer des flâmes au deſſus d'une Fontaine? que penſeriez-vous donc de la Fontaine brulante de *Vif*, qui ſe trouve en Dauphiné à quelques lieues de Grenoble ? Voilà un fait conſtant: ma Mère qui l'avoit vue, m'en a cent fois raconté les merveilles. Elle m'a dit même que les Cu-

rieux y font cuire des œufs : elle m'a du moins assuré qu'elle l'a vue bruler & couverte de flâmes de la hauteur d'un pied. Plusieurs de mes Amis qui y ont été, m'ont dit encore que lorsque l'on frappe sur la terre autour de cette Source, les flâmes paroissent en sortir en mille endroits à quelques pas de distance. Cette Fontaine cependant roule de l'eau, & les flâmes passent à travers les ondes, qui paroissent bruler aussi, & qui bouillonnent. Souffrez, Madame, reprit le Chevalier, que j'aye l'honneur de vous dire qu'il ne s'agit pas tant ici de la possibilité, que d'un fait. Je ne doute point qu'il n'y ait dans la Nature quantité de vapeurs qui puissent s'enflâmer ; le Tonnerre, les Eclairs, les Feux-follets & les autres Météores ne sont que des vapeurs enflâmées : mais dans les vapeurs qui s'échappent de ce Ruisseau, il n'y a que des corpuscules colorés, qui n'ont de la flâme que le brillant & l'éclat, sans en avoir la chaleur, comme Mad. de la Br. . . . l'a observé. Ces vapeurs sont en cela bien différentes de celles qui s'enflâment sur la Fontaine de Vif en Dauphiné. Je connoissois cette Fontaine, & j'allois vous la citer, lorsqu'il vous a plu de nous en parler. Je sai, Madame, toutes les merveilles qu'on en raconte ; mais il faut en rabattre quelque chose. Il en est de ce prodige, comme de tous les autres : on les augmente ordinairement, ou par vanité

pour

pour ſon pays, ou par l'amour que tous les hommes ont pour le merveilleux. J'ai vu cette Fontaine célèbre, & l'on m'a dit comme à vous, qu'on y pouvoit cuire des œufs ; & qu'autrefois il y avoit auprès de cette Source de feu, un petit Ruiſſeau qui en paſſant par deſſus écartoit la flâme, qui ſe réuniſſoit au deſſus de l'eau. Encore n'étoit-ce que la nuit, ou dans les tems ſombres & pluvieux, que ces flâmes paroiſſoient. Le Ruiſſeau s'étant détourné il y a long-tems, on n'y voit plus qu'un aſſez vilain trou, rempli d'une certaine terre graſſe & gluante, qui exhale des vapeurs ſulphureuſes, qui rarement s'enflâment d'elles-mêmes. Auſſi ceux qui le montrent, ont ſoin d'aider au miracle, en approchant de ce trou de la paille allumée qui enflâme auſſi-tôt les environs, ſur-tout ſi l'on y frappe ; parce qu'alors on ſecoue les vapeurs ſouphrées qui s'allument d'elles-mêmes en ſortant de la terre, dès qu'une fois l'air qui eſt au deſſus a été échauffé par la flâme de la paille ou d'un flambeau: à peu près comme une bougie éteinte ſe rallume auprès d'une autre qui brûle. Au reſte, quoiqu'à préſent le Ruiſſeau qui a changé ſon cours ne puiſſe plus mêler ſes eaux avec ces flâmes, & que ce trou ne ſoit, à proprement parler, qu'un Antre ſouphré, tel que ceux qu'on trouve dans les Campagnes de

Pouz-

Pouzzol en Italie ; les Auteurs & les gens du pays lui donnent toujours le nom de *Fontaine brulante*.... Je vois bien, dit la Vicomteſſe, qu'il faut que je renonce à voir des flâmes ſur le Ruiſſeau de *Borſet*; car le Chevalier nous en dira tant, que je ſerai obligée de recourir aux vapeurs.... Il n'eſt pas étonnant que Madame la Vicomteſſe, reprit galamment le Chevalier, ait quelque amour pour les flâmes; ſes beaux yeux ſont ſi accoutumés à les porter par-tout, qu'il eſt naturel qu'elle les voye quelquefois, & qu'elle les protège.... Ce compliment nous jetta dans une converſation galante, que le Chevalier ſoutint juſqu'à la porte de la Ville, avec tout l'enjouement qui lui eſt naturel. Il fit excuſe aux Dames, de l'opiniâtreté qu'il avoit marquée en ſoutenant un ſentiment contraire au leur. Pour moi je pris congé d'elles juſqu'au lendemain après midi, parce que, pour plaire à la Faculté, & me mettre à la mode, j'avois réſolu de commencer le régime des Eaux par les cérémonies ordinaires. Par la même raiſon je n'allai point à table, & je me retirai à ma chambre. J'y trouvai des nouvelles qui dérangèrent mes projets. J'avois une Lettre de Crédit ſur un Marchand de Liège, à qui je l'avois fait préſenter par une perſonne de confiance. Ce Marchand, par un ſcrupule qui tenoit un peu de la chicane, refuſoit d'y fai-

faire honneur, & je fus obligé d'aller m'y montrer pour tirer de l'argent. C'étoit une affaire préliminaire qui pressoit plus que ma médecine, & je résolus d'y aller dès le lendemain. Il me paroissoit incivil de quitter si brusquement la compagnie. J'allai trouver D. Nugnez, & le priai d'en faire mes excuses aux Dames. Il s'en chargea, & je partis dès le lendemain matin. Je fus quatre jours dans ce petit voyage; & tout en arrivant j'allai retrouver nos Dames, qui étoient au Bal chez *Bougy*. Elles me firent une cruelle guerre sur mon éclipse, & pour m'en punir, elles me firent impitoyablement danser, tout fatigné que j'étois. Elles me condamnèrent ensuite à me mettre le lendemain dans les remèdes, tant pour me reposer, que pour être enrollé dans le Registre des *joyeux Malades*. Il falut s'y soumettre, & subir cet Arrêt.

Je perdis cependant beaucoup, de n'aller point ce jour-là à la Fontaine; il y eut des Haut-bois, des Trompettes, des Harpes & autres Instrumens de Musique, qui mirent tous les Buveurs en belle humeur. Je les entendois de ma chambre, & je regrettois de ne pouvoir y aller prendre plus de part. J'en eus tant de dépit, que je me reprochai la folie que j'avois de me rendre malade par complaisance, pour me mettre en état de prendre des remèdes dont je n'a-

n'avois pas besoin. J'étois appuyé sur ma fenêtre, pour profiter au moins de l'harmonie des Haut-bois; & comme ma chambre donnoit sur la Cour, je vis notre gros Abbé que l'on rapportoit dans sa chaise. Il en sortit, & je ne fus pas peu étonné de voir qu'il commençoit à marcher, appuyé seulement sur sa canne. L'état dans lequel je l'avois vu en arrivant, augmenta ma surprise, & je l'en félicitai du haut de ma fenêtre. On est si fort accoutumé à Aix à voir des robes-de-chambre, que quoique je fusse en deshabillé, je descendis pour lui témoigner ma joie des heureux succès de ses Bains. Il n'en avoit pris encore que huit, & il avoit tout lieu d'espèrer que sa paralysie se dissiperoit. Il parut très sensible à mon compliment, & comme les convalescens sont charmés de montrer les progrès de leur santé, il m'invita d'entrer dans la grande Salle de l'Auberge, où il fit plusieurs tours avec moi.

Ses infirmités s'accordoient si mal avec l'air de jeunesse qu'il avoit encore, que je ne pus m'empêcher de lui dire, qu'apparemment son Abbaye étoit située dans un mauvais air: c'étoit le tour le plus honnête que je pouvois donner aux soupçons injustes que j'avois sur la cause de son mal. L'Abbé me dit que son Abbaye étoit dans la situation la plus avantageuse de la Province de . . . ; qu'elle étoit sur une Colline environnée de Bois,

&

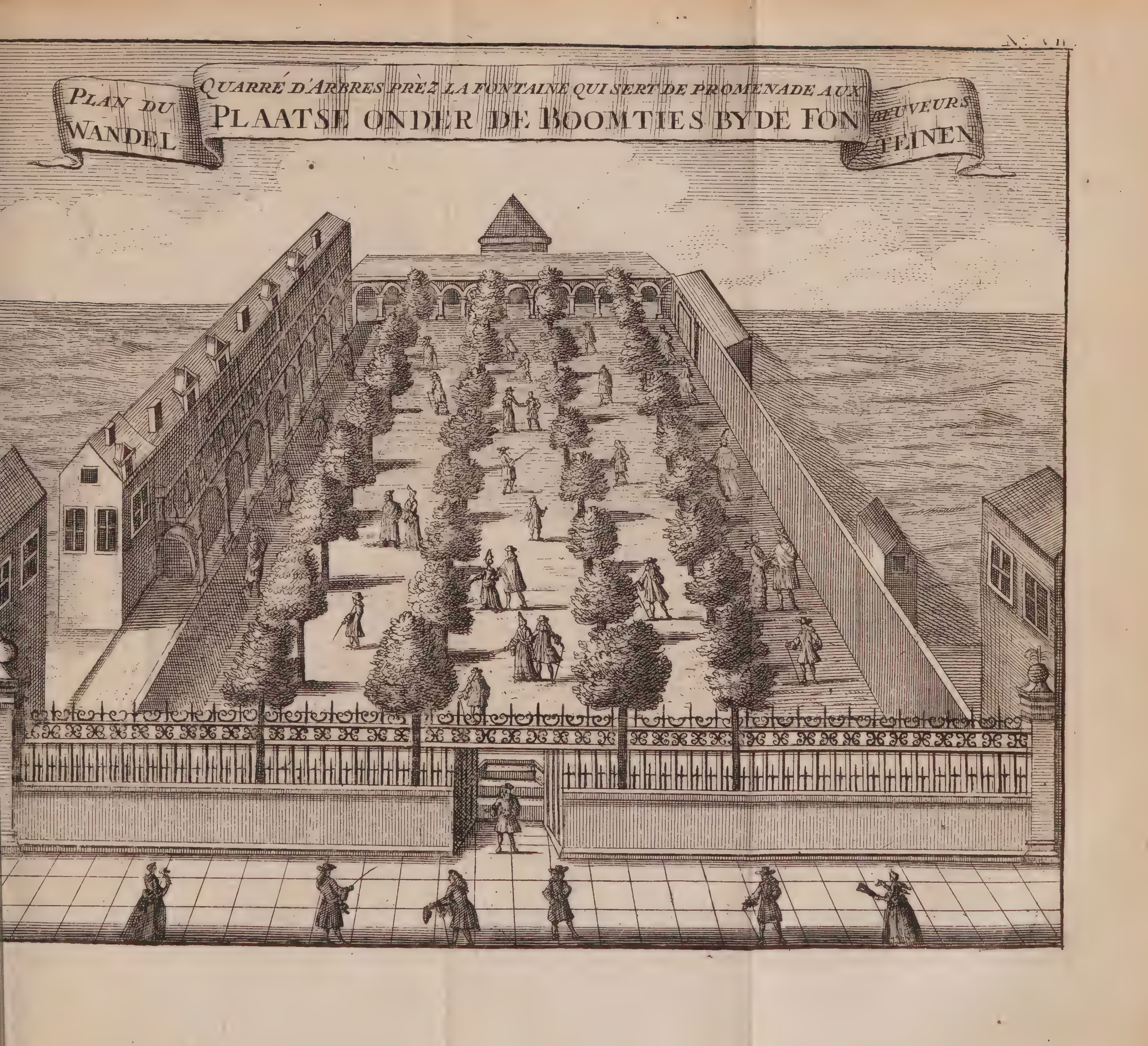
& au bout d'une Plaine très fertile, où l'on respiroit le meilleur air du monde. Aussi, me dit-il, on n'y meurt & l'on n'y languit, que lorsque l'on est empoisonné. L'air y est si sain, que les plus foibles tempéramens y vivent des siècles; & si la bonté du mien n'avoit pas été dérangée par le poison, je croi que j'y aurois vêcu aussi longtems que les Patriarches. Apparemment, lui disje, que vous avez été empoisonné par l'imprudence ou la mal-adresse de votre Cuisinier, ou par le mêlange de quelques herbes venimeuses qui se seront glissées dans vos potages? Non, non, me dit-il; on m'a donné un poison des plus fins & des mieux préparés: c'est l'ouvrage d'un de mes Moines, à qui la tête avoit tourné. Je lui avouai que quelques contes que l'on fît dans le monde sur les gens de Cloitre, je n'aurois jamais cru qu'il y en eût d'assez perfides pour en venir à ce point de scélératesse, sur-tout à l'égard d'un Abbé qui paroissoit aussi doux & aussi indulgent que lui. Cela est vrai, me dit-il; & ce qui ne l'est pas moins, c'est que tout indulgent que je parois, & quoique je le sois peut-être à l'excès, je suis pourtant une victime de la plus sévère Discipline. Il y a trois ans que je suis en cet état, & sans l'habileté de mon Médecin qui sut à propos me donner un contre-poison, je n'aurois pas vécu un mois. Mais comme le poison

ſon que j'avois avalé avoit déja fait ſon effet, & que tout contre-poiſon d'ailleurs eſt lui-même un poiſon, l'un & l'autre ont affecté mes nerfs & mes fibres, & je me ſuis vu à la fleur de mon âge attaqué d'une paralyſie générale. Mon cerveau même en a paru altèré pendant les premières ſemaines, & le délire dans lequel je me trouvai avoit tellement affoibli ma mémoire, que j'avois oublié les plus communes Prières, & les Pſeaumes qui m'étoient les plus familiers. Cet état n'a pourtant duré que quatre ou cinq mois, au bout deſquels ma tête s'eſt fortifiée, à l'aide de tous les cordiaux & de tous les remèdes *céphaliques* que la Médecine connoiſſe. On m'envoyai auſſi l'an paſſé à *Bourbon-Lancy*, dont les Eaux paſſent pour ſouveraines contre les langueurs du poiſon. Je m'en ſuis trouvé aſſez bien en boiſſon; elles ont tempèré les cruelles ardeurs que je ſentois dans les entrailles: mais leurs Bains n'ont rien fait contre ma paralyſie. C'eſt toujours beaucoup gagné, ſi elles ont aſſoupi & mortifié les reſtes de poiſon que je pouvois avoir encore. Les Médecins m'ont conſeillé de venir prendre les Bains d'Aix, comme plus propres à rendre à mes nerfs le ton de ſoupleſſe, dont le défaut fait aujourd'hui tout mon mal; & comme vous voyez, dit-il, j'ai lieu d'en tout eſpèrer. . . . La cauſe de cette maladie me parut ſi étrange, que

je doutai un moment ſi cet Abbé ne ſe reſſentoit pas encore du délire dont il m'avoit parlé. Mais je trouvai tant d'ordre & de bon-ſens dans ce qu'il me dit, que loin de le ſoupçonner de mélancolie, ou de viſion, je le plaignis comme je le devois, & lui marquai quelque curioſité d'apprendre les circonſtances de ſon empoiſonnement. Je n'oſerois pourtant, lui dis-je, vous faire ſur cela des queſtions qui ſeroient indiſcrettes. . . . L'Abbé m'interrompit auſſi-tôt, en me diſant qu'il étoit prêt à me ſatisfaire, parce qu'outre que le fait en lui-même n'étoit pas abſolument un myſtère pour les voiſins de l'Abbaye, il comptoit aſſez ſur ma diſcrétion pour croire que ſi je le racontois à d'autres, je ſupprimerois les noms des perſonnes intèreſſées. Je le lui promis; & en me laiſſant la liberté d'en parler, il n'y mit que cette condition, que j'obſerve encore en le publiant.

Au moment que l'Abbé alloit me faire ce récit, ſon Valet lui apporta le bouillon qu'il avoit coutume de prendre au ſortir du Bain, & le fit ſouvenir que le Médecin lui avoit ordonné quelque exercice, pour faciliter l'extenſion de ſes nerfs. La promenade étoit l'unique qu'il pouvoit prendre, & ſes porteurs l'attendoient pour le conduire dans le Quarré d'arbres qui eſt près la Fontaine. Je m'offris à l'y accompagner, & m'étant ha-

habillé à la hâte tandis qu'il prit ſon bouillon & qu'il s'y fit porter, j'allai l'y joindre. Je le trouvai appuyé contre un arbre, au milieu d'un tas de Moines, de Capucins & de Religieuſes, que la Croix d'or qu'il avoit au cou en qualité de Prélat, avoit attirés auprès de lui. Leurs félicitations paroiſſoient l'importuner, parce que leur préſence ne lui permettoit pas de me raconter ſon Hiſtoire: cependant il falut eſſuyer leurs complimens, & parler pendant quelque tems de choſes fort indifférentes. Je m'apperçus qu'il laiſſoit quelquefois tomber la converſation, à deſſein de les écarter, & nous nous vimes réduits à parler de la commodité de cette Promenade, qui n'a rien de fort riant. C'eſt une Eſplanade quarrée, ſur laquelle on a planté une cinquantaine d'arbres en quatre rangées. Les murailles qui la ferment d'un côté, & les bâtimens qui la ſerrent de l'autre, en font un lieu aſſez triſte & fort ſemblable à un Cloitre de Moines. La gallerie qui eſt ſous une aile du bâtiment que l'on trouve à gauche, & la longue grille qui eſt ſur le devant, contribuent beaucoup à lui donner cette reſſemblance. L'air qu'on y reſpire, n'eſt pas auſſi des plus agréables: car, outre la vapeur ſouphrée des eaux de la Fontaine, on eſt régalé de l'odeur infecte des Commodités qui ſont aux deux bouts. Cependant cette Prome-



PLAN DU WANDEL
QUARRÉ D'ARBRES PRÈZ LA FONTAINE QUI SERT DE PROMENADE AUX BEUVEURS
PLAATSE ONDER DE BOOMTIES BY DE FON TEINEN

menade eſt très fréquentée tous les matins par les Buveurs, qui ſont encore heureux de la trouver ſi près de la Fontaine, & de pouvoir s'y promener au frais à l'ombre des arbres quand le Soleil eſt trop chaud, & de ſe réfugier ſous les galleries lorsque le tems eſt pluvieux, ſans s'écarter beaucoup ni de la Fontaine, ni des apartemens néceſſaires à l'effet des Eaux. Nous courions risque de paſſer le reſte de la matinée dans cette fade converſation, dont le bon Abbé n'oſoit ſe retirer par bienſéance, ſi la dernière Meſſe des Capucins qui vint à ſonner, ne nous eût délivré de cette Troupe importune, que je ne voyois plus moyen d'écarter. A préſent, dit-il, nous ſommes ſeuls ; allons ſous la Gallerie, & je vous conterai mon Hiſtoire, pourvu que de tems en tems vous me laiſſiez la liberté de marcher, ſelon que mes forces me le permettront ; & ſi-tôt que nous y fumes aſſis, Mr. l'Abbé me fit cet étrange récit.

HISTOIRE

DE L'ABBE' DE S. P. . . .

PRéparez-vous, Monſieur, à entendre des horreurs dont l'Enfer ſeul m'auroit paru capable, ſi je n'en avois été la

la victime. L'état où vous m'avez vu en arrivant ici, suffit pour vous donner une idée des crimes médités & employés pour m'ôter la vie. La bonne-foi avec laquelle j'embrassai la Profession Religieuse dès mes prémières années, devoit, ce semble, m'y faire espèrer un sort plus doux; mais peut-être ne l'ai-je essuyé, que pour expier tout ce que l'ambition de mes parens avoit mêlé d'impur dans ma vocation. J'étois cadet d'une famille plus noble que riche, & je fus sacrifié à l'élévation de mes Frèrès. L'ainé qui vit encore fut élevé avec la distinction qui convient à un homme de naissance, & s'est heureusement avancé dans le Service. Le second fut jetté dans l'Ordre de Malthe. Pour moi, comme le dernier de tous, je fus, suivant l'usage des Maisons obèrées, destiné à l'Eglise. Quoique l'on ne m'eût pas consulté dans ce choix, mon inclination & mon tempérament se trouvèrent assez d'accord avec cette destination, & tout concourut à me la faire aimer. On me donna une éducation convenable au parti que l'on m'inspiroit; on me tint à la campage, éloigné du monde, des compagnies & des plaisirs; l'on ne me fit voir que des Prêtres & des Moines. La Terre de mon Père n'étoit qu'à deux petites lieues de l'Abbaye dont je suis présentement Abbé, & nos Ancêtres en étoient les principaux Fondateurs. Les Moi-

Moines venoient ſouvent à la maiſon, & je trouvois leur manière de vie & leur habit extrèmement agréables; les petits préſens qu'ils m'apportoient de tems en tems, me les rendoient outre cela fort aimables. Auſſi je fus charmé de la réſolution que prit mon Père, de me mettre en penſion chez eux pour y apprendre le Latin. Je paſſai ſept ou huit ans dans cette Abbaye, & comme je n'en voyois que le dehors, & que l'on me flattoit d'ailleurs de l'eſpèrance d'en devenir Abbé ſi j'en prenois l'habit, je priai mon Père de conſentir que j'y reſtaſſe. Il n'eut garde de s'y oppoſer: comme il n'étoit occupé que de l'élévation de ſon Ainé, il approuva tout ce qui pouvoit à ſi peu de fraix le délivrer d'un Cadet. Il confirma les idées de vanité que l'on m'avoit inſpirées par rapport à la place d'Abbé, qu'il me fit enviſager comme immanquable, à cauſe du nom que je portois, & des bienfaits de mes Ancêtres.

Vous m'avouerez, Monſieur, qu'il en faloit beaucoup moins pour éblouir un enfant qui n'avoit aucun uſage du monde, & qui ne manquoit pourtant pas de cette ambition inſéparable d'un homme qui ſe ſent né quelque choſe. Il eût été à ſouhaiter qu'on lui eût donné un autre objet, & que mon Père ſongeant à mon repos plus qu'à ma fortune, m'eût informé des troubles de cette Maiſon, &

de tout ce qu'on en penſoit dans le monde. Ses avis pourtant n'euſſent peut-être ſervi de rien ; car il en eſt, je croi, de la vocation de la plupart des jeunes-gens pour le Cloitre, à peu près comme de l'Amour : c'eſt une ivreſſe, ou plutôt une paſſion qui s'irrite à proportion des obſtacles. L'Habit Monaſtique eſt à leurs yeux un manteau de charité, qui couvre & pallie tous les défauts ; & leur ferveur ſéduite par un certain extérieur de paix, de concorde & de régularité, tourne leur dévotion en une eſpèce de fureur, qui les aveugle ſur les défauts eſſentiels. L'éducation que j'avois reçue, étoit toute propre à m'inſpirer ces ſentimens alors ; mais ſi mon Père, qui voyoit le précipice où j'allois me jetter, m'en eût averti, je n'aurois pu m'en prendre qu'à moi-même, quand je ſentis mon engagement. Hèlas ! mes yeux ne s'ouvrirent ſur mon imprudente démarche, que quand elle fut irrévocable, & l'illuſion ne dura qu'autant que mon Noviciat !

Dès que j'eus fait mes Vœux, les égards que l'on me marquoit ceſſèrent : on ne me cacha plus l'état de l'Abbaye : les diſſenſions domeſtiques, les querelles de mes confrères entre eux, l'hiſtoire des ſévérités de l'Abbé, ſa conduite impérieuſe & deſpotique, ne furent plus un myſtère pour moi. Je ſentis

le poids affteux d'une obéiſſance exigée plutôt par menaces que par amitié: mais il n'étoit plus en mon pouvoir de m'en délivrer, que par des éclats toujours deshonorans aux yeux du monde dans les cas les plus légitimes. La raiſon & l'honneur aidèrent ma conſcience à s'y ſoumettre, & après un combat de pluſieurs mois, je vins à bout de calmer mes regrets, & de faire par vertu ce que j'avois commencé par légèreté.

Je ne vous diſſimulerai pas, Monſieur, continua l'Abbé, qu'il m'en coûta beaucoup pour ſuivre ce parti: l'état de l'Abbaye rendoit ma ſituation fort épineuſe. Vous en jugerez, dit-il, par la peinture que je vais vous en faire. Quoique le revenu n'en ſoit pas extrèmement gros, elle a des droits fort étendus; elle nomme à quantité de Bénéfices qui ne peuvent être poſſèdés que par des Religieux, & elle s'eſt conſervé la poſſeſſion d'élire elle-même ſes Abbés, qui ne peuvent être que Moines ou Cardinaux. Les droits de cette Abbaye faiſoient la reſſource de toute la Nobleſſe du pays, qui regardoit comme un avantage d'y pouvoir placer tous ſes Cadets, dans l'eſpèrance d'obtenir des Bénefices à leur tour. En effet, juſqu'au tems de mon Prédéceſſeur, on n'y avoit reçu que des Gentilshommes.

Cet Abbé, qui étoit lui-même de la

Maiſon de S.... & très bien allié d'ailleurs, avoit ſuccèdé au Cardinal de.... qui avoit poſſèdé l'Abbaye plus de trente ans. Cette Eminence ne s'en étoit mêlée que pour en toucher les revenus: le bon ordre s'étoit fort dérangé pendant ſon règne, & chacun des Moines ſe croyant le maitre ne reconnoiſſoit aucune autorité. Ils vivoient en leur particulier, jouoient, buvoient, chaſſoient tout le jour, & ſe livroient, dit-on, à toutes ſortes d'excès. Le desordre de quelques-uns étoit même allé ſi loin, que la Juſtice en avoit pris connoiſſance, & que les Payſannes des environs n'oſoient paſſer ſeules dans l'Enclos de l'Abbaye. Tous à la vérité n'étoient pas de même; & il en reſtoit encore quelques-uns qui, fidèles à ce qu'ils devoient à leur naiſſance & à leur Profeſſion, ſavoient ſe tenir dans les bornes de leur état. La mort du Cardinal changea la face de cette Maiſon, qui élut en ſa place l'Abbé de S. . . . mon Prédéceſſeur. Cet homme, qui avoit du mérite, de l'eſprit, & de l'étude, voulut rétablir la réputation de l'Abbaye; mais il prit des moyens trop violens. Il ſe mit en tête d'y établir une Réforme auſſi ſévère que celle de la Trape, & flatté peut-être par la vanité de paſſer pour Réformateur, & occupé de ſe faire un nom pareil à celui de l'Abbé *de Rancé*, il pouſſa les choſes à l'excès. Il ſomma les

Re-

Religieux de rentrer dans l'Enclos, de remettre en commun tout ce qu'ils possèdoient en particulier, de manger ensemble ; & non-seulement éteignit les Pensions que le Cardinal leur avoit faites, mais voulut toucher celles que chaque Particulier recevoit de sa famille. Cette Réforme, qui sentoit un peu l'avarice, révolta les plus modèrés, & tous refusèrent d'obéir. L'Abbé de S. . . . se livrant alors à toute l'âcreté de son zèle, employa le bras séculier contre eux, & appella la Maréchaussée à son secours. Les Moines se cantonnèrent, soutinrent un Siège dans les formes ; il y eut même deux Archers de tués dans l'attaque : mais les Religieux furent obligés de cèder à la force. L'Abbé fit enfoncer leurs apartemens, en enleva tous les meubles, saisit la vaisselle & autres petits bijoux que chacun d'eux avoit reçus de sa famille, & les fit vendre sur le champ, s'autorisant d'un article de la Règle. Cette violence, loin de lui gagner les cœurs, ne fit qu'irriter ceux qu'il vouloit réformer ; & il se vit plusieurs fois exposé à leur desespoir. Deux des plus violens l'attaquèrent un jour, pour l'obliger à leur rendre ce qu'il leur avoit ôté ; mais aiant été secouru à tems, il s'échapa de leurs mains. Voyant pourtant qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui, il alla solliciter en Cour des Lettres de cachet, & vint à bout

 d'en

d'en exiler quelques-uns & d'en emprisonner deux. Ceux qui restoient plièrent sous ses loix, & consentirent à tout. Il appella des Moines étrangers dans l'Abbaye, & y reçut quantité de jeunes-gens sans naissance, sans éducation, étourdis la plupart, & qui flattés de l'idée de partager la gloire d'une Réforme, n'avoient d'autre mérite qu'un zèle outré pour l'obéissance, & une grande avidité pour obtenir à ce prix nos Bénéfices. Il leur prescrivit des Règles fort austères, les réduisit à une table plus que frugale, les accabla de pratiques, ne les laissoit sortir que peu, & punissoit sévèrement les moindres fautes. On ne peut disconvenir que l'extérieur de l'Abbaye ne fût alors plus édifiant qu'auparavant, mais l'intérieur étoit une espèce d'Enfer. Des vertus forcées, & une piété hypocrite, sont ordinairement un cloaque de crimes secrets & cachés sous les dehors d'un fausse Régularité. L'Abbé de S. . . . ne tarda pas à s'en appercevoir: tandis que le Public, trompé par les dehors, admiroit le bel ordre qu'il avoit rétabli dans cette Maison décriée, dont les Voisins cependant connoissoient bien les troubles intestins.

Ce fut dans ces circonstances que je fus reçu dans l'Abbaye, & je n'en reconnus le véritable état qu'après mes Vœux. Comme elle étoit pleine de mécontens, chacun cherchoit à grossir son parti.

parti. Les Dévots me donnoient de l'horreur pour les Anciens ; & ceux-ci gémiſſant ſous un joug inſupportable, tâchoient de me mettre de moitié dans leurs murmures, en plaignant mon ſort & le leur. Je les écoutai tous; & je réſolus ſans en brusquer aucun, de demeurer neutre, & de ſuivre mon devoir d'une façon irréprochable. Par ce moyen je ſus me maintenir aſſez tranquille au milieu de leurs diviſions. Il eſt vrai que Mr. l'Abbé ne me marquoit aucune confiance; & je n'en étois pas plus malheureux, parce que je hais les intrigues. Peut-être m'en auroit-il puni, s'il avoit oſé; mais le voiſinage de ma famille le tenoit en reſpect. Ma tranquillité ne m'empêcha pourtant pas d'être ſenſible à la perſécution qu'il fit à deux ou trois malheureux, qu'il enferma pour des bagatelles. Le refus que je fis d'autoriſer cette injuſte violence par ma ſignature, me délivra de ce ſéjour d'horreur. Mr. l'Abbé ne pouvant compter ſur mon dévouement, & n'oſant éclater contre moi, me donna un Prieuré qui vaquoit alors, pour ſe défaire de ma préſence; & je m'y retirai. Quoiqu'il ne fût qu à dix lieues de l'Abbaye, je rompis tout commerce avec ceux que j'y laiſſois, pour ne prendre aucune part à ce qui s'y paſſoit. L'Abbé de S. . . . occupé de ſa Réforme, mortifioit en tout ſes anciens Confrères, à qui ce traitement étoit

 d'au-

d'autant plus ſenſible, qu'il leur devoit ſa Prélature. Quelques-uns des nouveaux Moines le ſecondoient dans cette perſécution; tandis que quelques autres d'entre eux, laſſés déja de ſes auſtérités, cabaloient contre lui avec les anciens qu'il avoit opprimés. Ces deux Partis firent ſchiſme, ſe ſoulevèrent l'un contre l'autre, en vinrent aux mains, & leur zèle alla ſouvent jusqu'au ſang. Ils employèrent l'un contre l'autre tout ce que la malice la plus raffinée peut inventer de plus noir. Ils n'épargnèrent ni libelles, ni calomnies, ſans que l'auſtère Abbé voulût rien rabattre de ſa ſévérité. Les Lettres de cachet & la Priſon étoient ſes reſſources: l'Abbaye devint une Maiſon de force. Dans cette confuſion, ils enfoncèrent les Cachots, & délivrèrent leurs Confrères priſonniers. Ceux-ci s'enfuirent; la tête tourna à quelques autres, & il y en eut un de ceux-là dont le cerveau ſe trouva ſi dérangé, que ne ſachant comment ſe délivrer de ce violent Abbé, il s'aviſa d'une abomination qui fait frémir. Il prit ſecrettement dans le Ciboire quelques Hoſties conſacrées, & les alla enterrer dans le Crachoir de ſon Abbé, dans l'idée, comme il l'a dit à la mort, que cet Abbé venant à cracher ſur ces Hoſties ſans le ſavoir, ſeroit maudit & foudroyé pour cette profanation involontaire. Un trait de folie auſſi abo-

mi-

minable prouve également, combien il eſt dangèreux de pouſſer un Moine à bout, & jusqu'où peut aller la fureur d'un Dévot hypocrite. Celui qui fit cette exécrable action, avoit été d'abord un des plus zèlés obſervateurs de la Réforme, & des plus dévoués au Réformateur.

L'Abbé de S. . . . auroit ſans doute mieux fait de ſe relâcher un peu à l'égard de ſes auſtérités: ſes jours au moins en euſſent été plus tranquilles & plus longs, & il les auroit finis d'une manière moins triſte. Il avoit un petit Prieuré à deux lieues de l'Abbaye, dans un lieu aſſez déſert. L'Abbé de S. . . . y étant un jour allé à ſon ordinaire, ſuivi ſeulement de ſon Valet, y fut, ſuivant les apparences, aſſaſſiné avec ce garçon, ſans qu'on ait jamais pu découvrir la moindre trace de ſes meurtriers, qui pour couvrir leur crime mirent le feu à la maiſon. La flâme y aiant attiré les Payſans des Villages voiſins, ils y arrivèrent encore aſſez à tems pour arrêter les progrès de l'incendie, & ils trouvèrent le corps du malheureux Abbé & celui de ſon Valet à demi brulés, dans les débris du bâtiment. Vous penſez bien, dit l'Abbé, que cette nouvelle n'affligea que médiocrement ſes Moines. On eut de violens ſoupçons que ce coup avoit été fait par ceux que ſes mauvais traitemens avoient obligés de fuir. Cepen-

dant on n'en a jamais pu rien apprendre de poſitif, quelques recherches que l'on en ait faites.

Le Prieur qui gouvernoit en ſon abſence, & qui lui avoit été abſolument dévoué, me notifia cet accident par un Exprès, & m'invita aux funérailles. J'étois pour-lors abſent de chez moi, & ce ne fut qu'en arrivant que j'appris cette nouvelle. Je me rendis à l'Abbaye, & je conſeillai au Prieur de rendre la liberté à ceux qui étoient en priſon, en lui inſinuant qu'il pourroit par-là obtenir leurs ſuffrages pour la future Election, d'autant que n'aiant que peu de voix à eſpèrer, il s'en verroit exclus ſans cela. Il ſuivit mon conſeil, & les délivra tous, à l'exception d'un ſeul Moine qu'il n'aimoit pas. Je crus avoir beaucoup gagné pour la paix de la Maiſon, & après les avoir tous fait boire enſemble, & exhorté à la concorde, je repartis pour mon Bénéfice.

Ils vécurent aſſez bien juſqu'au tems de l'Election; mais alors les troubles recommencèrent, parce que chaque Parti vouloit avoir un Abbé qui lui convînt. Les anciens excluoient tous les Moines qui étoient de la façon du défunt, en haine de ſa mémoire; & ceux-ci craignoient de ſe voir accablés à leur tour, ſi l'on éliſoit un des anciens. La défiance rentra parmi eux, & leurs querelles recommencèrent, ſans pouvoir

s'ac-

s'accorder. L'Evêque de . . . s'en mêla, & leur conseilla de jetter les yeux sur moi; ceux sur-tout qui me devoient la liberté, se joignirent aux anciens & me firent nommer. Je fus malheureusement le seul en faveur de qui les suffrages se réunirent unanimement; & l'on députa deux Religieux pour me l'annoncer & m'emmener. Je les remerciai de cet honneur, & refusai tout net de souscrire l'Acte d'élection.

Je connoissois trop bien la difficulté de concilier ces esprits irrités, pour m'exposer à leur animosité. Il y avoit six ans que je goûtois les douceurs de la tranquillité. J'étois indépendant dans ma solitude, & je n'avois à répondre à personne. J'avois un revenu honnête, une jolie maison à portée de ma famille; je voyois tous les Gentilshommes voisins, j'en étois estimé, ils venoient chez moi; je n'étois chargé que de ma propre conduite, & j'avois presque oublié toutes les Rubriques du Cloitre. En un mot j'étois libre, j'aimois la liberté, & je n'aurois pas changé mon état pour un Evêché. Les Moines cependant revinrent à la charge, & firent tout ce qu'ils purent pour obtenir mon consentement. Les anciens vinrent me trouver, ils firent agir tous les Gentilshommes de ma connoissance. Mr. l'Evêque m'écrivit plusieurs fois à ce sujet, & vint à bout de me faire un cas de con-

 science

ſcience de mon refus. On me repréſenta, que c'étoit réſiſter peut-être à la voix de Dieu, qui vouloit ſe ſervir de moi pour ramener ces Brebis égarées. J'eus beau allèguer mon peu de goût pour les pratiques du Cloitre, & la difficulté que j'aurois à rompre les habitudes que j'avois faites: chacun s'obſtina à me perſuader d'accepter. On y fit intervenir mon Frère, qui m'en écrivit auſſi, & m'en pria au nom de la famille qui repréſentoit les Fondateurs. On fit tant enfin, qu'après ſix mois de réſiſtance, j'eus pour mon malheur la foibleſſe de conſentir, & le Roi confirma l'Election. Ah! que je me ſuis reproché ma facilité depuis ce tems-là, & que j'ai eu lieu de regretter mon aimable Solitude!

Dès que j'eus pris poſſeſſion, je fis ſortir de priſon le malheureux qui y étoit depuis tant d'années. Je me fis remettre les procédures que le défunt Abbé avoit faites contre ceux qui lui déplaiſoient, & après y avoir joint tous les Papiers qui regardoient ces affaires, & qui étoient également injurieux à ſa mémoire, à la Maiſon, & à pluſieurs familles alliées aux Religieux qu'il avoit punis, je les jettai au feu en préſence de tous mes Religieux, & j'en fis dreſſer un Acte. J'écrivis auſſi-tôt en Cour, pour ſolliciter la révocation des Lettres de cachet qui tenoient trois anciens Re-

ligieux relégués en des Abbayes éloignées, où ils souffroient beaucoup; & par le crédit de mon Frère & de Mr. l'Evêque, j'obtins leur retour. Je leur donnai les apartemens les plus commodes, je leur laissai la liberté de vivre selon leur conscience, & aux autres celle de suivre leur goût pour les austérités. Je les priai seulement de se trouver à la table commune, d'où je bannis les pratiques ridicules que mon Prédécesseur y avoit introduites. Je rendis à chacun d'eux l'usage libre des Pensions de leurs familles, & j'en fis sur mon propre revenu à ceux qui n'en avoient point. Enfin je fis dresser un Acte, par lequel il ne seroit plus permis de recevoir dans l'Abbaye que des Gentilshommes. A tous ces actes de clémence & de générosité, je crus devoir pour le bon ordre joindre un petit trait de rigueur: je déposai le Prieur que mon Prédécesseur avoit établi, & j'en donnai le Titre au plus ancien, laissant à un autre les fonctions de cette Charge. Ce coup me parut d'autant plus important, que le Prieur étoit un de ces Cagots austères qui ne respirent que pénitence, & qui sous ombre de zèle, punissent souvent dans les autres ce qui n'est pas d'accord avec leurs visions. Cet homme d'ailleurs s'étoit rendu si odieux à ses Confrères, par les chagrins qu'il leur avoit ménagés sous l'Administration précédente, que j'avois

tout lieu de craindre que la divifion ne recommençât à fon occafion. A cela près, j'employai pour rallier les efprits, tous les moyens que la douceur & la condefcendance purent m'infpirer, comme plus convenables à mon état & à mon caractère. Je fus affez heureux pour y réuffir, & je gagnai en moins de deux mois par mon indulgence, tout ce que mon Prédéceffeur n'avoit pu obtenir pendant vingt années d'un Gouvernement de fer. Ceux qui lui avoient été les plus oppofés, fe foumirent d'eux-mêmes à quantité d'obfervances que je n'aurois ofé en exiger. Les deux Partis fe pardonnèrent mutuellement, ils vivoient enfemble en parfaite intelligence. Les anciens fur-tout me chériffoient comme leur Fils: il eft vrai que j'avois pour leur âge, leurs infirmités, & leurs vieilles coutumes, tous les égards que je leur devois. J'eus même la confolation de voir revenir de lui-même à la Maifon un de ceux qui s'en étoient enfuis; & comme il m'apporta des Certificats qu'il s'étoit retiré pendant tout ce tems-là dans une Maifon règlée, je le reçus fans diftinction, & le rétablis dans tous fes droits. Cette dernière indulgence fit mon malheur.

Le Prieur que j'avois dépofé, avoit toujours eu une haine implacable contre ce malheureux, & lui avoit attiré la difgrace de mon Prédéceffeur. Il craignit en

en le voyant de retour, qu'il ne lui rendît la pareille; car les méchans ſoupçonnent tout le monde des crimes dont ils ſont ſeuls capables. Cet homme ſous ombre de piété me repréſenta aſſez vivement, que mon excès de douceur pour ce fugitif alloit perdre la Maiſon, & y ramener le deſordre. Je me contentai de l'écouter, ſans changer de méthode; & j'eus lieu de m'en applaudir. Ma Maiſon étoit ſi paiſible, & mes Religieux en ſi bonne odeur, que le Public s'étonnoit que j'euſſe pu en ſi peu de tems opérer un changement ſi ſubit. Chacun reconnoiſſoit que la Vertu ni la Religion ne doivent pas être forcées, & que les ſacrifices contraints ne ſont agréables ni à Dieu, ni aux hommes. Je ne ſai ſi je me trompe, dit l'Abbé, mais je penſe qu'en tout ce qui ne tend qu'à une plus grande perfection, il faut ſe contenter de l'indiquer, ſans y forcer perſonne. Je croi d'ailleurs qu'il faut aider un malheureux Moine à porter un joug, dont il s'eſt peut-être chargé témérairement; & qu'il y a de la cruauté à le ſurcharger d'obſervances aſſez ſouvent inutiles. Sur cette maxime, j'ai toujours eu en horreur les Priſons Monaſtiques, & je les regarde comme des inventions de Démon pour fomenter le deſeſpoir des Moines, & nourrir l'orgueil des Supérieurs. Auſſi mon ſyſtème eſt de permettre plutôt à un Moine mécon-

content de ſe retirer, que de le condamner à la Priſon; parce que la miſère peut lui devenir un moyen de ſalut, au-lieu que le Cachot corrige rarement ceux qu'on y laiſſe gémir, & preſque toujours les deſeſpère.

Hèlas! ma ſanté ne ſeroit pas dans l'état où vous la voyez, ſi je m'étois conduit par d'autres principes. Tout autre à ma place auroit enfermé le Moine que j'avois dépoſé, ne fût-ce que pour le punir de l'inſolence avec laquelle il critiquoit continuellement mes actions. Ce miſérable ne ceſſoit de murmurer du prétendu desordre que je cauſois dans l'Abbaye par ma douceur, qui renverſoit, diſoit-il, tout le bien que mon Prédéceſſeur y avoit introduit. Il alla même jusqu'à envoyer en Cour & au Parlement des Mémoires affreux contre moi; il m'y taxoit de ruïner l'Abbaye, d'y renverſer l'ordre, de ſcandaliſer le voiſinage, & d'avoir été l'auteur du meurtre de l'Abbé de. . . . , afin d'obtenir ſa place. Ce miſérable me donnoit pour complice de ce prétendu crime, l'infortuné Moine que j'avois reçu, & qui étoit abſent, comme moi, de l'Abbaye, lorsque l'Abbé fut tué. Quoique ces Mémoires me fuſſent renvoyés, & qu'on n'y fît aucune attention, je crus devoir penſer à ma juſtification en cas d'éclairciſſement. Je ramaſſai des Certificats de l'heure & du

jour que mon Prédéceſſeur avoit pu être maſſacré, & il ſe trouva que j'étois alors chez des Amis à 10 lieues de mon Prieuré, & par conſéquent à 22 lieues de l'endroit où le crime s'étoit commis. Je pris des Atteſtations que j'y avois été huit jours auparavant, & que j'y étois reſté encore deux jours après celui qui, ſelon les apparences, fut le dernier du défunt Abbé. Le malheureux Moine que j'avois reçu, fut encore moins embarraſſé que moi à prouver ſon éloignement; car il n'étoit pas ſorti du Couvent de *B.* . . . où il s'étoit retiré, juſqu'au jour qu'il avoit ſu mon élection. J'envoyai ces Certificats au Procureur-Général du Parlement, à Mr. le Chancelier, & au Conſeil de Conſcience; & j'eus la conſolation de voir que mon innocence y étoit ſi bien connue, que l'on y regarda ces Témoignages comme inutiles.

Il ne me fut pas difficile de deviner d'où venoit le coup. Cependant, comme je ne ſuis pas né ſoupçonneux, & que je me repoſois peut-être un peu trop ſur le cri de ma conſcience, je ne voulus faire aucunes démarches pour connoitre l'Auteur de ces Libelles. Je n'en parlai qu'à quelques Amis de dehors, & au ſeul Moine qui s'y trouvoit intèreſſé. J'affectai même plus de confiance & de cordialité que de coutume au Prieur dépoſé, pour tâcher de le

ra-

ramener à ſon devoir. Je fis plus : je voulus lui donner un Bénéfice qui vaquoit, pour me délivrer de lui. L'hypocrite le refuſa, & pour colorer ſon refus, il affecta un goût extraordinaire pour la retraite. Cet accès de zèle le rendit ſuſpect à ceux même qu'il avoit pour amis; & au chagrin de ne pouvoir tromper perſonne par ſa prétendue régularité, il ajouta encore celui de ſe voir contraint à continuer inutilement un train de vie fort gênant, & qui eſt toujours un ſupplice pour ceux que le pur amour de la Vertu n'anime pas. Il demeura ſeul de ſon parti, & il eut beau pleurer, jeûner & ſe donner la diſcipline pour expier l'irrégularité de nos mœurs, il ne fit aucun proſélyte; & je continuai à préférer la paix & la tranquillité de ma Maiſon, à des auſtérités toujours hypocrites, quand elles ſont forcées; & ſouvent pleines d'orgueil, lorſqu'elles ſont volontaires. En lui laiſſant la liberté de vivre à ſa mode, je crus le punir aſſez de ſon hypocriſie: je tâchai ſeulement d'empêcher qu'on ne lui marquât le mépris qu'il méritoit, & j'affectois quelquefois de louer en ſa préſence le zèle qu'il avoit pour les mortifications.

Sa vanité devoit, ce ſemble, être ſatisfaite: mais celle d'un faux Dévot eſt inſatiable. Pour colorer ſes ſingularités de quelque prétexte ſpécieux qui pût les au-

autoriser, & éblouir les simples, il eut recours aux Révélations, aux Apparitions, & à toutes les illusions dont les Dévots de cette espèce ont coutume de se repaitre. Il nous raconta " que le Pa-
„ tron de l'Abbaye lui avoit révélé qu'il
„ devoit faire pénitence pour expier
„ nos prétendus scandales ; & que le dé-
„ funt Abbé lui étoit apparu tout san-
„ glant & tout environné de flâmes, &
„ qu'en lui montrant ses blessures, il
„ lui avoit dit qu'il n'avoit subi ce gen-
„ re de mort si cruel, que pour expier
„ la foiblesse qu'il avoit eu de recevoir
„ des Moines qui renversoient la Dis-
„ cipline de la Maison ; & qu'il devoit
„ rester dans les flâmes du Purgatoire,
„ jusqu'à ce que lui (Prieur déposé) au-
„ roit ramené l'ordre dans l'Abbaye par
„ son exemple & ses prières ". Chaque jour il nous débitoit de pareilles rêveries. Mes Moines étoient trop éclairés pour donner dans ce panneau : je croi cependant, à dire vrai, qu'il y en avoit parmi eux qui n'auroient pas été trop fâchés que leur Abbé eût été un peu chauffé en Purgatoire, pour les maux qu'il leur avoit faits. Pour moi, je vous avoue que malgré la compassion que ce Moine me faisoit, je commençai à m'en défier, parce que toute ma vie j'ai eu une peur étrange des Dévots à révélations. Ils n'ont en effet qu'à s'imaginer qu'il leur aura été révélé de

tuer

tuer quelqu'un pour la gloire de Dieu; l'effet ſuivra de près la Viſion. J'en ſavois cent traits affreux, & j'ignorois que j'en dûſſe être moi-même un nouvel exemple.

Je compris clairement que les révélations me regardoient, & que la place que j'occupois avoit beaucoup plus de charmes pour ce miſérable, que pour moi. Je méditai d'y renoncer & de rentrer dans ma ſolitude, où libre de toutes ces inquiétudes, je me verrois rendu à mon devoir, à mes inclinations & à mes Amis. J'en parlai à quelques-uns de mes Moines; mais perſonne n'y voulut conſentir. Mes Religieux, les vieux ſur-tout, me preſſèrent de reſter au moins juſqu'à leur mort. Ils en écrivirent à mon Frère & à l'Evêque de... qui avoit eu beaucoup de part à mon élection. Mon Frère me prouva en homme du monde, qu'il y avoit de la folie à prendre ce parti, & que pour ſon honneur & pour le mien, je devois marquer plus de conſtance. Ses raiſons ne me convainquirent pas tant que celles de Mr. l'Evêque de.... Ce Prélat, dont le mérite eſt connu, me repréſenta qu'en quittant ma place, je me rendrois reſponſable devant Dieu & devant les hommes des deſordres qui ſuivroient infailliblement ma démiſſion, & que je devois regarder mon Abbaye comme un poſte que la Providence m'avoit marqué.

Je

Je cèdai à ces raiſons, & je me réſolus à tout. Mr. l'Evêque cependant, bien informé de la cauſe de mes dégoûts, ſe livra un peu trop à l'envie d'adoucir mes ennuis, & obtint à mon inſu une Lettre de cachet qui reléguoit ce Moine inquiet au *Bocachard* en Normandie, qui eſt regardé comme la *Baſtille Eccléſiaſtique*. Cet ordre me ſurprit autant qu'il réjouit mes autres Religieux, qui étoient charmés de ſe voir délivrés de ce Cenſeur perpétuel. Il falut pourtant obéir, & livrer ce Moine entre les mains de l'Exemt qui étoit chargé de l'y conduire; & je n'appris que quelques jours après ſon départ, que c'étoit au Prélat que je devois l'éloignement de ce brouillon.

Je vous l'ai dit, Monſieur, continua l'Abbé, les voies de rigueur, d'exil & de priſon, ne furent jamais de mon goût, & je fus ſincèrement affligé que l'Evêque eût fait cette démarche. Outre que le nom ſeul du *Bocachard* fait trembler tous les Prêtres qui doivent y aller, les rigueurs qu'on y exerce, à ce que l'on dit, contre ceux qu'on y relègue, me faiſoient craindre qu'on n'achevât de renverſer la tête de mon malheureux Moine. Je crus donc, par un excès de bonté, devoir travailler à ſon élargiſſement; & au bout de trois mois on me l'accorda. La révocation de ſa Lettre de cachet portoit, *qu'il ne devoit ſa li-*

ber-

berté qu'à mes sollicitations, & qu'il devoit la mériter par sa docilité. Je ne voulus point faire la chose à demi ; j'accompagnai la grace de la Cour, d'un mot d'amitié que je lui écrivis, & j'envoyai ma chaise au-devant de lui à dix-huit lieues de chez moi.

Un trait si généreux devoit naturellement le toucher, & le faire rentrer en lui-même. Je tâchai encore de le consoler par mille égards, de l'exil qu'il avoit souffert ; & chacun, par complaisance pour moi, se fit une loi de ne lui en jamais parler. Je lui offris tous les petits adoucissemens que je pus imaginer. Mais son opiniâtreté à les refuser, me fit juger que son cerveau n'étoit pas facile à guérir. Toujours possèdé de la fureur de passer pour un Saint, & de mériter par-là la supériorité, il reprit ses anciennes austérités, renouvella ses lamentations ; il feignit même des Extases dont il ne lui étoit pas permis, disoit-il, de raconter le détail. Personne n'en étoit curieux, & nous le laissâmes à lui-même, comme un cerveau dérangé. Les jeûnes rigoureux qu'il affectoit quelquefois, sur-tout lorsqu'il se croyoit observé, avoient bien pu lui échauffer l'imagination, & lui faire prendre l'affreuse résolution qu'il exécuta quelques mois après son retour.

Il choisit pour cet effet l'Anniversaire de ma prise de possession, jour auquel j'a-

j'avois coutume de donner une petite réjouiſſance à mes Religieux dans mon quartier Abbatial. Toute ma Communauté devoit y paſſer la journée. Mon Dévot s'étoit diſpenſé d'y paroitre dans le jour, ſous prétexte d'éviter le grand monde. Il y vint ſur le ſoir; je le reçus avec amitié, & je parus ſenſible à la violence qu'il faiſoit à ſes pratiques auſtères. Il me fit un compliment dévot, & aſſez tendre en apparence. Je ne fis pas même attention à l'embarras qui paroiſſoit ſur ſon viſage, je l'attribuai à l'humeur ſombre & farouche à laquelle il s'étoit livré. Hèlas ! j'aurois bien dû regarder ſon trouble comme un indice de ſa mauvaiſe conſcience, & du crime énorme qu'il méditoit. Le malheureux ſe ſoutint cependant aſſez bien: il viſita mon apartement, il ſe promena dans mon jardin, & ſous prétexte de hâter le ſouper, il alla pour mon malheur dans la Salle où l'on avoit mis le couvert. L'heure fatale arriva enfin, & nous nous mimes à table, où ſuivant ma coutume j'avois fait placer une bouteille de vin à chaque aſſiette, afin de pouvoir renvoyer les Domeſtiques & laiſſer une plus grande liberté. Je m'étois placé au milieu de mes Anciens, & ce malheureux par une fauſſe humilité s'étoit mis à l'un des bouts de la table. Le traitre avoit bien ſes raiſons ! mais nous ne les pé-

pénétrames, que quand nous en ſentimes les funeſtes ſuites.

Toute la table étoit tranquille, tout y reſpiroit la paix & l'innocente joie. Mes bons Anciens entre autres m'accabloient de careſſes, & l'un d'eux, par un preſſentiment peut-être du malheur qui nous menaçoit, verſa des larmes de joie ſur notre réunion, & diſoit par une eſpèce de tranſport, qu'il n'avoit jamais tant aimé la vie que depuis que par mes ſoins il la paſſoit en paix. Hèlas! le bon Vieillard n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Ses pleurs, quoique mêlés de joie, nous inſpirèrent à tous un attendriſſement dont nous ne pumes nous défendre. C'étoit un dernier adieu que nous nous diſions ſans le ſavoir, car nous avions déja tous la mort dans le cœur. Le perfide qui nous la donnoit, ne pouvant peut-être ſoutenir ce touchant ſpectacle, ſe leva de table, & ſe retira pour vaquer, diſoit-il, à ſes oraiſons. Son abſence nous remettant en liberté, je pris ma bouteille, & je tâchai de raminer la joie de mes Frères par quelques verres de vin; & ſans y penſer, je leur donnois la mort. Quoiqu'il fût déja tard, j'avois tant de plaiſir à les voir, que j'aurois voulu les garder encore une heure ou deux à table; mais nous fumes obligés d'en ſortir, pour ſoulager le bon Vieillard qui ſe trouvoit mal. On crut d'abord que

que ce n'étoit qu'une indigeſtion, & je le fis porter ſans bruit à ſa chambre, où après quelques vomiſſemens, il expira avec des convuſſions affreuſes. Cet évènement inopiné me frappa vivement, & j'attribuai d'abord à l'extrème affliction que j'en eus, & à la révolution qu'elle m'avoit cauſée, un violent mal de tête dont je me ſentis frappé. Je me retirai à mon quartier, pour me repoſer: mais vers les deux heures du matin, on vint m'éveiller pour recevoir les derniers ſoupirs d'un autre Ancien qui expiroit auſſi. Il étoit prêt à rendre l'ame, lorſque j'arrivai à ſa chambre, voiſine de celle où l'autre venoit de mourir. Je ne peux vous exprimer, Monſieur, tout ce que mon cœur ſouffrit à la vue des douleurs de cet infortuné Religieux. La tendreſſe qu'il me marqua juſqu'au dernier ſoupir, m'arracha des larmes. Je l'embraſſai, malgré l'affreux mal de tète & d'eſtomac que je ſouffrois. Il me prit la main, & me dit tendrement: „ Je meurs, mon cher Abbé, & ma „ mort eſt l'ouvrage d'un Ennemi do- „ meſtique. Je ſuis empoiſonné, je le „ ſens bien; & ma douleur n'eſt pas „ tant de mourir, que de ſavoir en „ mourant, que vos jours ne ſont pas „ en ſureté.... Mon Confrère déja „ mort, & les douleurs que je ſouffre, „ me font craindre que vous n'ayez le „ même ſort....Songez-y, mon cher

„ Abbé ; ſurement notre malheureux
„ Confrère a empoiſonné le ſouper.....
„ Je lui pardonne, mais ſongez à ſau-
„ ver vos jours ". Il expira peu après
m'avoir dit ces mots, & nous laiſſa dans
les larmes & l'inquiétude.

Deux morts auſſi ſubites, & auſſi extraordinaires, confirmèrent les ſoupçons que chacun formoit déja ; & les douleurs d'entrailles que je ſentois augmenter, jettèrent la conſternation dans toute la Maiſon. Chacun ſe préparoit à la mort, & j'y penſai d'autant plus ſérieuſement, que je me ſentis fort mal. On me reporta à mon apartement, & les défaillances qui me prirent, augmentèrent l'allarme. Un de mes Moines monta à cheval pour aller chercher le Médecin, qui demeuroit à une lieue de là. On me fit avaler beaucoup d'huile, de lait, de Thériaque, de Mithridate, & ſucceſſivement de toutes les drogues qu'on put trouver. Elles me ſoulagèrent en déchargeant mon eſtomac ; & la mort preſque ſubite d'un jeune Chien à qui l'on fit avaler ce que j'avois rendu, ne laiſſa aucun doute ſur le poiſon. Mes Religieux, dont pluſieurs ſe trouvoient mal auſſi, parurent beaucoup plus ſenſibles au danger de ma vie, qu'à ceux dont la leur étoit menacée. Jamais je n'éprouvai ſi bien qu'en ce moment, combien leur attachement pour moi étoit tendre & ſincère.

cère. Ils fondoient en larmes, & faisoient mille vœux pour ma conservation: tout malades qu'ils étoient la plupart, ils restèrent dans ma chambre, & leur douleur y faisoit un spectacle si touchant, que je ne puis me la représenter, sans me sentir encore attendri. Ils ne se bornèrent pas à me plaindre: ils allèrent à la chambre du Moine que nous soupçonnions, & le forcèrent à force de coups d'avouer son crime. Le misérable, croyant peut-être que je n'étois déja plus, ne leur dissimula point sa joie, & se vanta d'avoir été l'exécuteur des ordres du Ciel. Ils l'enfermèrent dans un cachot, & vinrent me demander ce qu'ils en feroient. J'étois alors dans une défaillance, qui fit croire que j'étois mort. Quand j'appris ce qu'ils avoient fait, j'en fus effrayé. Je leur représentai que c'étoit perdre la Maison, que de faire un pareil éclat; & que l'unique grace que je leur demandois, & comme leur Abbé, & comme leur Ami, étoit de me promettre avec serment de tenir tous ce crime caché. L'état où j'étois d'ailleurs ne me permettoit pas de songer à la vengeance. mais plutôt à confondre par de nouvel, les bontés un misérable que la douceur pourroit peut-être encore ramener à son devoir. J'exigeai d'eux, que si ce malheureux me survivoit, ils le traiteroient comme un insensé, & non pas

comme un criminel. J'eus de la peine à l'obtenir : ils me le promirent cependant. Mais il vint à l'un d'eux une idée fort ſage, & à laquelle je dois la conſervation de mes jours. Ce fut de tâcher d'obliger le coupable à confeſſer l'eſpèce de poiſon qu'il avoit employé, pour prendre le juſte antidote. J'approuvai ce parti. On l'amena au pied de mon lit : mais je détournai la vue ; ſa préſence étouffa mes généreuſes réſolutions.

Je vous avoue, Monſieur, me dit ce bon Abbé, que je ſentis à ſon arrivée un combat étrange de ſentimens. La Nature ſe révoltoit à la vue de ſon deſtructeur : la Religion me diſoit qu'il faloit l'aimer, mais c'étoit d'une voix ſi foible, que j'oubliai preſque que je devois pardonner. Mon cœur, tout mourant qu'il étoit, ne reſpiroit que vengeance & punition. Il me ſembloit même qu'il y auroit de la juſtice à en faire un exemple. Mais ce malheureux étoit mon Frère à double titre, & le Ciel que j'invoquai dans ce moment, me donna la force de lui pardonner ". Eh „ bien, lui dis-je, vos vœux ſont rem„ plis ! Vous avez donné la mort à „ deux Vieillards innocens & reſpecta„ bles. Vous avez cru pareillement „ m'ôter la vie, & vous allez être ſatis„ fait, ſi le Ciel par un miracle ne me „ la conſerve. Vous avez mis la mort

„ dans

„ dans le ſein de preſque tous vous
„ Confrères. Que vous avions-nous
„ fait? & que vous en revient-il? Si
„ vous n'en vouliez qu'à moi, faloit-il
„ multiplier vos crimes? Ils nous ſont
„ connus, & prouvés. Votre vie eſt
„ entre nos mains.... Mais je vous la
„ rends. Pour prix de cette grace,
„ ajoutai-je, dites-nous de quel affreux
„ poiſon vous vous êtes ſervi, afin qu'au
„ moins l'on puiſſe conſerver vos Con-
„ frères, qui en ſentent déja les mor-
„ telles atteintes. Parlez, lui dis-je, &
„ je vous jure que nous ne vous trahi-
„ rons pas". Mes Religieux lui pro-
teſtèrent à ma prière qu'ils lui pardon-
noient, & qu'ils ne le mettroient pas
entre les mains de la Juſtice.

Ce miſérable, qui juſques-là m'avoit écouté d'un air intrépide & d'un œil aſſuré, ſe ſentant terraſſé par ma clémence, reconnut ſa faute & déclara qu'il s'étoit ſervi de ... & de ... qu'il avoit coulé dans les bouteilles qui étoient auprès de moi, & dans un ragoût de champignons qu'il avoit vu faire à la Cuiſine. Il accompagna cet étrange aveu des marques du plus ſincère repentir. Il voulut même l'écrire & le ſigner, pour nous prouver ſa ſincérité. Je le pris au mot, & nous contre-ſignames tous ſa Déclaration, à laquelle nous ajoutames une nouvelle promeſſe de ne le pas livrer à la Juſtice". Levez-vous, lui dis-

„ je; je vous pardonne, & Dieu veuille
„ vous pardonner! Mais comme la pru-
„ dence ne nous permet pas de vous
„ laisser la liberté dont vous avez fait
„ un si cruel usage, je vous condamne
„ à vivre dans un quartier séparé, où
„ rien ne vous manquera. (C'étoit un
„ apartement de quatre ou cinq cham-
„ bres très propres & très commodes.)
„ C'est le moins, lui dis-je, que nous
„ puissions faire pour assurer notre vie
„ & votre repentir.

La violence que je m'étois faite pour lui parler, & les divers sentimens qui tyrannisoient mon pauvre cœur, joints aux douleurs cruelles que je sentois dans les entrailles, me rejettèrent dans une nouvelle foiblesse, pendant laquelle on l'ôta de mes yeux. Le Médecin arriva dans ce moment, & comme il étoit Frère d'un de mes Religieux, on le mit du secret, & on lui dit la qualité des poisons employés contre nous. Le Médecin pour s'en assurer davantage voulut entendre le Criminel, & en tira les mêmes aveux. Il revint ensuite à moi; mais j'étois si mal, qu'il n'osa tenter que des vomitifs légers, parce que j'étois déja très affoibli par la fermentation des diverses drogues que l'on m'avoit fait avaler, & parmi lesquelles il y en avoit d'absolument nuisibles à mon état. Comme j'étois d'une constitution très robuste, il crut devoir laisser agir la

la Nature pendant quelque tems. Il fit prendre à tous ceux de mes Religieux qui ſe trouvoient mal, des Antidotes plus aſſortis à la qualité du poiſon, & tous furent préſervés : l'on remarqua même qu'il n'y eut de malades, que ceux à qui j'avois fait part de ma mortelle bouteille.

Le Médecin revint enſuite à moi; & malgré les convulſions dont j'étois agité, il me fit avaler le même Antidote, qui fit des effets ſurprenans. Cependant le poiſon avoit agi déja ſur mes nerfs & mon cerveau: le Médecin deſeſpèroit même de me tirer d'affaire, & n'avoit de reſſource que dans la force de mon tempérament. Cette conſidèration lui fit risquer le remède autrefois employé en pareil cas pour *Céſar Borgia*, Fils du Pape *Alexandre VI.* Il fit attacher un bœuf par la tête & les pieds, & après l'avoit fait éventrer tout vif, & lui avoir arraché les entrailles, il m'y fit enfermer tout nud: je n'avois d'air pour reſpirer, qu'à travers un entonnoir qu'il m'avoit mis ſur le viſage. Je n'ai même qu'une légère idée de ce remède extraordinaire, parce que l'on m'en tira évanoui. Je me ſouviens ſeulement que j'y éprouvai d'abord une chaleur pareille à celle des Etuves, & que les chairs encore palpitantes de cet animal me reſſerrant de toutes parts, me cauſèrent une ſueur ſi abondante & ſi venimeuſe,

qu'on m'a dit depuis, qu'une heure après que j'en fus ſorti, les chairs de ce bœuf étoient toutes noires & déja corrompues. Quoi qu'il en ſoit, je me trouvai mieux, quoiqu'avec une groſſe fièvre ; mais le délire qui l'accompagna, fit deſeſpèrer du retour de ma Raiſon. Le deſordre de mon imagination ſervit peut-être à me ſauver, parce qu'il me déroba la connoiſſance de la triſte ſcène qui ſuivit mon empoiſonnement.

Mes Religieux, préſervés par le contre-poiſon qu'ils avoient pris, rendirent les derniers devoirs à leurs Confrères morts ; & pour ſauver l'Auteur du mal, laiſſèrent au Médecin & aux Domeſtiques le ſoin de publier que cet accident étoit arrivé par un venin mêlé par malheur dans un tonneau de vin. Le Public commenta cette Hiſtoire : pluſieurs débitèrent, & on le croit même encore dans le Canton, que l'on avoit trouvé un gros Serpent dans un de nos tonneaux, & que ce venin avoit troublé le cerveau de celui que j'avois fait enfermer. L'état où j'étois moi-même, donnoit de la vraiſemblance à la ſeconde partie de cette Hiſtoire. Mon Abbaye ayant d'ailleurs le droit de Haute & Baſſe Juſtice, les Officiers qui la rendoient en mon nom, n'avoient garde de ſe mêler d'une affaire qui regardoit l'intérieur de ma Maiſon. En un mot, il ne tenoit qu'au Coupable d'expier ſecrettement

ment ſon crime dans la retraite; perſonne n'eût troublé ſa pénitence. Mais hèlas! quand on a pouſſé le crime jusqu'à un certain période, il eſt rare qu'on reſte criminel à demi. Ce miſérable en fut un triſte exemple. La grandeur de ſon crime, le peu de fruit qu'il en retira, & peut-être le deſeſpoir de tenir la vie d'un homme à qui il avoit cru l'ôter, lui rendit la ſienne odieuſe; le ſentiment de ſa perfidie le jetta dans le deſeſpoir. Perſonne ne s'en défioit; ſon air contrit, ſes gémiſſemens continuels, & le ſoin qu'il avoit de s'informer de l'état de ma ſanté, avoient presque perſuadé tous mes Religieux de la ſincérité de ſon repentir. Cependant celui qui avoit ſoin de lui, s'étant un matin apperçu que la porte de ſa ſeconde chambre étoit barrée, appella quelqu'un pour l'aider à l'ouvrir. Mais n'en pouvant venir à bout, ils réſolurent de monter par une fenêtre à celle qu'il occupoit. A peine l'eurent-ils ouverte, qu'ils apperçurent ce malheureux étendu ſur ſon lit, ſans mouvement & ſans vie. L'état où il étoit formoit, dit-on, un ſpectacle ſi affreux, que ceux qui le virent ne peuvent y penſer ſans frémir. Il étoit comme enſéveli dans ſon ſang, ſans forme & ſans couleur; il avoit les yeux & la bouche ouverte, & tout formoit en lui une image parfaite du deſespoir. On dit que ſes yeux, tout éteints qu'ils étoient,

ſembloient exprimer ſa fureur. Il tenoit encore dans ſa main un couteau tout ſanglant, dont il s'étoit ſervi pour ſe couper la gorge. La plaie de ſon go-zier, qui étoit large & profonde, avoit quelque choſe de ſi hideux, que malgré l'horreur qu'inſpiroit le double attentat qu'il avoit exécuté ſur nous & ſur lui-même, on ne pouvoit lui refuſer des larmes. Le Ciel, en nous délivrant de ce barbare Confrère, nous donna encore une marque bien viſible de ſa protection. Il y a toute apparence que ce miſérable avoit voulu s'enſévelir en mourant ſous les ruïnes de la Maiſon, & faire périr dans les flâmes, ceux que ſon poiſon avoit épargnés. Peut-on pouſſer plus loin le deſeſpoir? On trouva ſous ſon lit une chandelle qui y avoit été miſe allumée, & qui devoit naturellement enflâmer le lit, & conſéquemment la maiſon, ſi le Ciel n'eût permis que l'abondance de ſon ſang l'eût éteinte comme par miracle. Mes Religieux, continua l'Abbé, s'étant aſſemblés pour délibèrer de ce qu'ils feroient, ſe hâtèrent, par le conſeil de quelques Amis ſûrs, d'enterrer ſecrettement la nuit ſuivante le corps de ce miſérable. Ils le mirent dans un trou, & jettèrent par deſſus beaucoup de chaux-vive, pour dérober à la Juſtice les preuves de ſon crime, en cas que par des ordres ſupérieurs on en fît des recherches. Ils eurent

rent pourtant la précaution de dresser un Acte Capitulaire en forme de Procès, par lequel ils le privoient des honneurs de la sépulture, pour des causes exprimées ailleurs. Sa mort fit un peu raisonner le Public : mais comme nous vivions bien avec tous nos voisins, il fut aisé de faire croire qu'elle étoit une suite de notre empoisonnement ; & l'on n'a jamais relevé cette affaire, dont la première instance regardoit les Officiers de ma Jurisdiction.

Voilà, Monsieur, poursuivit l'Abbé, quelle fut la fin tragique de celui qui, après avoir inutilement tenté de semer la discorde parmi nous, conspira contre la tranquillité de nos jours, fit périr deux Vieillards vénérables, & m'a mis dans l'état ou vous me voyez. Le trouble de mon imagination, & le desordre de ma mémoire, engagèrent mes Moines à me dérober pendant quelque tems la connoissance de cette affreuse catastrophe ; & quand je l'appris, je ne pus m'empêcher d'adorer les terribles jugemens de Dieu, & de gémir sur les funestes suites de l'Hypocrisie. Quoique l'idée de ces horreurs n'ait servi qu'à m'attacher de plus en plus le cœur de ma Communauté, par la considèration de la tolèrance excessive que j'avois eue pour ce malheureux ; le souvenir continuel de son crime, & de sa terrible fin, n'a pas contribué à mon rétablissement. Je n'ai fait que languir dans les douleurs & les remèdes ;

& ce n'eſt que depuis que je ſuis ici, que je commence à eſpèrer le retour de ma ſanté. Voilà, Monſieur, l'Hiſtoire de mes maux: je doute fort que vous en euſſiez deviné la cauſe.

Aſſurément, lui dis-je, non-ſeulement je ne l'aurois pas devinée, mais j'aurois eu peine à la croire dans toute ſon étendue, ſi tout autre me la racontoit, & ſi je n'avois vu moi-même le triſte état où vous avez été. Que je vous trouve eſtimable, ajoutai-je, par la conduite que vous avez tenue avec vos Moines en général! Je ne ſaurois aſſez admirer la ſageſſe & la bonté d'ame, avec leſquelles vous avez ſu ramener ces eſprits aigris. Si les maux que vous avez ſoufferts ſont durs à la Nature, il eſt bien conſolant pour la conſcience de ne ſe les être attirés que par un excès de patience & de douceur. Il faut que le miſérable qui voulut vous ôter la vie, ait été un Monſtre d'horreurs & d'ingratitude; & je trouve, qu'après les crimes dont il s'étoit chargé, il ne pouvoit périr par de plus infames mains que les ſiennes.

Je vous avouerai, reprit l'Abbé en ſe levant, que quoique cette avanture ſoit très affligeante pour moi, elle n'a pourtant point de face plus mortifiante, que quand je conſidère qu'elle eut ſa ſource dans la fauſſe Dévotion, & dans un zèle amer pour des pratiques arbitraires. Les

profanations auxquelles l'Hypocriſie ſe livre presque toujours, ont été les degrés du crime de mon malheureux Moine, qui peut-être n'eut d'abord que de bonnes intentions. Mais l'ambition s'en étant mêlée, l'a précipité dans cet abîme & lui a dérangé la tête. Il ne faut plus s'étonner, lui dis-je, que nous autres gens du monde nous craignions ſi fort les Dévots en général; parce qu'il eſt ſi rare que ceux qui affectent des dehors auſtères, & qui crient continuellement *à la réforme*, ſe tiennent dans les bornes de la charité, que l'on ne ſauroit trop s'en défier. La bienſéance m'empêcha d'étendre cette Morale, & me fit ſupprimer quantité d'autres réflexions qui me venoient aſſez naturellement; parce qu'elles auroient pu offenſer un homme qu'un caractère de douceur & de tolèrance, ſi rares ſous cet habit, m'avoit rendu infiniment reſpectable. Je terminai la converſation, en l'aſſûrent des vœux très ſincères que je faiſois pour ſon entier rétabliſſement. Après ce compliment, l'Abbé ſe fit reporter à ſon Auberge, & je l'y ſuivis un moment après.

A peine y fus-je arrivé, que D. Nugez me vint raconter la galanterie qu'il avoit faite aux Dames. Il m'apprit que c'étoit lui qui avoit fait venir les Inſtrumens à la Fontaine, & il me parut fort ſatisfait de cette petite Fête, qui avoit

également réjoui tous les Buveurs. La ſymphonie avoit en effet raminé tout le monde, & avoit attiré à la Fontaine quantité de perſonnes qui n'y avoient point encore paru. La Comteſſe de Golſtein y avoit amené le Prince *de*. . . . . qui n'étoit arrivé que de la veille. Comme cette Dame s'eſt fait toute ſa vie une étude de procurer de l'agrément aux Etrangers, elle avoit invité D. Nugnez & la compagnie à venir prendre du chocolat chez elle avec le Prince, & l'on s'y étoit fort agréablement amuſé à jouer au Trictrac jusqu'à l'heure du diner. Je félicitai D. Nugnez ſur l'agréable matinée qu'il avoit paſſée, & je lui fis des reproches de ce qu'il m'avoit engagé dans des remèdes qui m'avoient privé de ce plaiſir. Il me dit pour m'en conſoler, que le Prince étant encore fatigué de ſon voyage, avoit marqué peu d'envie d'aller au Bal; & que les Dames Suédoiſes qui le connoiſſoient beaucoup, lui avoient propoſé pour le lendemain une partie chez elle, où nos Dames ſe trouveroient, & qu'il étoit chargé de m'y inviter en cas que je fuſſe en état d'y venir. Je paſſai l'après-diner chez moi avec l'Abbé, que je trouvai d'un excellent commerce. Nous raiſonnames ſur mille choſes, & comme il s'apperçut dans la converſation que j'étois Proteſtant, il eut quelque regret de la facilité qu'il avoit eue de me conter ſon

ſon avanture, & me pria de ne point juger de tous les Moines par ce trait odieux. Je l'aſſurai que mes préventions n'étoient pas ſi injuſtes, en lui nommant nombre de Religieux que j'avois connus, & pour leſquels je conſerve une veritable eſtime. Nous ſoupames enſemble. D. Nugnez vint nous trouver ſur la fin du repas, & nous rendit compte de ſa journée, & des politeſſes du Prince. Enfin il m'en dit tant de bien, & me vanta ſi fort ſes belles qualités, que je me ſentis une extrème impatience de le voir. Je compris même qu'il devoit être infiniment aimable, parce qu'un Eſpagnol ne loue guères un Allemand, que lorsqu'il y eſt forcé par un mérite extraordinaire. Le lendemain je n'allai pas à la Fontaine, pour être plus en état de profiter de la compagnie. Nous nous rejoignimes à l'heure du diner, que j'attendois avec impatience.

Nous nous mimes à table, bien réſolus de bruſquer le diner pour aller retrouver les Dames, parce que le plaiſir que nous trouvions dans leur compagnie, nous rendoit celle de notre Auberge fort inſipide. L'étourderie de nos jeunes Pariſiens la rendoit même ſouvent très ennuyeuſe, & ce jour-là ils nous donnèrent une ſcène qui devint très comique, après avoir commencé d'une manière fort ſérieuſe. La Baronne

ne en ſe mettant à table fit obligeamment comprendre à D. Nugnez, qu'elle s'étoit fort divertie la veille à la Fontaine, & que pour la part qu'elle y avoit, elle l'en remercioit. Comme l'uſage des plaiſirs, autant que celui des Eaux, diſſipoit peu à peu ſa paralyſie, elle commençoit à s'expliquer d'une façon un peu plus claire ; & moitié ſignes, moitié jargon, on entendoit aſſez bien tout ce qu'elle vouloit qu'on ſût. Nos jeunes Etourdis l'avoient éprouvé, & ſoit que leurs manières Ecolieres lui dépluſſent, ſoit qu'elle eût été piquée des déclarations trop cavalières qu'ils lui avoient faites, elle les avoit plus d'une fois renvoyés au Collège. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle ſavoit accompagner ſes mépris de tant de ſel & d'enjouement, qu'elle mettoit toujours la compagnie dans ſon parti: ſes ſignes ſouvent étoient mille fois plus piquans que la raillerie la plus fine. Les deux Frères le ſentoient auſſi ; mais au-lieu d'en devenir plus ſages, ils la perſécutoient par une galanterie ſi mal placée, qu'elle paroiſſoit ironique. Peut-être y entroit-il auſſi de la malice de leur part; & comme il eſt toujours dangèreux d'offenſer une femme en matière de tendreſſe, ils ſe virent traités par la Baronne d'une façon à ne vouloir plus y revenir. Le Cadet aiant pris occaſion du compliment qu'elle avoit fait

à

à D. Nugnez, lui dit que puisqu'elle aimoit la Muſique, il ſe feroit un plaiſir de lui offrir la Symphonie, & de déclarer publiquement à la Fontaine que ce ſeroit pour elle. Le compliment ſentoit ſon Petit-maitre, & n'auroit été ſupportable que dans une Guinguette de Paris. Auſſi la Baronne l'en remercia froidement, d'un ſigne de tête. Il revint à la charge, & en lui parlant toujours de Muſique & de Concert, il affecta un vrai jargon d'Ecolier, entaſſant à ſon ordinaire pluſieurs équivoques aſſez groſſières, qui faiſoient un ſens très libre & très ſale; un langage en un mot, que le plus effronté Mousquetaire n'auroit oſé tenir devant une femme d'honneur. Nous en fumes tous choqués, quoique nous n'euſſions pour la Baronne que ce reſpect général que l'on doit à une femme de naiſſance. Elle-même n'étoit pas aſſez novice pour ignorer ce langage, & elle s'en offenſa. Elle auroit peut-être mieux fait de baiſſer les yeux, de ſe taire, & de faire ſemblant de n'y rien comprendre. Mais elle crut qu'en femme mariée, elle pouvoit ne paroitre pas ſi ignorante, & les traita entre ſes dents, d'*inſolens* & d'*impudens*. L'Abbé, ſuivant ſon humeur pacifique, prévoyant que cette affaire pourroit devenir ſérieuſe, repréſenta doucement à l'Ainé qui étoit à ſon côté, que l'on devoit plus d'égards aux Dames, & que gé-

généralement parlant, on s'abstenoit de ces équivoques, par-tout où il y avoit des Femmes & des Ecclésiastiques. Le Parisien, piqué de cette censure, dit d'un air railleur, " qu'il étoit fâché „ d'avoir manqué de respect à une Da„ me si vertueuse, mais qu'il avoit dû „ croire qu'elle étoit aussi sourde que „ muette, parce qu'assez ordinairement „ ces deux infirmités se suivent ; & que „ d'ailleurs, plus ce langage paroissoit „ obscène, moins il devoit être enten„ du d'une femme sage. Et tout de suite, il répéta quelques-uns de ses termes, comme pour les justifier; & ajouta malicieusement, " que la Baron„ ne devoit lui savoir gré d'avoir osé „ les risquer; puisque l'obscénité de ses „ paroles, en lui rendant l'ouïe & la „ voix tout à la fois, avoit opéré sur „ elle un plus grand miracle que les „ Eaux d'Aix n'avoient encore pu faire „ depuis qu'elle les prenoit ". Le trait étoit piquant, & il y a toute apparence que la Baronne fut plus sensible au soupçon de sa maladie, qu'au reproche d'entendre trop bien l'équivoque. Bien en prit sans doute au Parisien, que le miracle qu'il lui reprochoit n'avoit pas encore sorti son dernier effet, & que l'heure de parler ne fût pas encore venue. Mais au défaut de la langue dont la paralysie lui ôtoit le libre usage, elle lui jetta au nez un verre d'eau qu'elle avoit

avoit devant elle, en murmurant quelques injures. Le Parisien, plus étourdi qu'elle encore, fit un mouvement pour lui jetter sa serviette; mais D. Nugnez l'arrêta, en lui représentant qu'il n'y avoit jamais de gloire à lever la main sur une Dame. L'Aîné prit le parti de son Frère, & ils se plaignirent tous deux assez vivement des manières de la Baronne. Mr. d'Art. . . qui jusques-là avoit été spectateur tranquille, pour ne pas faire une affaire sérieuse d'une querelle de femme, prit enfin la parole, & leur dit froidement, " qu'il les prioit de ne
„ pas troubler la table par des plaintes
„ inutiles, parce qu'en cas qu'ils eus-
„ sent quelque réparation à demander à
„ la Baronne, il étoit prêt à la leur
„ donner lui-même immédiatement après
„ le diner, & qu'il les attendoit l'un a-
„ près l'autre." L'air sec avec lequel il leur fit ce défi, parut les décontenancer: ils l'acceptèrent cependant, & vouloient déja convenir du lieu du combat, & du choix des armes; mais D. Nugnez & l'Abbé leur représentant qu'on ne vient pas aux Eaux pour se tuer, les engagèrent à faire quelques avances d'excuses à la Baronne, dont Mr. d'Art. . . parut content. Nous les fimes boire ensemble, nous les crumes réconciliés, & on ne parla plus que de plaisirs. *Bougy* tenoit ce jour-là le Bal, & les Dames Suédoises n'aiant pu se dispenser d'inviter

ter la Baronne à leur Aſſemblée, on étoit ſûr que ſon cher d'Art. . . . l'y mèneroit; en ſorte que les Pariſiens allant au Bal public, nous n'avions aucune crainte que la querelle ſe réveillât, & nous nous ſéparames pour aller chercher nos aimables Françoiſes.

Elles étoient déja habillées, & ſe promenoient en attendant ſur la rue. Nous les régalames de la ſcène qui s'étoit paſſée à notre table. Elles blâmèrent beaucoup la Baronne, pour qui elles n'avoient pas déja une fort haute eſtime. Quelque choſe que nous pumes dire pour la défendre, elles nous firent convenir, que quand une femme a le malheur de rencontrer un homme aſſez brutal pour s'échaper en ſa préſence à des diſcours indécens, il eſt infiniment plus ſage de faire la ſourde, que la prude. Toute vraie qu'étoit cette Morale, elle avoit quelque choſe de ſi embarraſſant pour nous, que pour détourner la converſation, je demandai à Mad. de la Br. . . . ce que c'étoit que de larges pierres que je voyois dans la rue, presque vis à vis de la maiſon où elles logeoient, & près du Bain de *l'Empereur*. Je ne ſai, me dit-elle, car je n'y ai pas encore fait attention; mais voici un homme qui nous le dira bien. C'étoit l'Hôte du Bain de *S. Quirin*, qui s'approcha civilement pour ſatisfaire notre curioſité. Il nous dit que ces pierres

cou-

couvroient un Puits très pofond & très ancien, qui fuivant les apparences avoit été autrefois très célèbre. Il nous apprit que bien des gens croyoient que c'étoit même la prémière Source du Bain de *l'Empereur*, qui avoit dans la fuite des tems pris un autre cours, foit qu'on l'ait détournée, foit qu'elle fe foit elle-même échapée. Il nous affura que fes eaux étoient tièdes, & de même nature à peu près que celles du Bain de *l'Empereur*. Il nous nomma quelques endroits du voifinage, où il y a auffi des Puits d'eaux chaudes, qui font apparemment des veines échapées de la groffe Source. Au refte, il nous dit qu'on n'en faifoit aucun ufage: mais pour preuve qu'il n'avoit pas toujours été fi négligé, il nous raconta que ce Puits avoit été conftruit avec beaucoup de dépenfe, & que la maçonnerie étoit quarrée vers le bas, & que la gorge en étoit ronde en façon de Tour. Il nous fit remarquer avec affez de justeffe, que cette différence de ftructure venoit fans doute des réparations qu'on y avoit faites en différens tems; & il en concluoit, qu'il faloit au moins que ce Puits eût autrefois été de quelque ufage.

L'humeur obligeante de cet homme nous engagea à lui faire quelques questions fur fon Bain. La Vicomteffe lui demanda pourquoi fa maifon portoit le nom de *S. Quirin*, & s'il y avoit quel-

que

que Chapelle de ce Saint? Point du tout, Madame, répondit-il: c'eſt uniquement à cauſe qu'il a plu à ceux qui m'ont précédé, de prendre pour Enſeigne l'Image de ce Saint, que vous y voyez encore à côté de la porte; & on l'a appellé *Sint Quirins-Badt*, comme on appelle celui qui eſt vis-à-vis de la Fontaine le *Cornelis-Badt*, pour une pareille raiſon. En cela pourtant, nous dit-il, on a très mal fait, à mon avis; car ces différens noms donnent lieu aux Etrangers de croire que les Sources en ſont différentes, auſſi-bien que les vertus, quoique mon Bain, & celui qu'on appelle *Kleine Badt* ou *Petits Bains*, que vous voyez ici-près, viennent réellement de la même Source que ceux de *l'Empereur*. Les eaux ont la même odeur, le même goût, le même poids, & le même degré de chaleur. J'ai cependant des Puits particuliers, que je vais vous montrer. Mais il eſt ſi vrai, ajouta-t-il, que les eaux qui y ſont ramaſſées communiquent avec la Source de *l'Empereur*, que toutes les fois que l'on travaille à ce Bain, ou que l'on en arrête la Source, mes Puits tariſſent. On en vint une preuve en 1679: on fut obligé de faire alors quelques réparations au Puits de *l'Empereur*, & par conſequent d'en épuiſer & d'en détourner la Source: mes Puits urent auſſi-tôt à ſec, & ne ſe remplient que quand le Puits voiſin fut réparé.

BAINS DE S.T QUIRIN.
SINT QUIRYNS BAD.



paré. C'eſt une preuve, ajouta-t-il, que l'eau de mes Bains eſt parfaitement en équilibre avec la Source du Bain de *l'Empereur*; & ſi l'on apperçoit quelque petite différence dans le degré de chaleur, il faut l'attribuer ſans doute à ce que le Puits qui fournit l'eau de mes Bains, n'eſt pas fermé : il eſt libre à chacun d'y puiſer, & d'en emporter chez ſoi. On remarque même, que plus on en tire, plus elle abonde, & plus elle paroit chaude; parce qu'apparemment elle ſe remplit aux dépens de la grande Source, & qu'en ſe renouvellant, elle reprend le degré de chaleur qu'elle perd en ſe repoſant.

Aſſurément, lui dit Mad. de la Br... on a eu tort de donner un nom différent à votre Bain; car j'avois cru qu'il avoit quelque choſe de plus ou de moins, ſoit dans la chaleur, ſoit dans la vertu, que celui de *l'Empereur*. Les Maitres du *Kleine-Badt* ont été plus ſages; outre qu'ils ont conſervé quelque analogie avec le grand Bain, il me ſemble qu'ils ont la même Enſeigne; toute la maiſon au moins eſt couverte d'Aigles Impériales. C'eſt peut-être auſſi ce qui lui a donné un peu plus de réputation; du moins le bâtiment paroit plus grand & plus orné que celui de *S. Quirin*... Cela ſe peut, dit l'Hôte; il y a pourtant chez moi autant de Bains que dans le *Kleine-Badt*; & il nous preſſa tant de les voir,

voir, que ſur les aſſurances qu'il nous donna qu'il n'y avoit perſonne, les Dames ſe déterminèrent à entrer dans la maiſon. Elle eſt fort unie, mais aſſez propre dans ſa ſimplicité. Il y a quatre Bains, ou plutôt quatre Baſſins aſſez grands pour pouvoir contenir pluſieurs perſonnes à la fois. Les Bains ſont fort nets, parce que quand on s'en eſt ſervi, on les vuide par des égoûts ſouterrains dans leſquels les eaux s'écoulent. Il y a des ſièges dans chaque Baſſin, & des degrés pour y deſcendre. Chaque Bain à ſa chambre particulière, avec des lits pour la commodité des Malades qui veulent ſuer ou ſe repoſer. On y a pratiqué auſſi des pompes, que l'on appelle communément la *Douche*, pour faire couler l'Eau *Thermale* ſur les parties affectées de quelque infirmité particulière. L'Hôte nous fit remarquer que toutes ces petites commodités étoient de fraiche date, & qu'autrefois il n'y avoit ni Baſſin, ni *Douche*, mais que l'on y prenoit les Bains dans des tonneaux, des cuves ou baignoires de bois. Suivant ma coutume, je chargeai mes Tablettes de tout ce qu'il nous dit. Nous le remerciames enſuite de ſa complaiſance, & nous lui promimes de venir prendre le Bain chez lui, ſi le Médecin nous le conſeilloit. Enfin nous en ſortimes pour nous rendre chez les Comteſſes, où nous devions paſſer l'après-midi.

Les

Le Prince y arriva un moment après nous ; il fit beaucoup d'honnêtetés aux Dames, & reçut nos complimens avec beaucoup de bonté. Après avoir salué chacun en particulier, il pria les Dames de se dispenser de lui donner de l'*Altesse*, & du *Monseigneur*, parce que ces Titres l'importunoient. Il ajouta obligeamment, que par-tout où il trouvoit des Dames aussi aimables, il oublioit qu'il étoit Prince, pour se déclarer leur Chevalier. Elles furent très sensibles à cette politesse ; & nous admirames tous un début aussi galant dans un Prince d'Allemagne, où les plus petits Comtes sont souvent plus entêtés de leur *Excellence*, que le Sultan ne l'est de sa *Hautesse*. Après quelques complimens, la Comtesse fit les parties : le Prince se mit au jeu avec elle, & y appella la Vicomtesse avec D. Nugnez. On eut attention d'assortir tout le monde, & je jouai avec Mad. de la Br . . . la jeune Frelle & le Chevalier. Les autres se rangèrent de même ; mais on s'apperçut qu'il manquoit un quatrième à la table de la Baronne, parce que Mr. d'Art. . . . n'étoit pas encore arrivé. On ne s'en inquiéta point, d'autant qu'elle étoit venue dans le carosse de Mad. D. . G. . ., & que Mr. d'Art. . . . lui avoit promis de la suivre bientôt. Elle en fut quitte pour changer de cartes ; elle commença

une partie d'Hombre, & chacun ſuivant la coutume s'occupa de ſon jeu.

Il n'y avoit pas une heure encore que nous y étions, que le Valet de chambre de D. Nugnez demanda à parler à ſon Maitre, pour une affaire d'importance & très preſſante. Ce meſſage myſtérieux lui attira des plaiſanteries, de tous les coins de la Salle, & nous feignimes tous de croire que c'étoit pour quelque rendez-vous oublié. Les railleries recommencèrent, quand nous l'entendimes prier le Prince de vouloir marquer quelqu'un à qui il pût donner ſon jeu. Le Prince en badina auſſi: cependant, après que D. Nugnez ſe fut approché de lui pour lui expliquer le meſſage, il fut le prémier à le laiſſer ſortir; & pour couvrir le jeu, il dit tout haut en riant: *J'ai pitié des Amans, & il faut faire avec eux, comme je voudrois qu'on fît pour moi.* L'embarras étoit de ſubſtituer quelqu'un qui ſans déranger les autres tables, pû continuer la partie du Prince; & cela étoit difficile, parce que, comme c'étoit un *Prié*, chacun avoit les mains pleines. Mad. de la Br. . . s'en étant apperçue, offrit au Prince quelqu'un de notre table, d'autant que notre partie étant déja aux *grands Tours*, nous pourrions plus aiſément la finir, & faire à trois une repriſe d'Hombre. Le Prince après quelques complimens, me fit l'honneur de m'appeller à ſa table; & D. Nugnez

gnez en me donnant ſes cartes, me dit à l'oreille que Mr. d'Art. . . . avoit tué un de nos Pariſiens, & qu'il alloit lui envoyer ſes chevaux, pour lui aider à ſe ſauver avant que l'affaire éclatât. Je fus frappé de cette nouvelle, dont je ne pus m'empêcher de dire un mot tout bas à Mad. de la Br. . . & je fis pluſieurs réflexions ſur le malheur dont un honnête-homme eſt menacé, quand il ſe trouve avec des étourdis, ou qu'il s'eſt livré à une femme imprudente. La préſence de la Baronne, à qui l'on vouloit cacher cet accident, ne nous permit d'en raiſonner que tout bas: la Comteſſe ſe chargea même de la retenir à ſouper, pour prolonger plus longtems l'erreur. Nous apperçumes cependant qu'elle jouoit avec beaucoup de diſtraction. Mr. d'Art. . . . lui étoit cher; & ſon cœur, averti peut-être par des preſſentimens ſecrets, partageoit les allarmes de ce Gentilhomme. L'air myſtérieux qu'elle remarqua dans la compagnie, augmenta ſes inquiétudes. Elle ſe trouva mal, ou feignit de l'être; & pria la Comteſſe par ſignes de lui permettre de retourner chez elle. On la porta dans une autre chambre, où la Comteſſe paſſa avec deux autres Dames. Son abſence nous rendit la liberté de parler: le Prince offrit ſa chaiſe & ſon Poſtillon pour aider Mr. d'Art. . . . à ſe retirer. Dans le moment, un homme de *Borſet* demanda

à parler à la Baronne: il avoit un Billet à lui remettre de la part de Mr. d'Art. . . . On le lui remit, & la mort du Parisien ne fut plus un mystère. La Baronne communiqua le Billet, par lequel Mr. d'Art. . . . lui mandoit qu'il s'étoit réfugié dans l'Abbaye Libre & Impériale des Dames de *Borset*, jusqu'à ce qu'il eût des chevaux pour gagner Mastricht. Chacun plaignit Mr. d'Art..., & s'offrit à le servir. Il étoit en effet plus malheureux que coupable, & comme j'avois été témoin de sa modèration à diner, je compris qu'il avoit dû être poussé à bout par de nouvelles insultes de la part de ce jeune-homme. Le Valet de la Baronne arriva dans l'instant, & nous apprit que le Parisien aiant appellé d'un air menaçant Mr. d'Art. . . & l'aiant attiré dans sa chambre, il lui avoit présenté un pistolet; que le jeune Parisien étoit resté mort du prémier coup, & qu'aussi-tôt Mr. d'Art. . . . s'étoit sauvé le long des prairies. Les soins de Don Nugnez, les offres du Prince, & les attentions de toute la compagnie calmèrent un peu les inquiétudes de la Baronne, qui se contenta de pleurer & d'exprimer sa douleur par quelques mots très bien articulés, auxquels on ne fit pourtant pas attention pour-lors. Cet accident dérangea les parties, chacun oublia ses cartes & son jeu: cependant cette espece de desordre

nous

nous amuſa autant & plus qu'une partie règlée, par les ſuites comiques qu'il eut pour nous. D. Nugnez revint auſſi une heure après, nous dire que Mr. d'Art... étoit en ſureté, qu'il lui avoit donné ſon propre cheval, & qu'il s'étoit déguiſé ſous un habit de livrée à la ſuite de ſon Valet de chambre, dont l'air Eſpagnol donneroit le change aux plus fins Archers. D. Nugnez ajouta, que tout étoit ſi tranquille à l'Auberge, qu'il avoit lieu de croire que l'on ne s'y étoit pas encore apperçu de la mort du Pariſien, dont il croyoit même avoir vu le Frère entrer au Bal. Je me chargeai d'y aller pour obſerver ſa contenance, & l'amuſer s'il étoit poſſible, afin de donner le tems à Mr. d'Art. . . . de gagner pays.

J'allai ſur le champ chez *Bougy*, où je trouvai aſſez de monde. Je m'amuſai moins à regarder les Dames, qu'à chercher le Frère du défunt, & je l'apperçus bientôt auprès de ſa vieille Coquette, qu'il prenoit à danſer. Mais ſi quelqu'un eut jamais lieu de croire aux Apparitions & aux Revenans, ce fut moi ſans doute, quand j'apperçus auſſi dans un coin de la Salle celui que Mr. d'Art... avoit tué. C'étoit le même port, le même habit, la même chevelure, les mêmes airs, & pour tout dire en un mot, la même étouderie. Eſt-il poſſible, me dis-je, que l'on change ſi peu dans l'autre Monde, & que l'on y porte les dé-

fauts de celui-ci? En un mot, je crus rêver; & je me rappellai en ce moment tout ce que j'avois jamais lu, ou entendu raconter, de certaines Apparitions que l'on dit être arrivées entre gens autrefois amis. Je l'avoue, je balançai un moment si mon incrédulité naturelle pour ces Contes vulgaires & ridicules, ne devoit pas cèder à la Vision qui frappoit mes sens. Tout me convainquoit; il étoit grand jour, j'étois bien éveillé, je n'avois pas bu; la mort du Parisien n'étoit pas douteuse; les circonstances en étoient claires; le fait étoit avoué par le meurtrier même; la fuite de Mr. d'Art. . . ., son Billet à la Baronne, les larmes de cette Dame, son desespoir, tout enfin me prouvoit également que le Parisien étoit mort, & que je le voyois en vie: enfin je fus prêt à m'écrier sur ce prodige. Cependant, comme j'ai autant de prévention contre les nouveaux Miracles, que j'ai de crédulité pour les anciens bien avèrés, je crus qu'il y auroit de la sagesse à examiner le fait de plus près, avant de le publier. Je feignis de ne pas voir le Parisien, & je demandai consécutivement à plusieurs personnes, si on ne l'avoit point vu au Bal. L'un me dit, *Il est là*; l'autre, *Le voici dans le coin*; un troisième me montra une Dame avec qui il venoit de danser: tous enfin me parurent aussi visionnaires que moi, si ce que je voyois étoit

toit une viſion. Raſſuré par ce témoignage, je m'approchai du Mort, & je pris exprès à danſer une Dame qui étoit derrière lui; & en attendant mon tour, j'eus occaſion de le conſidèrer. Il me vit, & me fit une civilité en voulant me cèder ſa place, ſous prétexte que je n'avois pas encore danſé. Je fus extrèmement ſurpris de cette politeſſe, jamais je n'avois vu de Mort ſi civil. Comme j'avois peu d'habitudes avec les Défunts, ſon compliment me fit éprouver un certain frémiſſement intérieur, dont je ris un moment après par réflexion.

Après avoir danſé mon Menuet, je ramenai la Dame auprès de mon Revenant, & je liai converſation avec lui. Son Frère vint nous joindre, & nous cauſames tous trois, non pas en gens de l'autre Monde, mais en hommes très vivans. J'ouvris ma tabatière, & le Mort prit de mon tabac; je pris du ſien un moment après: je trouvai en un mot qu'il parloit & agiſſoit en homme plein de vie. Pleinement convaincu qu'il n'étoit pas un pur Eſprit, également perſuadé que Mr. d'Art. . . . l'avoit tué, je ne pouvois comprendre ſa réſurrection. Quelques merveilles qu'on nous eût raconté des Eaux d'Aix, je n'avois jamais ouï dire qu'elles euſſent les qualités de la Fontaine de *Jouvence*, ni qu'elles puſſent opérer un pareil miracle.

De doutes en doutes, je commençai à douter si sa mort avoit été aussi réelle que l'étoit sa vie; & ce doute même me tint lieu de démonstration. Je vis obscurément le vrai point de l'histoire, & sans me donner le tems de l'éclaircir, je sortis en riant de toute ma force, pour aller rassurer la Baronne & réjouir toute la compagnie.

Je rappellai tout mon sérieux en y entrant, pour rendre la scène plus divertissante. Je croyois y trouver encore tout en allarmes, & je fus surpris d'y voir tout le monde en joie. Je ne le fus pas moins d'entendre parler la Baronne très distinctement, & me demander d'une voix ferme & bien articulée, ce que faisoit notre Parisien ". Il danse d'un air fort gaï, lui dis-je, & le „ bon garçon ignore assurément la mort „ de son Frère; ainsi Mr. d'Art.... a „ le tems de se sauver. Mais avant de „ vous en dire davantage, ajoutai-je, „ permettez, Madame, que je vous félicite sur le recouvrement de la parole „ & sur la guérison subite de votre paralysie... Voilà, dit le Prince, par où „ il faloit commencer; un prodige aussi „ rare méritoit bien votre attention. „ Auriez-vous jamais cru que la frayeur „ pût opérer un si grand miracle "? La Baronne, craignant quelque malice du Prince, ne lui donna pas le tems de continuer, ni à moi celui de lui répondre.

Elle

Elle m'interrompit pour me dire, que rien n'étoit plus vrai que ce que Son Altesse me racontoit; & elle ajouta d'un air aisé, ce qu'elle avoit déja répété dix fois à la compagnie sans la persuader": „ Je ne l'aurois pas cru moi-même: mais „ voici, me dit-elle, comme la chose „ s'est opérée. Mr. d'Art.... m'est in„ finiment cher; & comme il étoit le „ seul qui entendoit mon jargon, & „ qu'il avoit pris des peines infinies pour „ ma guérison, jusqu'à faire exprès le „ voyage d'Aix, j'ai été vivement frap„ pée du malheur qui l'obligeoit à quit„ ter cette Ville avant mon rétablisse„ ment. Outre que j'en étois la cause, „ son éloignement m'ôtoit toute espè„ rance de guérir; le chagrin & la fra„ yeur que cette nouvelle m'a causé, „ ont produit en moi une révolution si „ grande, que mes organes se sont dé„ liés tout à coup, & que j'ai senti que „ je parlois sans que je le susse. En sor„ te, dit-elle tendrement, que le pau„ vre d'Art.... a rempli sans le savoir „ ses engagemens avec moi, & que le „ vif sentiment de ma reconnoissance „ pour lui, a achevé la guérison que ses „ soins avoient ébauchée".

L'air assuré avec lequel la fine Baronne nous débitoit ces contes, n'auroit permis à personne de les révoquer en doute, si nous avions tous été aussi crédules que D. Nugnez. Chacun se con-

tenta cependant d'en ſourire avec ſon voiſin ; & le Prince, quoique le plus incrédule de tous, affecta une foi complette. D. Nugnez fut peut-être le ſeul, qui par un ſcrupuleux reſpect pour les Dames, voulut appuyer par des exemples ce que la Baronne venoit de dire. Sa bonne-foi faiſoit avec notre incrédulité un contraſte trop plaiſant pour l'interrompre, & je différai exprès l'hiſtoire de la réſurrection du Pariſien. Ce qu'il nous diſoit, d'ailleurs, étoit curieux. Il nous cita un Paralytique, qui recouvra l'uſage des jambes, par la peur de périr dans les flâmes qui gagnoient ſon lit; un Gouteux, qui ſauta très légèrement hors d'un caroſſe dont les chevaux avoient pris le mords aux dents; un Boiteux, dont la jambe s'étoit allongée dans une chûte dangèreuſe; & quelques autres cures auſſi prodigieuſes, qui avoient été produites par des révolutions excitées dans le corps par des frayeurs ſubites. Sans ſortir de l'eſpèce de prodige qui nous étonnoit, il allègua la guériſon d'une femme muette, qui recouvra la parole dix ans après l'avoir perdue: il n'oublia point la fameuſe hiſtoire du Fils de *Créſus*, dont la langue ſe délia, dit-on, à la vue d'un Soldat Perſan qui levoit le cimeterre pour tuer le Roi ſon Père. Quelque incroyables que paruſſent ces hiſtoires, la Baronne les

les adopta toutes : elles lui étoient trop utiles, pour les rejetter.

La Vicomteſſe, qui n'en croyoit pas plus que nous, demanda malicieuſement à la Baronne, de quels remèdes Mr. d'Art.... ſe ſervoit pour lui procurer le retour de la parole ? La queſtion auroit embarraſſé toute autre : elle n'en parut cependant aucunement déconcertée. Elle répondit, qu'elle prenoit régulièrement les Bains, & qu'elle ſe faiſoit appliquer la *Douche*, en faiſant couler doucement de l'Eau *Thermale* ſur le gozier, par manière de fomentation, pour amollir par ce moyen les muscles de la langue : & que pendant le jour, elle s'exerçoit à prononcer quantité de mots, en ſe preſſant plus ou moins le gozier, pour aider la langue à former les ſons. D. Nugnez qui ſe croyoit engagé d'honneur, en véritable Eſpagnol, à ſoutenir tout ce qu'il plait à une Dame d'avancer de plus abſurde, confirma encore cette pratique par un exemple fameux. Il nous raconta qu'il avoit vu plusieurs fois à Lisbonne une jeune fille qui parloit, quoiqu'elle n'eût ni langue, ni aucune apparence de cet organe ſi néceſſaire à la parole. Nous crumes tous qu'il vouloit badiner, & les Dames, ſans en excepter la Baronne, le ſoupçonnèrent un peu de donner dans le merveilleux, pour lequel les gens de ſon pays ont un penchant ſi violent. Il nous aſſura cependant

que rien n'étoit plus vrai, nous nomma cette fille, nous dit qu'elle étoit native de *Monzarez* dans la Province d'*Elvas*, qu'elle avoit été vue de toute la Cour; & qu'il avoit été aussi incrédule que nous. Il ajouta, qu'il avoit visité sa bouche, & qu'il n'y avoit rien trouvé qui pût y faire l'office de langue; que cependant elle discernoit très distinctement tous les goûts: qu'elle avoit les dents de la mâchoire inférieure tellement tournées en dedans, qu'il ne restoit qu'un très petit espace entre les deux rangées. Il nous dit qu'en se pressant le gozier légèrement, elle articuloit assez bien les mots; mais qu'elle parloit lentement, & que sa voix n'avoit d'autre défaut que d'avoir un son tremblottant & entre-coupé, comme la voix des personnes âgées. Enfin il nous protesta qu'il avoit plusieurs fois causé avec elle, & que l'on ne s'appercevoit de son infirmité que lorsqu'elle mangeoit. Effectivement, cet exercice devoit être fort dégoûtant à voir, parce qu'elle étoit obligée de mettre son doigt à la bouche pour y faire l'office de la langue, & s'aider par cet artifice à broyer les morceaux contre ses dents. Malgré les protestations de D. Nugnez, la compagnie étoit d'humeur à renvoyer ce fait merveilleux au pays des Romans, si le Prince n'eût pris son parti. Je ne sai, nous dit-il, si la fille ou la femme dont parle D. Nugnez, est la même dont

on

on m'a fait l'hiſtoire: mais je me ſouviens bien d'avoir ouï raconter un trait tout ſemblable au feu Comte d'*Ericeyra*, Seigneur Portugais, avec qui je me trouvai ici en 1710. Il me dit qu'il avoit amené lui-même cette femme à la Cour de Portugal, pour l'y faire admirer : je me ſouviens même qu'il me récita à ce ſujet deux vers fort jolis, dont je crois qu'il étoit l'Auteur. Je ne les dirai qu'en Latin, continua le Prince en riant, car ces Dames m'en voudroient du mal. Les voici.

Non mirum, elinguis mulier quod verba loquatur:

Mirum, cum linguâ quod taceat mulier.

Courage, Mon Prince, dirent les Dames Suédoiſes, qui ſavoient le Latin : courage, le trait eſt galant; & auſſi-tôt elles expliquèrent à la Vicomteſſe & aux autres le ſens de ce Diſtique. Elles en rirent toutes de fort bon cœur, & le Prince un peu confus dit pour s'excuſer, une malice qui fit rougir la Baronne. Je conviens, dit-il, que l'Auteur de ces vers s'eſt égayé mal à propos aux dépens du beau Sexe; mais s'il étoit venu avec nous à Aix, il y auroit vu des Dames auſſi capables de ſe taire que de bien parler. Je croi, Monſeigneur, reprit galamment le Chevalier, que votre Auteur auroit été plus étonné de voir ici des Dames capables de ſe taire, a-

vec la facilité de ſe ſervir de plus d'une langue. Il faiſoit alluſion à la diſcrétion des Suédoiſes, qui n'étant pas plus que nous les dupes de la Baronne, avoient pourtant la politeſſe de n'en rien marquer, quoiqu'elles l'euſſent pu faire en deux Langues qu'elle n'entendoit point. Le correctif étoit encore plus malin : c'étoit tirer viſiblement ſur la Baronne. Auſſi Mad. de la Br. . . . pour détourner la converſation, chargea le Chevalier de mettre en vers François le Diſtique du Comte d'*Ericeyra*, & il le fit ſur le champ.

Que ſans langue une femme ait parlé clairement,
Le fait eſt curieux, & n'eſt pas ordinaire:
Mais qu'avec une langue, une autre ait pu ſe taire,
C'eſt un prodige aſſurément.

Les Dames badinèrent un peu ſur ces vers, & le Prince, pour conſoler la Baronne qui n'en rioit que foiblement, ramena la converſation ſur ſa guériſon, & lui fit ſur ce prodige pluſieurs complimens d'un air très ſincère & très convaincu. Je crus qu'il étoit tems alors de régaler la compagnie de la réſurrection du Pariſien. C'eſt aſſurément aujourd'hui, m'écriai-je, le jour des miracles: Madame a recouvré la parole, & le jeune-homme que Mr. d'Art . . . a tué tantôt, eſt reſſuſcité: il eſt plein de

de vie, je l'ai vu danſer, je lui ai parlé, je l'ai touché, & il faiſoit il n'y a pas une heure chez *Bougy* les honneurs du Bal avec ſon Frère. Cette nouvelle étonna toute la compagnie; on ſe moqua de moi, & la jeune Frelle Suédoiſe me dit que pour le coup on avoit réſolu de mettre ce jour-là ſa foi à toute épreuve; & ſe tournant vers D. Nugnez, elle lui dit en riant, que je lui rendois la monnoye de ſon hiſtoire. Je conviens, dis-je, que le miracle eſt grand, & qu'il faut plus de foi pour croire la réſurrection d'un mort, qu'il ne nous en a falu pour nous perſuader qu'une fille pouvoit parler ſans langue. Auſſi j'ai cent témoins à vous offrir, & j'en appelle à tous vos ſens: je ne vous demande même que de venir un petit moment au Bal; j'eſpère que vos yeux ne démentiront pas le fait. *Quoi!* me dit la Baronne avec dépit, *ce Pariſien n'eſt pas mort, & Mr. d'Art... ſe ſeroit ſauvé? Quel conte!* Je ne déciderai pas, Madame, lui repliquai-je, ſi Mr. d'Art . . . a tué ſon homme; mais je puis vous aſſurer que le Pariſien eſt très vivant. C'eſt un fait, ajouta le Prince, que l'on ne peut conteſter ſans preuve du contraire; & il eſt aſſez curieux, pour nous donner le plaiſir de l'examiner. Allons, Meſdames, dit-il en donnant la main à la Comteſſe, allons au Bal; j'en ferai les fraix, & j'aurai le plaiſir de vous régaler à bon mar-

marché. Les Dames se levèrent : D. Nugnez voulut y amener la Baronne ; mais, soit qu'elle craignît que l'*Ombre* Parisienne ne lui marquât autant d'incrédulité sur sa paralysie passée, qu'elle en avoit elle-même sur sa résurrection, elle s'en défendit, & voulut absolument retourner à l'Auberge. Selon les apparences, elle commençoit aussi à se défier de nous : elle prit en effet congé de nos Dames d'un air assez brusque, sur ce que la Comtesse Suédoise lui dit, qu'elle espèroit que sa guérison seroit plus durable & plus certaine que la mort du Parisien. D. Nugnez, qui étoit le Chevalier de toutes les Dames, la conduisit jusqu'à l'Auberge ; & comme il n'y avoit que la rue à traverser, il revint aussi-tôt nous rejoindre.

A peine nous eut-elle quitté, que chacun s'égaya sur ce chapitre : personne n'avoit été la dupe de son histoire, nous savions à quoi nous en tenir, & nous n'avions affecté tant de crédulité que par politesse pour une femme, que l'on n'aime jamais à offenser. Les Dames, moins indulgentes, se rappellèrent toutes les circonstances du miracle. La Comtesse entre autres nous assura que le prodige s'étoit opéré malgré la Muette, & qu'elle l'avoit vu rougir, en réflèchissant sur les prémiers mots qui lui étoient échapés dans son trouble. Mad. de la Br . . . nous dit qu'elle s'étoit divertie

à

à obſerver les divers mouvemens qui paroiſſoient ſur le viſage de la Baronne. On voyoit, dit-elle, qu'elle avoit regret de guérir ſi-tôt ; nos complimens ſur ſa guériſon la dépitoient ; elle ne pouvoit s'empêcher de parler pour nous prouver qu'elle étoit encore muette. Elle reprenoit de tems en tems ſon jargon; mais l'éloignement de ſon cher d'Art... lui arrachoit de nouvelles plaintes ; & comme il lui étoit impoſſible de ſe contraindre plus longtems, elle a mieux aimé renoncer à ſa paralyſie, qu'à la conſolation de regretter ſon cher Médecin.

Ce petit détail nous amuſa juſques chez *Bougy*, où nous entrames. Le Bal étoit très avancé, & l'on en étoit aux Contredanſes. Le prémier objet qui nous frappa, fut le Frère du Défunt. Il parut lui-même bientôt après: ſa viſion fit faire à nos Dames des éclats de rire, qui étonnèrent les Danſeurs. Quelques-uns ſe détachèrent pour inviter les Dames à ſe mêler dans les Contredanſes : elles les remercièrent, pour ſe donner le loiſir de voir danſer le Mort. Sa réſurrection fut bientôt en évidence ; car pour plus grande conviction, je fis ſigne au reſſuſcité de venir offrir ſa place au Prince; & afin d'engager la converſation avec lui, je lui conſeillai d'aller chercher la Baronne pour faire ſa paix avec elle. Il me répondit d'un air de Petit-

mai-

maitre, que la pauvre femme étoit alors trop occupée de la querelle de son cher d'Art . . . & après cette fanfaronade, dont l'éclaircissement ne lui étoit pas honorable, il rentra dans la mêlée.

Quelques Danseurs plus polis firent cesser les Contredanses, pour donner au Prince & à sa compagnie occasion de danser quelques Menuets. Il n'y eut pas moyen de nous en défendre, & nous recommençames le Bal. Le Prince, malgré la fatigue de son voyage, y prit goût: nous dansames pendant une heure, & nous y eumes d'autant plus de plaisir, que la foule s'étant éclaircie, il n'étoit resté avec nous que l'élite de ce qu'il y avoit de gens distingués. Jusques-là nous ignorions tous le détail de l'affaire qui avoit donné lieu à la fuite de Mr. d'Art. . . ., & nous nous contentions d'en rire en aveugles, en attendant le dénouement. Il étoit difficile à prévoir: il étoit sûr que Mr. d'Art. . . s'étoit sauvé ; il ne l'étoit pas moins que le Parisien n'étoit ni mort, ni blessé. Nous ne pouvions croire d'Art . . . . assez visionaire pour s'être imaginé qu'il se seroit battu contre un Spectre, ou qu'il auroit tué un Fantôme. Il faloit pourtant qu'il y eût quelque chose de tout cela, & nous étions fort en peine de le découvrir. L'Abbé se trouva là fort à propos, pour nous éclaircir ce mystère. Comme nous sortions du Bal, je

je le vis qui defcendoit du Caffé, où il étoit allé caufer après fon fouper. Il me falua, & me demanda en riant, fi je favois l'avanture de Mr. d'Art . . . Il comprit à ma réponfe que je n'étois que médiocrement au fait; & me promit de m'en raconter l'hiftoire à fa chambre. Le Prince qui l'entendit, l'aborda & le pria de nous dire comment cette fcène s'étoit paffée; les Dames l'en preffèrent auffi. Il fortit de fa chaife, & s'appuyant contre un des piliers de la Gallerie, il nous le raconta d'une manière très pofitive.

Immédiatement après le diner, dit-il, où la querelle avoit commencé, je fuis remonté à ma chambre, dont la fenêtre donne fur celle de nos Etourdis. Il n'y avoit qu'un moment que j'y étois, que j'entens le Parifien qui du haut de fa fenêtre difoit à Mr. d'Art . . . qui paffoit dans la cour, *qu'apparemment il avoit oublié le rendez-vous qu'ils s'étoient donnés en dinant*. D'Art. . . . lui répond fur le champ, *qu'en tout cas, ce feroit plutôt par pitié que par crainte*; & monte auffitôt à la chambre du Parifien, pour l'obliger apparemment à defcendre & vuider leur querelle. Leur entrevue a été vive, à ce qu'il m'a femblé; j'ai entendu plufieurs paroles affez hautes de part & d'autre, qui m'ont fait craindre que d'Art . . . qui paroit affez brave, ne fe vît obligé de pouffer fon homme.

J'é-

J'étois ſeul à mon quartier ; mon Valet étoit à diner. Je l'appelle pour m'aider à deſcendre, afin d'aller trouver les deux champions, & tâcher de les calmer encore une fois. Je me traine tout ſeul, le mieux que je puis, le long de l'eſcalier : je trouve mon Valet au bas, & je traverſe la cour appuyé ſur ſon bras, avec toute la diligence que mon état d'infirmité pouvoit permettre. J'y avois à peine fait quatre pas, que j'entens un coup de piſtolet dans la chambre, un cri en même tems, & un bruit ſourd, comme d'un homme qui tombe. Après la querelle dont j'avois été témoin au diner, & ce que je venois d'entendre, je ne pouvois imaginer autre choſe que la mort de l'un des deux, & je regrettois de n'avoir pu les joindre aſſez tôt pour les ſéparer. J'allois même appeller du ſecours : mais dans l'inſtant, j'apperçois Mr. d'Art. . . qui deſcendoit avec précipitation, & qui me faiſoit ſigne de ne rien dire. Je l'approche, continue le bon Abbé, & lui demande ce que c'eſt? Le pauvre d'Art. . . tout effrayé me répond presqu'en courant: *Adieu, mon cher Abbé, je viens de faire un terrible coup ; j'ai tué mon homme. Adieu, je fuis. . . mais taiſez-vous . .*; & en diſant ces mots, il s'échappe. Quant à moi, ajouta l'Abbé, je ſuis remonté à ma chambre pour méditer ſur cette avanture, bien réſolu d'y garder mon Domeſti-

meſtique, pour aſſurer le ſecret pendant quelques heures, & éviter de prendre part aux ſuites de cette affaire. Heureuſement pour Mr. d'Art. . . les Hôtes & les Valets étoient occupés à diner dans la cuiſine, & faiſoient aſſez de bruit pour ne pas s'embarraſſer du coup de piſtolet qu'ils avoient entendu; enſorte que je penſois que le malheureux d'Art. . . auroit tout le tems de ſe mettre en ſureté. Il ne devoit pas être fort loin encore, que je crois appercevoir le Pariſien devant ſa fenêtre. J'ouvre la mienne; je le vois plein de vie, & occupé à ſe faire friſer par ſon Valet. J'ai peine à en croire mes yeux: je le ſalue, il me reſalue: je lui parle, il me répond: je lui demande enfin ce que c'eſt que le coup de piſtolet que j'ai entendu? Ce n'eſt rien, me répond-il; j'eſſayois mes armes, & j'ai penſé me tuer. Il ne me convenoit pas de le queſtionner davantage; j'ai feint de l'en croire, & j'ai renvoyé mon Valet à la cuiſine pour achever de diner. J'ai balancé pourtant ſi je n'envoierois pas après Mr. d'Art . . . pour l'avertir de ſon erreur: mais toutes réflexions faites, il m'a paru que cette affaire étoit fort bonne à laiſſer démêler aux intèreſſés, d'autant plus que je n'y voyois pas fort clair. Sans mon Valet, peut-être n'en ſaurions-nous pas le dénouement: mais il l'a appris en confidence de celui du Pariſien; & ce n'eſt pas, je crois, faire un grand mal que de

de lui être infidèle. Comme le Valet du Parisien étoit venu fort tard au diner, aussi-bien que le mien, ils n'ont pas trouvé grand' chose à la cuisine; & pour s'en consoler, les drôles ont demandé du vin. Vous comprenez, poursuivit l'Abbé, qu'une bouteille de vin entre deux Valets, est la clé de tous les secrets de leurs Maitres. Ces Messieurs sans doute, après avoir bien pesté contre les leurs, sont entrés en confidence. Le mien, curieux de l'avanture de Mr. d'Art. . . a questionné celui du Parisien. Celui-là, qui étoit dans la chambre quand la scène s'étoit passée, a tout conté à l'autre; & voici le fait. D'Art. . . entrant chez le Parisien, l'a pressé de descendre à la Prairie de *Borset*. Le Parisien y a consenti, à condition de se battre au pistolet. Mr. d'Art.... s'en défendant sur ce qu'il n'en avoit point, l'autre lui a présenté les siens & ceux de son Frère. Mr. d'Art. . . . en homme sage n'a point voulu les accepter sans les essayer. Il ouvre la fenêtre, les visite, & en décharge un avec la baguette & le tire-bourre; il prend le second, & dans le moment qu'il le visite, le Parisien le raille sur sa défiance. D'Art . . . piqué de cette nouvelle insulte, se retourne pour lui répondre d'un air brusque; & soit malheur, soit distraction, le pistolet se lâche, le coup part, la balle frise la tête du Parisien,
&

& va donner dans la cheminée. Le Badaud tombe de frayeur; ſon Valet crie, & d'Art . . . ſe ſauve. Le jeune-homme, qui n'eſt pas accoutumé au feu, ſurpris peut-être de l'air avec lequel ſon champion le regardoit, & frappé du bruit d'un coup lâché à l'improviſte, a bien pu ſe croire mort; & l'autre, trompé par la chute de ſon Ennemi, s'eſt enfui, de peur d'être arrêté. Quand mon Valet m'a fait ce récit, dit l'Abbé, je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire, & je croi que les éclats que j'ai faits me feront autant de bien que mes Bains. Mais ce qui m'a infiniment plus réjoui, c'eſt le dépit de la Baronne, & les mouvemens que vous avez eu la bonté de vous donner tous, à ce ce que j'ai appris, pour l'aider à répandre ce ridicule ſur le pauvre d'Art. . . . Eh! qui n'y eût été pris, répondit la Vicomteſſe? Puiſque le Pariſien s'eſt cru mort, & que d'Art. . . . a cru l'avoir tué, nous pouvions bien le croire auſſi. Ma foi, dit le Prince, voilà de ſots perſonnages! & je ne ſai quel eſt le plus ridicule des deux. Votre Alteſſe pourroit bien en compter trois, reprit Mad. de la Br. , . car, ne nous déplaiſe à toutes, Mad. la Baronne eſt bien une ridicule petite femme. Le Prince voulut régaler Mr. l'Abbé du miracle opéré ſur elle; mais comme il étoit tard, il

il rentra dans ſa chaiſe & ſe fit reporter à l'Auberge.

Pour nous qui nous portions bien, nous nous promenames ſur la Place pour rire à notre aiſe de cette avanture, qui nous ſervit encore de converſation pendant deux ou trois jours à la Fontaine, où je me rendis aſſiduement, pour prendre régulièrement les Eaux. Nous paſſames quelques après-dinées à jouer alternativement chez la Comteſſe de Golſtein, le Baron de Dobelſtein, & quelques autres perſonnes qui invitèrent le Prince. Quelque brillans que fuſſent les plaiſirs qu'on nous y procura, nous trouvames que leur uniformité ne répondoit pas à l'idée de liberté, que nous nous étions faite d'abord des plaiſirs d'Aix. Le Jeu continuel nous tenoit trop en haleine, & répandoit parmi nous un ſérieux qui nous étonnoit. Nos Dames furent les prémières à s'en plaindre, & à vouloir reprendre notre prémière façon de vivre: en ſorte qu'il fut ſolennellement réſolu que nous n'irions dorénavant au Bal, au Jeu, à l'Aſſemblée, que par caprice, ſans engagement & ſans partie méditée. En effet, les longues ſéances que nous avions faites au Jeu, avoient dérangé nos confidences, & nous avoient privés du plaiſir de raiſonner ſur mille choſes. Nous primes un matin cette réſolution à la Fontaine,

&

& nous commençames à l'exécuter dès l'après-midi.

Le Chevalier, qui y étoit auſſi, nous en fournit l'occaſion. Il y fut joint par l'Echevin qu'il connoiſſoit. Cet honnête-homme ſe plaignit obligeamment de ce qu'il ne le voyoit plus, & l'invita à venir diner avec moi chez lui. Nous acceptames ſon invitation, dans la vue de rendre ſa connoiſſance utile aux plaiſirs de la compagnie. Le Chevalier le préſenta au Prince, qui lui fit pluſieurs queſtions ſur les réparations que l'on faiſoit actuellement à la Maiſon de ville, que l'on rendoit méconnoiſſable à ceux l'avoient vue autrefois. L'Echevin répondit, que les Magiſtrats s'étant flattés que la Ville d'Aix auroit été choiſie pour le Congrès, (qui s'eſt tenu depuis à Soiſſons,) ils avoient fait beaucoup de dépenſes, pour tâcher de mettre l'Hôtel de ville en état de recevoir commodément cette illuſtre Aſſemblée. Il nous parla des embelliſſemens intérieurs, & de la beauté des apartemens, d'une façon à nous donner envie de les aller voir. Les Dames lui demandèrent s'il étoit permis d'y entrer, & il s'offrit de les venir prendre pour les y mener après le diner. Le Prince ne fut pas de la partie, il en avoit une autre chez le Général de . . . . qui étoit arrivé la veille.

L'Echevin nous régala proprement, & dès que nous eumes diné, nous allames

chercher la Vicomtesse & Mad. de la Br. . . chez qui les Suédoises s'étoient rendues avec le Comte & D. Nugnez. Nous allames en cortège à la Maison de ville, qui mérite assurément d'être vue. Elle est située sur une grande & belle Place, qu'elle termine par une façade magnifique. La prémière chose que l'on nous fit remarquer, fut la belle Fontaine de cuivre qui est vers le milieu de la Place, & un peu à côté de la Maison de ville. C'est une grosse Source d'eau douce & froide, qui fut trouvée en cet endroit en 1353, lorsque l'on bâtissoit la Maison de ville. *Gerard Chorus*, qui avoit alors la direction ou la surintendance des Ouvrages de la Ville, fit construire à grands fraix cette Fontaine, tant pour l'ornement, que pour la commodité. C'est un bassin de cuivre, d'environ dix pieds de diamètre] & trente de circonférence, du milieu duquel s'élève un piédestal sur lequel est posée la Statue de Charlemagne en cuivre doré. Cet Empereur y est représenté debout avec la Couronne Impériale, armé à l'antique avec la cotte, la cuirasse, les cuissards, & toutes les pièces de l'armure ancienne; tenant le Sceptre de la main droite, & le Globe Impérial de l'autre; & aiant le visage tourné vers l'Allemagne. Du piédestal de cette figure sortent quatre gros tuyaux, par où l'eau coule continuellement

dans

N°. IX.



Façade de la Maison de Ville d'Aix la chapelle.
1. Tour de Granus.
2. Fontaine de cuivre.
3. Monument de la Sentence du S^r. Kalckberner.

De Voorgeevel van het Stad-huys te Aken.
1. De Tooren van Granus.
2. De Koopere Fontein.
3. Het Gedenk-teeken.



dans le baſſin de cuivre, lequel ſe dégorge par ſix autres tuyaux dans un grand Réſervoir qui eſt au deſſous. Quoique l'enceinte de ce Réſervoir ne ſoit que de pierres ſurmontées d'un treillis de cuivre, l'ouvrage en a été fort curieuſement travaillé ſelon le goût de ce temslà. Il eſt chargé de beaucoup de ſculptures qui repréſentent les noms, les Deviſes, les Armes & les figures de pluſieurs Empereurs. L'Echevin nous aſſura qu'on lit dans les Regiſtres de la Ville, que l'on employa plus de 12000 livres de cuivre dans la fonte de cet ouvrage. Auprès de cette Fontaine on nous fit remarquer une Inſcription très infamante à la mémoire d'un Bourguemeſtre de cette Ville, avec ſon effigie. Il y eſt repréſenté nud ſur un échaffaud, couché ſur un banc, la tête coupée & jettée par terre; & l'on y voit le Bourreau occupé à hacher ſon corps en quartiers, pour les placer ſur les portes de la Ville. Nous lumes l'Inſcription Latine, & parce que nous en ignorions le vrai ſujet, nous la regardames comme bien méritée. A moins d'être au fait de l'Hiſtoire de la Ville, tout le monde y ſeroit trompé. Le Lecteur en jugera.

INSCRIPTION

Gravée sur une Colonne de pierre élevée vis à vis l'Hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle.

SIC PEREANT
QUI HANC REMPUBLICAM
ET SEDEM REGALEM
SPRETIS SACRÆ CÆSAREÆ MAJESTATIS
EDICTIS
EVERTERE MOLIUNTUR:
ET AD
DAMNANDAM MEMORIAM
JOANNIS KALCKBERNERI
IN ULTIMO TUMULTU ANNO CIↃ. IↃ. C. XI.
HIC EXCITATO
INTER PERDUELLES
ANTESIGNANI,
COLUMNA HÆC EX DECRETO
DD. SUBDELEGATORUM SAC. CÆS. MAJEST.
ERIGI JUSSA
III. NONAS DECEMBRIS ANNO CIC. IↃ. C. XVI.

C'est à dire:

Ainsi périssent
toux ceux,
qui au mépris des Edits

de sa Sacrée Majesté Impériale,
s'aviseroient de machiner quelques intrigues
pour détruire cette République
& ce Siège Royal.
Cette Colonne a été érigée par un Dècret
des Commissaires de sa Majesté Impériale,
le 3 *de Décembre de l'an* 1616,
pour flétrir à jamais la mémoire
de JEAN KALCKBERNER,
qui fut Chef des Rebelles dans le dernier
tumulte qui arriva ici en 1611.

L'Echevin nous raconta que ce tumulte avoit commencé sous l'Empereur *Rodolphe II.* & qu'il s'étoit réveillé après sa mort pendant la vacance de l'Empire sous la protection de l'Electeur Palatin dont *Kalckberner* avoit la confiance. Il ajouta, que *Matthias* étant parvenu à l'Empire, se fit une affaire de réduire la Ville d'Aix, & la mit au Ban de l'Empire, qu'il y envoya des Commissaires soutenus des Troupes du Marquis *Spinola*; & qu'enfin ils procédèrent à la déposition des Rebelles, dont ils flétrirent la mémoire par l'érection de la Colonne que nous regardions. Il alloit nous faire une longue liste des prétendus crimes de *Kalckberner*; mais le Comte qui en savoit les vraies Anecdotes, nous donna un coup d'œil pour passer outre, & s'avança avec nos Dames Suédoises

vers la Maison de ville, où il nous dit en deux mots, que ce Magistrat si ignominieusement traité méritoit plutôt d'être regardé par les Protestans comme un Martyr ou Confesseur de la *Réformation*, que comme un Traitre; & il nous promit de nous en faire quelque jour l'Histoire. Soit que l'Echevin en eût dit un mot aux autres Dames & au Chevalier, soit qu'ils se doutassent que cet objet ne nous réjouissoit pas, ils nous suivirent sans relever cette conversation, que nous laissames aussi tomber exprès, pour ne pas les offenser par nos réflexions. Elles firent quelques jours après le sujet d'un entretien historique, & très touchant.

Nous montames ensuite à la Maison de ville, dont la façade est toute moderne, avec de grandes & belles croisées. Le perron est élevé de plusieurs degrés, & le vestibule en est vaste & noble. Ce bâtiment est flanqué de deux Tours, dont celle qui est du côté de l'Orient porte encore nom de *Grannus*, prétendu Fondateur de la Ville. Si la prétention des Habitans là-dessus étoit bien appuyée, ce ne feroit pas une des moindres raretés d'Aix. Nous trouvames dans le vestibule Mylord M. . . . qui logeoit à la *Rose* avec le Chevalier; c'étoit le même avec qui j'y avois diné: il nous joignit, & nous passames l'après-midi ensemble. Ce vestibule renferme

une

une autre curiosité : c'est un Tableau antique. Il le paroit en effet ; mais par le goût qui y règne, on peut juger qu'il l'est beaucoup moins qu'on ne le dit. Il est très grand, & représente Charlemagne avec les ornemens Impériaux, conférant aux Magistrats & Habitans de la Ville d'Aix ce qu'ils appellent la *Bulle d'Or*, qui contient les Privilèges qu'il leur accorda. Charlemagne y est peint, comme par-tout ailleurs, avec une longue barbe & une taille presque gigantesque. On nous fit regarder ce Tableau avec beaucoup de vénération ; & pour nous en inspirer davantage, on eut soin de nous avertir qu'il étoit en admiration à tous ceux qui l'avoient vu. De là nous passames dans la grande Salle, qui est réellement d'une beauté & d'une magnificence rare. Nous visitames les autres, qui sont aussi très claires, & ornées de peintures symboliques qui ont rapport aux différens devoirs des Magistrats Chrétiens. Les Armes de la Ville y sont de tous côtés. Elles sont *d'argent, à une Aigle éployée de sable, membrée, onglée, & couronnée d'or.* On prétend à Aix, que cet Hôtel de ville a été originairement le Palais où Charlemagne tenoit sa Cour, & qu'il l'avoit titré du nom de *Latran*, pour imiter en tout l'ancienne Rome. On trouve au moins des Actes de cet Empereur datés de ce Palais de *La-*

tran à Aix; & Mr. *de Valois* en cite sous ce nom.

Les apartemens d'en-haut ne sont pas moins superbes que ceux d'en-bas. Quoique tout ne fût pas encore achevé quand nous y fumes, nous ne pumes refuser notre admiration à la chambre qu'on appelle, je croi, le *Conseil Impérial*, près de la Chapelle; du moins on nous y montra le Siège ou le Trône de l'Empereur. Tout le haut n'étoit autrefois qu'une même Salle, qui avoit, dit-on, 170 pieds de long sur 60 de large au moins. Cette longue Salle étoit destinée au repas solennel qui se donnoit au Couronnement des Empereurs, où les Electeurs devoient avoir leurs tables séparées. Comme les Empereurs ont perdu le goût de se faire couronner à Aix, il paroit que cette Ville a aussi perdu l'espèrance d'y revoir cette cérémonie; car on a pris les nouveaux apartemens sur la longueur de cette Salle. Elle devoit être auparavant très remarquable par son étendue, & par la construction singulière de sa voûte, qui porte sur quatre grosses colonnes creuses qui rassemblent les tuyaux de toutes les cheminées des apartemens inférieurs. Pour nous faire juger de la dépense que le Magistrat a dû faire pour la remettre dans le goût d'à présent, Mr. l'Echevin nous montra le plan de ce bâtiment, tel qu'il étoit avant les réparations commencées en

1727.

1727. Il eſt certain qu'on auroit peine à le reconnoitre. Mais à mon avis, la façade antique avoit quelque choſe de plus majeſtueux que celle qu'on lui a donnée. Elle étoit ornée de quantité de Statues d'Empereurs, de Saints & de figures grotesques, qui ont dû couter des travaux & des ſommes immenſes. Malgré le goût bizarre de ce tems-là, on y voyoit un air de magnificence Gothique qui la diſtinguoit, & pour laquelle on ſe ſent je ne ſai quelle vénération ſecrette. Telle enfin qu'elle étoit alors, elle a toujours paſſé pour une des plus belles de l'Allemagne. L'Echevin nous montra la copie de diverſes Inſcriptions qui étoient autrefois ſur les portes & dans les chambres, & qui en ont été ôtées depuis ſon renouvellement: quoique peu élégantes, elles étoient aſſez honorantes à la Ville pour mériter d'y être conſervées. Je ne les rapporte point ici, parce qu'elles ſe trouvent dans tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette Ville.

Au reſte, notre Guide nous aſſura que ce ſuperbe bâtiment étoit pourtant l'ouvrage des Habitans, qui l'avoient élevé à leurs fraix en 1350, cent ans environ après un incendie qui avoit ruïné la Ville. Rien ne prouve mieux, lui dit le Comte, que les richeſſes de votre Ville ſont inépuiſables. Sans doute, dit une de nos Dames, que cette opulence eſt fondée ſur le revenu des Eaux & des

Bains. D. Nugnez prétendit que le Gouvernement Républicain de cette Ville y contribuoit plus qu'autre chose, d'autant que si elle étoit soumise à quelque Souverain, il en tireroit la substance ; & le Gouverneur qu'il y établiroit, l'épuiseroit encore par les droits qu'il s'attribueroit : au-lieu que de la façon dont elle se gouverne, tous ses revenus entrent dans le Trésor public. Cependant, dit le Chevalier, quoiqu'elle n'ait pas d'autre Souverain qu'elle-même, elle n'en est guères plus libre à l'égard de l'Empereur, de l'Empire, & des Princes ses voisins, qui lui font sous d'autres noms payer assez cher la protection qu'ils lui accordent. . . C'est le sort de tous les petits Etats, répondit l'Echevin: cependant le Gouvernement de notre Ville est parfaitement libre. Ce sont les Habitans qui gouvernent, & la Régence est partagée en deux Collèges, dont l'un s'appelle *le grand Sénat*, & l'autre *le petit.* Le prémier, qui est composé de 129 personnes, connoit des affaires criminelles, & des différens intèrêts des particuliers. Les deux Consuls Régens sont à la tête de ce Conseil, & recueillent les voix. Le petit Sénat est composé de 41 Membres, & juge des affaires de la Police, & de celles qui concernent le Commerce & les Métiers : l'administration des Revenus publics est aussi entre les mains de

de ce Conſeil. Le Duc de Brabant a droit de protection ſur la Ville: le Duc de Juliers en nomme le Bourguemeſtre, qui eſt comme Maire perpétuel des Bourgeois: & les Corps des Métiers qui compoſent la Communauté d'Aix, nomment tous les ans aux Charges de Conſuls, de Sénateurs, d'Echevins & autres Magiſtrats. Voilà, nous dit-il, une idée générale du Gouvernement & de la Régence de cette Ville.

Après cette converſation, l'Echevin nous fit paſſer dans une autre chambre, où les Dames trouvèrent une jolie collation; il nous fit ſervir du vin dans les *Pots d'honneur*, & nous bumes tous à la proſpérité de la Ville, & au rétabliſſement de la ſplendeur dans laquelle Charlemagne avoit deſiré de la voir. L'Echevin qui étoit bon Citoyen, nous parut très flatté de ce verre, & en nous en remerciant, il nous dit franchement, qu'il n'y avoit guères d'apparence. Il nous cita enſuite une partie des Privilèges que cet Empereur avoit accordés à la Ville dans ſa *Bulle d'Or*. Nous ne pumes, à la vérité, ſavoir de lui, ſi l'Original de cette Bulle ſubſiſtoit encore, ou non: mais il alla chercher un cahier imprimé, qui contient un Recueil de pluſieurs Privilèges, & entre autres une Bulle de l'Empereur *Frideric II.* qui en renferme une autre de *Frideric I.* ſon Aieul, lequel y renouvelle celle de Charlema-

lemagne. Il eſt vrai que ce que chacun de ces Empereurs y affirme, eſt fondé ſur la foi de ſes Prédéceſſeurs; le témoignage même de Frideric I. qui eſt le plus important, n'eſt appuyé que ſur la repréſentation & les inſtances des Moines ou Chanoines de la Ville d'Aix, de ce tems-là: témoins un peu ſuſpects ſur l'article, ſuppoſé que l'Original de la Bulle de Charlemagne fût dès-lors perdu. On pourroit peut-être les ſoupçonner ſans injuſtice, d'avoir fait parler Charlemagne quelques ſiècles après ſa mort, comme ils croyoient qu'il auroit fait de ſon vivant. Je ne prétens pas en taxer Mrs. de la Ville d'Aix; mais il eſt certain que ces ſortes de *Proſopopées* n'étoient pas inconnues au Clergé de ces ſiècles, qui ſe prévaloit de l'ignorance des Princes & des Peuples. En ce cas, c'étoit aux *Frères de l'Egliſe* d'Aix à garantir la crédulité des deux Friderics qui ont confirmé de bonne-foi la Bulle de Charlemagne. On ne peut cependant s'empêcher de faire quelques obſervations critiques ſur les faits énoncés dans la Bulle du prémier de ces trois Empereurs. Le merveilleux qu'on y trouve, ſent ſi bien le *Protocolle* des Ecrivains Eccléſiaſtiques des huit, neuf, dix, onze & douzième Siècles, que l'on ne peut s'y méprendre. C'eſt peut-être anticiper le jugement du Lecteur, que de placer ici les réflexions que nous fimes tous ſur ces Pièces: & pour-

pour éviter le ſoupçon de malignité contre des noms célèbres, j'inſère ici ces Bulles, telles qu'elles ſont, ou telles au moins que l'Echevin nous les montra. Indépendamment des Privilèges accordés à la Ville & à l'Egliſe d'Aix, on y trouve quelques faits hiſtoriques, qui malgré leur incertitude, ſont parfaitement du reſſort de cet Ouvrage, puiſqu'ils nous amuſèrent agréablement, ſoit par eux-mêmes, ſoit par les réflexions qu'ils excitèrent.

Voici la Bulle, dont l'obligeant Echevin me donna copie.

PRIVILEGES MAGNIFIQUES ET PREROGATIVES,

Accordés par les Empereurs CHARLEMAGNE, FRIDERIC I. *&* FRIDERIC II. *à la Ville Royale, Impériale, & Libre d'*AIX-LA-CHAPELLE, *& à ſon Egliſe Collégiale de N. Dame.*

„ *Au nom de la très ſainte & indiviſible Trinité. Amen.*

„ FRIDERIC II. par la grace de
„ Dieu, * Empereur des Romains,
„ toujours Auguſte, Roi de Jéruſalem
„ & de Sicile. Nous nous ſentons obli-

 gés

* On a ſuivi la traduction du Sr. *Heiſs* dans le dernier Volume de ſon *Hiſtoire de l'Empire.*

„ gés de condeſcendre aux juſtes deman-
„ des de nos fidèles Sujets ; & ſi nous
„ ne les écoutions favorablement, nous
„ ferions une eſpèce d'injuſtice, puis-
„ qu'elles ne contiennent rien que de
„ raiſonnable. Nous faiſons donc ſavoir
„ par ces préſentes Lettres à tous pré-
„ ſens & à venir, que nos fidèles *Guil-*
„ *laume* Avocat de la Ville d'Aix, *Henri*
„ ſon frère notre Triſcamérier †, &
„ *Théodoric d'Orlovesbergen*, Députés de
„ la part de nos fidèles Habitans de la
„ Ville d'Aix vers notre perſonne pour
„ les intèrêts publics de la même Vil-
„ le, ont préſenté à notre Majeſté Im-
„ périale certain Privilège à icelle li-
„ béralement & depuis longtems accor-
„ dé par Frideric notre Aieul de glo-
„ rieuſe mémoire; nous ſuppliant très
„ humblement de le renouveller, &
„ de vouloir de notre grace confirmer
„ tout le contenu en icelui, dont voici
„ la teneur de point en point.

Au Nom de la ſainte & indiviſible Trinité. Amen.

„ FRIDERIC par la grace de Dieu,
„ Empereur des Romains. Depuis que
„ par

† *Triſcamerarius*, ſelon *Du Cange*, étoit une Dignité inférieure à celle de *Chambellan*: ainſi au lieu de *Triſcamérier*, on pourroit dire *Souſchambellan*.

„ par la clémence divine nous avons
„ pris en main les rênes de l'Empire Ro-
„ main, nous nous ſommes propoſé,
„ & nous n'avons rien eu plus à cœur,
„ que de ſuivre les traces des auguſtes
„ Rois & Empereurs qui nous ont pré-
„ cédé, & particulièremet du très grand
„ & glorieux Empereur CHARLES,
„ pour la conduite de notre vie, & le
„ gouvernement de nos Sujets; afin que
„ l'imitant & l'aiant toujours devant les
„ yeux, nous maintenions à ſon exem-
„ ple les droits des Egliſes, la forme
„ du Gouvernement de l'Etat, & ne
„ permettions pas que les Loix ſoient
„ aucunement violées dans toute l'éten-
„ due de notre Empire. En effet, les
„ amples & fidèles Mémoires que nous
„ avons de ſa vie, nous apprennent bien
„ au long que ſon cœur n'aſpiroit qu'a-
„ près la vie éternelle; & combien dans
„ l'ardeur qu'il avoit d'étendre par-tout
„ le Nom Chrétien, & le Culte de la
„ ſainte Religion, il a fondé d'Evêchés
„ & d'Abbayes; combien il a bâti d'E-
„ gliſes, de combien de fonds & de re-
„ venus il les a enrichies; combien en-
„ fin ſa munificence & ſa charité ſe ſont
„ répandues en aumônes non-ſeulement
„ au-deçà, mais auſſi au-delà des Mers.
„ Les pays de Saxe, de Friſe & de Weſt-
„ phalie, l'Eſpagne & les Vandales qu'il
„ a tous convertis à la Foi Catholique,
„ & par la prédication de l'Evangile &

„ *par*

„ *par l'épée*, nous fournissent une autre
„ preuve du zèle qu'il a eu pour la pro-
„ pagation de la Religion Chrétienne,
„ & pour la conversion des Infidèles;
„ & qu'en cela il s'est montré un puis-
„ sant Athlète, & un vrai Apôtre. Et
„ quoiqu'on ne puisse pas dire que l'é-
„ pée ait transpercé son ame, on peut
„ dire cependant que les diverses tri-
„ bulations qu'il a souffertes, les dan-
„ gèreux combats auxquels il s'est ex-
„ posé, & le desir perpétuel qu'il avoit
„ de mourir pour la conversion des
„ Paiens, ont fait de lui un vrai Mar-
„ tyr. Nous le tenons aujourd'hui pour
„ un des Elus, & pour un saint Con-
„ fesseur, & l'honorons en Terre en
„ cette qualité: croyant qu'après avoir
„ fait pendant sa vie mortelle une pure
„ profession de la vérité, & pratiqué
„ une sincère pénitence, il a été reçu
„ en Paradis; & que comme Saint &
„ vrai Confesseur de la Foi, il en a ob-
„ tenu la Couronne dans le Ciel avec
„ les autres Saints. Animés puissamment
„ par les glorieux faits & les mérites du
„ très saint Empereur CHARLES;
„ excités aussi par les instances de notre
„ très cher Ami l'illustre *Henri* Roi
„ d'Angleterre; munis du consentement
„ & autorité du Seigneur Pape *Paschal*,
„ & de l'avis de tous les Princes tant
„ Séculiers qu'Ecclésiastiques, pour la
„ découverte, exaltation & canonisa-

„ tion

„ tion de ſon très ſaint Corps, nous a-
„ vons tenu une Cour ſolennelle au jour
„ de Noël dans la Ville d'Aix; auquel
„ lieu ce très ſaint Corps avoit été ſe-
„ crettement dépoſé, par la crainte des
„ ennemis du dedans & du dehors:
„ mais aiant été manifeſté par une ré-
„ vélation divine, nous l'avons levé &
„ exalté le 29 Décembre avec crainte &
„ révérence, à la vue d'un grand nom-
„ bre de Princes, & d'une grande af-
„ fluence d'Eccléſiaſtiques & de peuple,
„ avec Hymnes & Cantiques ſpirituels,
„ pour l'honneur & la gloire du Nom
„ Chrétien, l'affermiſſement de l'Empire
„ Romain, & le ſalut particulier de no-
„ tre très chère Epouſe l'Impératrice
„ *Béatrix*, & de nos fils *Frideric* & *Henri.*

„ Ces cérémonies aiant été ſolennel-
„ lement achevées, comme nous nous
„ informions dans ledit Lieu fondé par
„ ledit Empereur CHARLES, des Li-
„ bertés dudit Lieu, comme auſſi des
„ Inſtitutions légales, ſoit pour la Paix,
„ ſoit pour la Juſtice, par le moyen
„ deſquelles il avoit gouverné l'Empire
„ du Monde; *les Frères de ladite E-*
„ *gliſe* nous ont préſenté un Privilège
„ accordé par ledit ſaint Empereur
„ CHARLES à icelle très célèbre E-
„ gliſe, au ſujet de ſa fondation & dé-
„ dicace, & concernant les diſpoſitions
„ des Loix civiles & particulières de
„ ladite Ville: & pour obvier à l'abo-
„ lition

„ lition & extinction dudit Privilège, „ ſoit par le tems, ſoit par oubli, nous „ l'avons de notre Autorité Impériale „ ici renouvellé. (*Enſuit la forme & teneur dud. Privilege donné par Charlemagne.*)

„ Nous CHARLES, qui par la gra- „ ce de Dieu, règnons & gouvernons „ l'Empire Romain, de l'avis des Prin- „ cipaux de notre Etat, Evêques, Ducs, „ Marquis & Comtes, & à la requête „ de tous autres tant libres que non „ libres, en pluſieurs Aſſemblées géné- „ rales tenues en divers Lieux de no- „ tre Etat, avons, ſuivant qu'il a ſem- „ blé à tous juſte & expédient, pré- „ mièrement examiné les Privilèges des „ ſaintes Egliſes, les Droits particu- „ liers des Evêques dans l'adminiſtra- „ tion de la Juſtice, les Droits auſſi „ & la manière de vivre des Prêtres „ & autres Eccléſiaſtiques; & confor- „ mément aux inſtitutions de nos Pré- „ déceſſeurs, les avons de nouveau „ mis dans leur force & vigueur, con- „ firmés & augmentés; ſans déroger en „ rien à tout ce que les bons Catholi- „ ques qui s'étudioient à bien vivre, „ ont inſtitué & décerné de bon & d'u- „ tile chacun de ſa part, ſoit pour le „ Spirituel, ſoit pour le Temporel. En- „ ſuite, de l'avis auſſi des plus ſages de „ notre Etat, & ſuivant la coutume de „ nos Prédéceſſeurs, & l'autorité qu'ils

„ ont

„ ont eue en qualité d'Empereurs, nous „ avons diſtingué la Loi des Saxons, „ Noriques, Suèves, Francs, Ripua- „ riens & Saliques, & icelle appuyée de „ notre Autorité Royale & Impériale. „ Non qu'elle ait été par nous inventée „ & miſe en avant; mais ſeulement re- „ nouvellée, amplifiée & rectifiée, ain- „ ſi que nous apprenons que nos Pères „ & Prédéceſſeurs ont fait. Car vous „ ſavez bien, & perſonne ne peut l'i- „ gnorer, que tout ce qui a été une „ fois ordonné & décerné par les Em- „ pereurs & les Rois, doit toujours de- „ meurer ferme & tenir lieu de Loix; „ & à plus forte raiſon, ce qui aiant „ été obtenu & pratiqué par tout ce „ qu'il y a de gens bien ſenſés, & qui „ affectent un juſte diſcernement dans „ leur manière de vivre, aura été con- „ firmé & validé par notre Majeſté Roia- „ le & Impériale. Vous donc, nos Pè- „ res, Frères & Amis, qui vous intè- „ reſſez pour la gloire de notre Règne, „ vous ſavez que nous n'avons rien re- „ tranché ni abrogé de toutes les Con- „ ſtitutions de notre Père *Pepin*, les- „ quelles vous avez demandé que nous „ renouvellaſſions, & leur donnions „ force & vigueur, tant pour le bien & „ l'honneur de la Sainte Egliſe, que „ pour le maintien des choſes tempo- „ relles & des Loix; mais qu'au con- „ traire nous y avons ajouté ce que

„ nous

„ nous avons trouvé de meilleur. Nous
„ avons déféré à tous les pieux con-
„ ſeils qu'on nous a donné: nous avons
„ été les prémiers à requérir au milieu
„ de vous, l'équité des Loix, ne rejet-
„ tant aucune demande juſte & légiti-
„ me: nous avons acquieſcé à tout ce
„ que vous avez réſolu & demandé,
„ vous écoutant comme nos Pères &
„ nos Frères. NOUS VOUS PRIONS
„ DONC maintenant non-ſeulement d'é-
„ couter nos intentions & nos deman-
„ des, mais de travailler tous de bon
„ cœur à les exécuter; car nous ne de-
„ mandons rien que d'honnête & de
„ raiſonnable, & à quoi toute la Gaule
„ & tous les Princes ne doivent donner
„ la main.

„ Vous ſavez ce qui nous arriva, lors-
„ qu'étant *allé un jour chaſſer à notre or-*
„ *dinaire, & nous étant égarés dans les*
„ *bois, en nous écartant de ceux de notre*
„ *compagnie, nous nous trouvames dans*
„ *ce lieu qui a été appellé AIX à cauſe de*
„ *ſes Eaux chaudes: & comment nous*
„ *y découvrimes des Bains chauds, & un*
„ *Palais que GRANUS, Prince Romain,*
„ *Frère de Néron & d'Agrippa, avoit fait*
„ *bâtir il y a longtems: que voyant ces*
„ *lieux ruïnés par le tems, & tout cou-*
„ *verts de broſſailles & d'épines, nous*
„ *les avons rétablis; & qu'aiant découvert*
„ *& apperçu dans les forêts ſous les pieds*
„ *du cheval ſur lequel nous étions montés,*
„ des

„ *des Ruiſſeaux d'eaux chaudes*, nous a-
„ vons enſuite dans ce même lieu fait
„ bâtir un Monaſtère de marbre pré-
„ cieux en l'honneur de Ste. *Marie* Mè-
„ re de notre Seigneur Jesus-Christ,
„ avec tout le ſoin & la magnificence
„ dont nous avons été capables : en ſor-
„ te que par l'aſſiſtance divine, nous a-
„ vons amené cet ouvrage à une ſi gran-
„ de perfection, que l'on ne peut trou-
„ ver ſon pareil. Après avoir donc mis
„ la dernière main à cet admirable E-
„ difice, qui par une grace particulière
„ du Ciel ſurpaſſe même nos deſirs,
„ nous avons ramaſſé en divers Pays
„ & Royaumes, & notamment en Grè-
„ ce, ce que nous avons pu trouver de
„ Reliques des Saints Apôtres, Martyrs,
„ Vierges & Confeſſeurs, & les avons
„ fait apporter en ce Lieu ſacré, afin
„ que par leurs prières notre Empire
„ ſoit de plus en plus affermi, & que
„ l'on obtienne le pardon des péchés.
„ Outre cela, dans la ferveur & la
„ dévotion que nous avons toujours eue
„ pour ce Lieu & pour les ſaintes Reli-
„ ques qui y ont été raſſemblées par nos
„ ſoins, nous avons obtenu que le Sei-
„ gneur *Léon* Pape conſacrât & dédiât
„ lui-même cette Egliſe. Auſſi étoit-il
„ bien juſte qu'une Egliſe qui ſurpaſſe
„ par la beauté de ſon architecture tous
„ les Edifices religieux de notre Empire,
„ & qui a été fondée par nos ſoins ro-

„ yaux

„ yaux à l'honneur de la Ste. Mère
„ de Dieu, les ſurpaſſât encore par la
„ dignité de ſa conſécration, comme
„ auſſi cette ſacrée Vierge elle-même eſt
„ élevée au-deſſus de tous les Chœurs
„ des Saints. C'eſt pour cela que de
„ notre propre mouvement nous avons
„ fait venir en ce lieu ledit Seigneur
„ Pape, Chef de tous les Eccléſiaſti-
„ ques, pour faire lui-même la conſé-
„ cration & la dédicace de cette Egliſe.
„ Nous avons auſſi mandé avec lui les
„ Cardinaux de Rome, grand nombre
„ d'Evêques d'Italie & de Gaule, des
„ Abbés de tous les Ordres, & une mul-
„ titude d'autres Eccléſiaſtiques, afin
„ qu'ils aſſiſtaſſent à cette ſacrée céré-
„ monie. Nous y avons auſſi fait aſſem-
„ bler les Princes de l'Empire, & plu-
„ ſieurs autres Seigneurs élevés en tou-
„ tes ſortes de Charges & de Dignités,
„ comme Ducs, Marquis, Comtes, &
„ généralement tous les Principaux de
„ notre Empire, d'Italie, de Saxe, de Ba-
„ vière, d'Allemagne, & de la France
„ tant Orientale qu'Occidentale, les-
„ quels ont tous obtempéré à notre de-
„ ſir. Etant donc là aſſemblés ledit
„ Seigneur Pape, & les autres ſusdites
„ perſonnes éminentes en nobleſſe & di-
„ gnités, nous avons obtenu d'eux par
„ la grande dévotion que nous avions,
„ tant pour le Lieu, que pour la Ste.
„ Mère de notre Seigneur J. C., que
„ l'on *dreſſeroit un Siège dans ladite E-*

„ *gliſe*

„ *glise pour notre personne, que cette Ville*
„ *seroit tenue pour ROYALE ET POUR*
„ *CAPITALE de la Gaule Cisalpine; &*
„ *qu'en icelui Siège Royal, les Rois nos*
„ *successeurs & héritiers de notre Empire,*
„ *aiant été duement initiés & sacrés,* e-
„ xerceroient ensuite les fonctions Im-
„ périales dans la Ville de Rome plei-
„ nement & sans aucun empêchement.
„ Ce qui a été ainsi confirmé & ainsi
„ ordonné par led. Seigneur *Léon* Pape
„ de Rome, comme aussi par nous
„ CHARLES qui avons fondé ladite
„ Eglise & ledit Lieu : à ce que notre
„ présente Constitution & Décret de-
„ meurent fermes & inviolables, & que
„ *ce dit Lieu soit le SIEGE DE L'EM-*
„ *PIRE au-delà des Alpes & la VILLE*
„ *CAPITALE de toutes les Provinces de*
„ *la Gaule.* Nous ordonnons aussi, de
„ l'avis & suivant l'intention favorable de
„ tous les Princes de l'Empire qui ont
„ assisté à la cérémonie de la dédica-
„ ce, que les Evêques, Ducs, Mar-
„ quis, Comtes & tous autres princi-
„ paux Seigneurs de la Gaule, fidèles &
„ affectionnés à l'Empire, en respectant
„ & honorant ce Lieu & SIEGE IM-
„ PERIAL, le protègent & défen-
„ dent comme un rempart contre tou-
„ tes sortes de troubles & d'insultes.
„ Voulons en outre, que si quelqu'un
„ par injustice, ou par chicane, violoit
„ les Loix que nous avons établies &
„ entréprenoit de gréver & molester
„ quel-

„ quelque personne que ce soit, de
„ condition libre ou autre, il se rende
„ en ce Lieu d'Aix que nous avons é-
„ tabli pour notre SIEGE IMPERIAL
„ & pour la Ville CAPITALE de la
„ Gaule: que les Juges & Protecteurs
„ du Lieu s'y trouvent aussi, afin d'exa-
„ miner les Causes suivant l'équité: en
„ sorte que les Loix reprennent leur vi-
„ gueur, que l'Injustice soit réprimée,
„ & la Justice rétablie. Puis donc que
„ par le Décret dudit Seigneur Pape,
„ par notre puissance Impériale, & par
„ votre consentement, nous avons tel-
„ lement honoré ce Lieu que d'y éta-
„ blir notre SIEGE IMPERIAL, il
„ convient, & la chose mérite nos soins
„ & notre application, que comme vous
„ voulez bien être non-seulement nos
„ auditeurs, mais aussi exécuteurs de
„ nos demandes, vous nous accordiez
„ encore celle-ci, tendante à ce que
„ non-seulement les Clercs & Laïques
„ Habitans naturels de ce Lieu, mais
„ aussi tous autres Etrangers qui desire-
„ ront y établir leur demeure, pour le
„ présent ou pour l'avenir, y vivent en
„ sureté sous la protection d'une Loi
„ libre, exemts de toute condition ser-
„ vile; & que pareillement tous les des-
„ cendans desdits Habitans jusqu'à la
„ cinquième génération inclusivement,
„ quoique faisant ailleurs leur demeure,
„ ne puissent être par aucuns de nos
„ Suc-

„ Succeſſeurs, ni par aucun machina-
„ teur que ce ſoit qui entreprendroit
„ de renverſer les Loix, privés du bé-
„ néfice de ladite Loi par nous pré-
„ ſentement dictée; ni être traduits de
„ la main de l'Empereur, ou du Roi,
„ dans celle de quelque perſonne que
„ ce ſoit, Noble ou autre, pour lui ê-
„ tre aſſujetti à droit de corvées. Tous
„ lesdits Seigneurs qui s'étoient rendus
„ de toutes parts à cette cérémonie,
„ acquieſcèrent à la demande & volon-
„ té du Grand Empereur CHARLES,
„ aſſurant que tout ce que led. Seigneur
„ Pape & l'Empereur avoient décerné
„ en cela, étoit bon & acceptable de-
„ vant Dieu; & tout ce qu'il y avoit là
„ de gens grands & petits s'écrièrent
„ d'une commune voix, que ladite pé-
„ tition de l'Empereur devoit être ren-
„ due authentique & confirmée par le
„ ban & publication de tous les Evê-
„ ques, Abbés & autres Prelats. (*Ici finit la Bulle de Charlemagne.*)

„ Ainſi notre Ville CAPITALE
„ d'AIX, (continue *Fridéric I.*) a de-
„ quoi s'éjouir d'une joie inexprimable,
„ avec le vénérable Clergé & le Peuple
„ ſi dévot qu'elle renferme, de ce que
„ chacune des autres Villes conſidèra-
„ bles de notre Empire, qui forment
„ comme un diadème précieux, étant
„ enrichie & relevée de quelque orne-
„ ment particulier, elle ſeule ſe trouve

„ élevée par-dessus & comme enchâssée
„ sur le sommet de notre Couronne, où
„ elle brille comme une Rose de pier-
„ res précieuses très éclatantes. Sa gloi-
„ re est principalement rehaussée, en
„ ce qu'elle possède le Corps saint d'un
„ Patron, qui pour avoir si fort avan-
„ cé la Foi Chrétienne, & réformé les
„ mœurs, fait aujourd'hui l'ornement de
„ l'Empire Romain. Car c'est un effet
„ de la main du Très-haut, & par un
„ échange très heureux, que la *Ville*
„ *d'AIX ne doit plus sa fondation à Gra-*
„ *nus Frère de Néron, mais au très saint*
„ *Empereur CHARLES; non plus à un*
„ *Paien & à un scélérat, mais à un Em-*
„ *pereur Catholique.* Nous donc, mar-
„ chant sur ses traces & imitant sa pié-
„ té, autant que la grace de Dieu nous
„ l'a permis, *avons pris & prenons sous*
„ *notre protection Impériale le vénérable*
„ *Clergé de la Ville d'AIX, avec l'Eglise*
„ *magnifique de la très Ste. Vierge Marie*
„ *Mère de Dieu, & tous ses fonds & re-*
„ *venus; comme aussi la Ville d'AIX elle-*
„ *même, CAPITALE & SIEGE DE*
„ *L'EMPIRE d'Allemagne, avec tous ses*
„ *Habitans grands & petits* : & ce fai-
„ sant, lui confirmons toutes les Liber-
„ tés & les Droits qui lui ont été accor-
„ des par le très saint Empereur CHAR-
„ LES, & ses Successeurs. Voulant &
„ ordonnant par une Loi irrévocable,
„ que tous lesdits *Habitans de la Ville*

„ *d'AIX*

„ *d'AIX vaquent à leurs affaires, & commercent dans toute l'étendue de l'Empire librement & sans aucun empêchement, exemts de tous impôts, charriages & tributs.* Défendons aussi, comme a fait le très saint Empereur CHARLES, à toutes personnes de molester ceux qui seroient originaires de cette Ville SACRE'E & LIBRE, en attentant à leur liberté, & s'ingèrant de les en priver. *N'entendons point non plus qu'aucun Roi ou Empereur ait le pouvoir d'asservir au Fief de quelque personne que ce soit, aucun de ceux qui en quelque lieu qu'ils fassent leur demeure, appartiendront à ce Siège.* Enfin pour donner à toutes les sacrées Constitutions du très glorieux Empereur CHARLES, une force & validité perpétuelle, nous avons fait dresser les présentes Lettres, icelles fait sceller & signer de la Bulle d'Or, & marquer de notre Sceau.

„ Collationné par moi *Henri*, Protonotaire du sacré Palais, au nom & en l'autorité de *Christian* Archichancelier, & Electeur de Mayence. Donné à Aix l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur mil cent soixante-six, Indiction quatorzieme, le 8 Janvier l'an quatorze du Regne de *Fridéric* très glorieux Empereur des Romains, & le second de son Empire.

„ Nous donc (reprend *Fridéric II.*) à ce que la fidélité, & les bons servi-

„ ces de nos Sujets ne demeurent ſans
„ récompenſe: attendu la fidélité pure,
„ & l'affection ſincère que le Corps de
„ nosdits fidèles Habitans a marqué en-
„ vers la perſonne de notre Majeſté, &
„ le ſaint Empire; & en conſidèration
„ des agréables ſervices qu'ils ont ren-
„ dus juſqu'à préſent tant à nous qu'à
„ l'Empire, & de ceux qu'ils pourront
„ nous rendre encore à l'avenir; étant
„ enclins de nous-mêmes à écouter fa-
„ vorablement leurs requêtes, avons fait
„ inſèrer de mot à mot le Privilège du
„ ſusdit Empereur (*Fridéric*) notre très
„ honoré Aieul, dans le préſent Acte
„ par nous accordé; confirmant de no-
„ tre grace Impériale, tout ce qui eſt
„ contenu en icelui. Ordonnons & dé-
„ fendons par la même Autorité Impé-
„ riale, qu'aucun Duc, Marquis, Com-
„ te, ou autre perſonne de quelque qua-
„ lité & condition qu'elle ſoit, Eccle-
„ ſiaſtique ou Laïque, par une entrepri-
„ ſe téméraire, contre la teneur du pré-
„ ſent Privilège, ne s'aviſe d'inquiéter,
„ moleſter, ou aucunement troubler le
„ ſusdit Corps, ſous les peines de notre
„ indignation, & de cent livres d'or pur
„ d'amende applicable une moitié à no-
„ tre Chambre (Impériale) & l'autre moi-
„ tié à ceux qui auront été léſés. Et
„ afin de rendre ſtable & d'une vigueur
„ perpétuelle la mémoire dudit renou-
„ vellement & confirmation de Privilè-

„ ge,„

„ ge, nous avons fait dresser les pré-
„ sentes Lettres, & à icelles fait atta-
„ cher un Sceau d'or portant notre Ef-
„ figie, en présence de *Raimond* Comte
„ de Toulouse, *Ernich* Comte de la Fo-
„ rêt, *Berthold* Comte du Sacré-Mont,
„ *Richard* Comte de Cazerte, Maitre
„ *Pierre de la Vigne-Thiebaut*, *François-*
„ *Gerard de Buengow*, & de plusieurs
„ autres. Fait l'an de l'Incarnation de
„ N. S. 1244, au mois d'Août, Indic-
„ tion deuxieme, sous l'Empire de *Fri-*
„ *déric II.* très glorieux Empereur des
„ Romains, toujours Auguste, Roi de
„ Jérusalem & de Sicile, l'an 20. de son
„ Empire, & de son Règne de Sicile le
„ 46. Donné à Pise, l'an, mois & In-
„ diction comme ci-dessus. Etoit le
„ Sceau travaillé en or, pendant en
„ soye rouge.

Eh bien, Messieurs dit le Chevalier en se tournant vers le Comte & moi, douterez-vous encore de la fondation d'Aix par *Grannus*, de sa parenté avec Néron & Agrippa, & de la découverte des Fontaines chaudes par Charlemagne? Je ne contesterois, lui répondis-je, ni l'un ni l'autre article, si j'étois aussi à portée que l'étoit l'Empereur Fridéric, de vérifier la Bulle de Charlemagne que lui présentèrent ceux qui y sont appellés les *Frères de l'Eglise d'Aix.* Je ne voulus pas en dire davantage, pour ne pas mortifier notre Echevin.

 Mais

Mais le Comte, & nos Dames même, l'embarrassèrent un peu. Je croi, dit le Comte, que Monsieur ne s'offensera pas, si je lui dis que de ces trois Pièces, la plus importante est celle qui me paroit la moins sûre. Je n'ai aucun intèrêt à contester les Privilèges de l'Eglise d'Aix: mais je croi pouvoir dire que la Bulle qui porte le nom de Charlemagne, me paroit incomplette; elle ne porte ni seing, ni témoins, & elle n'est pas collationnée comme les autres. Ce défaut me semble essentiel, & me feroit soupçonner ceux qu'elle appelle *les Frères d'Aix*, d'avoir interprété les bons sentimens de leur Fondateur, ou du moins de les avoir fait revivre. *Aubert * le Mire*, que je vous ai déja cité ci-devant, continua le Comte, avoue en rapportant cette Bulle, qu'il a beaucoup de sujets de douter de sa validité. Il ne la rapporte même, à ce qu'il dit expressément dans une Note, *que pour ne point supprimer l'éloge que l'on y trouve de l'Eglise d'Aix*. Du reste, il déclare *que cette Pièce lui est absolument suspecte, à cause des qualifications, titres & dignités* qui s'y trouvent exprimées, & qui n'étoient point encore usitées au tems de Charlemagne. Le Comte, en faveur des Dames qui n'étoient point à notre prémier entretien, ajouta les ob-

* *Aub. Mir. Cod. Donat. piar. pp.* 14. & 15. *vol.* 1.

objections que l'on peut former contre l'authenticité de ce prétendu Diplome de Charlemagne, en le conférant avec une Charte du même Empereur, & une autre de *Lothaire*, qu'*Aubert le Mire* prétend avoir vues dans les Archives de l'Eglise de Notre-Dame d'Aix. . . J'avoue, dit la Vicomtesse, que ces raisons sont un peu mortifiantes: mais sans entrer dans un détail trop savant pour moi, il me paroit qu'à juger de cette Pièce seulement par les règles du bon-sens, on doit s'appercevoir qu'elle se contredit elle-même. On fait dire à Charlemagne, qu'il a trouvé les ruïnes d'un Palais, & des Bains chauds, dans des lieux sauvages; & la manière dont il le raconte insinue qu'il en fut étonné, & qu'il ignoroit qu'ils y fussent. Il décide pourtant que ce Palais démoli avoit été bâti par un Prince Romain, frère de Néron & d'Agrippa: cela n'est pas clair. Puisqu'il ignoroit le lieu même, comment en connoissoit-il le Fondateur? Peut-être, Madame, répondit D. Nugnez, qu'il y trouva quelque Inscription qui s'est perdue depuis: car cette Tour ne porte pas sans raison le nom de *Grannus*. Je vous avoue, dit Madame de la Br... que cette Histoire ressemble si fort à celles de S. Eustache, de S. Hubert, & de quelques autres Saints Chasseurs de ces tems-là, qu'elle en paroit copiée mot pour mot. . . . Madame a raison, re-

prit le Comte : c'étoit le goût de ces ſiècles ; & à notre honte, je dirai encore que c'étoit un peu celui de nos anciens Ecrivains Allemands. Les Habitans de *Carlsbadt* ont une Hiſtoire toute pareille à celle-ci, pour la découverte de leurs Fontaines chaudes. Ils ont été cependant plus circonſpects que Mrs. d'Aix : ils ont ſuivi le Protocolle des Hiſtoires de ce tems-là, quant au merveilleux ; mais au moins, ils ont gardé les bienſéances. Ils attribuent * la découverte de leurs Bains à l'Empereur *Charles IV.* & prétendent que ce Prince étant auſſi à la Chaſſe, (vers l'an 1370,) fut attiré dans le fond des Bois par les pitoyables cris d'un Chien qui pourſuivant un Cerf, étoit tombé dans un ruiſſeau d'eau chaude, inconnu juſques-là. Ils ajoutent que cet Empereur s'étant peu après bleſſé à la cuiſſe, avoit éprouvé en ſe baignant dans ces Fontaines, leur ſalutaire vertu. Voilà du merveilleux, dit le Comte ; mais il n'y a rien de contradictoire. J'avoue cependant que l'avanture de Charles IV. paroit moulée ſur celle de Charlemagne… J'en jurerois presque, dit Mad. de la Br. . . car les faiſeurs d'Hiſtoires & de Légendes trouvèrent la prémiere invention ſi belle, que quand ils vouloient faire arriver quelque choſe de merveilleux à leurs Héros,

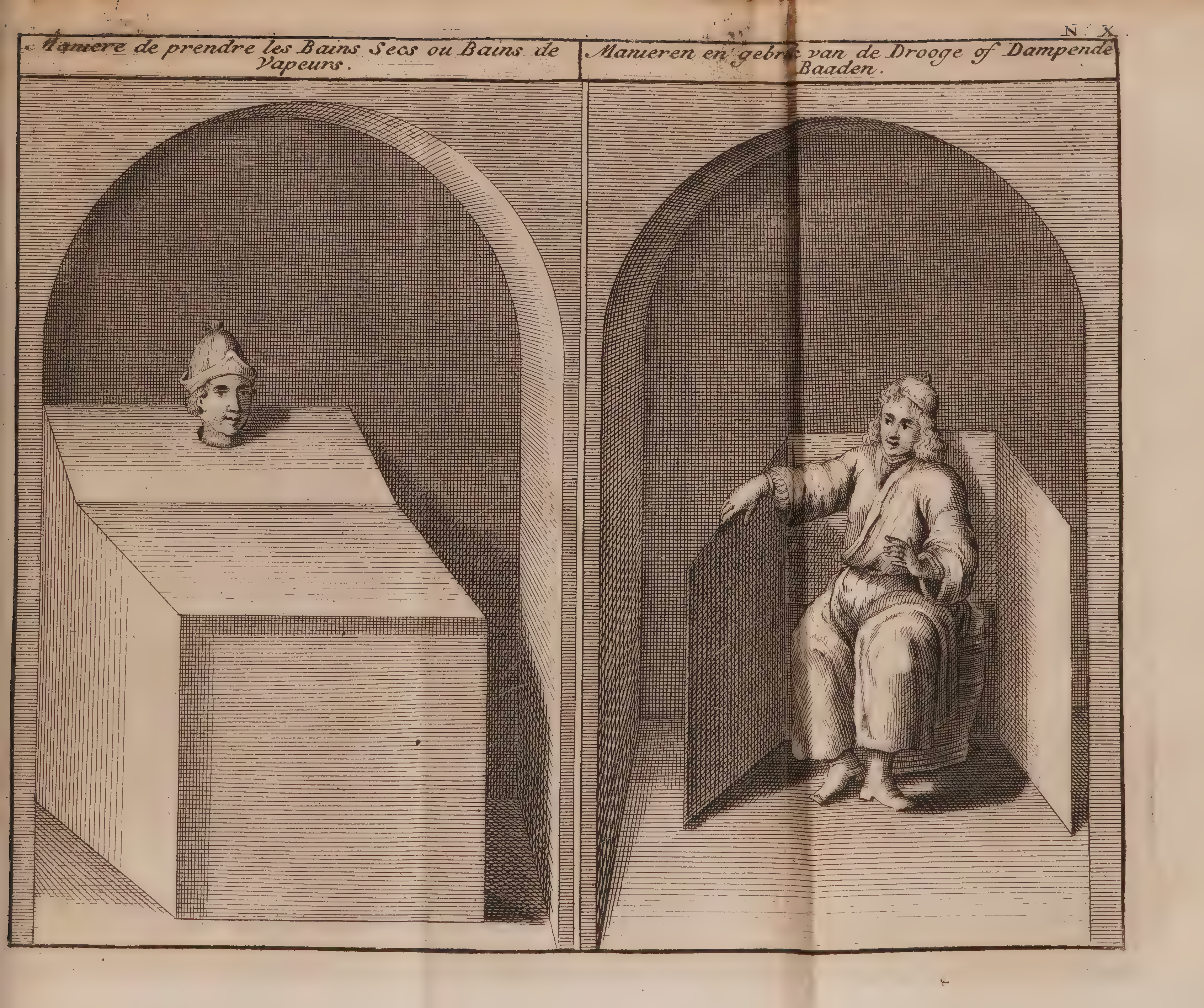
* *J. Gothofred. Berger. de Thermis Carolinis*, p. 2.

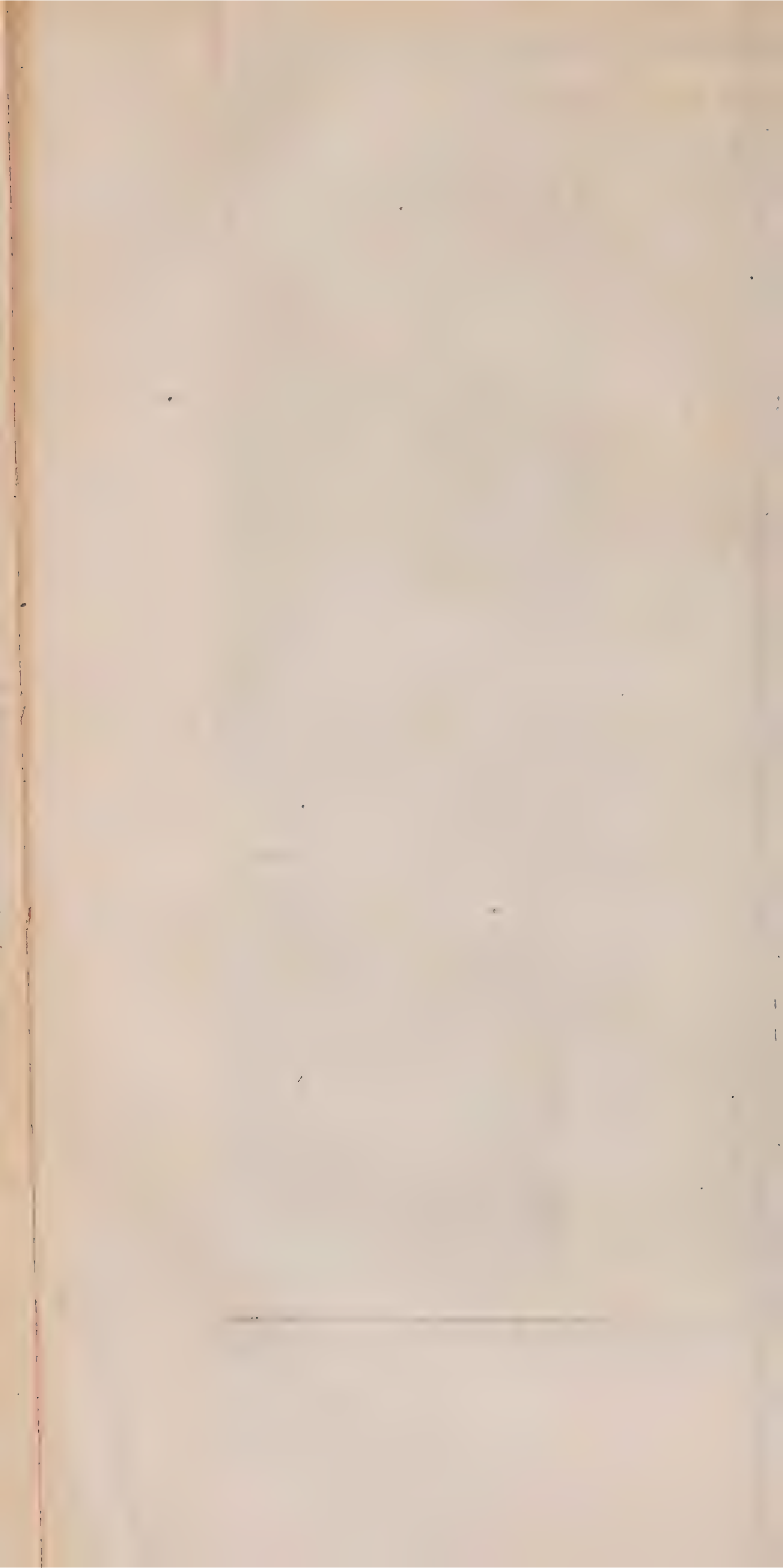
Héros, c'étoit toujours dans le milieu des Bois, & en les égarant à la Chaſſe. Trouvez-vous qu'ils euſſent grand tort? dit en riant la Frelle Suédoiſe; ils ne pouvoient, ce ſemble, mieux placer leurs Héros, pour éviter les témoins incommodes. C'eſt à dire, Mesdames, ajouta la Vicomteſſe, que vous regardez ces Chaſſes en des lieux ſolitaires à l'égard de ces Hiſtoires, à peu près comme le rideau de la Comédie, derrière lequel un Auteur fait arriver tout ce qu'il n'oſe expoſer ſur la ſcène. L'Echevin lui-même ne put s'empêcher de rire de cette ſaillie, mais il ne répondit pas à nos objections.

Je craignois cependant que notre converſation ne lui déplût, lorsque le Seigneur Anglois qui étoit avec nous, ajouta pour le conſoler, quelques traits ſur l'origine des Eaux de *Bath*, qui n'augmentèrent pas notre crédulité ſur l'hiſtoire de celles d'Aix. C'eſt dommage, Monſieur, lui dit-il, que ces Dames ne ſoient pas venues aux Eaux de Bath en Angleterre; elles s'y ſeroient plus familiariſées avec l'antiquité, & vous les trouveriez un peu plus indulgentes ſur l'hiſtoire de vos Fontaines. Mais qu'y aurions-nous vu, Mylord, dit Mad. de la Br...? Mille merveilles, Madame, reprit Mylord: vous auriez vu, & cru ſans doute, que la Source des Eaux chaudes de Bath fut jadis

une Fontaine consacrée à Pallas ; qu'elle sortoit d'un Temple dédié au Soleil, à Hercule & à Minerve, où cette Divinité résidoit en corps & en ame ; & que par cette raison, le Lieu que l'on nomme aujourd'hui *Bath*, s'appelloit autrefois *Caër Palladwr*, & qu'il a pris le nom de *Bath* par honneur pour *Bladudus*, un de nos prémiers Rois Bretons, qui prit la peine de dégager ces Sources de dessous leurs ruïnes & d'y bâtir des Bains, qu'en reconnoissance de ses soins, on a appellés de son nom *Caër Bladud*, & ensuite *Bath*. Ce Roi *Bladud* ou *Bladudus*, est encore bien plus ancien que Charlemagne ; car suivant nos Chronologistes, il a dû être contemporain du Prophète *Elie*, & à ce compte il y auroit déja près de 2600 ans qu'il seroit mort. Notre *Bladud* étoit pour le moins aussi savant que Charlemagne : il avoit fait son Cours d'Académie à Athènes, d'où il étoit revenu grand Philosophe, & habile Mathématicien. Sans doute, Monsieur, reprit la jeune Suédoise, qu'on y conserve aussi quelque Bulle Grecque de ce bon Roi, où tout cela est prouvé clair comme le jour. Point tout à fait, reprit agréablement Mylord ; mais on ne peut impunément douter de ceci, quand on est à *Bath*, où cette histoire, & la généalogie de *Bladud*, se lisent dans une Inscription, * que l'on s'est avisé

* Voici l'Inscription. *Bladudus Ludhudibrasii octavi* à


N. X.
Maniere de prendre les Bains Secs ou Bains de Vapeurs.
Manieren en gebruik van de Drooge of Dampende Baaden.



avisé d'y mettre en 1672. La date est un peu récente, reprit la Vicomtesse; & j'aime mieux m'en tenir encore aux Bulles des deux Fridérics par rapport à *Grannus*; elles fatiguent moins ma foi, que l'Inscription de Bath à l'égard de votre Roi *Bladud*. Si l'antiquité des Eaux d'Aix est moins reculée, elle paroit mieux fondée; & les témoins qui déposent en sa faveur, sont bien plus voisins de l'époque qu'ils établissent, que l'Auteur de l'Inscription Angloise ne l'est de votre *Bladud*. Par ce mot la Vicomtesse nous réconcilia avec l'Echevin, à qui notre critique commençoit à déplaire. Au reste, il profita de la narration de Mylord, pour justifier la Tradition de sa Ville. Il convint de bonne grace, que c'est une maladie de toutes les Nations, de chercher dans la plus obscure Antiquité dequoi relever l'origine des choses, que l'on ne doit qu'à l'Auteur de la Nature. Cet aveu nous fit faire une réflexion plaisante: c'est que les hommes, qui craignent tant de vieillir eux-mêmes, ne sont jamais plus sensiblement flattés que lorsqu'ils peuvent prou-

à Bruto Brittannorum Regis filius, Philosophus juxta ac Mathematicus magnus, Athenis educatus, hæc Balnea primus retexisse, fundasse-que traditur, annis ante Christum sexaginta tribus supra octingentos, hoc est annis abhinc bis mille quingentis & triginta quinque.

Anno Domini MDCLXXII.

prouver qu'ils tiennent par quelque endroit à quelque chose d'ancien. Nous fimes pourtant excuse à l'Echevin, de la liberté avec laquelle nous avions parlé devant lui; mais, outre qu'il étoit accoutumé à ces petites critiques, il étoit si galant-homme, qu'il nous protesta que loin de s'en offenser, il étoit charmé de donner lieu à des doutes qui avoient leur utilité. C'est une justice que je suis obligé de rendre à sa mémoire: je n'ai rien vu de plus obligeant & de plus cordial envers les Etrangers que l'étoit cet honnête-homme, dont la mort est une vraie perte pour sa Ville, & pour ceux qui y viennent.

Ce qu'il nous avoit montré dans la Maison de ville, fit le lendemain à la Fontaine le prémier sujet de notre entretien. Le Prince y donna lieu par les excuses qu'il fit aux Dames de n'avoir pu les y accompagner, & elles lui rendirent compte de notre Dissertation sur les Bulles des deux Empereurs Fridérics. Il nous trouva bien hardis d'avoir osé expliquer nos doutes sur ces Pièces sacrées, dans le Palais même de la Magistrature d'Aix, où les Mânes de Charlemagne sont presque adorées; & il en conclut, que nous avions dû compter beaucoup sur la complaisance de notre Guide. Ce petit reproche, que nous méritions à juste titre, ne supposoit pourtant pas dans le Prince un

plus

plus grand fonds de crédulité que chez nous ; car il lui échappa dans la ſuite des traits de critique beaucoup plus forts que ceux qu'il blâmoit. Il commençoit même à nous débiter mille choſes rares au ſujet de Charlemagne, dont ſa famille prétend deſcendre, lorſqu'une petite allarme fit changer la converſation.

Le Valet de l'Abbé dont j'ai raconté l'Hiſtoire, parut tout effrayé ſur la Gallerie, demandant à tout le monde un Médecin pour ſecourir ſon Maitre qui ſe mouroit dans le Bain. Comme la douceur du caractère de cet Abbé, & le récit de ſon malheur, m'avoit inſpiré pour lui une véritable eſtime, & que notre compagnie avoit pris du goût pour lui, ſur le portrait que j'en avois fait, nous nous intèreſſames tous à cet accident. Le Prince lui envoya ſon Chirurgien, & les Dames me prièrent de lui porter tout ce qu'elles avoient ſur elles d'Eſſences & de Poudre-d'or. J'entrai dans le Bain où il étoit, & je le trouvai en effet très mal & très abbattu. Il étoit baigné de ſueur, mais d'une ſueur froide & presque glacée. La connoiſſance lui étoit cependant revenue, & il me fit ſans parler un petit ſigne d'amitié. Le Comte & D. Nugnez entrèrent un moment après, pour ſavoir de la part du Prince & des Dames de quoi il s'agiſſoit: & nous aidames ſon Valet,

& ceux du Bain, à le mettre au lit. A l'aide de nos Essences, & des secours que le Chirurgien du Prince lui donna à propos, il se trouva bientôt en état de nous remercier de nos attentions, & de nous raconter lui-même ce qui avoit donné lieu à cet accident.

Il nous dit que s'entretenant la veille, de l'origine de ses maux avec une espèce de Médecin qui étoit à la suite de Mylord M. . . . cet Anglois lui avoit conseillé de prendre le *Bain sec*, pour expulser par de violentes sueurs, ce que la malignité du poison pouvoit avoir laissé dans tout son corps. Le remède étoit séduisant, & promettoit à l'imagination un effet sensible & promt. Pour le rendre encore plus actif, l'Abbé, par les conseils du même Médecin, avoit avalé avant de prendre le Bain, une dose extraordinaire de Thériaque, qui par elle-même est un puissant sudorifique, & un véritable Antidote. Ces deux remèdes combinés jettèrent en un moment le pauvre Abbé dans une sueur si abondante, qu'il s'évanouit. L'un des deux suffisoit assurément pour distiller entièrement un tempérament ordinaire, & pour peu que l'on ait l'idée de ces Bains secs, on doit comprendre le danger où ce pauvre Malade fut jetté par l'imprudence de son Charlatan. La dissipation dans laquelle j'avois vêcu jusques-là à Aix, ne m'avoit pas encore don-

donné le tems d'examiner ces différentes sortes de Bains, dont l'invention est extrèmement curieuse : l'accident de l'Abbé me donna occasion de me mettre au fait.

Il y en a de plusieurs sortes, que l'on appelle tous à Aix, *Bains secs*, ou *Bains de Vapeurs*. Ce dernier nom sembleroit pourtant leur convenir mieux, car les Médecins distinguent *les Bains secs de Vapeurs* d'avec les *Bains de Vapeurs humides*. Par les prémiers, ils entendent des sueurs provoquées seulement par le moyen des briques, ou des pierres bien chaudes & presque ardentes, que l'on met le long des reins, sous les aisselles & à la plante des pieds d'un Malade. Ils appellent *Bains humides* de Vapeurs, l'exhalaison de quelque liqueur spiritueuse, comme du Vin ou de l'Eau de vie, ou de quelque décoction d'herbes, dont on rassemble les vapeurs dans des espèces d'entonnoirs, au moyen desquels on les fait recevoir aux parties malades, pour ouvrir les pores & provoquer les sueurs. Les Bains *vaporeux* d'Aix & de Borset ont imité, & perfectionné même tout ce que la Médecine avoit inventé en ce genre. Ces *Vaporatoires*, que l'on trouve dans presque toutes les maisons où il y a des Bains, sont infiniment variés, pour la commodité des Malades, & selon l'espèce d'infirmité.

La machine dont l'Abbé s'étoit servie, n'est

n'eſt pas abſolument inconnue, dit-on, à ceux qu'un indiſcret uſage des plaiſirs a condamnés à des remèdes odieux, & que Dame *Vénus* a réduits à prendre *Mercure* pour Médecin. Je la vis; c'eſt une eſpèce de boîte plus haute que large, qui peut avoir quatre pieds de haut ſur trois de largeur. Elle eſt doublée en dedans de linges propres, & il y a un ſiège ſur lequel le malade s'aſſied, vêtu d'une chemiſe ſeulement. La boîte ſe ferme exactement de tous côtés, pour que l'air n'y puiſſe entrer. Le deſſus même ſe ferme de deux planches taillées chacune en demi-lune, qui viennent ſe rejoindre autour du cou, en ſorte que l'on n'apperçoit que la tête du Malade. Ces machines ſont toujours placées dans les chambres ſous leſquelles paſſent des canaux d'Eau *Thermale*, qui vont remplir les Bains: le pavé de la chambre eſt percé en rond immédiatement au deſſus du tuyau ou réſervoir, & l'ouverture eſt couverte d'une eſpece de ſoupape de cuivre qui s'ouvre en tournant ſur un pivot, pour donner l'iſſue aux vapeurs d'eau chaude, autant qu'il eſt ordonné, & ſuivant les forces du Malade. Ces exhalaiſons ainſi renfermées dans la boîte, s'inſinuent bien plus facilement dans le corps, pénètrent les parties les plus ſecrettes, détachent les humeurs peccantes, & les font réſoudre par les ſueurs qu'elles provoquent.

quent. Cependant ce remède, tout innocent qu'il eſt, doit être ſagement adminiſtré. Il eſt dangèreux d'y reſter trop longtems; & il eſt peu de perſonnes qui puiſſent ſupporter la doſe d'exhalaiſons que fournit la ſoupape entière. Il eſt bon d'avertir ici ceux qui s'y expoſent, de s'en rapporter abſolument au jugement des Médecins du Lieu: il faut même avouer à la gloire de ceux d'Aix, qu'ils ont à ce ſujet une discrétion très louable; & l'Abbé s'en fût mieux trouvé, s'il eût pris leurs directions. Il eſt aiſé de comprendre après cette deſcription, à quel péril il s'étoit expoſé: on ne le voit pourtant encore qu'à demi. A peine l'Abbé s'étoit placé dans la boîte, où il ne devoit reſter qu'un très petit quart-d'heure au plus, qu'il envoya ſon Valet chercher un bouillon qu'il devoit prendre en ſortant. Son domeſtique s'arrêta dans la cuiſine, un peu plus qu'il ne penſoit. Le Maitre qui comptoit tous les inſtans, & qui cuiſoit presque dans ſon Etuve, fit quelques efforts pour ſe dégager de cet étui; & dans les mouvemens qu'il ſe donna inutilement pour en ſortir, il dérangea malheureuſement la ſoupape, & augmenta par-là le danger. La vapeur trouvant alors une libre iſſue, pénétra tous ſes pores, développa les principes de la Thériaque qu'il avoit priſe, & en les exaltant avec une violence extrème, lui cauſa

causa dans un moment des vertiges, des défaillances, & un assoupissement, dans lesquels il eût expiré, s'il n'eût été promtement secouru à l'arrivée de son Valet. Il s'y seroit infailliblement étouffé ; car l'état de foiblesse où il étoit appesantissant tout son corps, entrainoit sa tête, & lui serroit la gorge contre les deux aix qui joignoient le cou. Il n'avoit peut-être plus que quelques instans de vie, lorsque son Valet revint : du moins il avoit encore les yeux enflés, & le visage pourpré, lorsque j'accourus auprès de lui. Il étoit comme enivré des exhalaisons souphrées dont il étoit pénétré, & la sueur qu'elles lui causoient à l'aide de la Thériaque qui faisoit fermenter son sang, l'avoit jetté dans un épuisement extrème : enfin il fut obligé de rester couché dans la maison du Bain. Les sueurs continuèrent tout le jour avec une abondance extraordinaire, & l'on craignit pour sa vie, malgré les assûrances contraires que le Chirurgien du Prince nous donna.

Immédiatement après le diner, j'allai rendre aux Dames les boîtes de Poudre d'or & les flacons, qu'elles m'avoient donnés pour secourir le pauvre Abbé. Elles n'étoient que médiocrement instruites de son avanture : elles frémirent au détail que je leur en fis, & voulurent absolument lui envoyer le Médecin dont elles se servoient, & qui m'avoit donné

ses

ſes avis pour boire les Eaux ſans danger. Il étoit actuellement avec elles: mais il en fit quelque difficulté, ſur ce qu'il n'étoit point appellé. Cependant il cèda à leurs inſtances, & y alla avec D. Nugnez. Il nous dit à ſon retour, que graces au tempérament robuſte de Mr. l'Abbé, il n'y avoit pas à craindre pour ſa vie, & que pour peu qu'il pût ſupporter ſes ſueurs, il y avoit tout à eſpèrer pour ſon entier rétabliſſement. La ſuite vérifia cet heureux pronoſtic, & augmenta notre confiance pour cet habile homme; qui nous avoua ſans jalouſie, que le Chirurgien du Prince conduiſoit le Malade avec beaucoup de ſageſſe.

Le Prince, qui entra dans le moment, fut charmé de ce témoignage. Il amenoit le vieux Général de . . . . avec lui, & le préſenta aux Dames. La connoiſſance fut bientôt faite; il avoit connu le Perè des Dames Suédoiſes dans les dernières Guerres de Suede & de Pologne. Il fit pour le prouver un catalogue aſſez ennuyeux des diverſes occaſions où ils s'étoient vus. Un vieil Officier entêté de ſes exploits, eſt toujours un meuble peu amuſant dans un cercle de Dames. Les nôtres furent peu rejouïes de la connoiſſance de Mr. le Général, quoiqu'il fît le galant avec elles. Il leur dit à toutes cent choſes tendres & paſſionnées, mais d'un air ſi ſec & ſi uſé, que s'il eût ajouté qu'il étoit prêt à mourir d'amour, on eût

eût pu croire la moitié du compliment. Sa figure étoit un vrai ſquélette habillé. Il avoit le viſage pâle, maigre, décharné, & ſa face étoit entourée d'une grande perruque à travers laquelle on ne voyoit preſque que ſon nez. En un mot, il avoit l'air d'un vieux Satyre; peut-être en avoit-il l'inclination, comme on le verra plus bas. Auſſi les Dames aimèrent mieux parler Médecine, que de lui répondre; & en attendant l'heure de l'Aſſemblée, elles interrogèrent leur Médecin ſur l'origine & l'uſage des Bains de vapeurs. Le Médecin nous dit, que leur uſage à Aix n'avoit guères plus de ſoixante ans d'antiquité: nous n'avons pas même la gloire de l'invention, dit-il; mais je ne ſai à qui la rapporter. C'eſt ſans doute aux Allemands, dit le Prince, à qui vous devez l'attribuer. Le nom d'*Etuves* qu'on leur donne ordinairement, eſt un mot dérivé de notre Langue, dans laquelle on appelle *Stube* les lieux échauffés par nos Poîles, qui ſont ſi propres à provoquer la ſueur dans les tems les plus froids. De ce mot on a formé celui de *Badt-Stube*, qui ſignifie *Bain d'étuves*, ou Bain de vapeurs, que les Médecins employent en Allemagne dans les lieux où il n'y a pas de Bains naturels. Ainſi, ajouta le Prince, il y a toute apparence que c'eſt à l'imitation de nos *Etuves*, que l'on a pratiqué ici ces Bains ſecs. Avec la permiſſion

mission de Votre Altesse, reprit le Chevalier, si l'Allemagne a donné le nom d'Etuves aux Bains de vapeurs, comme il n'y a pas lieu d'en douter, je croi que l'invention en est dûe aux Italiens. Cette espèce de Bain est fort ancienne chez eux. L'on trouve en plus d'un endroit d'Italie, des Grottes & des Caves destinées à cet usage. Le Royaume de Naples en est plein, & l'on en trouve quantité du côté de *Bayes*. J'ai vu, dit-il, les Bains de *Tirtoli* qui sont près de Pouzzol: c'est une Etuve naturelle, où l'on prend le degré de chaleur dont on a besoin. Cette Etuve est une longue Grotte fort antique, que l'on dit être un ouvrage des anciens Romains. Si cela est, les Bains de vapeurs sont plus anciens qu'on ne le croit; car cette Grotte n'a jamais eu d'autre usage, du moins qui soit connu. Elle est située le long de cette Campagne souphrée, que l'on voit fumer & bruler jour & nuit. Cette Grotte est tellement échauffée par les vapeurs souterraines, que l'on commence à suer dès que l'on y entre. La chaleur y est si sensible, qu'on sent les exhalaisons chaudes sortir des deux côtés. Je vous avoue, dit la Vicomtesse, que je n'aimerois point à aller suer dans cet endroit; je craindrois toujours que les vapeurs ne s'enflâmassent, & que je ne m'y visse griller. Qui sait si cette Grotte n'a pas quelque communication avec le

le Mont Véſuve? Il y a encore, reprit le Chevalier, quelque diſtance de l'une à l'autre; &, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle paroit avoir été pratiquée exprès pour ſuer: ſa conſtruction a quelque choſe de fort particulier. La Grotte de Tirtoli, qui eſt un reſte des anciennes *Thermes* des Romains, eſt compoſée de ſix chemins creuſés à la façon des Mines ſous une montagne. Il y a diverſes chambres avec des bancs, ou lits de pierre, ſur lesquels les Malades ſe couchent pour ſuer à leur aiſe. L'Hôpital de Naples, à qui la propriété de ce lieu appartient, y envoye tous les ans ſes Malades à diverſes ſaiſons, & on y en voit quelquefois des troupes de cinq ou ſix cens à la fois, qui y demeurent huit ou neuf jours. On montre une grande Salle à l'entrée de la Grotte, avec des reſtes de Statues antiques, qui marquoient autrefois du bout du doigt ſur leurs corps, les maux dont ces *Etuves* guériſſoient. On prétend même qu'elles étoient ſi ſouveraines, que trois Médecins de *Salerne*, jaloux de l'efficace de ces Bains, vinrent furtivement mutiler ces Statues, & effacer les Inſcriptions, qui ſervoient de directions aux Malades.

Un peu plus loin, & près du *Lac Agnano*, on voit encore le *Sudatorio di San Germano*. C'eſt une grande chambre voûtée, où l'on ſent en entrant une chaleur

leur extrême, causée naturellement par les vapeurs sulphureuses de la terre. On en fait remonter l'antiquité assez haut; car, suivant ce que j'ai déja eu l'honneur de vous raconter touchant le miracle de *S. Germain*, il y a au moins 1200 ans que ce Sudatoire est connu. Il y a outre cela dans les environs, quantité d'autres petites Cabanes destinées à cet usage, pour ceux qui ont des maladies honteuses, ou pour les pauvres qui vont s'y guérir à peu de fraix depuis un tems immémorial. Supposé donc l'antiquité de la Grotte de *Tirtoli*, répondit le Prince, je conviens que nos *Stubes* d'Allemagne n'en sont qu'une imitation; & je me souviens que les Romains qui avoient poussé si loin la magnificence & la délicatesse des Bains, avoient aussi des Etuves pour y suer. Surement, Monseigneur, dit D. Nugnez, & ces Etuves étoient même très ingénieusement inventées. C'étoit ordinairement une grande Salle, où l'on entroit par un vestibule échauffé doucement par la vapeur des Bains chauds qui étoient à côté, afin que ceux qui y alloient ne fussent pas incommodés par le changement d'air, en passant subitement du froid au chaud, & du chaud au froid. De ce vestibule on entroit dans la Salle d'étuves; elle étoit presque toujours ovale, voûtée & sans fenêtres. La voûte étoit extrèmement bombée, & il y avoit une ou-

ouverture au milieu pour donner du jour dans la Salle: mais de peur qu'il n'entrât trop d'air par cette ouverture, ou que la pluye n'incommodât ceux qui y étoient, on avoit suspendu au dessus une espèce de grand bouclier, qu'ils faisoient hausser ou baisser plus ou moins, selon le degré de chaleur qu'ils vouloient avoir dans l'Etuve; auprès de laquelle il y avoit, comme dans les Bains, divers cabinets pour se faire frotter & parfumer. Rome est pleine encore de ces Edifices, & j'en ai vu plusieurs. Avouons, dit la Comtesse Suédoise, que les Romains avoient poussé la volupté jusqu'au dernier période; car je ne croi pas que les plus habiles Baigneurs de nos jours eussent pu rien imaginer de plus sensuel. Les Grecs ne leur cèdoient en rien à cet égard, Madame, reprit le Médecin; c'est d'eux que les Romains ont pris l'usage des Bains en général, & celui des Etuves sèches en particulier: si je n'ai point eu l'honneur de vous le dire d'abord, c'est que j'ai compris que Son Altesse ne me demandoit que l'invention des Bains de vapeurs tels qu'ils sont ici. Je sai, poursuivit le Médecin, que les Etuves en général sont d'un usage extrèmement ancien: on les inventa à Lacédémone, dont elles conservent le nom parmi les anciens Auteurs, qui les connoissent sous celui de *Laconicum*. On prétend même que leur invention est dûe

à la

à la ſage politique de ces Peuples, qui crurent que les Bains d'eaux chaudes ne ſervoient qu'à rendre les hommes lâches & efféminés, ou du moins à les entretenir dans les délices. Quelques * Auteurs attribuent cette réforme à *Apollonius de Thyane*, qui de l'avis des Ephores fit défendre les Bains. On ſait du moins qu'il cria beaucoup contre l'uſage des Bains chauds. Cependant, comme il faloit y ſubſtituer quelque choſe de ſemblable, pour prévenir peut-être les murmures des Citoyens accoutumés à cet exercice, on inventa les *Etuves*, où par le moyen des fourneaux qui étoient au deſſous, chacun pouvoit aller ſuer, autant qu'il convenoit à ſa ſanté. Les Romains aiant imité toutes les coutumes des Grecs, enchérirent encore ſur leur luxe, & comptèrent parmi leurs plus chères délices cette nouvelle eſpèce de Bain, que les ſages Lacédémoniens avoient inventée dans une vue bien différente. Je croi, continua le Médecin, que les Pères de l'Egliſe n'ont tant crié contre les Bains, que pour enlever au Paganiſme la gloire de cette réforme. Il y a même toute apparence que *Clément Alexandrin*, qui avoit parcouru toute la Grèce pour recueillir les Maximes des Philoſophes, avoit puiſé à Lacédémone les déclamations qu'il

* *Danet Diction. Antiquit. Rom.* Article *Balnea.*

qu'il fait contre les Bains chauds. Il traite leur uſage d'*impudente volupté* †: il interdit aux hommes toutes ſortes de Bains chauds, ſi ce n'eſt en cas de maladies; les défend aux jeunes-gens, & ne permet aux femmes que les Bains tièdes.... Heureuſement, dit le Chevalier, que ſa Morale n'a point fait Loi dans l'Egliſe; cette Ville y perdroit trop, ſi pour s'y baigner en ſureté de conſcience, il faloit produire des Certificats de maladie. Enfin chacun dit ſon mot.

Toute ſérieuſe qu'étoit cette converſation, elle n'ennuyoit que le vieux Général, qui bâilloit de toute ſon ame. Les Dames ſe faiſoient un ſecret plaiſir de la prolonger malicieuſement, à deſſein de l'écarter; car il les menaçoit de les accompagner à l'Aſſemblée, & toutes quatre craignoient également qu'il ne fût de leur partie. Le Prince, qui voyoit leur embarras, s'en divertiſſoit au fond du cœur, d'autant qu'il n'avoit amené le vieux Général, que pour faire une malice à la jeune Frelle, à qui il vouloit, diſoit-il, le donner pour Galant. Un incident qui ſurvint, dérangea le badinage du Prince, & vengea la Frelle: nous laiſſames la Médecine & les Bains de vapeurs, pour raiſonner ſur un objet plus matériel & des plus phyſiques.

Dans

† *Clem. Alexand. dans ſon Pédagogue.* Voyez Mr. *Barbeyrac, Morale des Pères, Chap. V.* §. 23.

Dans le fort de notre Dissertation sur les Etuves, nous fumes interrompus par les huées & les criailleries de quantité de personnes. On crut d'abord que c'étoit quelque badinerie entre les Laquais, & l'on n'y fit que peu d'attention. Cependant, entre les éclats de rire, quelqu'un crut distinguer la voix d'une personne qui gémissoit. Enfin le bruit redoubla, & devint si importun, que nous pouvions à peine nous entendre dans l'apartement où nous étions. Le Comte sortit pour appeller un Valet, & savoir la cause de ce tumulte; mais ils étoient tous si fort occupés, qu'il fut obligé d'aller dans la cour, voir par lui-même ce dont il s'agissoit. Il fut quelques momens à revenir, & comme sa présence imposa silence à la troupe mutine, nous le soupçonnames d'avoir régalé ses gens *à l'Allemande*. Il parut cependant un peu après, & pria notre Médecin d'aller secourir un Valet qui étoit pris d'une colique si violente, qu'elle lui causoit des convulsions étranges qui faisoient rire les autres. Le Comte n'y entendoit pas finesse, & paroissoit aussi touché de l'état de ce Malade, qu'il étoit irrité de l'insensibilité de cette canaille. Nous croyions même que le patient étoit un de ses gens; mais il nous dit que c'étoit le More de Mr. le Général, & qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi l'on avoit si peu de pitié

de ces miſérables. Nous fumes tous surpris de la maladie ſubite de ce Nègre, que nous avions vu quelques momens auparavant jouer avec les autres Valets. C'étoit d'ailleurs un garçon gros & gras, & d'un embonpoint aſſez ordinaire à ſes ſemblables. Nos réflexions déplurent apparemment au Général; il pâlit, & nous n'avions garde d'en deviner la cauſe. Il ſe remit cependant, & nous dit que ſon More étoit ſujet à ces accidens, & nous fit ſur cela je ne ſai quel conte aſſez mal lié. Le Médecin revint en riant, & parla en particulier au Général, qui ſortit auſſi-tôt. On queſtionna le Médecin; il ſe fit un peu prier: enfin il nous dit qu'il n'avoit jamais vu d'homme ſujet à une colique ſi extraordinaire, & qu'il étoit bien trompé ſi le pauvre More n'étoit en mal d'enfant; & je gagerois, ajouta t-il en riant de toute ſa force, qu'il ne tardera pas à accoucher.

Cette idée fit faire un éclat de rire à toute la compagnie; non pas que perſonne crût le fait en ſoi-même, mais ſeulement par les réflexions que chacun y attachoit. Apparemment, s'écria la Vicomteſſe, que c'eſt ici le pays des Miracles: on y voit tous les jours quelque prodige nouveau. Nous avons vu une Muette parler, un Mort reſſuſciter; & voici un Garçon qui accouche. Cette dernière merveille n'eſt certainement

pa

pas la moindre. Eſt-ce aux Eaux, eſt-ce à l'air du pays, ou aux Cendres de Charlemagne, que nous devons ces rares évènemens? On ſe mit à rire encore. Cependant, quand nous fumes un peu remis, chacun pria le Médecin de nous expliquer, s'il étoit poſſible, le myſtère de cette maladie. Il perſiſta dans ce qu'il avoit dit & nous proteſta auſſi ſérieuſement que l'exigence du cas le permettoit, qu'il étoit ſûr que le pauvre More accoucheroit dans peu, ſi cela n'étoit déja fait; & qu'il avoit ordonné d'avertir une Sage-femme. Nouveaux éclats de rire auſſi-tôt de notre part, qui furent répondus, comme par Echo, de la troupe de Laquais qui étoient ſous nos fenêtres. Le Comte lui-même, malgré ſa pitié, penſa ſe pâmer, & D. Nugnez oublia ſa gravité. On fit mille plaiſanteries à ce ſujet, malgré la préſence des Dames & de la jeune Frelle. Il faut, dit le Prince, qu'au pays de ce More ce ſoit la mode que les hommes accouchent. Apparemment, ajouta le Chevalier, qu'il vient des Terres Auſtrales & du pays dont *Sadeur* a fait la relation, & où il dit que les hommes naiſſent dans le ſein des autres hommes, & ſe multiplient à la façon des arbres. C'eſt donc grand dommage, dit Madame de la Br. . . que la *Bourignon* ſoit morte; elle trouveroit dans cet évènement le modèle ſur lequel el-

le a imaginé la figure & la fécondité du prémier Homme. C'étoit de quoi ajouter un volume à ses extravagantes visions. Il n'y eut sorte de badineries enfin que cette histoire ne nous fît dire. C'etoit pourtant *gratis*, car nous ne savions encore qu'imparfaitement de quoi il s'agissoit. Les Dames feignoient de croire que le Médecin avoit fait cette plaisanterie pour les divertir. Le Prince, avec tout ce que nous étions d'hommes, pensoit un peu différemment, & plus juste. L'absence du vieux Général sembloit d'ailleurs éclaircir l'affaire. Elle ne fut pas longtems obscure. L'Hôtesse de la maison ouvrit assez brusquement la porte de la chambre où nous étions, & moitié colère, moitié raison, se plaignit amèrement du scandale & de l'embarras qu'on lui causoit. Qui auroit jamais cru, dit-elle, qu'un homme de condition eût souffert à sa suite une fille déguisée en Valet, & sur-tout une vilaine Nègresse qui vient accoucher chez moi ? . . . La colère de l'Hôtesse réveilla notre belle humeur; nous ne lui répondimes que par des éclats de rire réitérés, dont nous pensames étouffer, sans que la présence de Mr. le Général, qui rentra un moment après elle, pût nous retenir. Personne n'eut la force de lui parler; il n'y eut que le Prince qui osa le féliciter sur l'augmentation de sa maison. Apprenez-nous, Mr. le Général, lui

lui dit-il, où vous avez pris votre More? Si tous les garçons de ſon pays accouchent comme lui, j'en voudrois lever un Régiment; ils ne tarderoient pas à me faire une Armée. Le Général ne rioit que médiocrement de l'avanture, & quelque envie qu'il eût de ſe fâcher, il n'oſoit, à cauſe du Prince. Il voulut cependant en badiner auſſi, & il eût mieux fait de commencer par-là: mais ſon embarras & ſes plaiſanteries forcées nous divertiſſoient autant que l'avanture même. L'Hôteſſe d'ailleurs le preſſoit de payer la Sage-femme, & de la dédommager elle-même des peines que cette affaire lui avoit cauſées. Le Général, qui n'aimoit pas à payer, cachoit ſon avarice ſous le nom de bienſéance, & prétendoit qu'il y avoit pour lui quelque infamie à entrer dans cette affaire. Il renvoya l'Hôteſſe vers le garçon accouché & ſes autres Valets: ceux-là prétendoient s'excuſer auſſi du payement. Ils avoient plus de raiſon, parce que l'Accouché avoit déclaré en préſence même de ſon Maitre, que ſa colique étoit du fait d'un Valet reſté en Allemagne. Cette ſcène fut très divertiſſante, & nous ne cherchions pas à l'abrèger. Nos Dames diſoient, que pour la rareté du fait, c'étoit à nous autres hommes à payer en commun les couches d'un de nos pareils. Les badineries recommencèrent: le Général ſe fâcha, & ſe plaignit de ce

que nous paroiſſions croire qu'il eût quelque part à l'avanture ; & pour nous prouver le contraire, il ſortit, & fit chaſſer ſur le champ ſon More, & un Valet qu'il accuſoit du fait, parce qu'il les avoit toujours, diſoit-il, trouvés fort unis : il leur fit ôter ſa livrée ; cependant il n'en paya pas moins les fraix de la *Géſine*. Il auroit ſans doute mieux fait de garder l'un & l'autre ; car le Laquais, piqué de cet affront, cauſa d'une façon fort indiſcrette dans la ſuite, parmi ſes camarades. Les Dames demandèrent grace pour la pauvre Nègreſſe qui méritoit quelque compaſſion dans l'état où elle étoit, vu l'ignorance & la groſſièreté dans leſquelles on élève ces miſérables créatures. L'Hôteſſe promit aux Dames d'en avoir quelque ſoin. La Comteſſe Suédoiſe & Mad. de la Br. . . . eurent la curioſité d'aller la voir. Elles nous dirent à leur retour, que malgré la compaſſion que cette miſérable leur avoit fait, elles n'avoient pu s'empêcher de rire en la voyant. Une Accouchée en habit d'homme, doit faire en effet un objet très comique. Les circonſtances de cette avanture la rendoient encore plus burleſque. Perſonne n'avoit ſoupçonné l'état du More : les Valets même avec qui il étoit toujours, ne s'en étoient point défiés. Ce qui dévoila le myſtère, fut une querelle que la Nègreſſe prit avec nos Valets qui badinoient avec

elle,

elle, comme ils ont coutume de faire avec ceux de cette couleur. Le More se fâcha: il n'étoit pas le plus fort, les autres le prirent, & le bernèrent entre eux, en se le jettant les uns aux autres. Dans ce jeu, le More culbuta deux ou trois fois assez violemment, & ces chutes avancèrent son terme, qui n'étoit encore qu'à moitié. Le coup fut triste; car l'Hôtesse nous assura que la Nègresse étoit accouchée du plus joli petit Mulâtre qui fut jamais.

La colère du Général, la peine qu'il prit d'aller voir l'Accouchée, & les soins qu'il eut de se disculper du fait, ne persuadèrent pas tous ceux à qui il en parla. Les plus modérés crurent qu'il n'ignoroit pas absolument l'état de son More, & que le Valet qu'il avoit chassé, n'avoit peut-être d'autre crime que d'avoir indiscrettement partagé les faveurs de la Moresque. Tout favorisoit ce soupçon. Le Général étoit vieux, avare, débauché & bizarre. Il n'étoit plus en âge de plaire, & les Dames ne pouvoient le souffrir. Il n'y avoit que l'or & l'argent qui pussent faire valoir ses soupirs, & il n'aimoit pas la dépense. Sa Nègresse pouvoit à moindres fraix suppléer à ses inclinations. On nous assura d'ailleurs quelque tems après, que la Nègresse étoit allé rejoindre son Maitre. Quoi qu'il en soit, nos Dames ne voulurent plus le revoir, & le Prin-

ce ſe vit obligé de leur faire excuſe de leur avoir amené ce vieux Satyre: & pour faire ſa paix avec elles, il offrit le Bal à la jeune Frelle, d'autant qu'il étoit trop tard pour aller à l'Aſſemblée. Elle l'accepta, & pendant qu'on rangeoit la chambre & qu'on étoit allé chercher les Violons, chacun fit ſes réflexions ſur cette avanture. Les uns voulurent excuſer le vieux Général, en la rejettant ſur ſes Valets; d'autres lui en firent l'honneur tout entier. Les prémiers ne pouvoient comprendre qu'un homme qui avoit vieilli à la Cour & dans un Monde poli, pût ſe livrer à de ſi *noires* inclinations; & regardoient le déguiſement de la Nègreſſe comme un ſtratagème, ſoit de la part de ce prétendu More, ſoit de la part du Valet qu'on lui donnoit pour Galant. On raconta à ce ſujet mille petites ruſes en uſage parmi la Livrée, qui lorſque l'amour la talonne, ne le cède à perſonne en artifices. Ce fait en ſeroit une preuve nouvelle, s'il étoit vrai que le Général n'y eût eu aucune part, & que la Nègreſſe, comme il ſe tua de nous le dire, lui eût été préſentée en habit d'homme par le Valet qu'il chaſſa. Quoi qu'il en ſoit, cette ſcène comique nous divertit extrèmement; & quoique paſſée ſous nos yeux, ainſi que celles de la Muette, & du Pariſien reſſuſcité, nous convinmes que nous au-
rions

rions eu peine à y ajouter foi, ſi quelqu'un nous les eût racontées. Nous en conclumes enfin, qu'il n'eſt pas de Lieux plus féconds en avantures de toute eſpèce, que les Endroits où l'on va prendre les Eaux. Si l'on ramaſſoit en effet tout ce qui s'y paſſe à chaque Saiſon dans les différens Cercles, & les Sociétés diverſes qui s'y forment, on feroit des volumes remplis des ſingularités les plus bizarres.

Les Inſtrumens que le Prince avoit envoyé chercher, étant arrivés, on ne ſongea plus qu'à ſe divertir. La Symphonie attira quelques perſonnes, que l'on refuſa, parce que c'étoit moins un Bal qu'un divertiſſement particulier. Cependant le Prince aiant vu paſſer la jolie Marquiſe de C. . . . avec ſa Mère, il leur envoya ſon Gentilhomme pour les prier d'entrer. Elles étoient ce ſoir un peu mieux accompagnées: les deux Frères n'étoient point avec elles; mais elles étoient conduites par un Commandeur de S. Lazare, & un Conſeiller du Parlement de Paris. On prolongea les Menuets en leur faveur, & nous continuames les Contredanſes fort avant dans la nuit. Les rafraichisſemens que le Prince fit préſenter nous ſervirent de ſouper, dont l'avanture du Général faiſoit la *Rocambole*: La converſation étant revenue ſur ce chapitre, chacun s'égaya de ſon mieux; mais per-

ſonne ne le fit ſi joliment que Don Nugnez. Il diſparut pour un moment, il quitta ſon habit, reſta en veſte, ſe mit un crêpe ſur le viſage, & fit une eſpèce de Tocque à la Moresque. Il rentra dans la chambre ſous ce déguiſement, qui ſurprit agréablement toute la compagnie. Il fit plusieurs révérences Arabesques, & ordonnant aux Violons de jouer une *Sarabande*, il la danſa avec toute la grace poſſible. Son Valet lui aiant apporté un moment après ſes Caſtagnettes, il danſa une *Chaconne* dans le vrai goût Arabe. Le Chevalier qui aimoit paſſionnément la danſe, & qui les ſavoit toutes, imita le déguiſement de Don Nugnez, & ils s'efforcèrent à l'envi de divertir les Dames par cette eſpèce de Ballet. D. Nugnez l'emporta cependant; car comme la Sarabande a quelque choſe de ſérieux & de lent, la gravité Eſpagnole s'en accommode mieux que la vivacité Françoiſe. Ce divertiſſement, où tout ſe faiſoit à l'impromptu, réjouit infiniment la compagnie, ſur-tout par la liaiſon ſingulière que ces Danſes Moreſques avoient avec l'avanture du *More accouché*. Il eſt vrai, qu'au grand ſcandale des Buveurs & des Médecins, nous ne nous ſéparames qu'à deux heures après minuit, fort ſatisfaits de notre journée.

Perſonne de nous ne parut le lendemain à la Fontaine: la fatigue de la veil-

veille nous retint tous au lit. Quoique j'en ſortiſſe fort tard, je fus des prémiers levés, & j'allai éveiller D. Nugnez. Nous nous fimes un plaiſir d'aller lutiner le Comte & le Chevalier, ſous prétexte de les amener à la Toilette des Dames. Tandis qu'ils s'habillèrent, nous paſſames au quartier de l'Abbé pour ſavoir comment il ſe portoit. Nous le trouvames fort bien, excepté qu'il étoit pâle, un peu foible & maigri. Un jour & demi de ſueurs continuelles abbattroit un tempérament de fer. L'Abbé cependant n'eut pas lieu de s'en plaindre. Ses ſueurs avoient entièrement diſſipé ſa paralyſie. Il nous fit remarquer qu'il avoit recouvré le libre uſage de ſes bras & de ſes jambes. Nous lui en fimes nos félicitations, & dans le tems que nous étions avec lui, un Valet de pied du Prince & les Laquais des Dames vinrent ſucceſſivement demander des nouvelles du Malade. Nous primes cette occaſion de nous faire annoncer chez elles. Nous y allames, & après avoir un peu badiné ſur l'hiſtoire du jour précédent, nous leur racontames l'état ſurprenant où nous avions vu l'Abbé. Elles en furent auſſi étonnées que nous, & marquèrent quelque impatience de le voir, tant par curioſité, que par cet air de bonté que les Malades d'Aix ont les uns pour les autres. A Aix on n'obſerve pas tant de meſu-

res; la cordialité fait faire des démarches dont on rougiroit ailleurs. La partie fut remiſe à l'après-midi: le rendez-vous fut à la Gallerie. Le Prince s'y trouva; & comme nous étions à deux pas du Bain où l'Abbé étoit reſté, Son Alteſſe lui fit annoncer la viſite des Dames. Nous le trouvames habillé; il reçut la compagnie avec beaucoup de civilités, & nous fit voir par divers mouvemens, qu'il avoit lieu de croire qu'il étoit guéri. Il raconta ſuccintement l'hiſtoire de ſon empoiſonnement, & fit ſervir du caffé. Les Dames, pour l'égayer, lui racontèrent à leur tour l'avanture du More, qu'il ſavoit déja. On en rit beaucoup encore, & le Médecin qui entra pour le voir, vint fort à propos pour nous rappeller les circonſtances burleſques de l'accouchement. Chacun lui fit compliment ſur ſon habileté. Il en faloit pour démêler ſi juſte les ſymptomes d'une femme prête d'accoucher, dans le pouls d'un Malade que perſonne ne ſoupçonnoit d'être femelle. Il nous avoit d'ailleurs aſſuré que la Criſe imprudente dans laquelle le Charlatan Anglois avoit jetté l'Abbé, pourroit être heureuſe, ſi elle étoit bien conduite; & l'effet avoit vérifié ſon raiſonnement. Inſenſiblement nous rentrames dans la Diſſertation des Bains de vapeurs.

Nous en étions à Lacédemone, dit le Prin-

Prince, quand le More accoucha; & nous parlions, ce me ſemble, des *Etuves* que les Ephores avoient ſubſtituées aux Bains, parce qu'ils ſoupçonnoient les Bains d'énerver les hommes. Mais je ne me ſouviens plus de la concluſion que Mr. le Médecin vouloit en tirer. . . . La voici, Monſeigneur, reprit le Médecin: c'eſt que quel qu'ait été le prémier but, & l'uſage des *Etuves*, chez les Peuples qui les inventèrent, la Médecine en a ſu tirer parti pour la conſervation, ou le rétabliſſement de la ſanté. Les Médecins Allemands ont été les prémiers à s'en ſervir, comme Votre Alteſſe l'a remarqué, & ils ont ſuppléé par leurs *Badt-Stuffs*, aux Bains que la Nature nous fournit ici. Mais comme les Aſthmatiques avoient peine à les ſupporter, parce que les vapeurs chaudes ramaſſées dans un lieu fermé leur offuſquoient la reſpiration, on a imaginé ces eſpèces d'Etuves que vous voyez ici. Perſonne n'a ſu me dire encore bien précifément qui eſt celui qui les a introduites à Aix, mais je croi que c'eſt le célèbre *Blondel*. Les prémières qui y parurent, ont été faites dans le *Kleine-Badt*; c'eſt tout ce que j'en ſai. L'invention, pourſuivit-il, eſt pourtant aſſez belle & aſſez utile, pour que l'on aîmât à en connoitre l'Auteur. Si les Etuves ordinaires, & les Bains de vapeurs artificielles,

les, ſont de quelque ſecours dans la Médecine, il eſt inconteſtable que des Etuves échauffées par des vapeurs préparées par les mains de la Nature même, doivent être infiniment plus efficaces. J'oſe dire que l'uſage bien entendu de ces *Vaporatoires*, eſt encore plus ſalutaire que nos Bains mêmes. Quelque puiſſante qui ſoit notre Eau *Thermale* contre les maladies les plus tenaces, il eſt pourtant d'expérience, qu'elle ne les guérit qu'à force de répéter les Bains; parce que leurs parties les plus ſubtiles s'evaporent & s'échappent dans la préparation, juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenues au degré de chaleur ſupportable. Les Etuves au contraire en conſervent toute la force & la vertu. Ces Bains ſecs raſſemblant dans un petit eſpace les vapeurs les plus fines, & les ſubſtances les plus ſpiritueuſes de nos Eaux, les enchainent en quelque ſorte aux parties malades; & comme elles n'ont point d'iſſue, & qu'elles ne peuvent retourner vers leur ſource, d'où elles ſont continuellement repouſſées par de nouvelles vapeurs, elles ſont comme forcées de s'inſinuer dans le corps, qu'elles embaument de ce ſouphre médicinal dont elles ſont impregnées. Ces ſortes de Bains de vapeurs ſont efficaces, ſur-tout, pour détacher les humeurs froides, pour fondre les dépôts qu'elles font dans le corps,

&

& pour amollir les Loupes & les Squirrhes. Ils ſont d'ailleurs infiniment plus commodes aux Femmes, aux Vieillards, aux Enfans, & à tous les tempéramens délicats. Oh! ſurement, s'écria l'Abbé, ils ne le ſont pas pour le mien! car j'ai bien cru y étouffer: ainſi, Monſieur, rayez-moi du catalogue. Le Médecin, ſans s'étonner de la ſaillie de l'Abbé, lui repréſenta que l'accident qui lui étoit arrivé, étoit moins la faute des *Etuves*, que celle de ſon Charlatan & de ſon Valet; & qu'il avouoit que ſa guériſon étoit l'effet d'une témérité plus heureuſe qu'imitable. Je gage cependant, dit-il, que dans quelques jours Mr. l'Abbé prêchera hautement la bonté de nos Bains ſecs. Auſſi, pourſuivit-il, l'expérience qu'on en fait tous les jours, a engagé ceux à qui les Bains appartiennent d'en perfectionner la pratique; ils en ont inventé de toutes ſortes, qui ſont extrèmement utiles & commodes.... Nous allames les voir, & l'on nous montra la funeſte boîte où l'Abbé s'étoit mis. Nous en vimes d'autres où le Malade ne reçoit les vapeurs que ſur quelques parties du corps ſeulement, & dans lesquelles il n'expoſe ou n'enferme que les membres affectés de douleur. Après avoir examiné ces diverſes ſortes d'Etuves, nous revinmes dans l'apartement de l'Abbé.

En vérité, Monſieur, dit la Comteſſe en rentrant, je n'ai pas de peine à imaginer

giner l'antiquité des Etuves, & leurs bons effets par rapport à la ſanté: je croi que les hommes ont été amenés à ce remède par cet inſtinct naturel, qu'ils ont tous pour leur conſervation. L'origine de ces Bains de vapeurs eſt peut-être auſſi ancienne que le Monde, à en juger par l'uſage qu'en font les Peuples les plus groſſiers, & peut-être les plus heureux, puiſqu'ils ſuivent encore les inſpirations de la Nature toute ſimple. J'ai lu dans quelque Relation, dit-elle, que les Sauvages de la *Virginie* & de *Maryland* ſe guériſſent par une manière d'Etuve fort ſingulière. Quand quelqu'un d'eux eſt attaqué de fièvres violentes, de celles ſur-tout qui ſont précédées de friſſons, ils creuſent dans le ſable au bord de la Rivière des eſpèces de Fours, qu'ils échauffent à force de bois; & lorſqu'ils jugent le Four aſſez chaud, ils y étendent leurs Malades au moment que le friſſon les ſaiſit: l'ardeur du Four leur cauſe en un inſtant une ſueur des plus violentes, qui eſt augmentée par le redoublement de la fièvre; & quand ils voyent le Malade affoibli par cette évacuation, ils le retirent du Four, & le plongent dans la Rivière juſques par deſſus la tête. Ils les guériſſent de cette façon; & les Sauvages du Canada ne connoiſſent presque point d'autres remèdes.

Il eſt un peu violent, Madame, repliqua le Comte; cependant vos voiſins

les

les Moſcovites le pratiquent auſſi depuis longtems avec le même ſuccès, & ce n'eſt pas ſûrement l'étude qui le leur avoit appris. Un Seigneur de ce pays-là m'a raconté que lorsque ſes Payſans ſont malades, ils ſe jettent tout nuds dans des eſpèces de Fours chauds aſſez vaſtes pour pouvoir contenir pluſieurs Malades. Suivant qu'il me les a dépeints, ces Fours reſſemblent beaucoup à nos *Stubes* d'Allemagne, car ils peuvent y marcher librement. Ils en ſortent même de tems en tems pour reſpirer, & y rentrent juſqu'à ce qu'ils ſoient tout en ſueur. Ils y demeurent encore, juſqu'à ce qu'ils ſoient, pour ainſi dire, à demi cuits, & en ſortent enfin rouges comme des Ecreviſſes, pour aller tout ſuans ſe plonger dans la Rivière, ou ſe rouler dans la neige. La ſueur qu'ils ſe procurent par cette violente Etuve, emporte apparemment avec elle l'humeur maligne. Il y a, dit le Prince, bien de l'apparence que les Etuves ſont un remède dicté par la Nature, ſi la relation que Madame nous cite eſt véritable, & ſi ce que l'on a dit à Mr. le Comte touchant les Moſcovites eſt fondé. Car on ſait que les Peuples qui pratiquent ce remède extraordinaire, n'ont jamais eu de communication les uns avec les autres: à moins que l'on ne veuille dire que l'Amérique ſe ſoit peuplée par le Nord de l'Aſie, comme quelques Auteurs le préten-

tendent. Mais peu nous importe, ajouta le Prince; car la manière dont ces Peuples prennent ce Bain de vapeurs eſt fort différente de la nôtre, & leur uniformité à paſſer du Bain chaud au Bain froid, ſemble prouver que le prémier tire toute ſa force de l'autre. Votre Alteſſe me permettra d'en douter, repliqua modeſtement le Médecin. L'expérience nous prouve ici que le Bain de vapeurs eſt par lui-même très efficace pour ouvrir les pores, & donner iſſue aux humeurs malignes qui dérangent l'économie du corps. La pratique des Moſcovites & des Sauvages eſt en ce point d'accord avec la nôtre. Le Bain froid qu'ils y ajoutent, eſt en quelque ſorte un remède ſéparé du prémier, qui ne ſert qu'à en aſſurer l'efficace en reſſerrant les pores ouverts par l'ardeur de l'Etuve, & en empêchant l'air extérieur de porter dans le ſang des corpuſcules glaçans & capables d'en altèrer le fluide. L'Eſprit de ſouphre, & des autres minéraux dont nos Eaux ſont impregnées, produit peut-être le même effet; il eſt fort capable de les préſerver de l'air extérieur, après que les prémières vapeurs les ont ouverts. Le ſouphre & les ſels qu'elles contiennent, s'exhalant continuellement, comme on le peut voir ſur les voûtes & les murailles des Bains où elles forment des croutes, peuvent fort bien, toutes proportions gardées, laiſſer ſur la peau une pareille impreſ-

preſſion, qui défendroit les pores de l'air extérieur & leur donneroit quelques principes d'incorruptibilité. Il y a ſur ce ſujet, continua le Médecin, deux expériences curieuſes. La prémière eſt celle de *Béker*, qui eſſaya de faire éclorre des œufs à l'aide des vapeurs qui s'élèvent continuellement au deſſus de notre Eau *Thermale*. Il en enferma plusieurs dans un vaſe de verre exactement bouché ; il les ſuſpendit au deſſus de ces vapeurs chaudes, & les y laiſſa pendant le nombre de jours que l'on compte ordinairement pour les voir éclorre. L'expérience ne lui réuſſit pas, à la vérité ; mais elle lui en découvrit une autre. Quand le terme fut paſſé, il examina ces œufs, les caſſa, & les trouva encore tout frais, & aromatiſés de l'Eſprit de ſouphre, dont ils avoient l'odeur. Cette curieuſe obſervation, continua le Médecin, a découvert deux effets ſinguliers de notre Eau *Thermale*. 1°. *La ſubtilité de ces vapeurs fines* (qui ont pénétré le verre, & la coque des œufs). 2°. *Leur puiſſance pour les conſerver incorruptibles*, malgré la chaleur dans laquelle elles les avoient entretenus, & qui auroit dû les corrompre. La ſeconde expérience eſt beaucoup plus ſimple & plus aiſée à faire. C'eſt que l'Eau *Thermale* d'Aix priſe dans ſon plus haut degré de chaleur naturelle, eſt plus ſupportable à la langue & au palais, qu'à la main. Le gobelet dans

dans lequel on la verſe, brule la main au moment qu'on la boit, ſans bruler la langue; quoique la peau de la main ſoit plus dure & plus épaiſſe que celle de la langue.

C'eſt ce que j'ai éprouvé, dit une de nos Dames, mais je n'en comprens pas la raiſon. Je n'en ſai qu'une, Meſdames, reprit le Médecin ; c'eſt celle que j'ai déja eu l'honneur de vous indiquer en parlant des Vapeurs *Thermales*. Toutes les eaux chaudes qui ſont ſulphureuſes, charriant avec elles une eſpèce de ſouphre liquéfié, étendent ſur la langue une eſpèce de vernis de ſouphre, qui rend peut-être ſes pores moins ſenſibles à la chaleur de l'eau qui en eſt impregnée; au-lieu que la peau de la main étant d'une tiſſure differénte, eſt apparemment plus aiſée à pénétrer par les vapeurs chaudes. Au reſte ce vernis de ſouphre qui peut s'étendre ſur la langue & le palais, n'eſt ni une chimère, ni une ſuppoſition gratuite : c'eſt une expérience qui ſe renouvelle tous les jours entre les mains de ceux qui ſe ſervent de gobelets d'argent pour boire nos eaux. Dès qu'ils s'en ſont ſervis pendant quelque tems, le dedans du vaſe jaunit, ſe dore, & prend la couleur du vermeil un peu paſſé. Cet accident, qui fait ſottement croire à quelques-uns que nos eaux charrient de l'or, eſt un pur effet du ſouphre liquéfié qui coule dans cette eau,

&




Demi Bain de Vapeurs.
Half dampend Bad.
Demi Bain d'Eau.
Half Water Bad.

& dont les parties les plus groſſières ſe fixent contre les parois du gobelet, à l'aide des ſels divers dont l'Eau *Thermale* eſt impregnée. Cette dorure eſt ſi bien l'effet du ſouphre, que ſi on continue à ſe ſervir pluſieurs fois du même vaſe d'argent à la Fontaine, il perd ſa couleur dorée, & devient d'un vert foncé, parce que les ſels prennent alors le deſſus, & que le Vitriol & l'Alun y prédominent.

En vérité, dit Mad. de la Br. . . . c'eſt dommage que nous ſoyons obligées d'aller à l'Aſſemblée; la converſation de Mr. le Docteur nous rendroit bien ſavantes en Médecine. Toutes nos Dames rendirent juſtice à la clarté des idées du Médecin, & marquèrent quelque envie de renouer la converſation. Le Prince leur offrit alors ſon homme, pour nous expliquer les diverſes opérations de ces Eaux; & nous aſſura que quoiqu'il n'eût auprès de lui que le titre de Chirurgien, il paſſoit pour aſſez bon Chymiſte. La partie fut acceptée pour le prémier jour qu'il plairoit aux Dames d'indiquer. En ſortant de l'apartement de Mr. l'Abbé, le Médecin nous fit paſſer encore dans une autre chambre, pour nous faire remarquer la manière dont les perſonnes trop foibles prennent les Bains & les Etuves. Nous y vimes des demi-Bains en forme de cuves, dans lesquelles des Malades de complexion délicate ne plongent

gent que la partie affligée dans l'Eau *Thermale*. Il y a auſſi des demi-Bains ſecs en façon de boîtes, proportionnées aux parties du corps qu'on y veut enfermer pour y recevoir les vapeurs. Toutes ces machines nous parurent très bien imaginées, mais nous ne nous y arrêtames pas.

Nous allames chez Mr. le Baron de Dobelſtein, où nous reſtames à jouer juſqu'au ſouper. Les parties y furent fort gaies, mais il ne s'y paſſa rien d'extraordinaire. C'étoit un Samedi; & le lendemain étoit célèbre par quelque grande Fête, qui obligeoit plus particulièrement nos Meſſieurs & Dames Catholiques d'aller à l'Egliſe. Nous en primes occaſion d'aller auſſi faire ce jour-là quelques exercices de Religion. Depuis que nous étions à Aix, nous n'avions pu en faire aucun acte extérieur, parce que, depuis le changement introduit dans cette Ville, il n'y a plus de Temple pour les Proteſtans dans ſon Territoire. Les Habitans Réformés qui y ſont établis, & qui y vivent en paix & en liberté de conſcience ſous la protection du Magiſtrat, ſont obligés d'aller faire leurs dévotions à *Vals*, petit Village dépendant de la République de Hollande, dans lequel Mrs. les Etats-Généraux ont une Egliſe, & entretiennent un Miniſtre. Je le propoſai au Comte; il en parla aux deux Comteſſes Suédoiſes, qui nous prièrent

rent de les y mener. Nous partimes ensemble le lendemain matin, après avoir été dire un petit mot d'adieu au reste de notre compagnie qui étoit à la Fontaine. Le Chevalier nous voyant monter en carosse, nous exhorta en badinant à bien profiter du *Prêche*; & la Vicomtesse nous souhaita bon voyage jusqu'a *Charenton*, par allusion au fameux Temple où les Réformés de Paris alloient librement avant la Révocation de l'Edit de Nantes. Nous les invitames à notre tour d'y venir avec nous; elles nous promirent d'en faire quelque jour la partie. C'étoit pur badinage de part & d'autre: cependant D. Nugnez, tout raisonnable qu'il étoit en toute autre chose, leur en fit grand scrupule. Il ne put s'empêcher de marquer un grand zèle pour notre conversion, & parut très persuadé que nous perdions bien de la peine d'aller prier Dieu si loin.

Comme *Vals* ou *Vaels* n'est éloigné d'Aix que d'une petite lieue, nous trouvames sur la route grand nombre de voitures, & de personnes à pied & à cheval, tant de la Ville que des environs, qui alloient aussi à l'Eglise. Quoique chacun ait toute la liberté possible de s'y rendre, l'idée seule de savoir que nous étions obligés de faire ce chemin pour prier Dieu, nous fit faire quelques réflexions sur la dureté des maximes Ca-

tholiques, qui ne permettent pas à ceux qui les professent, d'admettre parmi eux l'exercice d'aucune autre Société Chrétienne. Nous admirames à ce sujet la sage tolèrance des Hollandois, qui souffrent parmi eux toutes sortes de Sectes, sans en excepter la Romaine, qui, aux cloches près, y a des Eglises aussi libres & aussi nombreuses que dans les pays même où elle domine. Ces réflexions nous ramenèrent sur les anciens Troubles que la Religion avoit causés à Aix, & la jeune Frelle fit souvenir le Comte qu'il nous avoit promis l'Histoire du Bourguemestre dont nous avions vu l'effigie vis à vis la Maison de ville. Nous ne pouvions avoir un moment plus libre, nous étions tous Protestans, & il nous la conta. Sa narration nous parut d'autant plus intèressante, que le Bisaieul du Comte étoit à la Cour de *Wolfgang-Guillaume* Electeur Palatin, dans le tems des Troubles d'Aix, & qu'il les avoit vu de près. Ces sortes d'Histoires ne s'oublient guères dans les familles; & comme le Comte avoit du goût pour celle de son Pays, il étoit à présumer qu'il avoit recueilli ces Anecdotes. Les voici, telles qu'il nous les raconta.

HIS-

HISTOIRE
du Bourguemestre
KALCKBERNER,

Contenant l'établissement, les progrès & la décadence de la Religion Protestante dans la Ville d'Aix-la-Chapelle.

EN me demandant cette Histoire, Mesdames, dit le Comte, vous exigez sans doute de moi que je vous raconte tout ce qui a donné lieu à la sévérité des Commissaires Impériaux, qui flétrirent la mémoire de ce Magistrat zèlé. Ce détail demanderoit un peu plus de mémoire que je n'en ai. Il s'agit de quantité de faits locaux, que l'on trouve rarement ensemble. Je me flatte que vous m'aiderez au moins à me rappeller ceux qui sont liés à l'Histoire générale. Vous savez comme moi, l'Epoque de la Réformation, que les prédications du Docteur *Luther* établirent en Allemagne. Un de ses prémiers Disciples, nommé *Albert von Munster*, vint à Aix-la-Chapelle en 1524, apporter les prémières semences de la Réformation. Il y fit peu de Prosélytes, parce qu'il fut arrêté, & condamné à perdre la tête. Son corps

fut enterré avec mépris hors la porte de S. Jaques.

Cet exemple de févérité ne fervit qu'à ouvrir les yeux de la multitude, & à faire naitre dans l'efprit des Habitans la curiofité de connoitre une Doctrine dont le Clergé s'allarmoit fi fort. Le commerce qu'ils avoient avec l'Allemagne augmenta encore cette paffion pour les Vérités combattues, & ils appellèrent fecrettement en 1533 un Prédicateur Luthérien. Leurs Affemblées croiffant tous les jours, ne purent pas longtems demeurer fecrettes. Le Magiftrat le fit arrêter encore, avec une partie de fes Auditeurs. Mais le Miniftre s'évada de prifon. On croit même que l'on favorifa fon évafion, pour ne pas irriter fes Difciples. Le Magiftrat ne traita point fi doucement quelques Anabaptiftes, qu'il fit condamner au feu; tandis qu'il fe contenta de bannir quelques Difciples de Luther, malgré la *Paix de Religion* accordée à tous les Sujets de l'Empire. Ces précautions n'empêchèrent point les progrès de la Réformation.

Vous vous fouvenez, Mesdames., continua le Comte, que fous le Gouvernement du cruel Duc d'*Albe*, les Pays-Bas fe virent dépeuplés par les fupplices ou l'exil d'un nombre infini de Proteftans. Ceux qui purent échapper au zèle furieux de ce fanguinaire Duc, fe réfugièrent dans les Etats voifins, & il en vint

vint un nombre confidèrable à Aix-la-Chapelle. Ils s'y crurent d'autant plus en fureté, que cette Ville étant *Libre* & *Impériale*, la liberté de confcience leur paroiffoit affurée. Ils en jouirent en effet dans les prémiers tems, par la connivence des Magiftrats, plutôt que par une permiffion expreffe. Leur Réfuge y paroiffant tranquille, y en attira d'autres, tant des Pays-Bas, que de la France & de l'Allemagne. La Ville d'Aix n'eut pas lieu de regretter l'afyle qu'elle avoit donné à ces pauvres perfécutés: elle profita de leur induftrie, & de leur Commerce; & fi elle eût fu ménager longtems les avantages qu'elle tiroit de ces Réfugiés, elle fût devenue une des plus floriffantes Villes d'Allemagne, & fon Commerce fe fût étendu peut-être au-delà de ce qu'on pouvoit attendre de fa fituation.

L'exemple touchant de tant de familles fugitives, dont le malheur & la retraite n'avoient d'autres motifs qu'un fincère attachement au pur Evangile, fit faire à plufieurs Habitans d'Aix des réflexions utiles. A force d'admirer ceux à qui ils donnoient afyle, plufieurs réfolurent d'imiter leur Foi. La Réformation s'établit peu à peu dans cette Ville, d'une façon tranquille & fans éclat: il n'y eut ni querelles, ni tumultes: on n'y infulta ni Prêtres, ni Moines. Mais leurs Eglifes fe dépeuplèrent, les offrandes

diminuèrent; & ce fut l'origine de l'acharnement des Gens d'Eglise contre les Réformés, à qui ils donnèrent l'Empereur, l'Empire & l'Espagne pour ennemis. Il en faloit bien moins, sans doute, pour accabler une poignée de gens, qui n'avoient que leur Religion pour crime & pour défense. Cependant, la persécution qu'on leur fit dura plus de quarante ans.

Le prémier coup d'éclat leur fut porté par l'Empereur *Rodolphe II.* que ses Prêtres ne cessoient d'allarmer sur les progrès de ce qu'ils appelloient la *nouvelle Religion.* Les Magistrats d'Aix craignant le zèle bouillant de ce Prince, se crurent obligés en 1580 de défendre absolument l'exercice de la Religion Protestante, même dans les maisons particulières. Ils crurent par ce Décret avoir suffisamment pourvu à la sureté des Réformés, dont la liberté faisoit le bonheur de leur Ville; & ils s'étoient flattés par cet Interdit passager, & peut-être politique, de prévenir des ordres plus violens de l'Empereur, en donnant quelque satisfaction au Clergé. C'étoit mal connoitre le zèle Théologique!

Cette complaisance du Magistrat ne fit qu'irriter les Prêtres & les Moines: ils ne se contentèrent pas de cet Interdit, ils demandèrent que l'on bannît absolument les *Hérétiques* de la Ville. Les Magistrats n'avoient garde de leur ac-

accorder cette demande : ils ſentoient le tort que ce banniſſement cauſeroit à leur Ville, en y détruiſant le Commerce, que ces Exilés y avoient commencé par l'établiſſement d'un grand nombre de Manufactures. Cette demande d'ailleurs portoit directement ſur les François & les Wallons, dont le nombre étoit ſupérieur aux Allemands qui ſuivoient la Réformation de Luther. Ces Allemands étoient en quelque ſorte à couvert par la Paix de Religion, qui tolèroit ceux de la Confeſſion d'Ausbourg. Les Luthériens ne ſe prévalurent point de cet avantage ; les Proteſtans des deux Communions ſe réunirent, & préſentèrent Requête ſous le nom de *Membres de la Confeſſion d'Ausbourg*. Ils ſe plaignirent de l'injuſtice qu'on leur faiſoit, & demandèrent qu'on leur accordât deux Egliſes, & qu'ils puſſent jouir de la *Paix de Religion* accordée à toute l'Allemagne. La demande des deux Egliſes paroiſſoit d'autant plus juſte, que la diverſité de Langues formoit deux Aſſemblées différentes.

Le Doyen & le Chapitre d'Aix remuèrent tout, pour empêcher que l'on ne répondît favorablement cette Requête. Ils attroupèrent les plus zèlés Catholiques, & allèrent en corps à l'Hôtel de ville demander le banniſſement des Proteſtans, menacèrent les Bourguemeſtres de l'Excommunication du Pape, & qui pis étoit,

 de

de l'indignation de l'Empereur. Les Magiſtrats, dont quelques-uns avoient embraſſé la Réformation, crurent devoir encore ſe prêter à ce zèle furieux; mais ils en adoucirent l'aigreur, en ſe contentant de renouveller la défenſe de faire aucune Aſſemblée de Religion, ni en public ni en ſecret, ſous peine de banniſſement. Les Proteſtans, fondés ſur les Articles exprès du Traité de *Paſſaw* fait en 1552, regardèrent la défenſe des Magiſtrats comme une infraction manifeſte à la foi publique, & continuèrent à s'aſſembler pour prier Dieu. Un Moine Auguſtin, qui avoit abandonné la Religion Romaine, prêcha publiquement, & adminiſtra les Sacremens ſelon la Liturgie Proteſtante; & notre *Jean Kalckberner*, qui s'eſt rendu ſi célèbre depuis, lui ſervit de Diacre. Cet homme, que ſon mérite & ſes talens élevèrent enſuite à la prémière Magiſtrature d'Aix-la-Chapelle, n'étoit pas d'une naiſſance fort diſtinguée: il étoit Orfèvre de ſa profeſſion. Sa conduite a bien prouvé qu'il avoit une ame au-deſſus de ſa naiſſance. *Kalckberner*, ſoutenu par quelques-uns des Magiſtrats en charge, logea & protègea le Miniſtre Proteſtant. Il n'en falut pas davantage pour le rendre à jamais odieux aux Eccléſiaſtiques.

Dans cette conjoncture, le Clergé d'Aix s'adreſſa à l'Empereur, qui donna de nouveaux ordres. Ils furent aſſez mal exé-

exécutés, parce que le Magiſtrat, tout Catholique qu'il étoit, protègeoit ſecrettement les Réformés, moins par ſentiment de conſcience & de conviction, peut-être, que par un principe de tolèrance politique & d'humanité, toujours louable. L'Empereur *Rodolphe II.* pouſſé par les Jéſuites, nomma des Commiſſaires qui vinrent à grands fraix à Aix, uniquement pour y faire obſerver les ordres de l'Empereur contre ceux de notre Religion; & comme les Bourguemeſtres n'étoient pas aſſez violens au gré du Clergé, les Commiſſaires de l'Empereur changèrent le Magiſtrat, & en choiſirent les Membres parmi les Catholiques, ou plutôt parmi les *Papiſtes* les plus zèlés. Nos pauvres Frères éprouvèrent alors une perſécution ouverte; & quoique plus forts en nombre, & plus conſidèrables dans la Ville que les Habitans Catholiques, ils aimèrent mieux cèder pour un tems, que d'allumer la guerre dans le ſein de leur Patrie: ils diſcontinuèrent leurs Aſſemblées, par amour de la paix.

Cette conduite pacifique réveilla en leur faveur la compaſſion des Princes Proteſtans, qui intercèdèrent pour les Habitans d'Aix. L'Empereur les amuſoit par des réponſes captieuſes, tandis qu'il épioit l'occaſion de foudroyer cette Ville: il animoit le Roi d'Eſpagne

contre les *Hérétiques*, & sollicita plus d'une fois le Duc de Parme de venir fondre sur Aix. La guerre qu'il avoit à soutenir, empêcha l'effet de cette intrigue. Les Protestans d'Aix n'en furent pourtant pas mieux traités. Les nouveaux Magistrats tâchoient de les opprimer en toute occasion. Les Réformés n'en pouvoient obtenir Justice, même dans les affaires purement civiles. La persécution qu'on leur fit devint si violente, que le procès le plus injuste cessoit de l'être, dès qu'il étoit intenté par un Catholique. De quelque nature que fût l'affaire, il suffisoit que le Protestant eût quelque chose à démêler avec le Bourgeois Catholique; celui-ci gagnoit son procès, c'étoit une chose décidée. Comme si le zèle de Religion devoit éteindre les sentimens de justice & d'équité, que la Nature inspire aux plus sauvages, & qui sont les fondemens de toute la Morale Chrétienne!

Il n'est pas étonnant, Mesdames, continua le Comte, que les Protestans sensibles à cette vexation, aient cherché à recouvrer une Liberté fondée sur les Loix & la Constitution de l'Empire. Ils revendiquèrent les Privilèges de leur Ville, & honteux d'avoir sacrifié leur Culte à une obéissance politique, ils reprirent l'exercice public de leur Religion, conformément à l'Edit de *Passaw*, si fameux dans l'Empire, & à la *Paix de Religion.*

ligion. Ils envoyèrent leurs Remontrances à la Chambre Impériale de Spire: mais comme vous ſavez, Mesdames, que les Catholiques y avoient la pluralité des voix, les Réformés d'Aix n'y furent pas écoutés. Rodolphe même, fatigué de les entendre continuellement recourir à des Privilèges, qui ſont de foibles remparts contre des Princes violens, franchit le pas, & déclara en 1589 les Habitans d'Aix * déchus de tous *les Droits, Graces, & Privilèges accordés à cette Ville par ſes Prédéceſſeurs.* N'en déplaiſe aux partiſans de cet Empereur, rien n'étoit plus irrégulier: il perſécutoit les Proteſtans d'Aix, tandis qu'il avoit accordé liberté de conſcience aux Proteſtans d'Autriche: & ceux d'Aix n'avoient d'autres crimes que de vouloir ſuivre une Religion, dont l'exercice étoit autoriſé par un Edit public, exécuté par-tout ailleurs. Leur Ville étant Libre & Impériale, devoit plus que toute autre jouir d'une Paix de Religion accordée à tous les Membres de l'Empire. Auſſi ils firent l'affront à Rodolphe d'en appeller *de l'Empereur mal inſtruit, à l'Empereur mieux informé.*

Leur Appel ne fut pas mieux reçu que leurs Remontrances: les Magiſtrats in-

* Voyez *De Vries* dans la Continuation de la *Chronique de Gottfried*, imprimée en Hollandois. Edit. de Leyden 1698. Tom. I. pag. 29.

trus continuèrent leurs violences; & leur vexation devint ſi inſupportable, que les Habitans Réformés allèrent à la Maiſon de ville, préſenter Requête pour avoir une Chambre mi-partie, devant laquelle ils puſſent porter leurs affaires civiles; & demandèrent que l'on admît à la Régence, des Proteſtans auſſi-bien que des Catholiques. Le refus que l'on fit de les écouter, fut accompagné de tant de hauteur, que les Bourgeois Proteſtans réſolurent de dépoſer les Bourguemeſtres intrus, qu'ils ne pouvoient plus regarder que comme des Tyrans, vu que leur élection s'étoit faite contre les Loix & les Privilèges de la Ville. Ils élurent à la place de ces zèlés Catholiques, quelques Proteſtans qu'ils établirent Bourguemeſtres. L'Empereur, irrité de cette démarche, jura la perte des Réformés, en haine de leur Religion; il mit en 1598 le nouveau Magiſtrat au Ban de l'Empire, livra leurs perſonnes & leurs biens à la diſcrétion du prémier-venu, & rétablit les Magiſtrats Catholiques, entre les mains deſquels il remit le ſort des Proteſtans. Ce violent Décret fut dicté par le Nonce du Pape, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, dont les inſtigations furent plus précieuſes à Rodolphe, que l'interceſſion des Princes Proteſtans de l'Empire, qui s'intèreſſoient pour les Bourgeois d'Aix. Il eſt vrai qu'ils avoient un cruel ennemi dans la perſonne de

Jean

Jean-Guillaume Duc de Juliers, Prince bigot, qui par son Duché étoit pourtant Protecteur de la Ville d'Aix.

Les Proteſtans, abbattus par ce fulminant Décret, s'y ſoumirent encore avec patience. Ils recoururent à la clémence de Rodolphe, & demandèrent que les Commiſſaires de l'Empereur vouluſſent règler les ſommes & amendes énormes que l'on exigeoit d'eux, tant pour les fraix de la Commiſſion Impériale, que pour la réparation des prétendus dommages que les Catholiques leur demandoient. L'accord fut fait; mais les Catholiques y firent inſèrer des expreſſions captieuſes, dont ils ſurent profiter indignement.

Après le départ des Commiſſaires Impériaux, les nouveaux Bourguemeſtres, *Papiſtes* outrés, & eſclaves du Clergé, renouvellèrent leurs rigueurs & leurs violences. Ils envoyèrent des ſoldats à la maiſon des deux Bourguemeſtres dépoſés, pour les enlever ſans aucune raiſon; & comme ils s'en étoient prudemment abſentés, ils mirent leurs maiſons au pillage, & animèrent les Catholiques à demander une indemniſation, qui n'étoit fondée ſur aucuns dommages réels. Ils firent monter ſi haut la ſomme de ce prétendu dédommagement, que tous les biens des Proteſtans d'Aix combinés n'y pouvoient ſuffire. Cependant on envoya dans toutes les maiſons des

Proteſtans, des ſoldats qui y vêcurent à diſcrétion, & y commirent des violences qui n'eurent de pareilles qu'au tems des *Dragonnades* de France. Nos pauvres Frères fournirent ce qu'ils purent; mais comme ils étoient épuiſés, ils ne purent faire la ſomme que l'on exigeoit. On crut les y forcer par la ruſe la plus inhumaine qui fut peut-être jamais Auſſi fut-ce une invention *Jéſuitique*, & digne de l'Enfer même.

Le ſeize de Février 1599, * à midi, dans le tems d'une forte gelée, & que la campagne étoit couverte de neiges, les Bourguemeſtres firent publier une ſommation portant ordre aux Proteſtans de ſortir avant le ſoleil couché, de la Ville & Territoire d'Aix, à moins de payer ſur le champ le reſte de l'indemniſation. On avoit choiſi exprès le tems d'un Hiver très rigoureux, dans l'idée qu'ils ſatisferoient, ou qu'ils demanderoient un délai, ou même qu'ils refuſeroient de payer; & en ce cas, on avoit déja pris des meſures pour procéder contre eux à titre de *rénitence*. Le courage des Réformés ſurpaſſa la cruauté des Magiſtrats; & comme la Religion ne connoit point le deſeſpoir, la plupart obéirent à l'heure même à cet ordre inhumain, & tous ſe préparèrent à partir. Le Magiſtrat, qui ne s'attendoit point

* *De Vries*, ibid. pag. 32. 33.

point à cette résolution, fut étonné de la soumission de ceux qu'il persécutoit si indignement. Mais loin d'admirer la patience de ces infortunés Citoyens, il tendit un nouveau piège à leur simplicité. Les Bourguemestres feignirent de modèrer la rigueur du bannissement, en accordant un délai de quelques jours à ceux qui payeroient dans ce terme une taxe, moins onèreuse à la vérité, mais toujours ruïneuse en elle-même. Les moins aisés devoient payer mille florins, & il y avoit un plus grand nombre de familles taxées à douze mille écus. Quelques-uns donnant dans ce panneau, restèrent, ou retournèrent dans la Ville en payant. Les plus pénétrans préférèrent un second exil à leur ruïne totale. Le Sieur *Kalckberner* fut de ce nombre, & le froid qu'il souffrit en cette occasion, lui causa une incommodité qu'il a gardée jusqu'à la mort. En vérité, Mesdames, la suite fit voir que ces derniers étoient les plus sages. Il est vrai que leurs maisons furent pillées, & que les Catholiques se saisirent de tous les effets qu'ils avoient laissés. Mais comme ce butin ne leur suffisoit point, ils exigèrent bientôt le reste de la somme, & voulurent forcer encore ceux qui avoient acheté le droit de rester dans la Ville, à payer la taxe entière pour leurs Frères absens. Cette nouvelle vexation les obligea de quitter une seconde fois la

la Ville. Ce procédé des Magiſtrats, ou plutôt des Jéſuites qui les inſpiroient, expliqua naturellement la modèration qu'ils avoient feint d'apporter au prémier Décret de Banniſſement. On vit clairement que ce n'avoit été qu'une ruſe pour s'emparer de l'argent que les Proteſtans pouvoient avoir, ſoit qu'ils l'euſſent encore avec eux, ou qu'ils l'euſſent mis en ſureté. Qui croiroit que gens qui font profeſſion du Chriſtianiſme, fuſſent capables de commettre de pareils excès contre des hommes qui adoroient un même Dieu?

Mais, Monſieur, dit la Comteſſe, tout zèlé qu'ait été l'Empereur Rodolphe, eſt-il poſſible qu'il ait été informé de cette perſécution, & qu'il l'ait ſoufferte? la tyrannie de ces Magiſtrats étoit contre toutes les Loix de l'Empire, & par conſéquent puniſſable. Je ne ſai, Madame, reprit le Comte, ſi l'Empereur a jamais ſu le détail de cette affaire. Vous ſavez que ce Prince, ſi peu digne de l'Empire, s'occupoit uniquement aux Méchaniques, & paſſoit des journées entières à faire des diſtillations, & des opérations Chymiques. Il ſe mêloit peu du Gouvernement de l'Empire, & ſe contentoit de ſigner ce qu'on lui préſentoit. Il ſe peut même que le Clergé Romain ait eu l'adreſſe de lui cacher les particularités odieuſes de la perſécution d'Aix. Mais ce que

je

je ſai bien ſurement, c'eſt que les Députés qui allèrent à la Cour de la part des Proteſtans bannis, ne purent jamais avoir audience. Le Duc de Juliers, que le Magiſtrat Catholique appella à ſon ſecours, employa tout ſon crédit à la Cour Impériale contre les Réformés. Les Bourguemeſtres, fiers de la protection de ce Prince, refuſèrent de rappeller leurs Citoyens bannis, quoique le Collège Electoral leur eût ordonné de les rétablir dans leurs biens. Ils mépriſèrent même l'interceſſion de la Cour de France, & celle des Etats-Généraux, qui écrivirent pluſieurs Lettres à ce ſujet; & l'Empereur n'en fit pas plus de cas. Auſſi les Hollandois piqués de ce mépris, & allarmés de ce zèle perſécuteur, refuſèrent ſa Médiation en 1598, & ne voulurent jamais lui confier la négociation de la Paix entre eux & le Roi d'Eſpagne. Un Prince qui maltraitoit ſi cruellement une poignée de Proteſtans, ne promettoit en effet rien de fort conſolant à un Peuple dont les intèrêts étoient ſi fort liés à la Réformation. La Régence d'Aix ſoutenue du Duc de Juliers, & continuellement animée par le Clergé, ne donna aucun repos aux Proteſtans qui avoient racheté à prix d'argent le droit de reſter dans leur propre Patrie. On mit des amendes ſur toutes leurs démarches. Naitre, vivre, ou mourir dans la Religion Proteſtante,

étoit

étoit un crime qu'on ne pouvoit expier qu'avec de grosses sommes. Les Baptêmes, les Mariages & les Enterremens des Réformés, coutoient aux familles des sommes immenses. Le moindre acte de Religion, comme d'aller consoler un de leurs parens à l'agonie, & l'encourager par quelques mots de la *Bible* sur-tout, étoit un forfait digne du cachot. Dieu permit cependant que la desunion & la défiance se mît entre la Régence d'Aix & le Duc de Juliers, & cette brouillerie valut un peu de trève aux Réformés.

La mort de ce Duc, qui arriva en 1609, sembloit devoir assûrer cette trève; parce que *Jean-Sigismond* Electeur de Brandebourg, & *Wolfgang-Guillaume* Comte Palatin de Neubourg, qui se disputoient la succession du feu Duc de Juliers, faisoient alors tous deux profession de la Religion Réformée. L'Electeur de Brandebourg, Prince zèlé pour la Réformation, en établit le libre exercice dans le Pays de Juliers jusques dans le voisinage d'Aix. Les Habitans Réformés de cette Ville en eurent une grande joie: ils coururent tous les Dimanches en foule dans les Eglises du Village de *Stolberg*, qui n'est qu'à deux lieues d'ici, avec la permission & sous la protection de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg, qui avoient érigé ces Eglises en leur faveur. Ces

pieu-

pieuses Caravanes réveillèrent l'aigreur des Jésuites, & le Clergé obtint du Magistrat qu'on les défendît encore sous grosses amendes, & sous peine du cachot en cas d'impuissance de payer. Les Jésuites se chargèrent d'épier ceux qui y alloient. Ces Protées Ecclésiastiques se postoient à toutes les avenues, déguisés sous diverses figures; & les Réformés qu'ils trouvoient sur le chemin de *Stolberg*, étoient à leur retour à Aix mis à l'amende, ou en prison. Plus de deux cens subirent cette violence, dans un jour seulement. Cette oppression étoit d'autant plus injuste, qu'elle ne pouvoit être colorée d'aucunes raisons spécieuses. La défense que les Magistrats avoient faite d'exercer à Aix d'autre Religion que la Catholique, ne pouvoit s'étendre hors de leur Territoire : ôter aux Habitans la liberté d'aller ailleurs entendre la Parole de Dieu, c'étoit les dépouiller de leur plus beau privilège; vu qu'il est essentiel à tous les Bourgeois d'une Ville Libre & Impériale, de pouvoir aller librement par tout l'Empire, comme l'Echevin nous l'a fait remarquer dans le Diplome des deux Frédérics.

Une tyrannie si manifeste força les Protestans, qui étoient à Aix encore en assez grand nombre, de recourir à la protection de l'Electeur de Brandebourg. Les Luthériens, Calvinistes & Wa-

Walons Réformés ſe réunirent pour le maintien de leur Liberté & de leur Religion. Ils députèrent ſecrettement le ſieur *Kalckberner* à la Cour de Juliers en 1611, pour réclamer l'aſſiſtance des Princes, qui par leurs prétentions à la ſucceſſion du feu Duc, avoient droit de Protection ſur la Ville d'Aix. Mais avant d'appeller un ſecours étranger, ils eſſayèrent encore de fléchir le Magiſtrat Catholique par une Requête qui contenoit leurs Griefs ; ils y joignirent les Articles de la Paix de Religion, & toutes les Pièces qui pouvoient juſtifier leurs demandes. L'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg appuyèrent cette Requête de leur recommandation, tant par Lettres que par Envoyés. L'inflexible Magiſtrat, toujours animé par les Jéſuites, mépriſa l'interceſſion de ces Princes, & leur donna pour toute réponſe, que, *quand tout devroit être bouleverſé, ils ne ſe relâcheroient jamais en faveur des Proteſtans* *. Il publia même des Loix ſévères contre ceux qui ſortiroient d'Aix pour aller à l'Egliſe ſur les Terres de Juliers; & elles furent rigoureuſement exécutées. L'Electeur de Brandebourg s'en offenſa avec raiſon, & promit au Sieur *Kalckberner* d'aſſiſter les Proteſtans. Il falut beaucoup d'adreſſe & de dextérité à ce Député pour

* *De Vries*, ibid. pag. 35.

pour réunir les Princes contendans, & il revint à Aix consoler ses Frères par l'espèrance d'un promt secours. Les excès du Magistrat ne leur permirent pas d'en attendre l'effet. Le mépris & la hauteur avec laquelle on reçut leur Requête, échauffa la multitude. Les plus vifs attroupèrent les autres : ils coururent aux armes, ils se saisirent de l'Hôtel de Ville & des portes d'Aix, ils s'emparèrent de l'Arsenal, tirèrent le canon en signe de Liberté, formèrent un nouveau Conseil de guerre, levèrent de nouvelles Compagnies, déposèrent le Magistrat intrus qui les avoit si cruellement opprimés; & sans maltraiter les Membres de cette Régence odieuse, ils se contentèrent de leur substituer des Protestans de l'une & l'autre Communion Réformée, à qui ils donnèrent seulement le nom de *Députés de la Ville*, pour la gouverner par *interim*. Les Calvinistes, les Luthériens, & les Walons reprirent leurs Eglises & leur Cimetière. Cette révolution se fit sans effusion de sang, & cette modèration fut sans doute un fruit de la sagesse du Sr. *Kalckberner*, qui ne pouvant empêcher ces voies de fait, en empêcha du moins le desordre. La seule chose qu'il fit, fut de démasquer les Auteurs de la Persécution. Pendant son séjour à la Cour de Juliers, il avoit découvert les menées sourdes que les Jésuites avoient faites pen-

pendant la vie du Duc *Jean-Guillaume*, qui étoit Catholique, & l'Electeur de Brandebourg lui en avoit remis les Pièces originales. Ce grand homme crut que le repos de la Ville, & l'équité que l'on devoit aux Membres du Magistrat déposé, demandoient qu'on publiât les ressorts secrets de cette indigne trame, afin de pouvoir plus facilement concilier les esprits en faisant voir que le mal ne venoit pas tant de ceux qui avoient été en place, que des conseils violens qu'ils avoient écoutés. Il fit assembler les Bourgeois, & leur fit communiquer publiquement ces curieuses Pièces. Les Protestans en frémirent, les Catholiques raisonnables en rougirent, & la pluralité des voix conclut à l'expulsion des Jésuites. On en dressa un Décret, qui fut publié avec les solemnités ordinaires. Les Jésuites y furent déclarés traitres à la Patrie, perturbateurs du repos public, & coupables du trouble qui règnoit depuis si longtems dans ce pays; & comme tels, chassés de la Ville & Territoire d'Aix. * Le Décret leur fut signifié, & l'exécution s'en ensuivit sur le champ. Ils ne lui pardonnèrent pas cet affront: les Moines en général n'oublient point; mais ceux-ci punissent jusqu'à la vingtième génération les fautes de ceux qui leur ont une fois déplu. Cependant les bons Pè-

* Voyez *De Vries*, sur cette année.

Pères n'avoient pas lieu de crier ſi fort contre cette Sentence: elle étoit bien moins rigoureuſe que celle qu'ils avoient inſpirée aux Magiſtrats dans l'Hiver de 1599. La ſaiſon étoit plus favorable à leur départ: c'étoit au mois de Juillet 1611.

Les Jéſuites bannis furent autant de boute-feux, qui ſonnèrent le tocſin dans les Cours Catholiques. Ils allèrent ſolliciter l'Archiduc *Albert*, l'Electeur de *Cologne*, & d'autres Princes, de venir extirper les Proteſtans d'Aix. Leurs intrigues furent inutiles cette fois, par la protection des Princes de Brandebourg & de Neubourg, & par la médiation de la France qui s'intèreſſoit à la conſervation d'Aix. Les Envoyés des Princes Protecteurs, & le Sr. *de Boiſſiſe* Plénipotentiaire de la part de la France, voulant prévenir la ruïne totale d'une Ville ſi reſpectable, crurent qu'ils devoient proviſionellement lui donner un Magiſtrat légitime, pour la gouverner juſqu'à nouvel ordre; & remplir les Charges par des Sujets capables, pour empêcher la multiplication des abus. La ſageſſe, la modèration & l'habileté du Sr. *Kalckberner* leur étoient connues; ces Princes le firent élire Bourguemeſtre avec *Adam Schanternel*, au mois de Mai 1612. Le prémier étoit de la Communion Luthérienne, & le ſecond de la Communion Calviniſte; tous deux fort eſti-

eſtimés pour leur probité. Leur gouvernement modèré rendit la paix à la Ville ; mais elle ne fut pas de longue durée.

Les Proteſtans avoient cependant un puiſſant Ennemi de moins en la perſonne de l'Empereur Rodolphe, qui étoit mort au mois de Janvier 1612. Sa mort, en changeant la face de l'Empire, changea auſſi les affaires des Réformés d'Aix. L'Electeur Palatin qui ſuivoit la Confeſſion d'Ausbourg, & qui durant l'Interregne étoit Adminiſtrateur de l'Empire, abolit en vertu de ſon *Vicariat*, tout ce qui s'étoit fait contre les Proteſtans d'Aix depuis la dépoſition du Magiſtrat Catholique. L'exil des Jéſuites, & le ſage gouvernement des nouveaux Bourguemeſtres, préparoient tous les eſprits à la réunion. Les Réformés, quoique triomphans, ne ſongèrent pas à ſe venger ſous prétexte de Religion, & n'uſèrent point de repréſailles à l'égard des Catholiques qui les avoient ſi fort maltraités. Ils avoient cependant la force en main, car l'Electeur de Brandebourg avoit fait entrer quelques Compagnies de ſoldats dans la Ville, pour aider la nouvelle Régence à rétablir le bon ordre. Si le nouvel Empereur eût voulu entretenir des diſpoſitions ſi pacifiques, il ſe fût épargné une tache qui a flétri ſa gloire. Il n'y en a jamais à opprimer des innocens, & il étoit réſervé à *Mat-*

thias

thias de porter le dernier coup à cette Ville. Il s'y prépara dès avant ſon Couronnement. La Régence d'Aix, ſelon ſa coutume & ſes prérogatives, députa pour aſſiſter à cette cérémonie les principaux Officiers de la Ville. On eut l'attention d'y mêler des Catholiques; mais comme Mrs. *Kalckberner* & *Schanternel* étoient à la tête de cette Députation, Matthias refuſa de les admettre. La Ville d'Aix comprit dès-lors que ce Prince, en ſuccèdant à Rodolphe, avoit hérité de toute ſa haine contre elle. Peut-être que Matthias, en marquant tant d'attachement aux vues de ſon Prédéceſſeur, voulut réparer à ſa manière, les chagrins qu'il avoit cauſés à ſon Frère, & rendre à ſes cendres une fidélité qu'il n'avoit pu lui garder pendant ſa vie. Vous vous ſouvenez, Meſdames, que ce Prince ambitieux & impatient de règner avoit enlevé en 1611 à Rodolphe ſon Frère la Hongrie, la Bohème, & l'Autriche. Dieu ſans doute s'étoit ſervi de la rebellion de Matthias, pour punir Rodolphe de la conduite barbare qu'il avoit tenue avec les Réformés, & ſur-tout avec ceux d'Aix. Rodolphe en effet n'avoit plus à ſa mort que le titre d'Empereur, & s'étoit vu réduit à mendier au Collège Electoral aſſemblé à Nuremberg, dequoi ſoutenir la Dignité Impériale. Cet

étrange revers auroit bien dû le faire réfléchir ſur ſes excès, & ſervir d'exemple à ſon Succeſſeur.

L'Empereur Matthias, qui devoit tout aux Proteſtans, particulièrement à ceux de Hongrie, ne profita pourtant point de cette leçon. A peine la cérémonie de ſon Couronnement étoit achevée, qu'il caſſa tout ce que l'Electeur Palatin avoit fait pendant ſon Vicariat en faveur des Proteſtans d'Aix, refuſa de confirmer l'Abolition accordée par l'Adminiſtrateur; & malgré les prôteſtations de l'Electeur, il remit encore une fois la Ville d'Aix au Ban de l'Empire. Dès la fin de l'année 1612, cet Empereur, ſous le nom duquel l'impérieux Cardinal *Cleſer* gouvernoit deſpotiquement, avoit nommé des Commiſſaires pour aller à Aix. A quoi ne dûrent point s'attendre les Proteſtans, du zèle d'un Cardinal tout-puiſſant, animé par des Jéſuites, & par des Jéſuites bannis? Les Commiſſaires publièrent l'injuſte Décret qui remettoit les Habitans au Ban de l'Empire. L'Empereur en confia l'exécution à l'Archiduc *Albert* ſon frère, qui étoit Seigneur des Pays-Bas Eſpagnols par l'Infante *Iſabelle* ſon Epouſe. Tout favoriſoit les violens deſſeins de l'Empereur. La ſucceſſion de Juliers mettoit tout ce pays en mouvement: c'étoit la pomme de diſcorde, & ce Duché alloit

alloit devenir le Théatre de la guerre. L'Archiduc s'étoit mis ſur les rangs pour en avoir ſa part, & s'étoit déclaré d'abord contre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg enſemble, parce qu'ils étoient Proteſtans : mais ce dernier aiant abjuré ſa Religion pour embraſſer la Romaine, déconcerta les meſures de l'Archiduc, qui fut obligé de ſe joindre enſuite à lui, parce que le prétexte ceſſoit. D'autre part, les Hollandois avoient fait prendre poſſeſſion de la Fortereſſe de Juliers par *Maurice* Prince d'Orange, au nom de l'Electeur de Brandebourg leur Ami & leur Allié. A l'occaſion de ces intèrêts divers, la Ville d'Aix étoit de toutes parts environnée de Troupes. Les Catholiques ne perdirent pas l'occaſion de rétablir leur autorité, & la correſpondance qu'ils entretenoient avec les Jéſuites bannis préparoit de longue main leur triomphe. En un mot, les Proteſtans touchoient à leur ruïne, & après avoir encore quelque tems lutté contre leurs malheurs avec une patience infinie, ils les virent conſommer en 1614. Le Marquis *Spinola*, Général des Troupes de l'Archiduc, ſe préſenta devant la Ville avec tant de diligence, que les Bourgeois le virent à leurs portes, avant d'avoir appris ſa marche.

Son arrivée remplit les Proteſtans d'effroi,

froi, & la crainte redoubla lorsque quatre Commiſſaires Impériaux aiant demandé à entrer dans la Ville, citèrent devant eux les principaux Membres de la Régence, pour les ſommer de remettre les choſes ſur le pied qu'elles avoient été avant l'année 1611. Les Bourguemeſtres demandèrent trois jours pour délibèrer ſur cette importante ſommation. On ne leur accorda qu'une matinée. Le Conſeil s'aſſembla: les Commiſſaires s'y trouvèrent d'un air menaçant, & expoſèrent leur Commiſſion, & le Mandement Impérial. Ces deux Pièces étoient également fondées ſur les calomnies atroces & les plaintes des Jéſuites bannis, & de quelques Catholiques outrés que ces Pères avoient animés. Les Commiſſaires ſe retirèrent enſuite, après avoir menacé la Ville des dernières extrémités, en cas que la Régence n'obéît point dans le terme fixé. Les avis furent partagés, ſelon le courage ou la frayeur des Membres de la Régence. Le Bourguemeſtre *Kalckberner*, qui craignoit moins la perte de ſa Charge & de ſa vie, que celle de la Religion, fut d'avis que dans une oppreſſion auſſi tyrannique, un Peuple libre, & compris dans la Paix & les Traités de l'Empire qui concernoient la Liberté de conſcience, ne pouvoit ſans prévarication s'abandonner lâchement aux caprices & aux violences d'un Prin-

Prince, qui violoit à leur égard la foi publique; dans un cas ſur-tout, où il s'agiſſoit de maintenir, ou de perdre la Religion. Il conclut enfin, que malgré l'inégalité des forces, il faloit ſe défendre, & s'enſévelir ſous les ruïnes de leur Ville, plutôt que de perdre la Liberté de conſcience. Pour y encourager ſes Concitoyens, ce grand homme leur repréſenta, que leur réſiſtance ſeroit d'autant plus légitime, qu'elle n'avoit d'autre but que la conſervation de leur Religion & de leur Liberté opprimées, pour leſquelles il eſt toujours glorieux de périr. Ils étoient en effet dans un cas tout différent, que ne le ſont des Sujets opprimés par leur Souverain immédiat. Les Habitans d'Aix ſont libres, & reconnus tels par l'Empire & l'Empereur: ils étoient compris dans la Paix de Religion: ils avoient de plus racheté la Liberté de conſcience à force d'argent; on ne pouvoit la leur ravir, ſans ſacrilège: ils n'étoient point les aggreſſeurs, & ne cherchoient point à opprimer les Catholiques: ils reclamoient ſeulement les Privilèges de leur Ville; le motif étoit auſſi innocent que glorieux, & le Bourguemeſtre *Kalckberner* avoit raiſon de le faire valoir, ne fût-ce que pour ne pas violer le ſerment qu'il avoit fait de les maintenir. Le Conſeil admira ſon courage, mais il

n'osa suivre son avis. Il étoit pourtant à présumer, comme il le représenta encore, que jamais Spinola n'oseroit bombarder la Ville, tandis que les Commissaires Impériaux y seroient, parce qu'ils servoient en quelque sorte d'Otages. Ces Commissaires s'en apperçurent apparemment, & craignant qu'on ne les retînt jusqu'à ce qu'il fût arrivé du secours, ils pressèrent la Régence pour avoir une réponse définitive. On leur répondit encore, qu'il faloit pour cela assembler les Corps de Métiers qui composent la Communauté d'Aix. Ce délai faisant craindre aux Commissaires qu'il ne se tramât quelque chose contre leur sureté, ils cabalèrent dans la Ville, corrompirent quelques personnes de la Régence; & contre le Droit des Gens, ils firent emprisonner *Kalckberner*. Après cette violence ils donnèrent le signal aux Troupes qui étoient devant la Ville, & Spinola commença les hostilités. Le bruit du canon consterna les Bourgeois qui avoient perdu leur Chef, & connoissant la foiblesse de leur Ville, ils en remirent les clés aux Commissaires, qui ouvrirent les portes aux Troupes Espagnoles. Celles de Brandebourg, après avoir délivré *Kalckberner* de prison, sortirent avec les honneurs de la Guerre, & favorisèrent l'évasion de l'infortuné Bourguemestre. Spinola entra

dans

dans Aix comme en triomphe, & alla droit à l'Eglise, chanter le *Te-Deum* avec les Jésuites qu'il ramenoit. Il cassa ensuite la Régence que les Princes de Brandebourg & de Neubourg, de concert avec l'Envoyé de France, avoient provisionellement établie. On logea des Troupes à discrétion dans toutes les maisons des Protestans, & les violences qu'elles exercèrent furent bien plus supportables, que les excès que commirent contre leurs propres Concitoyens, quelques Bourgeois animés par les Jésuites. Ils portèrent l'insolence & la cruauté jusqu'à leur comble.

Les Commissaires, soutenus par Spinola, firent de sévères recherches contre Mrs. *Kalckberner*, *Schanternel*, & quelques autres Bourgeois, qui furent dénoncés comme auteurs ou fauteurs des troubles de la Ville. Ils étoient en effet les plus zèlés Protestans. La plupart avoient pris la fuite, parce qu'ils prévoyoient bien que tout l'orage alloit fondre sur eux, & que leur présence n'étoit plus d'aucune utilité à leurs Citoyens. Par cette raison, le jour même que Spinola étoit entré dans Aix, *Kalckberner* s'étoit sauvé par-dessus les murailles à la faveur de la nuit, & s'étoit retiré à Juliers, où il fut reçu avec distinction par *Maurice* Prince d'Orange, sous la protection de l'Electeur & des Provin-

ces-Unies. Tous ne furent pas auſſi heureux. Le Sieur *André Schwarts*, & un autre, furent arrêtés par Spinola: on inſtruiſit leur procès, & ils furent condamnés à perdre la tête, malgré l'interceſſion du Roi d'Angleterre, qui ſollicita inutilement en leur faveur l'Archiduc Albert pendant le cours des procédures.

La mort fut le moindre ſupplice qu'on leur fit ſouffrir. On pouſſa la dureté juſqu'à leur donner pour Conſolateur le Jéſuite même qui étoit le principal promoteur de leur mort. Ils eurent à eſſuyer la perſécution des Prêtres & des Moines, qui ſe relevoient alternativement pour les ſolliciter à embraſſer la Religion Romaine. Ces Eccléſiaſtiques, au défaut de bonnes raiſons, eſſayèrent de les vaincre par la terreur des ſupplices les plus affreux, ou par la promeſſe de la vie. L'un des deux, ſéduit par cette douce eſpèrance, & vaincu par les larmes d'une Epouſe attendrie ſur le ſort d'une famille nombreuſe qui alloit être réduite à la mendicité, eut la foibleſſe d'abjurer la Religion pour laquelle il avoit déja tant ſouffert. Les Jéſuites en cette occaſion donnèrent une nouvelle preuve de leur duplicité ordinaire: celui qu'ils avoient ſéduit, n'en perdit pas moins la tête; & quand ce malheureux s'en plaignit à eux ſur l'échaffaud, ils lui répondirent, *qu'en lui promettant la vie*, *ils*

ils n'avoient prètendu parler que de la vie éternelle. Quelle fourberie! Ils euſſent été plus ſincères, s'ils avoient avoué que leur haine contre les Proteſtans ne ſe bornoit pas à l'effuſion de leur ſang, & que leur zèle perſécuteur n'étoit ſatisfait, qu'autant qu'ils réuſſiſſoient à leur enlever l'honneur, les biens, la vie, & l'ame. Les Paiens n'imaginèrent jamais rien de ſemblable, à l'égard des Chrétiens qu'ils perſécutoient: la mort étoit le prix de leur perſévérance, & la vie étoit la récompenſe des prévaricateurs. On rapporte à la vérité d'un Italien, qu'après avoir forcé ſon ennemi de racheter ſa vie en abjurant la Foi, il le poignarda à l'inſtant, pour ſe donner le déteſtable plaiſir de le damner. Il étoit apparemment réſervé à des Chrétiens devenus Perſécuteurs, de produire de pareilles horreurs. Les Moines qui s'étoient chargés de la converſion de ces infortunés Magiſtrats, n'y réuſſirent pas toujours: car tandis qu'ils triomphoient de la victoire qu'ils avoient remportée ſur ce lâche Frère, l'illuſtre *André Schwarts* * donna l'exemple d'un courage digne des prémiers Martyrs. Il reſta invincible

* Voyez la *Chronique d'Aix-la-Chapelle*, écrite en Allemand par *Johan Noppius.*

cible à leurs ſollicitations, il alla gaiement à l'échaffaud, & ſans écouter le Jéſuite qui lui croit de ſe *convertir*, il pria Dieu de ranimer le courage de ſon Collègue, & de lui pardonner ſa foibleſſe. Il demanda encore au Seigneur de préſerver ſa Patrie de la ſéduction, & d'empêcher que la prévarication de ſon Confrère ſéduit n'eût des imitateurs. Il n'oublia point de prier pour l'Empereur, pour l'Archiduc, & pour les Jéſuites mêmes. Celui qui l'exhortoit à ſe *convertir*, regardant ſa prière comme un blaſphhème continuel, l'interrompoit cependant par des injures & des imprécations, dignes de l'eſprit qui l'animoit. Enfin *André Schwarts* préſenta la tête à l'Exécuteur, & il fut décapité avec ſon Collègue Apoſtat.

Le zèle des Commiſſaires ne ſe borna point là : ils auroient bien voulu faire ſubir le même ſort au Bourguemeſtre *Kalckberner*, à qui les Jéſuites ne pouvoient pardonner le Décret d'expulſion dont il avoit été le promoteur. Mais cet illuſtre Magiſtrat s'étant retiré à Juliers, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, y étoit mort peu de tems après, d'affliction & de douleur, en apprenant le malheur de ſa Patrie & l'oppreſſion de ſes Concitoyens. Sa mort ne put le garantir de la fureur de ſes ennemis. Il méritoit bien quelque diſtinction

tion, & il l'eut toute entière. Ils firent le procès à ſes cendres, & pour flétrir ſa mémoire autant qu'il étoit en eux, ils engagèrent les Commiſſaires Impériaux à ordonner l'érection de la Colonne que nous avons vue ſur la Place. Elle ne lui eſt honteuſe, en vérité, que dans l'eſprit de ceux qui ignorent ſon hiſtoire; car, outre qu'il y a toujours de la gloire à ſouffrir pour une Religion ſoutenue de bonne foi, l'Inſcription gravée ſur la Colonne qui eſt ſur la Place d'Aix, eſt à tout le moins une preuve reſpectable du courage du Sr. *Kalckberner*, & un monument odieux du zèle aveugle en matière de Religion. Quelques autres, qui s'étoient heureuſement échappés comme lui, furent condamnés par contumace à perdre la tête, en quelque endroit qu'on les trouvât: leurs biens furent confiſqués & vendus à l'encan, auſſi-bien que les ſiens. Quelques-uns qui furent jugés moins coupables, furent ſeulement proſcrits.

Les Jéſuites triomphans rentrèrent dans leur Cloitre, & profitant des diſpoſitions ſanguinaires des Commiſſaires Impériaux, parmi leſquels il y avoit un *Eccléſiaſtique* *, ils firent proſcrire les plus il-

* *Arnold de Boekholt*, Grand-Prévôt de la Cathédrale de Hildesheym; *N.* . . Chancelier de Ferdinand Archevêque de Cologne; *Balthaſar Robiano*, Tré-

illuſtres Proteſtans de la Ville : le Clergé reprit les Temples qui avoient été à l'uſage des Réformés, & par un contraſte des plus bizarres, on rebénit les Egliſes, & l'on profana les Cimetières qui leur avoient ſervi. Peut-être vouloit-on venger ſur leurs cendres, le refus qu'ils avoient fait pendant leur vie de rendre un culte religieux aux Reliques. A la vue de ces violences, un grand nombre de Proteſtans ſe trouvant ſans Culte, & ſans exercice de Religion, ſe retirèrent dans les Etats voiſins, & remplirent toute l'Europe du bruit de leurs malheurs. Le Roi d'Angleterre en parut touché ; il écrivit encore en leur faveur à l'Archiduc : mais comme ce Roi ſe mêloit plus d'écrire que de combattre, on ne lui répondit que par des complimens. Malgré ſon interceſſion, on rétablit le Magiſtrat Catholique, on exclut à perpétuité les Réformés de la Régence ; & en mémoire de ce triſte évènement, on fait ici tous les ans au 1. de Septembre une célèbre Proceſſion, dans laquelle on promène par la Ville le Fantôme de Charlemagne, au bruit du canon. Voilà, Meſdames, dit

Tréſorier des Finances de l'Archiduc Albert ; & *Volckert d'Achelem*, Maitre des Requêtes, & Conſeiller intime de l'Archiduc, Commiſſaires Impériaux dans l'affaire d'Aix-la-Chapelle en l'an 1614. V. *De Vries*, *P. a Beck*, *Joh. Noppius.*

dit le Comte, ce qui a donné lieu à l'Inſcription que vous avez lue.

Il y avoit déja quelque tems que nous étions arrivés à Vaels, quand le Comte termina cette Hiſtoire; mais comme elle nous paroiſſoit extrèmement intèreſſante, nous n'avions pas voulu l'interrompre, & nous étions reſtés dans le caroſſe. Nous en deſcendimes pour aller à l'Egliſe, où nous trouvames une fort belle Aſſemblée. Le Miniſtre du Lieu, homme infirme, mais habile Prédicateur, y fit un Sermon auſſi éloquent que ſolide. Il nous annonça qu'après-midi il y en auroit un ſecond, prononcé par un Miniſtre étranger. Nous reſtames à Vaels pour y aſſiſter, & nous n'eumes pas lieu de nous en repentir. Ce Miniſtre étoit un des plus célèbres Prédicateurs de Hollande, ou il étoit Paſteur d'une Egliſe Françoiſe. Nous l'entendimes avec plaiſir & édification. Après ce ſecond Exercice, nous nous promenames en raiſonnant ſur l'Hiſtoire que le Comte nous avoit racontée. La jeune Frelle nous fit remarquer, que l'eſprit de perſécution & d'animoſité que les Proteſtans ont toujours reproché aux Jéſuites, eſt le véritable caractère de cette Société. Elle nous retraça à ce ſujet l'Hiſtoire de la malheureuſe Ville de *Thorn*, l'exécution ſanguinaire de ſes Bourguemeſtres, l'extinc-

tion de ſes Privilèges, & les violences que ces Pères y ont commiſes de nos jours, ſous le nom du feu Roi de Pologne, en haine de la Religion Réformée, contre la foi des Traités, & malgré l'interceſſion de tous les Princes & Etats Proteſtans, au mépris même de celle de Louis XIV, qui s'en mêla. On ne peut guères en effet trouver deux attentats plus ſemblables; & il ſemble que l'affaire de Thorn ait été moulée ſur celle d'Aix-la-Chapelle. Auſſi les malheurs de l'une & de l'autre ont eu les mêmes promoteurs. Il ne m'appartient point de juger des évènemens, ni de la Deſtinée des Potentats & des Royaumes: je croi cependant que l'état pitoyable où la Pologne ſe voit réduite, & la détention du Primat dans Thorn même qu'il a ſi cruellement traitée, peut faire naitre des réflexions plus honorantes à la Juſtice Divine, qu'à la violence du zèle de Religion.

En effet, le Comte nous fit connoitre clairement que les Jéſuites & le Clergé avoient été les ſeuls auteurs de cette perſécution, & que la Régence rendue à elle-même, avoit traité les Réformés reſtés ou revenus à Aix, avec beaucoup plus d'humanité, ſur-tout depuis la Paix de *Munſter*. Les Magiſtrats, animés d'un eſprit de tolèrance extrèmement louable, les ſouffrent ſans les inquié-

quiéter. Le Clergé même, plus raiſonnable & plus éclairé ſans doute que celui du ſiècle précédent, laiſſe en repos les Proteſtans, qui y vivent & meurent en paix, moyennant certaines ſommes qu'ils payent lorſqu'ils ſe marient, ou qu'ils font baptiſer ou enterrer quelqu'un, afin de ne pas fruſtrer les Eccléſiaſtiques des droits attachés à leurs Bénéfices. Plût à Dieu qu'il en fût de même dans tous les Etats Catholiques!

Je m'étonne cependant, dit la Comteſſe, que le Magiſtrat n'ait pas aboli une Proceſſion qui rappelle des ſouvenirs ſi fâcheux, & ſi capables de réveiller l'animoſité des deux Partis. Je doute, Madame, reprit le Comte, que cette Cérémonie intèreſſe beaucoup les Membres de l'une ou l'autre Religion. C'eſt un Epouvantail à moineaux, qui ne fait peur à perſonne; & cette Proceſſion n'a rien de plus édifiant pour les Catholiques, que d'effrayant pour les Réformés. Cette Cérémonie eſt de l'eſpèce de ces vieilles erreurs, qu'un zèle aveugle a introduites, & qu'une prudence éclairée n'a garde de ſupprimer, pour ne pas révolter le peuple qui s'en repait.

Après avoir fait encore quelques tours de promenade, nous reprimes le chemin d'Aix. La jeune Frelle nous dit en revenant, qu'elle ne feroit pas ſouvent cette route avec plaiſir, parce que ce

ce chemin avoit été autrefois la ſcène d'une triſte avanture, dont une jeune Comteſſe Suédoiſe fut l'occaſion. Elle nous fit en peu de mots le précis de cette Hiſtoire, que la Comteſſe ſa Sœur qui la ſavoit d'origine, promit de nous raconter une autre fois. Elle nous parut d'autant plus intèreſſante, que l'Héroïne de cette Hiſtoire étoit de l'illuſtre Maiſon d'*Oxenſtiern*, avec qui nos Suédoiſes avoient des alliances très proches. C'en étoit aſſez pour exciter notre curioſité; nous étions d'ailleurs en goût de dévotion, & cette Hiſtoire venoit à merveilles à la ſuite de celle du Bourguemeſtre *Kalckberner*: la Religion y étoit également intèreſſée. Cependant nos Dames s'excuſèrent de nous la raconter, ſur le peu de tems qui nous reſtoit juſqu'à la Ville. En y rentrant, nous fumes invités au Bal: ce contraſte nous étonna, & perſonne de nous ne pouvoit comprendre, que des gens qui avoient paru le matin tout occupés de dévotion, ne ſongeaſſent le ſoir qu'à danſer. Tout *Hérétiques* que nous étions, nous nous en diſpenſames, ſous prétexte de la fatigue de notre voyage. J'ai remarqué en effet, qu'à Aix & aux autres Lieux où l'on prend les Eaux, les Proteſtans s'abſentent aſſez généralement des Bals & des Spectacles que les Catholiques affectent de fréquenter les Dimanches. Le Lecteur impartial déci-

décidera facilement de quel côté eſt ſur ce point la plus grande *Héréſie*.

Le lendemain, j'allai à l'ordinaire à la Fontaine ; mais je n'y trouvai point la Vicomteſſe, ni ſa compagne. Le Chevalier nous dit que ces Dames ſe préparoient aux Bains, qu'elles avoient réſolu de prendre le lendemain. Les Comteſſes qui arrivèrent alors, ſe plaignirent agréablement de ce que les Dames vouloient ſe baigner ſans elles, & dirent que nos maux étant à peu près de même nature, il ne faloit pas que perſonne de la compagnie prétendît à être guéri plutôt que l'autre. D. Nugnez qui ſurvint, appuya cette propoſition & décida que, beſoin ou non, la partie devoit être entière, & que toute la compagnie devoit ſe baigner. Il étoit trop galant pour parler autrement : un Eſpagnol eſt toujours prêt à ſe rouler dans la neige, ou à ſe jetter dans le feu, ſelon qu'il plait aux Dames. Nous ne fumes cependant pas peu ſurpris de voir que lui, qui nous avoit paru ſi circonſpect quand il s'agiſſoit de la boiſſon des Eaux, fût ſi déciſif à l'égard des Bains. Le Comte l'en railla un peu, & inſinua aux Dames Suédoiſes de prendre conſeil de leur Médecin pour ne rien riſquer. On le fit appeller pour nous donner ſes avis, & nous primes en commun la réſolution de prendre les Bains dès le lendemain, ſous le bon-plaiſir

ſir de la Faculté. Cependant, avant de dire adieu à la Fontaine, nous bumes encore quelques verres, & nous réſolumes d'aller reconnoitre les lieux. Le Médecin eut la bonté de nous accompagner, & nous mena au Bain de *l'Empereur*.

FIN DU TOME I.







